MISSIONS au MAROC

En Tribu

par

Edmond DOUTTÉ



Paul GEUTHNER, Editeur
13 Rue Jacob, PARIS (VIe)

1914

MISSIONS AU MAROC

★

EN TRIBU

DU MÊME AUTEUR

Merrâkech, I, in-4, 408 p., publié par le Comité du Maroc, Paris, 1905.

Ouvrage couronné par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

Magie et Religion dans l'Afrique du Nord, in-8, 617 p., Alger, Jourdan, 1909.

Ouvrage couronné par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

Mahomet cardinal, in-8, 16 p., Châlons-sur-Marne, 1899.

Les Aïssaoua a Tlemcen, in-8, 32 p., Châlons-sur-Marne, 1900.

L'Islam algérien, in-8, 160 p., Alger, 1900.

Les Marabouts, in-8, 124 p., Paris, 1900.

MISSIONS AU MAROC

EN TRIBU

PAR

EDMOND DOUTTÉ

Avec 128 photographies prises par l'auteur
et 6 plans dont 4 exécutés d'après ses levés
par M. SALADIN, Architecte D. P. L. G.
MEMBRE DE LA COMMISSION ARCHÉOLOGIQUE DE L'AFRIQUE DU NORD
et 2 d'après M. BERNAUDAT

Orné de 8 reproductions en couleurs
des toiles originales d'A. CORSON

PARIS
LIBRAIRIE PAUL GEUTHNER
13, RUE JACOB (VIe)

1914

Je dédie ces *Missions au Maroc* aux Algériens : c'est l'Algérie qui m'a permis de les mener à bien. J'ai eu l'honneur de faire partie, sans doute en un rang modeste, de cette phalange de travailleurs qu'elle a suscités pour l'œuvre marocaine de la première heure.

Sans parler de la période héroïque de l'exploration, où un officier algérien, renonçant au monde, accomplissait un voyage devenu historique, les explorateurs qui ont préparé naguère la plus grande extension du domaine français de l'Afrique du Nord furent presque tous par quelque côté algériens : les uns étaient fils du pays; un autre y fit ses premières armes scientifiques; un autre encore s'y préparait à ses audacieux voyages...

L'auteur de ce livre exprime sa reconnaissance aux Gouverneurs généraux qui l'ont tous encouragé et soutenu, et qui depuis quinze ans lui ont continué leur faveur jusqu'à aujourd'hui.

L'un des plus éminents préside aujourd'hui ce Comité de l'Afrique Française qui a tant fait pour l'œuvre maro-

caine et auquel les Algériens, et spécialement les officiers, ont apporté de si précieuses contributions. Le Comité a patroné et aidé toutes nos missions ; il a assuré la publication de notre premier livre sur le Maroc ; il a fourni généreusement une très grande partie de l'illustration de ces « Missions au Maroc ». Nous avons rencontré dans sa maison un guide amical et sûr.

L'Algérie a formé l'expérience de bien des voyageurs au Maroc, le Comité de l'Afrique Française a organisé dans son ensemble l'exploration marocaine. Il a, sur le terrain atlantique, repris et mené à bien l'œuvre qu'en dix années il venait d'accomplir au Soudan. En éclairant l'opinion publique par sa propagande, il a fourni aux hommes qui ont donné le Maroc à la France l'indispensable appui de leurs négociations.

La Société de Géographie, la Société de Géographie commerciale, l'Union coloniale nous ont donné de précieux encouragements. Le ministère de l'Instruction publique et celui des Affaires étrangères nous ont facilité nos missions par les mesures les plus libérales.

Le dernier ministre de France au Maroc, non content de nous aider matériellement, nous a honoré des plus délicats témoignages de sa bienveillance. Il n'a pas dépendu de nous de profiter des dispositions favorables qu'a daigné nous manifester le premier Résident général : car, un instant, nos forces nous ont trahi.

Je ne puis rappeler les innombrables dévouements que j'ai rencontrés au Maroc même : qu'il me soit seulement

permis d'inscrire au seuil de ce livre les deux noms de feu Si 'Allâl 'Abdi et de Si Boumédiène ben Ziâne, mes deux fidèles collaborateurs indigènes.

Enfin les représentants de notre pays au Parlement m'ont accordé maintes fois leur appui efficace et, aux premiers rangs d'entre eux, celui qui depuis longtemps est le chef éminent du parti colonial.

Si nos missions ont pu être de quelque utilité à notre patrie, tous ces protecteurs le savent : qu'ils agréent aujourd'hui le simple tableau de ce qu'était naguère ce Maroc qu'ils ont fait entrer dans une ère nouvelle. Et, mesurant l'étendue de cette évolution surprenante, ils pourront dire : « Voilà la carrière que nous avons parcourue. »

PRÉFACE

DES « MISSIONS AU MAROC »

> « Quand j'ai commencé l'étude de l'homme, j'ai vu que les sciences abstraites ne sont pas propres à l'homme et que je m'égarais plus de ma condition en y pénétrant que les autres en les ignorant. »
>
> (PASCAL, *Pensées*, P.-R., XXIX, 21.)

La pensée contemporaine s'intéresse plus à l'effort qu'à la connaissance. Mais, bien qu'on sépare ces deux choses, elles sont pourtant liées, car tout effort ébauche la science et toute science est effort. Nos classiques de la volonté, comme les solitaires de Port-Royal, le savaient bien : leur instruction était une éducation.

La science, jamais finie, se cherche toujours et n'est que cette recherche. Le présent livre devrait rendre sensible cette vérité. Pour cela, on lui a gardé la forme personnelle du récit de voyage : elle associe le lecteur au travail du voyageur et risque d'être instructive en lui faisant partager ses émotions. Il ne suffit pas de renseigner pour enseigner.

Nous avons donné peu de références ; avons-nous en cela cédé à quelque esprit nouveau ? Beaucoup, lassés des excès de l'analyse, écœurés du maniement des jeux de fiches, souhaitent d'abandonner les savants exposés sociologiques pour le pur récit historique, où vit la réalité. Mais pouvions-nous manquer à citer l'avis des maîtres de la science, quand ils étayent notre modeste opinion de leur haute autorité ? Nous avons seulement pensé que la forme et le cadre de nos récits, excluaient un trop grand déploiement d'érudition.

L'ouvrage dont nous offrons aujourd'hui une partie n'est qu'un tableau du Maroc aux temps du « vieux Makhzen », temps déjà révolus. Il y a dans la vie des peuples ce qu'en biologie on appelle des « variations brusques » : en dix ans ils vivent un siècle.

La peinture de l'ancien régime marocain, en laissant mesurer les changements passés, permet peut-être d'envisager ceux de l'avenir. Mais nous ne prétendons pas ici contribuer immédiatement à la solution des questions marocaines. C'est une illusion que de croire que la science peut servir à gouverner ; on confond ainsi ses données et son but. Elle est une fin et non un moyen.

C'est là le point de vue de l'école sociologique française à laquelle nous devons tant. On sait que, d'après elle encore, les phénomènes collectifs sont proprement des choses. Nous croyons fermement à l'existence de quelque réalité collective, sans oublier toutefois la réalité de l'individu. L'histoire est donc une discipline nécessaire, car elle raconte l'individuel.

L'individuel sort du collectif et il le fait. Le flot se forme de la mer, laisse briller sa crête écumante, déferle et s'engloutit ; tel le génie émerge de la foule, l'illumine et se réintègre dans la masse obscure. C'est le mystère du genre et de l'espèce, le problème ardu sur lequel restèrent penchés les esprits du moyen âge.

Quelle est cette réalité qui absorbe ainsi l'individu, cet « élan vital » qui nous entraîne tous vers un but inconnu ? quelle est cette voix dont l'écho retentit dans nos âmes ? La flamme intérieure qui brûle en chacun de nous s'allume-t-elle donc à quelque feu que nous ne faisons encore qu'entrevoir, comme l'astre chanté par le Dante ? « Lorsque j'arrivai au pied de la colline, — Là où se terminait cette vallée, — Qui m'avait rempli le cœur d'effroi, — Je regardai en haut, et je vis que ses crêtes — S'éclairaient déjà des rayons de l'astre — Qui guide l'homme dans tous les chemins. » (*Enfer*, ch. I, 4.)

Le voyageur, cherchant à comprendre ce qu'il observe, s'égare dans les insolubles questions ; puis, quand les ailes lui ont manqué, il se contente d'avoir aperçu une lueur incertaine et revient à l'action.

MISSIONS AU MAROC

EN TRIBU

I

UNE CAPITALE DÉCHUE

1er Mai (1). — Sortis de la ville, à sept heures du matin, par la porte de Bâb R'mât, ou mieux Ar'mât, nous cheminons dans la grande plaine de Marrâkech. De ce côté, les dattiers y sont peu nombreux : c'est au Nord, du côté des Jbîlêt, que se trouvent presque toutes les palmeraies. Ces palmeraies sont infécondes : le palmier de Marrâkech (fig. 1) ne donne pas de dattes comestibles; mais sa racine ou *jommâkh* est un aliment estimé du peuple. J'en ai mangé : c'est tendre, aqueux et fade, médiocre régal pour un palais d'Européen.

Dans la chaleur de la lourde matinée d'Afrique, la brise n'agite pas les palmes raides et brillantes, qui semblent

(1) Voyage effectué en 1901, au temps du « vieux Makhzen ».

défier l'ardeur du soleil. Cet arbre orgueilleux veut avoir, disent les indigènes, la tête dans le feu et les pieds dans l'eau : et, du sein de la terre, nous entendons s'élever la plainte de l'eau courante, emprisonnée dans de profonds canaux. Ce sont les *khet't'âra*, témoins de l'industrie passée des Berbères, et que le Marocain malhabile d'aujourd'hui sait à peine entretenir.

Après une heure de marche lente, nous passons près du village de Berrâda : ce petit groupe de maisons a son intérêt. C'est, dans cette région, le plus septentrional des villages où l'on parle le dialecte *chelh'a*. Il y a seulement quelques siècles que le berbère a cessé d'être la langue usuelle de Marrâkech : nous savons par les anciens auteurs qu'on n'y parlait guère encore que lui au dix-septième siècle (1).

Le Makhzen l'en a chassé ; et c'est ainsi que peu à peu, dans toute l'Afrique du Nord, la civilisation musulmane, non la civilisation française, le fait lentement reculer depuis quelque mille ans devant la langue du Prophète (2), langue sacrée, langue du Coran, langue de tous les appels à l'intolérance, mais aussi langue plus souple, plus parfaite, infiniment plus savante, presque comparable au grec dans la complexité de ses flexions grammaticales, et, même dans sa forme vulgaire, très supérieure au grossier langage des Berbères.

Toute la grande plaine quaternaire où nous marchons

(1) Marmol, *Affrica*, fol. 33, r., col. 2.

(2) Edmond Doutté et E.-F. Gautier, *Disp. du berb.*, in f.



Fig. 1. — .... le palmier de Marrâkech (p. 1).



Fig. 2. — ... dans les environs d'Ar'mât se trouve le sanctuaire de Sîdi 'Ali Loqmâni (p. 14).

est couverte de gros galets bariolés : les couleurs du quartz laiteux, du feldspath blanc, du mica fauve et de l'amphibole verte racontent au voyageur géologue l'histoire de la montagne. Mais rien dans le paysage ne rompt la monotonie du sol, déjà calciné par le soleil, si ce n'est çà et là des touffes énormes de jujubier encore vertes et dont les branches sinueuses, armées d'épines régulières et acérées, montrent, sous un rare feuillage, une écorce blanchâtre.

Beaucoup d'oiseaux volent dans la plaine : des oiseaux bleus spendides ressemblant aux « chasseurs d'Afrique » de l'Algérie, et des échassiers blancs à poitrail rouge orange, qui vivent en famille dans les troupeaux de bœufs : c'est le *t'ir el bguer*, le *Bubulcus Ibis* des naturalistes. Commensaux habituels des lourds ruminants, ils s'ébattent parmi eux, se perchent sur leurs dos, sur leurs têtes et les soulagent des mouches lancinantes ; les bœufs, accablés de la chaleur, semblent, dans leur rêve obscur et résigné, ignorer la présence de leurs compagnons emplumés, et tendent leurs cous raides en tournant à peine vers nous leurs museaux argentés d'écume.

De grandes bandes de cigognes traversent l'air en détachant sur le ciel leurs silhouettes bizarres ; nous en faisons envoler un groupe qui compte au moins une soixantaine d'oiseaux. Si T'ayeb (fig. 19, pl. X), pendant que notre marche sur les bords de l'Oued Içîl est ralentie par les fondrières que causent les *khet't'âra*, aujourd'hui très mal entretenues, nous conte la légende de la cigogne qui a cours dans son pays : la cigogne était autrefois un homme qui, par méchanceté, fit

un trou au pot à beurre de sa mère ; pour sa punition il fut changé en cigogne. Et c'est tout ; l'histoire, comme on le voit, est simple et l'imagination de Si T'ayeb n'en demande pas plus. Il nous dit cela sur un ton sentencieux et avec une sorte de respect, car la cigogne pour les Marocains est un animal sacré.

Si T'ayeb ajoute que les cigognes ne viennent à Marrâkech que pendant l'hiver et le printemps, et qu'elles s'en vont après cela dans le sud. Comme nous lui demandons s'il sait à quel endroit de ce pays elles se réunissent, il nous dit que c'est sans nul doute à Massat. Massat, la ville mystérieuse du Soûs, sur laquelle les auteurs du moyen âge racontent de merveilleuses légendes et d'où la croyance populaire pense encore aujourd'hui que sortira le « Maître de l'heure » ! Tout cela accentue davantage le caractère mystérieux de la cigogne aux yeux de notre compagnon.

Cette vénération pour la cigogne est universelle au Maroc ; on ne poursuit pas la cigogne, on ne se plaint pas des dégâts qu'elle cause, on supporte les incommodités qui résultent de son voisinage ; si une cigogne, à Marrâkech, tombe de son nid et se casse la jambe, ce qui arrive parfois, on la porte au *meristân* de la ville, c'est-à-dire à « l'hôpital », où on la soigne jusqu'à sa guérison ! *Hya fqîra*, c'est-à-dire : « Elle est sainte, elle est maraboute », racontent-ils lorsqu'on leur demande pourquoi ils la vénèrent tant. C'est ainsi que les Algériens la disent *merâbt'a*, « maraboute », et si les Marocains ne se servent pas de ce dernier mot à son égard, c'est parce que, nous l'avons indiqué

jadis (1), ils donnent à ce terme une acception plus restreinte qu'en Algérie ; mais dans les deux pays l'oiseau est réputé saint.

Nous avons écrit naguère à ce sujet : « ... Le mot « marabout » a pris chez le peuple une acception bien plus large encore : il désigne maintenant toutes espèces de saints, puis les simples d'esprit, les idiots, les fous, les épileptiques que, suivant une croyance universelle, on suppose illuminés d'en haut ; et les tas de pierres, vestiges d'anciens cultes qui se perpétuent, et les arbres, survivance d'une antique dendrolâtrie, où on va en pèlerinage ; tout cela s'appelle maintenant du nom de « marabout ». Les lions de la zaouia de Sidi Mh'ammed ben 'Aouda (commune mixte de Zemmora) sont marabouts, les cigognes que l'on révère sont maraboutes, la bergeronnette aussi, les hirondelles sont des maraboutes, puisque de temps immémorial, sans savoir pourquoi, on craint de leur faire du mal (2). »

Bien qu'on ait contesté l'exactitude de cette remarque, les enquêtes personnelles et répétées que nous avons faites depuis à ce sujet, nous permettent d'affirmer que le mot marabout est bien appliqué par les indigènes dans le sens de saint à des arbres, à des animaux, voire à des pierres. L'exemple de la cigogne au Maroc nous en fournit une nouvelle confirmation. Nous avons vu en effet que le mot *fqir* est souvent au Maroc l'équivalent de *mrâbet'* : on dit très bien par exemple, en parlant des gens d'une zaouia : « Ils

(1) *Merrâkech*, I, p. 54.
(2) *Les Marabouts*, p. 33.

sont *fogra* » avec le sens de *mrâbt'în :* ce dernier mot est même moins employé dans certaines régions.

Il y a donc des animaux qui sont sacrés : la cigogne en est un. Ses attitudes singulières, la disproportion de son bec, les claquements qu'il produit ont de tout temps vivement frappé l'imagination et l'on a cherché à ces singularités des explications. La légende du pot à beurre troué explique pourquoi le bec de la cigogne est pointu ; la légende suivante explique le bruit des claquements de bec.

La cigogne était autrefois un cadi que les procès ennuyaient : on rencontre de ces juges. Aussi, pour se distraire, il avait enduit avec du savon les degrés du prétoire, en sorte que les plaideurs qui se présentaient à son tribunal glissaient et tombaient sur le dos, ce qui faisait éclater de rire le magistrat facétieux. Pour le punir, Dieu le changea en cigogne et ses claquements de bec rappellent les éclats de rire de l'ancien cadi.

Un t'âleb d'Ar'mât nous a raconté que la cigogne était autrefois un *fqih*, c'est-à-dire un « maître d'école » qui fit ses ablutions avec du *leben*, ou « lait aigre », boisson fort appréciée des indigènes. Pour ce péché, il fut transformé en cigogne et son cri rappelle le claquement des planchettes sur lesquelles les écoliers écrivent le Coran et qu'ils remuent bruyamment.

Le corbeau, raconte un de nos compagnons, était un notaire qui dissipa un dépôt qui lui avait été confié ; il fut changé en corbeau, et il y a un proverbe bien connu chez les Bédouins de l'Afrique du Nord qui dit : « *L amâna*

souwwedet el r'orâb », c'est-à-dire : « le dépôt a noirci le corbeau ». On cite ce proverbe au moment où on fait un dépôt à quelqu'un, pour lui recommander la probité. La tortue était un tailleur qui volait sur les pièces de drap : elle fut transformée en animal et on lui mit ses pièces de drap sur le dos. On raconte à Tétouan que le veau marin était un tisserand qui, ayant à entretenir une nombreuse famille, vivait dans la misère. Il était poursuivi par des créanciers impitoyables : de désespoir il se jeta dans la mer et fut changé en un animal complètement nu.

Le singe était un homme qui, voulant se plaindre à Dieu, eut la prétention de lui parler face à face ; pour y arriver il osa fabriquer une échelle afin d'atteindre le trône céleste, mais quand Dieu vit cela, il le changea en singe ; aussi a-t-il conservé l'habitude de grimper. Le hérisson était un cadi prévaricateur qui fut changé en une bête dont les défenses rappellent les méfaits du cadi. Le porc-épic était un juif forgeron, qui fabriquait des flèches, mais qui trompait les acheteurs sur la qualité de la marchandise ; alors il fut changé en animal et ses flèches lui restèrent pour compte : ce qui prouve que c'était un être humain, c'est que lorsqu'on lui coupe la patte, il pousse la même plainte qu'un homme.

Comme chez les génies, il y a donc chez les animaux des musulmans, des juifs et des chrétiens : le vanneau est un oiseau juif, aussi les indigènes s'abstiennent-ils de manger de ses œufs ; c'est du moins la raison qu'ils donnent de cette abstention.

Aujourd'hui, les théories totémistiques ont familiarisé le

public érudit avec cette idée que l'homme primitif se croit le parent des animaux. Ainsi nos ancêtres avaient devancé le progrès des sciences modernes et le dix-neuvième siècle n'a fait, avec Darwin, que revenir à l'une des conceptions qui leur était familière. Il y aura bientôt un demi-siècle, Tylor enseignait déjà que la distinction absolue entre l'animalité et l'humanité n'existe pas chez les sauvages (1) ; aujourd'hui cette notion est courante. Les légendes que nous venons de rapporter sont de celles par lesquelles les primitifs expliquent à leur façon les particularités organiques les plus frappantes des êtres vivants qui leur sont familiers : ils voient dans celles-ci des manières de survivance.

Nous continuons notre chevauchée dans le sud de Marrâkech : la terre est maintenant couverte de moissons mûrissantes. Partout des hommes, plus souvent des enfants, se tiennent au milieu des champs et ne cessent de pousser à pleins poumons des cris bizarres et effrayants, destinés à faire fuir les oiseaux, dont la voracité fait grand dommage aux récoltes. Les arbres deviennent de plus en plus fréquents dans la plaine, puis ce sont de véritables bosquets et des jardins où se marient les oliviers, les grenadiers, les amandiers, les trembles... Nous voici en pleine tribu des Mesfîoua; ils occupent un pays très fertile qu'on peut appeler le grenier de Marrâkech, car ce sont les Mesfîoua qui approvisionnent la capitale du Sud marocain (1).

(1) Tylor, *Civilisation primitive*, trad. franç., I, pp. 432, 545 ; II, p. 298. Vingt ans après, voy. Frazer, *Golden Bough*, 2e éd., pp. 387-389.

(2) Sur les Mesfîoua, voy. *infrà*, chap. VI, pp. 161-169.

Nous marchons depuis trois heures, lorsque nous atteignons un douar de Mnâbha enclavé au milieu des Mesfìoua : « *Ah'na khoût lefqîh* », c'est-à-dire « nous sommes les frères du *fqih* (El Mnebbhi), nous disent les habitants, non sans quelque fierté, car le fait seul d'appartenir à la tribu de laquelle est originaire le favori du sultan confère en ce moment de nombreux privilèges.

En nous retournant, nous voyons toujours la Koutoubiya dont la silhouette se dessine au-dessus des jardins : au fond les Jbîlèt allongent des contreforts bleus, que constellent les taches blondes des moissons ; leur longue sierra barre complètement l'horizon au Nord et s'étend au loin vers l'Orient, laissant toutefois un espace vide entre elles et les chaînes du Haut-Atlas, dont les nuages nous dérobent aujourd'hui la vue.

Nous avons constamment près de nous la grande sâguia, le canal qui d'Ourîka amène dans les jardins du sultan les ondes vives de l'Oued Ar'mât. A certains endroits, il y a des travaux d'art remarquables : c'est ainsi que nous traversons la sâguia en un point où elle passe en siphon au-dessous de la route. L'eau ruisselle de tous côtés : près de là est un grand moulin, puis des champs de maïs susceptibles d'être inondés à volonté, et des champs de chanvre, en arabe *qenneb*, mot dans lequel il n'est pas difficile de reconnaître le mot latin *cannabis*.

Il est bien remarquable qu'un très grand nombre de noms vulgaires de plantes, soit en berbère, soit en arabe, viennent du grec ou du latin. Ce passage s'est fait,

dit-on, par la voie savante et on n'en peut tirer aucunes conclusions touchant les primitives origines du berbère. Cependant le nombre des noms grecs d'animaux et de plantes venus à l'arabe et au berbère est très considérable, aussi bien pour les plantes que pour les animaux.

Un exemple de ces derniers noms est précisément le mot « cigogne », en arabe vulgaire *bellârej*, mot qui vient évidemment de πελαργός. Mais d'une part, ce mot *bellârej* ne fait pas partie du vocabulaire de l'arabe littéral, dans lequel la cigogne est *laqlaq* ou bien *h'edîh'* ; et de l'autre, les Berbères, pour la plupart, et en particulier les Chleûh' appellent la cigogne *bellârej* ou *bellîrej* ; les Brâber l'appelleraient *barraj* (1), même mot évidemment.

Cet exemple n'est donc d'aucun point de vue favorable à l'hypothèse suivant laquelle des noms de plantes ou d'animaux seraient venus à l'arabe, puis au berbère, après avoir été empruntés par la littérature arabe à la littérature grecque. Il l'est d'autant moins que les Marocains arabophones se servent d'un mot tout autre pour désigner la cigogne : ils l'appellent *bou cheqcheq*, mot qui n'est qu'une onomatopée, probablement la même que *ciconia* à l'origine, de la même espèce en tous cas que *laqlaq* (2).

Nous croyons qu'on pourrait trouver d'autres cas semblables : ils ne sont pas faits pour éclairer la question de l'origine du berbère et de sa parenté possible avec le grec.

(1) Sedkaoui, *Dictionnaire français-chelh'a*, s. v.

(2) Voy. ce qu'en dit de Sacy, *Gram. ar.*, éd. de Tunis, I, p. 27, n. 2.

On sait que sur ce dernier point, les spécialistes sont d'avis différents.]

*
* *

A onze heures nous entrons dans le labyrinthe des jardins d'Ar'mât ; on prononce aussi ce mot : R'oumât. Les figuiers, les amandiers, les trembles, les grenadiers verdissent en bosquets touffus ; le chemin est maintenant bordé de chaque côté par de hautes corbeilles de ronces. Les branches des oliviers forment au-dessus de notre tête un berceau léger, ils sont en pleine floraison, et ils laissent tomber sur nous leurs petites corolles blanches, comme une neige subtile et parfumée.

Et partout, et toujours, nous suit le murmure des ruisseaux, dont les ondes vives, descendues de l'Atlas, traversent vingt fois le chemin, puis s'égarent et se perdent sous la broussaille des haies, dans le sol des vergers. Notre marche est devenue lente, car le chemin est diffile à reconnaître, à cause des innombrables détours que nous imposent les jardins, entourés pour la plupart de murs en terre. L'un d'eux est immense : c'est une forêt d'arbres fruitiers, forêt non seulement par l'étendue, mais aussi par le désordre agréable des plantations...

Il est onze heures vingt quand nous passons devant le marabout de Sidi Moûça z Zeh'h'âf, et il est une heure quarante, lorsque nous sommes au marabout de Sidi Lah'sen ou Sa'id : celui-ci, comme beaucoup d'autres dans cette région, n'a pas de coupole ; il est construit en terre et res-

semble à une habitation privée. Enfin, à onze heure cinquante, nous sommes devant un grand enclos de murs, toujours en terre battue. Nous demandons ce que c'est, et l'on nous répond, avec des marques de respect, que c'est la Médersa, la célèbre Médersa d'Ar'mât.

Ar'mât a eu son époque de splendeur : avant les Almoravides, c'est-à-dire avant la fondation de Marrâkech, elle fut la résidence des rois des Mas'moûda et la capitale de tout le pays. Il semble qu'elle partagea plus ou moins ce rôle avec Nefîs, ville située probablement au confluent du Tensift et de l'Oued Nefîs. A l'époque almohade, elle était encore florissante, si l'on en croit les géographes arabes. Là fut exilé le malheureux El Mo'tamid (1), le dernier des princes de Séville : il y mourut et y fut inhumé. Au quatorzième siècle son tombeau fut visité par Ibn el Khat'îb, qui le trouva dans un grand état de délabrement.

Aujourd'hui il n'y a dans la Médersa, amas de masures croulantes, qu'une trentaine de t'âleb, étudiant sous la direction d'un professeur nommé Si Moh'ammed el Mah'joûb. A côté sont des boutiques en pierre qui indiquent qu'il se tient là un marché et, dans un rayon assez grand, le territoire est *h'orm*, c'est-à-dire « sacré ».

Il ne nous est naturellement pas permis de visiter la Médersa, mais Si Bou Médiène, grâce à sa qualité de chérif, est plus heureux que nous. Il est reçu avec égards par le professeur et admis à se sanctifier par une visite à la mos-

(1) Voy. surtout El Merrakechi, *Almohades*, trad. Fagnan, pp. 131 seq.

quée. Cette mosquée, très vieille, est complètement en ruines, paraît-il, et il n'en reste plus guère de bien conservé que le *mih'râb*. Elle fut bâtie, dit le professeur, « *fi' ayâm Ar'mât* », c'est-à-dire « dans les jours d'Ar'mât », autrement dit « à l'époque de la grande prospérité d'Ar'mât ».

C'est là que devrait se trouver le tombeau du célèbre El Mo'tamid, mais nous ne pouvons obtenir à ce sujet aucun éclaircissement. Ceux à qui nous nous adressons sont fort ignorants et il paraît que l'on n'apprend plus guère dans la Médersa que le Coran. On nous nomme pourtant Abou'Abdallâh el Hazmîri, dont le frère est, paraît-il, enterré à Fez : les deux saints ont été célébrés dans des *manâqib* ou recueils hagiographiques (1). Le t'âleb prétend en posséder un exemplaire, mais il refuse de le vendre à Si Bou Médiène, alléguant que notre compagnon en trouvera d'autres à Fez, et il ne veut même pas le lui prêter. Peut-être n'en a-t-il pas, car il est fréquent de voir dans l'Afrique du Nord des lettrés affirmer qu'ils possèdent ou qu'ils ont vu des *manâqib* de saints, alors qu'il n'en a jamais existé.

Des hommes s'élancent derrière nous en nous criant des injures : il paraît que nous traversons un champ qui fait partie de la *roûd'a*, c'est-à-dire du cimetière, dont le passage est suivant l'usage interdit aux chrétiens. Dans cette *roûd'a* se trouve la *qoubba* qui recouvre les restes de Sidi Mh'ammed el 'Amoûri et une autre où se trouvent les deux tombeaux de Sidi Mh'ammed ben Sa'doûn et de Sidi Ah'med

(1) Sa biographie dans *Djedzouat al Iqtibâs*, éd. de Fez, cah. 33, p. 7 ; pèlerinage d'un sultan à son tombeau, *Nozhat*, trad. Houdas, p. 205.

ben 'Abdallâh. Il y a aussi, derrière la Médersa, le tombeau de Sidi Mans'oûr es Sbâ'i et celui de Sidi 'Abdeljelîl, qui fut, dit-on, un professeur de celle-ci. Enfin dans les environs d'Ar'mât se trouvent Sidi 'Ali Loqmâni (pl. I, fig. 2), Sidi Ia'qoûb, Sidi 'Abbâd et Moulaye Bou Merouân, qui, nous dit-on, était un roi (1) : il y a là au moins des réminiscences de l'histoire des Musulmans d'Espagne.

Il n'y a guère à chercher de souvenirs historiques dans tout ce que l'on nous dit : un petit pont qui se trouve devant la Médersa nous est donné comme l'œuvre du « sultan noir » ; et l'on nous assure d'autre part que dans le cimetière reposent sept cent mille sept cent sept saints parmi lesquels trois cent trente-trois vierges qui furent si instruites dans la religion qu'elles savaient par cœur la Moudawwana (2). N'allez pas supposer pour cela que nos interlocuteurs connaissent l'œuvre juridique de ce nom, mais le mot Moudawwana désigne dans leur esprit l'ensemble, mystérieux pour eux, du droit et de la religion. Quant au nombre excessif et singulier de ces saints et de ces vierges, il n'y faut voir qu'un exemple du caractère mystique que prennent les nombres composés des mêmes chiffres, surtout quand ce sont des chiffres impairs. Même dans la pensée des intéressés, ces nombres ont une signification plus sacrée qu'arithmétique (3).

(1) Voy. dans le *Djedzouat* la biographie d'un certain 'Abdallâh Moh'ammed ben 'Abdallâh ben 'Omar es Salmi, cah. 31, p. 4.

(2) Recueil de jurisprudence malékite ancien.

(3) *Magie et Religion*, pour les nombres augmentés d'une unité, ou composés des mêmes lettres. Sur le sultan noir, voy. *Merrâkech*, I, pp. 211-214.

Enfin, à une heure, nous établissons notre campement vers l'extrémité sud d'Ar'mât et dans un site plein de vie ; nous sommes adossés à des oliviers séculaires et, à côté de nous, des eaux claires bondissent dans un lit bordé de verdure et couvert d'ombrages épais, pendant que, devant notre tente, la sâguia d'Agdâl coule à pleins bords. A travers les oliviers j'aperçois maintenant les cimes neigeuses de l'Atlas ; près de nous est un petit marabout anonyme fréquenté avec assiduité par les femmes.

Les dieux ici peuplent la terre : dans le sol de la Médersa, sous les coupoles des marabouts, près du ruissellement des fontaines, dans le mystère des feuillages comme au souffle de la brise, les êtres divins, les saints, les *jinn*, les esprits animent la nature, respirent dans les corps vivants, enveloppent l'indigène et le pénètrent. Et le voyageur lui-même, pensif sous le dôme des oliviers, entraîné dans ce vertige de foi, sent l'infini qui flotte autour de lui.

*
* *

L'après-midi nous faisons une petite promenade dans Ar'mât. L'eau que les nuages venus de l'Océan égouttent l'hiver au front de l'Atlas, circule en mille canaux au pied des peupliers, des trembles, des frênes dont la vaste fronde porte une ombre étendue ; du milieu des corbeilles de fleurs que tissent les tiges flexibles des ronces géantes, s'élèvent les rosiers sauvages à fleurs blanches et les chèvrefeuilles qui forment un inextricable lacis, et les vesces aux vrilles accro-

chantes qui étalent leurs grandes fleurs, pendant qu'à travers toute cette broussaille une grande linaire s'élance jusqu'à la hauteur d'un homme.

Parmi les innombrables sâguia qui entretiennent toute cette végétation, il y en a une qui est plus ancienne que toutes les autres et qu'on dit avoir été construite « dans les jours d'Ar'mât ». Nous visitons tout près de là un moulin à eau, dont le mécanisme nous paraît exactement le même que celui du moulin qui est employé dans la Grande Kabylie. Le personnel de ce moulin est composé presque exclusivement de femmes : les femmes d'Ar'mât sont en général jolies, mais flétries dès la première jeunesse. Les hommes paraissent doux et nous accueillent avec courtoisie ; mais ils craignent la tyrannie du caïd, car celui-ci sous couleur d'afficher une orthodoxie impeccable, mais en réalité pour trouver une occasion d'augmenter ses revenus, ne manque pas de molester ceux qui accueillent un chrétien, afin de leur extorquer quelque argent sous menaces.

Nous rencontrons un des habitants qui a travaillé en Algérie comme ouvrier agricole ; il connaît Tlemcen, Sidi bel Abbès, le Tlélat, Ammi-Moussa. Son état d'âme est complexe : il apprécie le bien être et la sécurité dont jouissent ses coreligionnaires en Algérie ; mais étant en société, il est ressaisi par le sentiment contraire de l'orthodoxie musulmane, et se croit obligé vis-à-vis de ses contribules à dénigrer nos institutions. C'est l'effort de la pensée individuelle qui se débat contre l'empire de ces forces collectives dont l'école sociologique française a si bien décrit la puissance.



2 Mai. — Aujourd'hui nous séjournons à Ar'mât ; nous dirions, si nous étions musulmans : « les saints du pays ne nous laissent pas partir », manière élégante et religieuse d'exprimer que l'on se plaît dans un endroit. La maison la plus proche de nous est celle d'un nommé Bou Jmâ'a el H'bîb bel H'at't'âb, qui ne serait pas fâché de nous offrir l'hospitalité. Comme dit le proverbe arabe : « ç'ah'bet el 'ouloûj, h'ertset el mouroûj », c'est-à-dire : « l'amitié d'un chrétien (1) est comme le labour d'une terre marécageuse » (il y a toujours quelque chose à récolter de la compagnie d'un chrétien pour le musulman).

D'abord il laisse toujours quelque argent là où il passe ; puis il peut faire cadeau d'objets confectionnés qu'il est impossible de se procurer dans le pays ; de plus, c'est un médecin et même un sorcier (2) ; mais surtout il est susceptible de faire accorder la protection consulaire, la fameuse protection qui soustrait celui qui en est l'objet à la juridiction du Makhzen dès le moment qu'il est l'employé d'un européen réputé commerçant.

C'est pour le Marocain un moyen d'échapper aux exactions des caïds et des cheikhs, l'impossibilité d'être jeté en prison sans motif, la faculté enfin de se livrer à toutes les entreprises sans exciter la cupidité des fonctionnaires du gouvernement chérifien. Aussi le protégé ne manque-t-il

(1) Le mot employé ici en arabe, *'eulj*, signifie proprement « chrétien converti à l'islamisme », mais il faut l'entendre dans la circonstance avec une portée plus générale.

(2) *Merrâkech*, I, p. 39.

pas d'user de toutes ces immunités, et le premier usage qu'il fait généralement de sa nouvelle liberté, c'est de refuser de payer ses contributions !

El H'bîb, donc, voudrait bien nous avoir comme hôtes et s'assurer notre reconnaissance, mais il craint d'être en butte, s'il fait cela sans arriver à ses fins, comme c'est probable, à la rapacité de son caïd. Il se borne à nous envoyer en cachette des vivres, des gâteaux, du sucre, du thé et des bougies, et à venir mystérieusement le soir causer avec nous sous la tente en nous assurant qu'il éprouve pour nous un vif attachement.

Nous usons naturellement de ses bonnes dispositions pour en tirer quelques renseignements, mais ces renseignements sont loin de contenter notre curiosité d'historien et d'archéologue, bien que notre quasi-hôte soit le plus instruit de son pays.

Ar'mât correspond évidemment à l'Ar'mât Ourîka des auteurs arabes. Ourika désigne une petite tribu dont Ar'mât fait partie ; la résidence du caïd, Dâr el Ourîka, est située au sud, à une heure de marche, par un chemin assez difficile, sur les premiers contreforts de l'Atlas.

Le mot Ar'mât se prend en deux sens. Dans le sens large c'est un vaste espace tout en cultures et en vergers, pour la plupart entourés de murailles ; jardins, petits champs d'orge, maisons, tout cela est confondu dans un grand désordre et l'étendue ainsi occupée par ce groupement humain paraît disproportionnée à son importance actuelle.

Dans le sens étroit, Ar'mât est un lieu où on re-



Fig. 3 — Le h'ammâm se compose de deux chambres engagées dans le sol (p. 19).



Fig. 4. — L'appareil, qui consiste en tuileaux et en grosses pierres rondes ... (p. 19).

trouve nettement quelques vestiges de la prospérité de l'ancienne capitale du H'oûz. Ce mot de prospérité ne doit pas nous faire illusion ; il est probable que la capitale des anciens rois d'Ar'mât, que vainquirent les Almoravides au onzième siècle, n'était guère qu'un village de masures berbères et fut embellie dans la suite.

Des dénivellations du sol montrent qu'il y a eu là jadis de grands remuements de terre, mais les ruines apparentes se réduisent presque à rien. La Médersa est vraisemblablement assez ancienne dans certaines de ses parties. Le pont en pierre, qui se trouve devant elle, et que nous avons déjà signalé, est aux yeux des indigènes un témoin de la grandeur passée de leur pays : il est bien certain qu'on ne construirait pas son pareil aujourd'hui. Un vestige intéressant de l'ancienne Ar'mât, est un *h'ammâm* ou bain maure, encore assez bien conservé. Ce bain maure est très grossièrement construit, mais sa seule présence indique qu'Ar'mât a eu jadis une assez grande importance.

Le *h'ammâm* se compose de deux chambres, aujourd'hui engagées dans le sol (pl. II, fig. 3), et dont la première, au fond, est une excavation soigneusement construite, avec prise d'air par le haut, et où se trouvait la *berma* ou chaudière. Au-dessus de ces deux chambres, il y en a deux autres ; des maisons se sont établies dans les dépendances du *h'ammâm*, en empruntant leurs matériaux à cette ancienne construction. L'appareil, qui consiste en tuileaux et en grosses pierres rondes (fig. 4), n'est plus usité aujourd'hui dans le pays où l'on se contente couramment de la

terre battue. La construction était donc plus soignée alors qu'elle ne l'est à l'époque actuelle ; aujourd'hui les indigènes ne construisent plus de bains parce qu'ils ne se lavent pas, non plus que les paysans berbères.

Tout autour de la Médersa et du fameux bain maure, il y a des amoncellements de terre et, chaque fois que l'on creuse, on met à nu des murailles en pierres ou en briques. Une très ancienne sâguia, qui passe devant le h'ammâm, garde sur sa rive méridionale les vestiges très nets d'une ancienne muraille de construction solide.

Le marabout de Sîdi Ah'med el Qômân (car telle est la prononciation que l'on nous donne aujourd'hui, tandis que la précédente nous avait été donnée par le professeur de la Médersa), porte tous les caractères d'un ancien sanctuaire. Sa construction en tuileaux rappelle celle du bain maure et du pont dont nous venons de parler : la tradition dit qu'entre le marabout et le bain maure se trouvait jadis « la mosquée des Beni Ouat't'âs ».

A l'ouest du bain maure et du marabout, se trouve un emplacement où on a mis à découvert des débris de colonnes en briques indiquant qu'il y avait là quelques portiques. Enfin, à cet endroit même, il y a sur la sâguia (pl. III, fig. 6) les restes d'un pont en tuileaux que l'on ne fabrique plus aujourd'hui.

Ce sont là actuellement tous les vestiges apparents de l'ancienne Ar'mât. Certes, tout cela est de construction assez grossière ; on ne trouve point là un seul morceau de marbre, il n'y a rien que de la brique et de grosses pierres

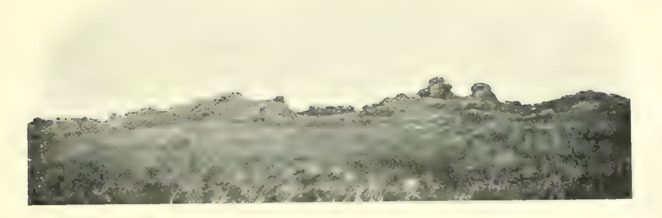


Fig. 5. — ... un grand mur en terre battue se trouvait là, que les pluies et les intempéries ont lentement détruit (p. 21).

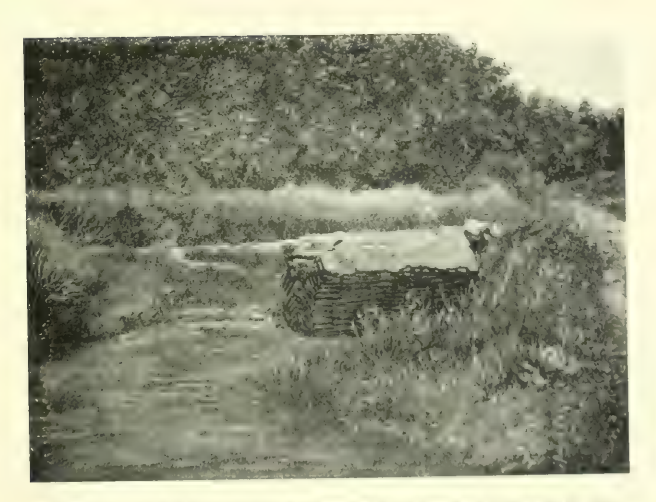


Fig. 6. — ... il y a sur la sâguia les restes d'un pont en tuileaux (p. 20).

rondes. A quelle antiquité remontent ces ruines ? elles pourraient être assez vieilles. Mais les anciens murs que l'on rencontre à quelque distance de là ne paraissent pas remonter bien haut dans le passé.

On trouve des traces nombreuses d'enceintes autour de l'endroit appelé proprement Ar'mât ; ce sont la plupart du temps de simples tas de terre allongés ; un grand mur en terre battue se trouvait là, que les pluies et les intempéries ont lentement détruit (pl. III, fig. 5). Les habitants disent qu'Ar'mât fut détruite sept fois et sept fois relevée de ses ruines : il est certain qu'elle eut des vicissitudes nombreuses.

Le choix d'Ar'mât comme capitale était-il supérieur à celui de Marrâkech qui lui succéda et effaça définitivement sa gloire ? Sans doute les eaux y sont extraordinairement abondantes, la fertilité du sol est grande, les accidents de terrain peu marqués et la montagne voisine est une cause de fertilité et une pépinière de guerriers. Mais l'Atlas est aussi l'éternel refuge des mécontents, l'abri sûr des fuyards et une menace constante pour les habitants de la plaine, dont les montagnards convoitent les richesses. De plus, Marrâkech est mieux située, aux confluents de nombreuses rivières et moins exposée aux incursions des pillards berbères.

Les indigènes savent très bien qu'Ar'mât a précédé Marrâkech et que celle-ci a pris la suite de son rôle dans l'histoire : ils ajoutent que d'Ar'mât à Marrâkech c'était autrefois une succession ininterrompue de moulins et, dans leur fierté provinciale, ils iraient jusqu'à dire que Marrâkech n'est qu'un ancien faubourg d'Ar'mât qui a éclipsé la cité mère.

Au retour de notre promenade nous poussons jusqu'à Dâr el Ourîki, la résidence du caïd, qui est à l'endroit nommé *Akhlîj*, c'est-à-dire « le canal », à l'entrée des gorges de l'Oued Ar'mât ; ce *foum el oued*, « entrée de la gorge », est dominé de quelques milliers de mètres par les cimes neigeuses des montagnes (pl. IV, fig. 7). En bas de Dâr el Ourîki, le val de l'oued est rempli d'énormes galets bleus et noirs (fig. 8) : là est le marché, en face d'un pont rudimentaire, avec ses petites cahutes en pierre où s'abritent les marchands.

Les bords de l'oued portent une végétation exubérante : les berges des canaux qui saignent la rivière sont couvertes de fleurs qui, dans ce sol fertile, à la fraîcheur de l'eau et à l'ardeur du soleil, acquièrent des proportions géantes : il y a des touffes de coronilles à fleurs blanches et roses qui arrivent à la hauteur d'un homme. Quel bonheur ce serait d'herboriser par ici ! J'ai essayé en vain, car la botanique est une science jalouse : elle veut qu'on se donne à elle tout entier.

Le borj du caïd est pittoresque avec ses murailles flanquées de petites tours carrées : non loin de lui est un important mellâh' que nous visitons en revenant. Derrière ces agglomérations, en pleine montagne, se trouve le tombeau du rabbin Bel H'anech, qui est simultanément fréquenté par les Juifs et par les Musulmans (1).

On nous raconte que ce saint homme était venu de Jéru-

(1) *Infrà*, chap. VII, p. 209.



Fig. 7. — Dâr el Ouriki..., dominé de quelques milliers de mètres par les cimes neigeuses des montagnes (p. 22).



Fig. 8. — ... la vallée de l'oued est remplie d'énormes galets bleus et noirs (p. 22).

salem pour la collecte annuelle, mais qu'à la suite de difficultés avec le grand rabbin de Marrâkech il quitta cette ville et partit avec des gens d'Ourîka, qui, un vendredi soir, s'en retournaient dans leur pays. Arrivé au pied de la montagne, le rabbin se déshabilla, se lava comme on lave un mort, tira un linceul de son coffre, s'enveloppa dedans et dit à ses compagnons : « Le grand rabbin de Marrâkech est mort et je suis convoqué devant le tribunal de Dieu pour comparaître avec lui. » Avant de mourir, il recommanda qu'on le mît sur sa mule et qu'on l'enterrât là où elle s'arrêterait; quand elle se fut arrêtée, le soleil suspendit sa course pour qu'on pût l'enterrer sans que le sabbat fût violé. On avait à peine procédé à son inhumation, que l'on apprit avec stupeur que le grand rabbin de Marrâkech était mort au même moment que Bel H'anech.

Le village d'Ourîka est situé dans la plaine, en face de la maison du caïd. Plus loin que celle-ci, dans l'Est, se trouvent El Khemîs, village où, dit-on, il y avait un marché du jeudi et d'autres villages encore : dans l'oued, au loin sur un sommet escarpé, on aperçoit les ruines de Tazrimoût. Ce que sont ces ruines, nous ne le savons pas, car moins heureux que notre savant collègue M. Westermarck qui est passé ici avant nous, nous n'avons pas pu les visiter, n'étant pas porteurs d'une lettre du Makhzen (1). Ces constructions, nous dit-on, ont appartenu jadis aux chrétiens; car les chrétiens, ajoute-t-on, ont habité ce pays; mais aujour-

(1) Brives, *Voyages au Maroc*, les a visitées et décrites. Voir aussi, pour la légende, Quedenfeldt, *Div. et Rép. berb.*, trad. Simon, p. 98.

d'hui personne ne demeure plus là parce que ce sont des lieux hantés par les génies, *meskoûnîn*.

En bas de Tazrimoût dont l'accès, paraît-il, est assez malaisé, sont trois villages qui se nomment Talia, Ir'il ou Zemmoûr et Ir'il n Aïlân. Tazrimoût fait partie des Mesfîoua, mais les habitants sont *sâïb*, c'est-à-dire qu'ils ne paient d'impôt que ce qui leur plaît et qu'ils échappent à peu près complètement à l'autorité du caïd. Il y a encore des Juifs à Talya mais seulement très peu. On y voit pourtant les restes d'un mellâh' assez considérable, mais les Juifs en sont partis par suite de l'insécurité qui résultait pour eux de la discorde entre les habitants et le Makhzen. Il arrivait qu'au cours des luttes entre le parti du pouvoir central et celui de l'indépendance locale, ils étaient molestés, quel que fût le vainqueur, et, pour employer une expression vulgaire, payaient toujours les pots cassés.

Ir'il n Aïlân correspondrait assez bien à l'Ar'mât Aïlân des auteurs arabes dont personne n'a connaissance ici. Cette Aïlân serait bien à l'orient de la première, de même qu'à Marrâkech Bâb Aïlân est à l'orient de Bâb Ar'mât. Sans doute cette deuxième Ar'mât était bien moins importante que l'autre et peut-être les auteurs ne la citent-ils qu'à cause du goût bien connu que les Arabes montrent pour les doublets. Il y a encore une autre Aïlân près de Demnât, mais elle ne répond pas à la description des auteurs (1).

Au début de notre promenade nous avons tenté de pho-

(1) D'après le *Djedzoual el Iqtibâs*, éd. de Fez, cah. 41, p. 4, Ar'mât Ourika serait la même qu'Ar'mât Aïlân ; je suis bien près de me rallier à cette opinion.

tographier le h'ammâm, mais la direction du soleil n'était pas favorable; nous avions déjà essayé de le faire sans succès le matin : nous y revenons une troisième fois au retour de notre excursion à Ourîka. Nouvelle déception, le soleil n'a pas suffisamment tourné et décidément nous nous étions mal orientés; ce n'est que demain, et tout au matin, que nous pourrons essayer de prendre un cliché. Nous nous disposons à quitter le h'ammâm pour revenir à notre campement, lorsque Si Bou Médiène nous rapporte que le professeur de la Médersa qui a suivi tous nos mouvements autour du bain maure, en compagnie d'autres oisifs, répand le bruit que ce sont les saints du pays qui m'empêchent de photographier les ruines du h'ammâm.

Ces ruines, comme tout ce qui touche les restes de l'ancienne Ar'mât, ont aux yeux des indigènes un caractère presque sacré : il en est ainsi de tous les restes de très anciennes constructions. Néanmoins, il nous déplaît de laisser croire que nous avons été l'objet d'un miracle aussi contrariant pour nous et nous descendons dans les deux salles souterraines, puis nous photographions l'intérieur à la lumière artificielle; l'éclair du magnésium cause aux indigènes qui sont descendus avec nous une véritable stupéfaction; je leur explique alors négligemment que le soleil n'étant pas bien posé, je l'ai fait descendre lui-même un instant dans une chambre. Cette explication ne rencontre aucune contradiction et la troupe nous suit en silence, pendant que nous rentrons dans notre campement.

*
* *

En arrivant près de notre tente nous apercevons une vingtaine d'individus qui nous attendent. Ce sont des malades; bon gré mal gré l'Européen est ici médecin et, s'il l'oublie, on se charge de le lui rappeler. De l'opium à ceux qui ont de l'entérite, de l'ipéca à ceux qui ont de la dysenterie, de l'antipyrine à ceux qui ont mal à tête, quelle qu'en soit d'ailleurs l'origine. Il faut ici des remèdes qui fassent promptement leur effet, faute de quoi on passerait pour un mauvais médecin. Aussi, notre plus grand remède, dont Si Bou Médiène est chargé de faire la distribution, est le sulfate de magnésie; nous purgeons, et nous purgeons encore, comme des médecins de Molière.

Beaucoup demandent s'il faut avaler avec la drogue le papier qui l'enveloppe, et l'on répond toujours affirmativement: l'un d'entre eux, plus perspicace que les autres, leur explique qu'il faut avaler le papier à cause des caractères qui sont imprimés en bleu sur chaque paquet (et qui forment simplement le mot « antipyrine »). A ceux qui demandent plus de détails, on répond que la vertu magique de ces caractères renforce considérablement celle du médicament; et tout le monde paraît très convaincu, car ici on croit encore plus à la magie qu'à la médecine, ou pour mieux dire, la médecine ne se distingue pas encore de la magie. Si Bou Médiène est occupé à écrire des prières et des amulettes qu'il distribue abondamment, et ce sont surtout les esprits forts qui s'adressent à moi.

Voici maintenant le professeur de la Médersa, Sidi Moh'ammed bel Mah'joûb, qui s'avance cauteleusement de notre côté : nous faisons la connaissance de cet important personnage, nous lui montrons quelques livres arabes ; il lit sans faire trop de fautes, seulement il est ignorant sur l'histoire. Il nous donne de bons renseignements sur notre route, mais reste néanmoins très froid et très réservé. Se sent-il quelque peu menacé dans sa réputation ? Je pense plutôt que la curiosité le poussant vers nous, il lui paraît néanmoins convenable, aux yeux de ses coreligionnaires, d'afficher quelque hauteur dans son commerce avec un chrétien.

Aussi, après nous avoir causé à demi-voix pendant près d'une demi-heure, il hausse tout d'un coup le ton et se met à crier très fort que je n'ai pas pu photographier le bain maure parce que les marabouts ne l'ont pas voulu, et que, si j'ai photographié l'intérieur, cela n'a aucune importance parce que c'est l'extérieur seul qui est intéressant ; telle est du moins son interprétation. Pourquoi le contredirions nous? Nous nous inclinons de bonne grâce et nous ne faisons aucune difficulté pour reconnaître la supériorité des saints qui protègent Ar'mât. Nous finissons même par le prier de nous recommander à leur protection et il nous le promet très sincèrement.

Le soir El H'bîb vient nous trouver dans notre tente et voici ce qu'il nous raconte au sujet d'Ar'mât. La Médersa actuelle est récente, elle a été construite par un caïd dont on nous cite le nom ; la mosquée, bien qu'en très mauvais

état, comme nous l'avons dit, a cependant été l'objet d'une restauration grossière, mais sa construction première est fort ancienne.

Les chrétiens ont déjà possédé Ar'mât et ils la reprendront encore : ils y resteront deux ans, puis finalement les Musulmans les repousseront et demeureront victorieux. Les plus anciens peuples qui aient habité Ar'mât sont les Beni Ndâs et les Beni Ouat't'âs, mais notre interlocuteur ne sait pas lequel des deux est le plus ancien ! Ar'mât fut sous leur domination une très grande ville, elle était entourée d'une enceinte tellement grande que l'une des portes était à Mâwoût et une autre au marché du Khemîs d'Ourîka.

Il y a sous Ar'mât un souterrain où coule une sâguia qui prend naissance entre Ar'mât et Ourîka et qui passe devant la Médersa. On raconte que jadis, en cet endroit, le souterrain avait été mis à jour et que le fils du fameux marabout local, Abou 'Abdallâh el Hezmîri, qui était un roi, venait là quotidiennement. Or, à cette place même, il y avait cent et une vierges qui venaient puiser de l'eau : le fils d'Abou 'Abdallâh el Hezmîri venait, non pas pour les regarder, mais pour les défendre contre un *'afrît*, c'est-à-dire un « génie » qui rôdait dans ces parages. Mais des gens trouvèrent mauvais que le saint pût se trouver en présence des vierges et s'en plaignirent au roi qui ordonna à son fils de ne plus venir. Il ne revint plus ; seulement les cent et une vierges en éprouvèrent beaucoup d'ennuis, par suite des méchancetés du *'afrît*.

Ce canal souterrain va jusqu'à Marrâkech et même au delà, mais de même que notre informateur ne sait pas au juste où il commence, il ne connaît pas non plus l'endroit exact où il aboutit ! C'est à cette sâguia souterraine, ajoute-t-il, que le h'ammâm empruntait son eau.

Sidi Mh'ammed ben Sa'doûn, que nous avons cité plus haut, était, nous raconte toujours notre hôte, connu par le miracle suivant : quand on récitait le Coran près de son sanctuaire, si l'on manquait un verset, il le complétait en le criant du fond de sa tombe. Deux habitants du Soûs avaient gagé contre des habitants d'Ar'mât que cela n'était pas possible. Ils vinrent donc auprès du marabout et l'un d'eux en récitant le Coran oublia, on ne sait si c'était volontairement, la fin d'un verset. Aussitôt on entendit le saint qui, de son tombeau, cria la fin du verset. Alors un des Soûci lui cria à son tour : « Si tu es au nombre des vivants, viens parmi nous, mais si tu es vraiment parmi les morts, reste parmi les morts ! » Depuis cette époque le saint n'a plus jamais voulu parler.

Ar'mât qui appartenait jadis à Ourîka est aujourd'hui, nous l'avons dit, englobée dans les Mesfîoua, et voici pourquoi : il y avait jadis à Ar'mât un marabout nommé Bou Zguiya, dont le tombeau existe encore, et qui était originaire des Mesfîoua. Un jour que les Mesfîoua étaient allés à Marrâkech pour le 'Aïd es' S'er'ir, en passant par Ar'mât ils volèrent les troupeaux du saint ; alors Sidi Bou Zguiya les maudit et la discorde commença aussitôt entre les Mesfîoua et les Ourîka, si bien que les

premiers finirent par enlever aux seconds le territoire d'Ar'mât.

El H'bîb nous assure que la source de l'Oued Ar'mât est située dans un lac ou *guelta*, nommé Ifni, duquel sortent trois rivières : l'Oued Zât à l'orient, l'Oued Ar'mât au milieu et l'Oued Nefìs à l'occident. Près de ce lac, tous les ans, a lieu un grand *moùcem* et l'on y fait des sacrifices (1).

Tels sont les renseignements d'El H'bîb : on voit qu'ils appartiennent surtout au domaine de la légende ; pourtant il est instruit, curieux et avisé, et nous l'intéressons beaucoup en tirant successivement de nos cantines El Bekri, El Idrîci, Léon l'Africain et Marmol (2) dont nous lui traduisons les descriptions. Il écoute avec attention et il prend un goût très vif à noter les points de ces descriptions qui sont encore vérifiables aujourd'hui.

Comme au temps d'El Bekri il y a encore ici une sâguia appelée Tar'rit, mais l'eau n'en est pas saumâtre ; les jardins que décrit le célèbre géographe existent toujours, seulement il n'y a plus guère de palmiers. Encore aujourd'hui, et avant d'avoir lu El Bekri, il nous a semblé que les habitants avaient un teint jaunâtre. Il est possible que la grande quantité d'eau, la fertilité du sol causent de nombreux cas de paludisme et nous avons vu ce soir pas mal de fiévreux. Les scorpions abondent toujours, comme à l'époque d'El Bekri, et l'on nous signale des cas de piqûres mortelles.

(1) Cf. DE FOUCAULT, *Reconn.*, p. 95 ; EL BEKRI, trad. de Slane, p. 354.

(2) EL BEKRI, trad. de Slane ; EL IDRICI, trad. DOZY ; LÉON, éd. de 1830 ; MARMOL, trad. Perrot d'Ablancourt.

Les descriptions d'El Idrîci ne l'intéressent pas moins ; le premier paragraphe en est toujours exact, mais tout ce qui concerne l'activité commerciale d'Ar'mât n'est plus de mise aujourd'hui. On n'a point souvenir ici des Haouwâra dont parle le géographe sicilien : la distance qu'il donne comme séparant Ar'mât Ourîka d'Ar'mât Aïlân peut être sensiblement exacte si on donne au mille une valeur d'un peu plus de deux kilomètres.

Les descriptions de Léon et de Marmol se rapportent mieux encore à l'état actuel d'Ar'mât ; cette ville, cette cité plutôt, semble même avoir encore été plus abandonnée qu'aujourd'hui, d'après le texte de Léon. L'ermite, avec ses cent disciples, dont parle le géographe renégat, n'était autre vraisemblablement que le professeur avec les élèves de la Médersa, qui existe au moins depuis l'époque des sultans mérinides. El H'bîb est enchanté de voir que sa légende des canaux souterrains se retrouve dans Léon : la description de Marmol lui semble aussi assez exacte.

Ar'mât, que nous quitterons demain, est aujourd'hui sous la plus étroite dépendance du Makhzen. Il y a ici un chef nommé par le caïd, mais il n'a point d'autorité sérieuse. Chaque chef de famille est son propre maître, du moment qu'il a rempli ses obligations envers le Makhzen. Ces obligations consistent simplement à payer les impôts et à fournir éventuellement des recrues militaires. Pourtant, si restreinte qu'elle soit, l'autorité chérifienne a fait disparaître toute trace de *jmâ'a*.

On parle partout ici le berbère, excepté dans une seule

famille, celle des 'Aqqâm, qui se prétendent Arabes, mais ils connaissent le chelh'a.

*
* *

3 Mai. — Il nous faut abandonner ce matin notre campement d'Ar'mât, où le murmure des ruisseaux berçait notre sommeil pendant la nuit. Je précède ma petite caravane, afin de me rendre sans perdre de temps, pour la quatrième fois, au h'ammâm, que je trouve enfin éclairé convenablement et dont plusieurs clichés peuvent être pris dans des conditions satisfaisantes. Cette opération à peine terminée, j'aperçois le professeur de la Médersa qui rôde dans ces parages; la première chose qu'il me demande, c'est si j'ai pu photographier : je lui réponds qu'oui, mais il accueille ma réponse d'un air souriant et incrédule. Il me faut en prendre mon parti : la légende fera son ch min, il sera établi qu'un mécréant est venu pour photographier les derniers vestiges de la vieille Ar'mât, mais que les saints du pays n'ont pas permis cette impiété, et qu'il a dû partir, de guerre lasse, sans avoir pu arriver à ses fins malgré des tentatives répétées.

Peu après, je retrouve ma caravane dont le départ s'est effectué à six heures quarante-cinq. Nous traversons la plaine et nous nous dirigeons vers l'Ouest; l'eau court partout, les prairies sont inondées et les chemins même, déjà assez mauvais, sont sous l'eau pendant de longues distances. C'est toujours le même paysage, la même succession de

bosquets d'oliviers, de frênes, de trembles. Le vieux botaniste qui sommeille en nous ne cesse pas de s'étonner des dimensions extraordinaires que prennent par ici les espèces de la flore atlantique ; les buissons de ronces qui bordent notre chemin sont à hauteur d'un cavalier ; les grands lins jaunes, les fumeterres aux belles fleurs blanches lavées de rose et même les prèles stériles s'élèvent jusqu'à la tête d'un homme.

La chaîne de l'Atlas borne notre vue vers la gauche ; on distingue dans sa masse sombre et énorme trois principaux étages de montagnes, dont le dernier seul est neigeux, « comme le museau blanc d'un taureau noir », suivant l'expression d'un historien arabe (1). A droite court la monotone chaîne des Jbîlèt, devant laquelle se dresse le Gliz et plus près encore de nous, l'éternelle Koutoubiya, que l'on ne perd jamais de vue dans la plaine qui avoisine Marrâkech. Il y a une heure que nous voyageons lorsque les premières ondulations de la montagne se font sentir : nous quittons peu à peu la plaine, mais çà et là il y a toujours des sâguia ; quelques-unes sont d'un passage fort difficile parce que leur lit se creuse en trous profonds.

A huit heures vingt nous arrivons à Mâwoûl où notre hôte d'Ar'mât nous a signalé des ruines : il y a là des vestiges d'une sorte de voûte qui devait ressembler à celle du h'ammâm d'Ar'mât. Mais elle vient d'être démolie par ordre du caïd d'Ourîka qui ne trouve rien de mieux pour

(1) Ibn el Atsir, trad. Fagnan, p. 490.

faire construire que d'en transporter les briques à sa résidence. Ainsi, pour cacher la lamentable décadence de leur science, les maladroits maîtres d'œuvre d'aujourd'hui dérobent les débris de l'art ancien, et les beaux matériaux des villas ruinées sont noyés dans le torchis des casbas informes.

La tradition veut qu'auprès de ces ruines il y ait eu jadis un minaret. Un peu plus haut on a trouvé des débris de carreaux de faïence et plus bas on voit les restes d'un ancien bâtiment en briques assez bien conservé. Mais aujourd'hui, tout cela est complètement enterré, ce qui nous montre bien que nous avons là les vestiges d'une construction très ancienne.

Mâwoût est situé sur la rive de l'Oued Icîl que nous joignons ici. Nous en partons à neuf heures et demie, et presque aussitôt après, nous quittons le territoire d'Ourîka, sur lequel nous cheminions depuis quelque temps, pour entrer sur celui de Todrâra, petite tribu comme celle d'Ourîka. C'est un pays bien plus pauvre que celui que nous venons de quitter, et légèrement montueux ; il est peu arrosé, et ne donne pas l'impression de fécondité que l'on ressent sur la terre d'Ourîka et sur celle des Mesfîoua ; cependant on est partout en pleine moisson.

A dix heures cinquante-cinq nous passons près de la maison dite du cheikh Aberchab, et vingt minutes plus tard devant le marabout de Sidi 'Ali el Ro'ûts (pl. V, fig. 9) ; presque aussitôt après, l'entrée des gorges de l'Oued Moulaye Ibrahîm, qui s'appelle ici l'Oued R'ir'âia, nous apparaît : elle



Fig. 9. — ... nous passons devant le marabout de Sidi 'Ali el R'oûts (p. 34).



Fig. 10. — ... dans la vallée de Tahremout, sous de beaux oliviers au bord d'une séguia abondante (p. 35).

est remplie par l'épaisse forêt des oliviers. Nous sommes maintenant sur les territoires de la tribu des R'ir'âia et nous avons devant nous le grand village berbère de Tah'ennaout.

Nous remontons la vallée et, près d'une grande casba en ruines, nous voyons apparaître le célèbre marabout de Moulaye Ibrahîm, très loin encore sur les hauteurs. Nous camperons ce soir à la zaouia de Tah'ennaout : quelques pas encore et nous apercevons, adossées aux pentes escarpées de la montagne, ses maisons en terre : elles sont groupées autour du sanctuaire de Sidi Fâres, que l'on se refuse à appeler de son nom devant un chrétien comme nous et que l'on nous dit être celui de Sidi Moh'ammed el Kebîr.

Nous dressons notre tente dans le fond de la vallée, sous de beaux oliviers, au bord d'une sâguia abondante (pl. V, fig. 10). Comme à Ar'mât, le sol est moucheté de petites étoiles blanches : ce sont les fleurs des oliviers qui glissent en éclairs ténus dans l'ombre des feuillages. Sous la voûte de verdure, vers les pendentifs de vigne folle, monte l'oraison éternelle des ondes qui fertilisent la terre.

Un peu en amont, une autre sâguia passe sur un aqueduc de trois arches pour aller alimenter le haut de la zaouia, pittoresquement accrochée aux flancs du rocher (pl. VI, fig. 11). Cette zaouia se compose d'un marabout, situé au sommet, à côté d'un palmier, et de nombreuses maisons étroitement groupées autour de lui. Le tombeau du marabout est, d'après Si Bou Médiène, assez bien entretenu et

orné d'un beau *tâboût* ou « catafalque ». Sidi Fâres (1) est un disciple du célèbre Sidi 'Abdallâh ben H'océïne de Tamesloh't sur lequel on nous raconte la légende suivante.

Un jour Sidi Fâres vint dire à Sidi 'Abdallâh que le four était chauffé et prêt à recevoir le rôti (2). Sidi 'Abdallâh était à ce moment de mauvaise humeur; il dit à son disciple : « Le four est chaud, eh bien ! entres-y ». Sidi Fâres y entra; mais, après un certain temps, le marabout, inquiet d'avoir dit cela à Sidi Fâres, envoya voir ce que devenait son disciple, car il craignait que celui-ci ne lui eût obéi.

Or, on trouva Sidi Fâres au milieu du four, et qui grelottait de froid. Le chérif, ayant appris cela, se transporta vers lui et lui dit : « Par la foi tu es arrivé au suprême degré de la piété et je te donne ma bénédiction. » Sidi Fâres demanda en quoi consistait cette bénédiction et Sidi 'Abdallâh lui répondit : « Tes enfants donneront l'hospitalité à mes enfants, qui auront besoin d'eux, tu les nourriras et tu les logeras. En conséquence il faut que tu achètes un terrain dans la montagne et que tu fasses tous les ans une provision de *rouîna*, c'est-à-dire de « farine d'orge », car le pays sera pris plus tard par les chrétiens et à ce moment tes enfants sauveront les miens en leur donnant un asile et la nourriture. »

Alors Sidi Fâres alla se fixer à Tâmesloh't. Cette légende est intéressante parce qu'elle est à ajouter aux nom-

(1) Sur ce saint personnage, voy. le *Moumti' el asmâ'*, éd. de Fez, cah. 15, p. 8.

(2) Voy. *Merrâkech*, I, p. 143.

breuses légendes maraboutiques qui prévoient la conquête de l'Afrique du Nord par les chrétiens.

On attribue à Sidi Fâres de nombreux miracles dont voici un exemple. On raconte que le fils de Sidi Fâres, ayant tué un Marocain d'une tribu voisine, les gens de cette tribu vinrent trouver le père pour lui demander vengeance. Le saint faisait la sieste sous un figuier; à leur approche, il se leva, et lorsqu'ils lui eurent exposé l'objet de leur visite, il leur dit : « Ne craignez rien, je vais vous donner le prix du sang. » Alors, secouant le tronc du figuier, il en fit tomber une pluie serrée de pièces d'or que les gens se mirent à ramasser avidement.

En route nous avons perdu un fusil sur le territoire de Tah'ennaout ; à notre arrivée nous avons été nous plaindre au cheikh que cette arme ne nous eût pas été rapportée. Celui-ci est désireux de nous être agréable; les Berbères de la montagne, lorsqu'ils ont décidé d'accueillir un étranger, sont moins fanatiques et plus bienveillants que les gens de la plaine : l'influence du Makhzen commence à être moins sensible ici. Le cheikh, dans l'après-midi, réunit la *jmâ'a,* c'est-à-dire l'assemblée des chefs de maison du village et la jmâ'a décide qu'on recherchera le fusil et qu'on le rendra; de plus on nous fait savoir qu'elle répond de la valeur de cette arme. Une heure plus tard le fusil, retrouvé en la possession d'un *serrâh'*, ou « berger », nous est rapporté.

La bonne foi est donc en honneur ici, mais les mœurs sont plus farouches : le soleil s'est caché, nous sommes assis

près de notre tente et nous ne voyons passer que des hommes ayant le fusil sur l'épaule : après le magreb on ne sort pas sans être armé. Peu à peu les allées et venues cessent; l'ombre est descendue, on n'entend plus que le bruit du ruissellement des eaux et quelques mélopées un peu tristes modulées sur la flûte des pâtres ; parfois un bêlement de chèvre pleure dans la nuit.

II

AU BERCEAU DES ALMOHADES

4 Mai (1). — A six heures du matin, nous quittons notre campement de Tah'ennaout. A peine ai-je fait quelques pas que mon unique montre tombe et se casse. Cette perte m'est très sensible, car je ne pourrai plus maintenant noter mon itinéraire et je devrai me contenter de m'exprimer à la mode musulmane : *'al el fejer*, « à l'aurore » ; *'al ed d'ohor*, « vers midi et demi » ; *'al el 'ac'er*, « vers trois heures et demie ». Ajoutez y le *magreb*, c'est-à-dire le « coucher du soleil » et le *'acha*, « la nuit complète », et vous aurez les cinq moments qui servent aux musulmans à diviser la journée. Bien peu connaissent le *d'oh'a*, « vers dix heures du matin », et du *fejer* au *d'ohor*, c'est simplement le *s'bâh'*, « la matinée ».

C'est simple et suffisant ; on ne se figure pas avec quelle facilité un Européen peut perdre l'habitude de découper le

---

(1) Suite du voyage précédent.

temps en quarts d'heure et en minutes. On arrive rapidement à régler l'emploi de ce temps d'après la hauteur du soleil, et la chaîne des heures en paraît plus légère à porter.

Quant à mon itinéraire, j'en ferai ici mon deuil sans trop d'ennui et mon lecteur aussi, je l'espère : car j'ai déjà dit que l'apparente précision de cet itinéraire ne devait tromper personne. Nous n'avons nullement la prétention de faire œuvre de géographe et nous ne donnons notre horaire que pour situer à peu près notre route et permettre au besoin de la vérifier par la consultation des cartes dues aux Larras, aux Flotte de Roquevaire, et à nos officiers topographes...

Au pied de la zaouia, nous traversons le lit de l'Oued Moûlaye Ibrahîm, puis nous cheminons dans ce lit même qui renferme actuellement peu d'eau. C'est une nouvelle végétation qui nous entoure : les lauriers-roses, dont les fleurs vont bientôt s'ouvrir, des rosiers sauvages, des tamarins au feuillage blanchâtre, des volubilis bleus, des lotiers lanugineux et les grandes touffes visqueuses d'un ononis jaune.

Quelques instants après notre départ, nous nous engageons dans des gorges profondes et étroites : il souffle aujourd'hui un vent chaud qui s'engouffre dans ces gorges en violents courants d'air. Elles sont tellement resserrées que souvent elles n'offrent point au voyageur d'autre chemin que le lit même de l'oued. Lorsqu'elles lui laissent une mince rive, celle-ci n'offre à la marche des chevaux qu'un étroit accotement.



Le cagnon devient tortueux et resserré en sorte que les eaux de la rivière se pressent alternativement contre l'une ou l'autre des parois de la montagne ; on est alors obligé de traverser le torrent, et nous ne le passerons pas moins de trente-deux fois avant d'arriver à la hauteur de Moulaye Ibrahîm. Le chemin, fort agréable quand l'oued roule peu d'eau, est assez pénible à cette époque de l'année parce que l'eau est loin d'avoir atteint son niveau le plus bas. Cette route est impraticable à la moindre crue : en ce cas, les pèlerins qui veulent se rendre à la zaouia de Moulaye Ibrahîm prennent un chemin de montagne ; pour nous qui ne comptons pas passer à la zaouia même, mais bien au-dessous, le chemin des gorges est préférable.

Les montagnes entre lesquelles est resserrée la rivière s'élèvent de chaque côté à plus de cent mètres de hauteur : elles sont formées de schistes siluriens un peu micacés, d'un beau noir bleu, et très analogues à ceux que l'on trouve dans la région des Trâra en Oranie. Comme le *kheneg*, c'est-à-dire la « gorge », est très étroit, et que l'ombre presque perpétuelle entretient sur ses bords une grande fraîcheur, ceux-ci sont tapissés par les touffes d'une grande coronille (*Coronilla atlantica* Boiss. et Reut.), dont les belles fleurs blanches et roses se balancent au bout de tiges longues et flexibles. Dès que la gorge s'élargit un peu, il y a dans le fond des trembles et des petits frênes.

Mais voici que dans tous les endroits du lit de la rivière que l'eau ne mouille jamais, s'élèvent çà et là de petits tas de pierres qui deviennent de plus en plus nombreux ; les mule-

tiers de notre caravane y ajoutent en passant un caillou. Des *retem*, dont les touffes croissent çà et là, ont leurs rameaux flexibles noués par des mains humaines : tout cela annonce la proximité d'un grand sanctuaire. En effet, la zaouia est à une centaine de mètres au-dessus de nous, mais nous n'aurons pas le temps de la visiter, car nous voulons être ce soir au Goundafi.

On ne jette pas ici les pierres, comme pour les kerkoûr des Jbîlêt ; les tas de pierres n'ont pas le caractère sinistre de ceux que nous avons décrits ailleurs (1). Ils sont au contraire imprégnés de la baraka du saint : ce n'est pas qu'ils ne puissent être nuisibles, car ils recèlent tous les maux dont leurs auteurs ont cru pouvoir se débarrasser par un pèlerinage et il serait dangereux de les démolir : on pourrait être frappé des accidents que crurent éviter ceux qui les élevèrent. Les forces sacrées, on le sait depuis Robertson Smith, sont toujours ambiguës (2).

Un jour jaune et blafard flotte sur le torrent : notre caravane défile, infime au fond de la gorge et misérable entre ses hautes murailles. Les hommes marchent en silence ; ces primitifs sont vivement impressionnés par les forces invisibles de l'espace : ils se sentent rampants dans le sombre corridor qui mène à quelque lieu terrible et sacré. Ces petits tas de pierres qu'ils évitent avec soin de toucher renferment les foudres d'un mystérieux souverain ; le pèlerin

(1) *Infrà*, chap. VIII, pp. 228, 232.

(2) Pour tout cela, ainsi que pour les nœuds faits aux arbrisseaux, voy. *Merrâkech*, I, pp. 63,90.



Fig. 11. — Tah'ennaout, pittoresquement accrochée aux flancs du rocher... (p. 35).



Fig. 12. — ... la gorge de Moulaye Ibrahim s'évase en une vallée (p. 43).

tremble ici déjà, dans ce lieu voisin du sanctuaire et qui n'est ni la terre ni le ciel, en attendant de recevoir ou de déposer l'espérance. L'ombre du saint pèse sur l'homme, pleine d'énergies redoutables, heur ou malheur, *baraka* ou *bâs*, suivant l'arrêt des destins et le souhait de Moulaye Ibrahîm.

Maintenant la gorge s'évase en une vallée (pl. VI, fig. 12), qui abrite des bosquets de frênes, et sur les bords de laquelle gisent de gros blocs de pierres éboulés de la falaise voisine ; ce n'est plus la roche bleue de tout à l'heure, mais la pierre blanchâtre du calcaire jurassique, appartenant peut-être au bathonien. Puis la vallée s'élargit tout à fait ; encore une demi-heure de marche et nous voici dans une sorte de cirque où se trouve Asni, grand village des R'ir'âya, Asni, que l'on a appelé le Chamonix de l'Atlas ; mais c'est un Chamonix sans les neiges éternelles du Mont-Blanc, sans glaciers, sans forêts et sans torrents qui bondissent toute l'année en cascades écumantes, un Chamonix d'Afrique !

Après être passés sans nous arrêter devant Asni, nous quittons l'Oued Moulaye Ibrahîm ou Oued R'ir'âia pour remonter un de ses affluents, qui est très court. A l'endroit où cet affluent débouche dans la vallée de l'oued, le terrain peu fertile révèle, par sa couleur, la présence du fer : là, au milieu de fragments de roches éruptives mélaphyriques et porphyriques, appartenant peut-être au permien, nous ramassons des échantillons d'hématite enrobée dans une gangue quartzeuse (1).

(1) Les échantillons que nous avions recueillis dans ce voyage au Goundâfi ont été remis par nous à M. Braves, professeur de minéralogie à la Faculté des

Le petit ravin que nous remontons est peuplé de thuyas et se termine rapidement au col de Tizi Ouadou, par lequel nous passons dans le bassin de l'Oued Nefîs. Le paysage rappelle certaines contrées algériennes : c'est une remarque que nous pouvons étendre à presque toutes nos courses dans le Maroc. Nous avons déjà écrit autrefois : « Si quelque malin génie saisissait le voyageur algérien et le transportait en un clin d'œil au Maroc sans lui dire le nom de ce nouveau pays, bien souvent celui-ci ne saurait plus s'il a quitté l'Algérie ; comment distinguerait-il les plaines du Nord marocain, couvertes de myrtes et de lentisques, des maquis du Tell algérien ? »

Notre paysage des environs d'Asni, c'est encore de l'Algérie, mais d'un autre genre. Qui ne connaît, dans notre colonie, ces vallées ravinées où les terres s'éboulent de tous les côtés et où le sol est tantôt couvert d'une maigre futaie de pins ou de thuyas et tantôt tapissé de la broussaille des cistes aux feuilles visqueuses, des genêts hérissés d'épines, des cytises aux folioles soyeuses, des retem aux minces rameaux, des coronilles jaunes, des ononis revêches ? Le chemin, dans ces fourrés sans fraîcheur ou dans ces garrigues ensoleillées est généralement mauvais, tout en descentes et en montées continuelles, croulant de partout. C'est le pays dans lequel nous voyageons aujourd'hui ; mais ici le thuya est la seule essence forestière et les

lettres d'Alger en 1902 ; il a bien voulu se charger de les déterminer. Ceux d'Asni révélaient la présence de gîtes miniers. M. Brives visita la région dans son voyage de 1903-1904. (*Voy. Mar.*, p. 163.)

montagnes qui nous entourent sont les puissants contreforts de la plus grande montagne de l'Afrique du Nord.

Sans doute, elle recèle des minerais intéressants qui feraient peut-être la fortune d'un prospecteur, car nous ramassons çà et là, sans retarder le moins du monde notre marche au milieu des calcaires jurassiques et des quartzites verdâtres du permien, un conglomérat siliceux rouge qui contient de la calcédoine et de l'agate, puis des blocs d'hématite et une roche éruptive grenatifère.

Votre paix finira, ravins déserts où la mangouste trottine dans la senteur des hélianthèmes ; et vous aussi, collines arides où le chacal, les oreilles dressées, jette dans la nuit son glapissement sur les broussailles. Les hommes éventreront votre flanc, ils en arracheront la roche vive, et la gangue des filons précieux coulera en longue traînée de terre sur les pentes où brillait l'or des genêts.

Après Tizi Ouadou, nous descendons un affluent de l'Oued Nefîs ; il y a là un vaste maquis, entièrement vide d'habitations et dont la traversée était jadis la terreur des caravanes, car cet endroit qu'on appelle Amâcin était un rendez-vous de coupeurs de routes. Dans ces derniers temps un nègre y resta plusieurs années, dit on, tuant, détroussant et pillant ; on ne savait comment en venir à bout : c'est le caïd du Goundâfi qui réussit à le prendre par trahison et le fit périr misérablement.

A l'endroit appelé Mar'îra (berb. *imar'iren*, salines) le terrain, son nom l'indique, est salé, et les indigènes y ont établi des salines qui fournissent de sel la ville de Marrâkech

(pl. VII, fig. 14). Là, dans un élargissement de la vallée, sont creusés des puits d'où on tire une eau que l'on déverse ensuite dans des bassins, dont le fond est en pierres plates. Le tour de ces bassins, qui donnent les uns dans les autres et où se déversent des eaux plus ou moins salées, est entièrement de pierre ; ils forment des carrés au fond de la vallée pendant une longueur de plusieurs centaines de mètres. Quand un carré est sec, on balaie le sel et on l'entrepose, puis on le vend à Marrâkech à raison de dix metkal la kharrouba (1).

Après les salines commence la région des grands thuyas : toute la contrée en est couverte. On ne doit pas entendre par là qu'ils forment une forêt serrée, car les thuyas, dont la présence n'indique jamais que des sols peu fertiles, sont toujours distants les uns des autres. Les auteurs européens confondent sous le nom de « thuya » plusieurs espèces de *Callitris* et de *Juniperus*, comme les indigènes les confondent sous le nom arabe de *'ar'âr* et comme les anciens les confondaient sous celui de *citrus*. On sait que ces auteurs mentionnent des tables d'un seul morceau et de grandes dimensions (2). Mais il n'y a que le *Juniperus phœnicea*, L. et le *J. thurifera* L. qui puissent atteindre des diamètres de soixante à soixante-dix centimètres. Ceux que nous avons sous les yeux semblent appartenir à la première espèce : il y en a qui ont cinq, six et même huit mètres de hauteur. Les habitants ne soupçonnent pas la

(1) Voir description détaillée des salines des environs de Tanger, par René Leclerc, *Arch. mar.*, V, 2, pp. 276 seq.

(2) Voy. réf. dans Besnier, *Arch. mar.*, VII, pp. 273-274. Cf. *infrà*, p. 144.

valeur que ces arbres acquerraient peut-être s'il était possible de les exploiter : il est vrai qu'actuellement le thuya est peu recherché par l'ébénisterie ; mais que ne peut-on attendre des caprices de la mode ?

Enfin nous atteignons l'Oued Nefîs, à un confluent où se trouve situé le village de Wirgâm qui faisait jadis partie du territoire du Goundâfi, mais que le Makhzen a enlevé récemment à celui-ci pour le rattacher aux R'ir'âia. En cet endroit, au nom du puissant seigneur des Goundâfa, on perçoit un péage d'un *grich* (cinquante centimes) par bête de somme sur les caravanes. C'est là que nous nous arrêtons pour déjeuner sous de beaux arbres.

*
* *

Une heure après le d'ohor nous reprenons le chemin du Goundâfi et nous remontons maintenant l'Oued Nefîs ; c'est une belle rivière, abondante en eau, qui coule dans une vallée profondément encaissée, mais néanmoins assez large ; on sent qu'elle doit remonter jusqu'aux cimes neigeuses de l'Adrar n Dren. Bien avant le 'as'r nous arrivons à Tagâdirt el Boûr, résidence d'un cheikh du Goundâfi, le cheik H'ammâda, qui est fort riche. Il habite, à l'un des points les plus étroits de la vallée, une vaste casba située sur une croupe de la montagne et dans laquelle logent avec lui un grand nombre de serviteurs.

Nous nous présentons et nous sommes reçus à bras ouverts : le cheikh nous demande si nous voulons coucher

dans une chambre ou sous notre tente. Bien entendu, nous préférons notre tente, mais en attendant que notre campement soit préparé, nous restons quelque temps dans la cour de la casba, où nous sommes l'objet de la curiosité générale. Une douzaine de femmes se pressent dans un coin pour nous voir, avec des attitudes de crainte et de curiosité. Les enfants nous regardent avec terreur et se sauvent au moindre mouvement que nous faisons. Dans un coin se tiennent sept à huit Juives habillées comme des indigènes et fort jolies.

Avant de nous laisser sortir, le cheikh tient à nous faire voir la chambre qu'il voulait mettre à notre disposition, mais elle est peu engageante et nous préférons camper dehors. Nous campons donc, de l'autre côté de l'oued, sur un petit plateau, à peu près à la hauteur des plus basses maisons qui entourent la casba.

Nous sommes là près d'un petit champ d'orge que l'on moissonne ; des femmes esclaves, en longues files, descendent de la maison du caïd, traversent le lit de la rivière, gravissent l'escarpement de la rive opposée où nous sommes campés, et passent près de notre tente. Elles vont au champ où les hommes coupent les chaumes à la faucille et chantent des chansons en leur honneur : ce sont des mélopées dont le rythme est souvent difficile à saisir et qui ont un accent de douceur et même de tristesse. Les femmes leur répondent par des *zer'ârit*, c'est-à-dire par ces cris gutturaux et stridents qu'il est d'usage de pousser dans les fêtes en signe de joie.

Les femmes, ployant sous le fardeau des épis blonds, vont les emmagasiner à la casba et rien n'est plus gracieux que cette théorie de travailleuses, dont une bonne moitié sont fort jeunes et qui toutes ont, dans leurs mouvements et dans leurs attitudes, la simplicité naturelle aux races primitives. Les voici maintenant qui remontent sur la rive opposée en escaladant la pente qui mène à la casba : Tagadirt el Boûr, avec ses murs en terre rouge, domine l'âpre défilé, dont le fond s'égaie de la verdure claire d'un grand noyer, tandis que ses rudes contreforts ne nourrissent que le triste thuya.

Les moissonneuses rentrent maintenant dans la casba, des Juives regardent curieusement de loin notre campement et se donnent les unes aux autres des explications sur le chrétien, un homme qui vient de loin et qui habite dans des îles, où il se nourrit de choses immondes, etc., etc... Au seuil de la porte, le cheikh est assis sur une pierre et ses frères sont autour de lui; il regarde ses biens, car tout ce qui l'entoure est à lui, rien qu'à lui : la casba, les Juifs, les esclaves, les vaches rousses qui descendent le raidillon pour aller boire, et les moissons mûries, et les figuiers verts...

Cette scène, dans le site sauvage de la gorge, est imposante. On se prend à imaginer la vie rude et monotone de ces gens dans la hiérarchie où ils sont groupés sous l'autorité absolue du cheikh. Aucun d'eux n'aspire à d'autre sort que le sien ; aucun d'eux n'a d'espoir de changer de condition, et pourtant le calme et le contente-

ment sont empreints sur les visages. Tout cet ordre est-il donc destiné à être changé quand retentira dans le Goundâfi le cri strident des locomotives, quand l'oued lui-même, dompté, alimentera de noires usines où les machines exténueront les corps humains ?

Par quelle étrange contradiction détruisons-nous la nature à mesure que nous semblons l'aimer davantage ? Jamais nos peintres ne l'ont reproduite, jamais nos poètes ne l'ont chantée avec plus de passion ; mais jamais nos agronomes ne l'ont tant dénudée, jamais nos ingénieurs ne l'ont tant salie. Notre amour pour elle n'est que mensonge ; l'aimer vraiment ce serait rester plus près d'elle au lieu d'étendre sans cesse le réseau des besoins qui nous étreignent et ne nous rendent pas meilleurs. Et le vieillard assis qui contemple la vallée est majestueux dans sa simplicité.

Sur une roche escarpée, la forteresse de Tagadirt el Boûr, adossée à un contrefort montagneux haut de plus de deux cents mètres, commande la vallée de l'Oued Nefîs et il semble bien difficile, sans armes supérieures, de tenter ce passage autrement que par la trahison. *Tagadirt el Boûr* veut dire « la forteresse du *boûr* », et le *boûr* c'est, chez les Chleûh', la terre cultivable non arrosée par l'oued (1). Le mot *tagadirt* est le féminin d'*agadir* qui répond au mot arabe *qala'a* et signifie « enceinte fortifiée ». Dans le sud du Maroc le mot *agadir*, pl. *igoudar*, est employé actuellement pour désigner une casba ou une maison fortifiée ; il y a donc

(1) Sens différent : BINN, in *Soc. géog. alg.*, 2e trimestre, 1903, p. 320 ; LARTIGUE, *Aurès*, pp. 423, 430, 439.

dans l'Atlas d'innombrables *agadir*, et beaucoup de lieux géographiques portent ce nom. Un des plus célèbres est Agadir Ir'ir, c'est-à-dire en arabe *Qas'bat Dra'* ou « la forteresse du contrefort » (Ir'ir signifie « épaule » en chelh'a, et Dra' en arabe « bras »).

[Mais ce qui est le plus singulier, c'est que ce mot d'*agadir*, qu'on croirait appartenir à la langue berbère, semble être punique ; nous le retrouvons en effet dans la forme ancienne du nom de la ville de Cadix, que les Latins appelaient « Gadès » et les Grecs « Gadeira » (Γάδειρα). Les textes classiques (Pline et Avienus) nous apprennent que le nom punique de la ville était Gadir et que ce mot en punique signifie « enceinte » ; et sur les plus anciennes monnaies d'argent et de bronze frappées dans cette ville par les Carthaginois, ce nom se retrouve sous la forme d'Agadir (1).

Le mot berbère, d'un usage courant dans l'Atlas, viendrait-il du punique ? ou bien le mot punique du berbère ? Les historiens anciens n'ont peut-être pas toujours bien distingué le punique du libyque, qui est le berbère ancien. Parlait-on berbère à Cadix ? Personne ne peut assurer que non : ce qui paraît militer en faveur de l'origine punique du mot, c'est que « gader » en hébreu veut dire « mur », « enceinte », de même que *djidar* en arabe ; mais ce n'est pas nous qui oserions trancher la question.

Comme les ruines de forteresses ou enceintes fortifiées se

(1) Voy. Seybold, *Z. sp. ar. Geog.*, in *D. Moh. Or.* (Kat. R. Haupt), H. a. d. S., 1906, pp. 7-8 ; Heiss, *Monn. ant. Esp.*, in 1.

conservent longtemps, il est arrivé que l'on a appliqué spécialement le mot d'*agadir* aux vieilles enceintes ruinées comme le mot *qala'a* en arabe, et le mot prend alors le sens spécial d' « ancienne enceinte ». Beaucoup de ruines dans l'Afrique du Nord s'appellent pour la même raison *Soûr*, mot qui veut dire aussi « mur », « enceinte », « rempart ». Le nom arabe de Mogador est *Souîra*, diminutif de *Soûr*, prononcé avec emphase *S'oûr* (1), et signifie « la petite enceinte » (et non pas « la joliette » comme l'ont cru de nombreux auteurs et comme le disent beaucoup d'indigènes qui rattachent ce nom à une autre racine arabe, la racine *S'our* renfermant le sens de « belle forme, *formosus* »). C'est ainsi que nous étudierons les ruines de S'ouîra (lisez Souîra) Qadîma (2), qui ne sont autres que celles d'un fort portugais situé entre Mogador et Saffi.]

Notons en passant qu'il y a dans la ville actuelle de Mogador un quartier nommé Agadir : ce nom perpétue probablement le souvenir de quelque ancienne forteresse auprès de laquelle a été bâtie la ville moderne de Mogador. La forme arabe correspondant lexicographiquement au mot *agadir* est le mot *djidar* qui a également le sens de « murailles anciennes », « vieilles fortifications » et désigne par extension tous les monuments très anciens. On connaît les *djidar* de la vallée de la Mina, dans le département d'Oran, qui ne sont autre chose que des tombeaux des rois d'une ancienne dynastie indigène, comme le Medr'acen du dépar-

(1) Cf. Bel, *Beni 'Abd el Wâd*, p. XVIII.

(2) *Infrà*, chap. XIII.

tement de Constantine ou le Tombeau de la Chrétienne dans le département d'Alger.

Tlemcen est appelée El Djidar par les Arabes bédouins ; or, nous savons par les textes qu'elle s'appela jadis Agadir. Il paraît que *tlemcen* dans la dialecte des Brâber du Maroc signifie « antique » ; par exemple, ils disent : *Tlemcen el beni ines d atlemçan*, c'est-à-dire « Tlemcen est une ville antique » (1). Ainsi les trois noms de la ville, Agadir dans les temps anciens, Tlemcen à l'époque moderne, El Djidar pour les Bédouins, auraient la même signification.

Les indigènes appellent aussi El Djidar d'autres vieilles villes berbères comme Oudjda et Takdempt, dont le nom arabe, *Taqdemt*, sous sa forme berbère, signifie aussi « ancien ». Que conclure de tout cela? Si on laisse de côté les questions étymologiques, il est vraisemblable que dès une haute antiquité le mot *agadir* sous ses formes diverses désignait, chez les Berbères, les enceintes fortifiées. On sait que ces peuples avaient l'habitude de se réfugier dans des enclos établis sur les sommets : on a retrouvé beaucoup de ces refuges. Puis l'usage de ces abris s'étant perdu dans la suite des temps, le mot n'a plus été employé qu'en y joignant l'idée d'ancienneté. Toutefois, il a survécu exceptionnellement dans l'Atlas pour désigner les casbas : c'est là une survivance bien intéressante, mais fort explicable quand on considère le caractère conservateur des montagnards en tout pays.

(1) Mouliéras, *Beni Isguen*, p. 78 ; cf. Bel, *op. laud.*, p. 11.

La casba de Tagadirt el Boûr et les maisons du mellâh' qui sont éparpillées au-dessous d'elle, sur la pente de la montagne. abritent une population d'environ trois cents âmes, qui vivent sous la domination directe de leur maître et seigneur : des parents, des esclaves au nombre de près de cent et des Juifs composent cette petite agglomération.

Les Juifs, avec leurs mèches de cheveux ou *nouâder* qui pendent de chaque côté du visage jusque sur le cou, ne sont pas beaux ; ils ont de plus un air craintif qui indique la dépendance étroite dans laquelle ils sont tenus. Très sauvages, très ignorants, ils entretiennent à peine quelques relations avec les Juifs des pays voisins et en particulier avec leur coreligionnaire Corcos, le richard du mellâh' de Marrâkech. Leurs filles et leurs femmes sont ravissantes dans leur jeunesse, elles ont toute la beauté des Juives de Marrâkech, mais sont moins empâtées, avec quelque chose de plus sain dans le teint, qui reste néanmoins très clair, avec une grande pureté de lignes, un visage ovale, des yeux bien faits et brillants.

Le vieux cheikh est malade : il se déplace pour visiter le *h'akîm* sous sa tente et lui demander une consultation ; car ici « h'akîm » est le seul titre auquel je puisse prétendre (1). Nous lui donnons quinze grammes de sulfate de magnésie, dont nous lui promettons des merveilles, d'autant que Si Bou Médiène y joint sa bénédiction ; son frère est avec lui et remarque surtout mon porte-crayon en ar-

(1) Voy. *Merrâkech*, I, pp. 39-40.

gent, dont il s'amuse beaucoup. Je lui promets de lui en envoyer plus tard un pareil, mais ce qui le préoccupe le plus c'est mon appareil photographique. Comme nous avons pris quelques vues, ils veulent absolument voir les *teç'ouira*, c'est-à-dire les « images », et c'est en vain que nous leur expliquons que cela est impossible actuellement. En revanche je leur montre des photographies, mais elles n'obtiennent près d'eux aucun succès : même sur mon portrait que j'ai tiré à Marrâkech, et que je leur montre, personne n'arrive à me reconnaître. L'un pense que c'est une maison, l'autre opine pour une vue de Marrâkech... Cette incapacité à reconstruire la réalité au moyen des traits du dessin, est très fréquente chez les primitifs et a souvent été signalée dans l'Afrique du Nord : elle se retrouve chez nos paysans français.

*
* *

5 Mai. — Une heure et demie avant le fejer, nous quittons notre campement de Tagadirt el Boûr, un de ceux qui nous ont laissé la plus vive et la plus durable impression et nous continuons à remonter l'Oued Nefîs. Au moment du départ, dans un petit ravin, je ramasse des échantillons d'une belle roche, une syénite aux éléments verts, roses et blancs, qui ressemble beaucoup à celle que M. de Ségonzac a recueillie au sommet du Jbel 'Aiâchi.

Le fond de la forêt est plein de trembles et de noyers, et par instants la verdure est telle, et l'eau si pure et si tranquille, que l'on a pendant quelques instants l'impres-

sion d'un calme paysage de nos régions tempérées. Mais il suffit aussitôt de lever les yeux sur les montagnes pelées et sur les maigres thuyas qui les parsèment, pour se rappeler qu'on est en Afrique.

Voici des arcades maçonnées qui ont dû supporter un canal, puis à l'entrée d'un petit ravin de nombreuses traces d'anciennes sâguia. Tout cela, et le grand nombre de ruines qui sont accumulées autour du village du Goundâfi, semblent bien déceler un état ancien de prospérité plus grande qu'à l'heure actuelle.

Nous montons à droite dans le petit ravin, car un peu plus loin, la vallée de l'Oued Nefîs est trop resserrée pour que les bêtes de somme puissent passer. La montée est pénible dans ce ravin très étroit et encaissé, au milieu des roches ophitiques qui tombent en arènes de désagrégation vertes et bleues : cet endroit s'appelle Agouni ou Nellouf. Nous revoyons ensuite l'Oued Nefîs dans lequel nous redescendons petit à petit par un chemin qui côtoie des précipices.

Nous marchons toujours dans les mêmes roches vertes ; çà et là il y a d'énormes blocs de conglomérats à éléments très gros. En certains endroits, le chemin, taillé dans ces roches peu solides, est tout rongé et le passage de la caravane devient par moment des plus scabreux (pl. VII, fig. 13). Puis voici sur la gauche la casba d'Imigdal, bel *agadir* qui pointe fièrement vers le ciel ses tours crénelées. La flore aujourd'hui est infiniment moins variée que celle d'hier, car la vallée est encaissée dans de grandes roches d'un schiste



Fig. 13. — ... le passage de la caravane devient par moment des plus scabreux (p. 56).



Fig. 14. — A l'endroit appelé [illegible], les indigènes ont établi des salines qui alimentent de sel la ville de Marrakech (pp. 55-56).

micacé à reflets violacés, qui appartient au permien ou au trias, et n'est pas propice à la végétation.

Nous sommes maintenant à Tînesk : c'est ici que le chemin d'Amismiz se sépare de celui du Goundâfi. Les maisons de Tînesk sont comme accrochées sur le flanc d'une montagne élevée, au bas de laquelle verdissent des bouquets d'amandiers et de noyers ; après Tînesk nous remarquons des vignes soignées et assez bien taillées.

Par ici le chemin, établi dans des conditions fort difficiles, a été construit ou du moins restauré par les ordres du caïd du Goundâfi ; il est fait avec soin et la tâche était pénible; car les travailleurs n'avaient à leur disposition, d'une part, que la roche silurienne bleue qui forme en cette région toute la montagne, roche trop tendre, et, de l'autre, le bois du thuya. Ils se sont servis des deux matériaux et en ont tiré le meilleur parti possible : le fait est assez rare au Maroc, d'un chemin convenablement entretenu, pour être noté.

Depuis ce matin, la forêt a changé complètement de caractère et maintenant les seuls végétaux que nous ayons sous les yeux sont la lavande stœchade ou *h'elh'âl* et le *'ar'âr* ou thuya, qui plaque la montagne jaunâtre de taches d'un vert triste ; le paysage est morne et désolé.

Voici Tâla t ennes (1), pauvre village avec de nombreuses maisons en ruines ; il y a beaucoup de jardins établis industrieusement sur les flancs escarpés de la montagne.

(1) La première *n* est en réalité une consonne nasale intraduisible en français et en arabe, mais très commune en chelh a.

avec de petits murs de soutènement qui retiennent de place en place le maigre sol végétal : ces travaux rappellent ceux de notre Grande Kabylie, mais sont beaucoup moins soignés. Ici encore l'oued se rétrécit tellement que nous sommes obligés de le quitter un instant : nous remontons un contrefort escarpé pour le redescendre ensuite.

Du haut de cet escarpement on a une belle vue, et bien caractéristique, de la partie de la vallée qui se trouve derrière nous : l'oued serpente, le chemin blanchâtre est accroché au flanc des montagnes dont la cime se fond dans les nuages. Nous redescendons dans l'Oued Nefîs au milieu d'énormes blocs blanchâtres de calcaire silurien ; puis la vallée se resserre davantage, les montagnes deviennent plus accores, la végétation se fait plus rare, sauf les thuyas qui sont plus nombreux, et, çà et là, les fleurs grises d'un petit asphodèle. Une heure avant le d'ohor enfin, nous faisons halte à la grande dechra de Tougg el Khîr, près de la zaouia de Tiqlit, tout à côté de quelque vague sanctuaire de marabout en pierres sèches.

Deux heures après nous continuons à remonter cette interminable vallée de l'Oued Nefîs. Voici maintenant le village d'Iguer n Qoûlis, au-dessus duquel nous passons dans les schistes bleus du silurien. La végétation est toujours monotone : nous rencontrons un thuya gigantesque qui se trouve à l'endroit appelé 'Ammi H'mâd. Puis nous nous élevons toujours sur des contreforts, les dechra se succèdent de plus en plus nombreuses : Tarya, dans une *oulja*, c'est-à-dire une boucle de l'oued, petit coin

frais qui repose les yeux après l'âpreté des collines à travers lesquelles nous cheminons depuis si longtemps ; puis c'est Taguemmout, puis H'onnain, puis Out'a Kharri, plus riche que les autres.

Le terrain devient horriblement caillouteux, des éboulis énormes encombrent le bas de la vallée, nous passons près d'un cube colossal de pierre au pied de grandes roches rouges entassées les unes sur les autres et d'un aspect sauvage qui rappellent certaines parties de la Sierra Morena. Cependant voici que la vallée s'élargit, voici que les petits champs d'orge surgissent plus nombreux çà et là, çà et là aussi les oliviers courbés par le vent qui souffle souvent en tempête dans le long couloir de l'Oued Nefîs. Nous sommes au village de Tikiwoût, à l'entrée d'une plaine un peu accidentée, enserrée entre les montagnes. Devant nous est la haute cime du Jbel Ouicheddan et à gauche celle du Jbel Agoundez qui porte encore des taches blanches de neige.

Enfin la vallée est entièrement cultivée et nous arrivons à la casba du caïd du Goundâfi : au milieu de l'entassement des rochers, il n'y a aucun coin, si petit soit-il, où il reste un pouce de terre inculte. C'est au point que nous avons la plus grande peine à trouver une place pour notre campement : pendant près d'une heure, nous cherchons. Je suis l'objet de l'importune curiosité des indigènes, on se presse autour de moi et, quand je me retourne, j'entends les rires étouffés des femmes et des enfants. Je dois à la vérité d'apprendre au lecteur que c'est mon costume et

surtout ma culotte qui excite la curiosité publique, car on ne la quitte pas des yeux : les Européens peuvent difficilement s'imaginer à quel point leur habillement semble étrange ou grotesque à ces barbares.

Enfin, nous campons à l'endroit appelé Talat ou Ia'qoûb, non loin de la casba, sans que personne soit venu au-devant de nous. Les yeux sont hostiles et nous craignons que l'on ne nous impose de descendre dans la casba, pour nous obliger demain à retourner sur nos pas : nous nous hâtons d'établir notre campement sans paraître remarquer l'attitude peu engageante des indigènes.

Mais voici l'incident prévu qui se produit ; nous avons dit que le caïd du Goundâfi ne nous avait pas donné à Marrâkech de lettre pour son khalifa : il disait que c'était inutile. Or nous recevons ici un fort mauvais accueil ; on nous prévient que l'on ne nous fournira pas de vivres, qu'on ne nous laissera pas nous promener, que nous devrons repartir demain matin, etc... Le mkhâzni Si T'ayeb, qui s'est rendu chez le khalifa, a beau jurer que le caïd lui a dit : « Tu n'as pas besoin de lettre, car toi-même tu es la lettre », on ne l'écoute pas et on le traite de menteur : le chrétien qui l'accompagne veut aller au Soûs, il a donné pour cela de l'argent au mkhâzni, celui-ci dit qu'il a un ordre du caïd, mais il n'a pas de lettre, c'est un imposteur !

J'essaie de résister, de parler plus haut que tout le monde, je crie que j'ai vu le caïd, qu'il m'a donné carte blanche et que je visiterai le pays comme je voudrai. On accueille mes paroles par un silence glacial pendant que je me retire sans

rien ajouter. Ma sortie est certainement pleine de dignité, mais au fond je suis fort ennuyé, car je me rends compte que je ne pourrai rien faire sans lettre du caïd. Je prends donc le parti de rester toute la soirée sous la tente et j'y fais des réflexions pénibles, car la perspective de repartir demain et de perdre l'occasion de retrouver le fameux tombeau du Mahdi me contrarie vivement.

Le fidèle Bou Médiène, qui cependant m'avait fait prévoir cet accueil, partage mon ennui : nous conférons tous les deux et nous concluons que nous allons essayer de gagner du temps en demandant à rester au moins la journée du lendemain sans bouger de notre campement, mais cette demande n'est pas mieux accueillie. Comme je ne me montre pas disposé à céder, les esprits s'exaltent et des groupes se forment çà et là.

Sur ces entrefaites, voici un cavalier, qui, débouchant de la vallée, arrive en grande hâte à la casba ; c'est le fils du caïd lui-même qui est, paraît-il, porteur d'une lettre de son père. Que contient cette lettre ? Personne ne doute que ce soit l'ordre de me faire rebrousser chemin au plus vite ; mais, ô surprise, la lettre ordonne au contraire de nous traiter avec honneur et de nous laisser parcourir le Goundâfi tant que nous voudrons. On nous prie toutefois de ne point passer de là dans le Soûs.

Si Bou Médiène vient m'annoncer cette nouvelle avec joie : le mkhâzni est tout heureux, il triomphe de la déconvenue de ses envieux qui dénonçaient déjà sa prétendue perfidie, et voici que sa disgrâce menaçante se change au

contraire en faveur. Les effets de ce revirement ne se font pas attendre, et une demi-heure ne s'est pas écoulée que nous voyons arriver la moûna d'usage. Sans doute le caïd, après avoir appris notre départ, a jugé qu'il ne pouvait se dispenser d'envoyer un ordre écrit et il aura profité d'un voyage de son fils pour lui remettre la fameuse lettre.

Le soir, nous prenons la grammaire de Stumme et nous en faisons l'essai auprès des Chleûh' qui nous entourent. Ils sont fort étonnés en voyant que je me mets à leur parler dans leur langue ; je dois dire que je ne savais pas à cette époque dix mots berbères et que, cependant, je fus toujours parfaitement compris par les Chleûh' depuis le Goundâfi jusqu'à Mogador quand je leur lisais les phrases écrites dans leur langue par Stumme. Si je me permets de faire cette remarque c'est parce que la grammaire de Stumme a été composée en Allemagne et que j'ai parfois entendu dire que les conditions de ce travail avaient pu nuire à son exactitude : on doit proclamer qu'il n'en est rien et il n'y a pas de meilleur moyen jusqu'ici d'apprendre le chelh'a que de l'étudier dans Stumme.

*
* *

6 Mai. — Nous employons notre matinée à régler un certain nombre de questions d'équipement et à écrire des lettres : en particulier, nous envoyons un *reqqâs'* ou « courrier » à Marrâkech pour y prendre notre correspondance, dans l'espoir de trouver avec lui des pellicules photogra-

phiques que nous avions demandées en Europe ; ces pellicules ne nous sont pas arrivées et au cours de tout notre voyage dans l'Atlas nous n'avons pu prendre qu'un nombre de clichés trop restreint à notre gré.

L'après-midi, nous nous occupons de savoir où est le tombeau du Mahdi : ce tombeau se trouve près d'ici et lorsque nous demandons à quel endroit, on nous répond : Tîn Mêl. Tîn Mêl, le berceau des Almohades, la ville du célèbre Mahdi Ibn Toûmert, dont les historiens arabes ont à l'envi raconté l'épopée, nous avons retrouvé Tîn Mêl ! Les joies de l'érudit sont parmi les plus pures ; ses recherches, somptueusement inutiles, méprisées des gens qui se disent « pratiques », procurent à l'esprit les plus délicats et les plus durables des plaisirs.

Nous partons donc pour Tîn Mêl dans la plus grande émotion, mais en affectant une indifférence négligente ; il importe en effet qu'on ne sache pas que nous venons pour rechercher des vestiges antiques et sacrés, car on s'abstiendrait, en ce cas, de nous donner quelque indication que ce fût et il faut que nous arrivions à ce qu'on nous fasse découvrir ce que nous cherchons sans que nous l'ayons demandé. Maintenant nous longeons un immense cimetière arabe, dont on nous dit que c'est l'ancien cimetière de Tîn Mêl, celui qui date du temps du Mahdi et nous le croyons sans peine, car c'est un des plus grands que nous ayons vus.

Mais le tombeau du Mahdi n'y est point ; comme nous finissons par interroger les gens à ce sujet, ils nous répon-

dent que personne n'en a entendu parler ici. Quelle désillusion ! Nous sommes encore sous le coup de cette déception, lorsque l'on nous montre une enceinte de pierres sèches qui borde la vallée et une porte en ruines dont il reste toutefois un arc encore debout : « Voilà, nous dit notre guide, les ruines de Tîn Mêl, la ville du Mahdi. » Ainsi la vieille capitale des Almohades n'est pas encore détruite : voilà la porte d'où partaient les hordes qui balayèrent l'empire de Yoûçouf ben Tâchfîn ; c'est de là que les contingents mas'moudiens s'élançaient par la vallée de l'Oued Nefîs dans la plaine de Marrâkech ; c'est par là qu'à la période héroïque de l'histoire des Almohades, ils rentraient précipitamment pour se mettre à l'abri quand ils étaient poursuivis par des tribus dissidentes.

Mais une joie plus grande encore nous attend, le mkhazni Si T'ayeb se penche vers nous, nous regarde avec de bons yeux et nous dit à voix basse de façon à ne pas être entendu des autres Berbères : «Vois-tu là-bas les ruines d'une mosquée? C'est la mosquée du Mahdi (pl. VIII, fig. 15), elle n'est pas encore détruite complètement et l'intérieur recèle des merveilles. » Mais visiblement notre compagnie cherche à nous faire dévier de notre direction et, comme nous approchons de notre but, l'un d'eux dit que nous ne sommes plus dans notre chemin : on ne veut pas que nous visitions la mosquée.

Nous sentons qu'il faut opérer par surprise et que, si nous leur laissons le temps de réfléchir, et surtout de se communiquer les uns aux autres leurs impressions, ils

tomberont d'accord pour nous empêcher d'arriver à notre but, alors que chacun d'eux en particulier nous faciliterait notre visite, s'il était seul. Il y a surtout là un certain t'âleb qui cherche à se donner de l'importance et qui ne manquerait pas de faire appel à l'intolérance musulmane si nous lui en laissions le temps. Si Bou Médiène, qui est un grand chérif, l'écrase un peu de son autorité ; l'autre ne serait pas fâché d'échapper à cette éclipse momentanée de son prestige en se signalant ostensiblement par quelque acte de piétisme.

Nous marchons donc en biaisant du côté de la grande porte ; nous feignons d'examiner surtout les plantes qui sont sur notre route et auxquelles nos compagnons savent que nous nous sommes intéressés pendant notre voyage. Puis, comme la porte est entrebâillée, nous nous y glissons subrepticement à la surprise générale.

Le vieux mkhâzni ne nous avait pas trompé et la vue des ruines de la célèbre mosquée est pour nous un émerveillement (pl. VIII, fig. 16). Nous comprenons qu'il n'y a pas un moment à perdre et comme le temps nuageux, mais clair, est propice à la photographie, nous prenons en toute hâte le plus grand nombre de clichés possible. Cela ne dure guère plus de dix minutes pendant lesquelles le fidèle Bou Médiène a réussi à contenir les sentiments fanatiques du t'âleb. Aussi, quand notre compagnon, d'un signe discret, nous fait comprendre qu'il est temps de mettre fin à cette photographie tumultueuse, nous sortons et le t'âleb se vante ensuite auprès de ses coreligionnaires de nous avoir fait déguerpir par l'intermédiaire de notre ami musulman.

Nous revenons vivement à notre campement avec l'attitude de quelqu'un qui ne retournera plus à la mosquée. Cependant, tout en marchant, nous roulons dans notre tête les projets les plus machiavéliques pour y revenir le lendemain, car il ne nous suffit pas d'en avoir pris des vues, il nous faut encore en faire une description minutieuse et un croquis aussi exact que nos faibles moyens nous le permettront.

Nous nous applaudissons d'avoir pris quelques clichés : si nous avons pu les prendre c'est que les spectateurs ignoraient ce que c'est qu'un appareil photographique ; mais comme notre visite va faire ce soir les frais de toutes les conversations, il est certain qu'ils le sauront demain. D'autre part le temps est ici très variable et le photographe est toujours esclave de la lumière.

Il est impossible dans cette gorge du Goundâfi de prévoir le temps, même quelques heures à l'avance. A tout instant des nuages voilent le ciel, puis versent des pluies torrentielles qui s'apaisent tout d'un coup. Les échos y répercutent longtemps les moindres coups de foudre avec un fracas imposant ; un coup de fusil tiré dans ce pays de montagnes se répète plus de vingt fois de rochers en rochers et roule comme un long coup de tonnerre.

Le t'âleb s'accroche maintenant au burnous de Si Bou Médiène ; celui-ci lui a demandé s'il n'avait pas des livres arabes : le t'âleb lui répond qu'oui, va les chercher, et les ramène en toute hâte. Il les étale par terre avec ostentation ; mais l'examen terminé, il se trouve qu'il n'y a là que quel-



Fig. 15. — C'est la mosquée du Mahdi, nous dit Si Tayeb, elle n'est pas encore détruite (p. 64).



Fig. 16. — La vue des ruines de la mosquée est pour nous un émerveillement (p. 65).

ques livres de prières sans intérêt. Si Bou Médiène le déclare négligemment, mais avec quelque hauteur, laissant supposer à l'auditoire que si le t'âleb n'a pas d'autres livres, c'est qu'il ne serait pas capable de les lire. Aussitôt le t'âleb répond qu'il a un autre livre d'histoire très ancien, mais qu'il l'a prêté à un ami qui ne le lui a pas rendu.

Ce personnage encombrant ne nous a rendu aucun service pendant tout notre séjour : il a dit à l'oreille de Si Bou Médiène qu'il connaissait l'endroit où se trouvait le tombeau du Mahdi et qu'il le lui montrerait, si le chérif lui promettait de ne pas me le dire. Si Bou Médiène a promis tout ce qu'il a voulu et naturellement me révélera cet endroit que les mécréants ne doivent pas connaître. Nous verrons bien : mais ma conviction est déjà qu'il n'y a pas de tombeau du Mahdi, pas plus que de livre sur le Mahdi et je ne m'occuperai plus du t'âleb, laissant à Si Bou Médiène le soin ennuyeux de lui tenir tête.

En revenant au campement nous allons saluer le khalifa : il nous reçoit assez froidement, affectant au contraire d'être plein d'attentions pour Si Bou Médiène, qui décidément, au pays d'Ibn Toûmert, a l'étoffe d'un saint. On baise son burnous, on baise son genou quand il est à cheval, on baise ses mains quand il est à pied et il n'est occupé qu'à donner sa bénédiction de chérif. Il a constamment les mains étalées, les paumes tournées vers le ciel comme un livre ouvert (1). On lui offre de tous côtés

(1) Sur ce geste, voy. Marçais, *Dial. de Tlemcen*, pp. 242, 248 ; *Dial. de Tanger*, s. v.

l'hospitalité et beaucoup déclarent que s'il consentait à résider dans le pays, pour lequel il serait certainement une source de bénédictions, ils seraient honorés de lui offrir leurs filles en mariage.

Le khalifa ne nous invite pas à nous asseoir ; c'est la tactique habituelle des gros personnages au Maroc : lorsqu'ils reçoivent un chrétien, ils cherchent toujours, par de menus détails de cérémonie, à affirmer à la fois leur haute autorité et leur fanatisme irréductible aux yeux de leur entourage ; en tête à tête, ils ont une attitude plus sociable.

Pour couper court à ce manège, nous nous asseyons sans y avoir été invités, et nous nous confondons de suite en remerciements pour sa moûna et pour les grandes facilités qu'il va nous donner de visiter le pays. Nous insistons surtout sur ce dernier point précisément parce qu'il se montre à ce sujet beaucoup plus réservé. Puis, comme nous prévoyons qu'il va nous congédier, nous devançons son geste et nous nous retirons les premiers.

La conversation a duré dix minutes ; il est prétentieux et peu instruit : comme nous lui demandions s'il connaît les œuvres d'Ibn Toûmert, il nous a répondu qu'elles se trouvent partout et qu'on les imprime à Marrâkech. Or nous savons très bien qu'il n'y en a qu'un exemplaire connu au monde (1) et que l'on n'imprime pas de livres à Marrâkech. Il nous dit aussi que nous n'avons vu que ce qu'il y a de moins intéressant dans la mosquée, mais qu'il y a dessous un sou-

(1) Elles ont été imprimées sur cet exemplaire unique par les soins de M. Luciani, aux frais du Gouvernement Général de l'Algérie.

terrain très long et dont naturellement il ne connaît pas l'entrée : dans ce souterrain, dit-il, se trouvent douze tombeaux de sultans almohades. Le khalifa est ici en pleine légende; aussi tout en ayant l'air très intéressé, nous ne le suivons pas sur ce terrain.

Il nous a dit tout cela en formules polies, mais sur un ton hostile et méprisant et nous nous retirons attristé de n'avoir pu saisir dans ses yeux un regard de sympathie. Nous sortons de la casba, sentant peser sur nous une atmosphère de fanatisme : nous ne sommes plus ici que le chrétien, c'est-à-dire, comme le juif, un être toléré qui vit en marge de la loi.

III

LES DESCENDANTS DES MASMOUDA

[Le mot Goundâfi est la prononciation vicieuse de Gount'âfi; et ce dernier mot lui-même n'est que l'arabisation, sous forme d'un nom ethnique, du nom de lieu Tagount'âft qui désigne la région où se trouvent les casbas du caïd de ce pays (1). Dans ces étroites vallées, bien des peuplades se sont mêlées depuis la révolution almohade; il y reste des survivants de bien des races diverses. Les possesseurs actuels du pays se nomment eux-mêmes, non pas Goundâfa, comme nous les appelons ici parce que cet usage s'est répandu surtout parmi les Européens, mais bien Ouzguîta.

Les Ouzguîta appartiennent à la grande et puissante famille des Mas'moûda, célèbre dans les annales du Magrib el Aqs'a. Ces Mas'moûda, un des grands peuples qui composent la société berbère, ont occupé depuis les temps les

(1) Cf. QUEDENFELDT, *Div. et Rép. des Berb.*, trad. Simon, p. 264.

plus reculés la chaîne du Haut-Atlas et les contrées voisines au nord et au sud. « Ils y ont, dit Ibn Khaldoûn, formé des royaumes et des États et se sont partagés en grandes familles et en tribus dont chacune est distinguée par un nom particulier (1). » Depuis l'époque où Ibn Khaldoûn écrivait son immortel livre d'histoire, tous ces groupes sociaux ont passé par d'incessantes révolutions et un grand nombre ont disparu de l'Atlas. Il nous cite parmi les Mas'moûda de l'Atlas : les Herr'a, les Hint'ât'a, les gens de Tîn Mêl, les Guedmîoua, les Guenfiç'a, les Ourîka, les Regrâga, les Hezmîra, les Doukkâla, les H'âh'a, les Assaden qui se partagent en Mesfîoua et Mar'oûs, les Beni Ouzguît, les Beni Maguer et enfin les Aïlâna ou Heïlâna.

Dans l'état actuel de nos recherches, les Assaden n'ont laissé qu'un souvenir dans le nom d'une montagne, le Jbel Azzaden (2). Les Beni Maguer sont peut-être les Beni Mer'ar, ancêtres des marabouts de Tames'loh't et de Tît' ; les Aïlâna se rapportent à l'Ar'mât Aïlen que nous avons vainement cherchée; les Hint'ât'a et les Hezmîra paraissent avoir été complètement dispersés et n'ont plus laissé de traces que dans un surnom ethnique encore porté aujourd'hui (3).

Nous avons parcouru les Ourîka et les Doukkâla, aujourd'hui éloignés de l'Atlas, nous traverserons, pour redescendre dans la plaine de Marrâkech, les Guedmîoua et nous

(1) Ibn Khaldoun, *Hist. des Berb.*, trad. de Slane, II, p. 159.

(2) *Infrà*, chap. v, p. 90. Avec un z emphatique berbère.

(3) Cf. *Suprà*, pp. 13, 28; *Merrâkech*, I, pp. 124-125 (Beni Amm'ar).

aurons occasion d'étudier spécialement les H'âh'a; enfin les Guenfiç'a pourraient bien n'être qu'une faute de copiste pour H'enguiç'a.

Ainsi le Goundâfi d'aujourd'hui nous offre un tableau ethnographique différent de ce qu'il était au douzième siècle. Nous retrouvons bien les gens de Tîn Mêl, aujourd'hui comme jadis mélange de toutes sortes de tribus (1), nous retrouvons aussi le village d'Arr'en dont les gens sont originaires des Herr'a du Soûs et savent encore parfaitement à l'heure actuelle que le Mahdi est né chez eux. Mais les véritables nationaux du pays sont les Ouzguîta, les Beni Ouzguît d'Ibn Khaldoûn.

Si l'on parcourt l'histoire, on voit que ces Beni Ouzguît sont toujours restés à l'écart des tribus almohades : même ils leur furent parfois hostiles (2). En tout cas, il ne participèrent probablement pas, comme les tribus dites almohades (3), aux honneurs que les souverains de cette dynastie dispensèrent à celles qui étaient leur plus ferme soutien. Ainsi s'expliquerait que plus tard ils eussent pris leur revanche, si la loi posée par Ibn Khaldoûn lui-même est vraie, d'après laquelle la plupart des tribus du Magrib se sont élevées tour à tour jusqu'au pouvoir suprême.

C'est donc des Ouzguîta que, sous le nom de Goundâfa, nous parlons dans les pages qui suivent (4).]

(1) Léon l'Africain, in *Ramusio*, fol. 21, D.

(2) Ibn Khaldoun, *op. laud.*, p. 171.

(3) Voy. Marrakchi, in f.

(4) Les notes qui suivent ont été prises en 1902 et en 1906, tant au Goundâfi, sur place, qu'à Marrâkech, auprès d'indigènes du pays.

*
* *

Les Goundâfa se nourrissent surtout de la farine du *bechna* ou maïs ; le grain du *bechna*, broyé par les femmes dans un moulin à main, fournit une farine dont on fait de la semoule, ch. *bâdaz,* avec laquelle on prépare le couscous ou *seksou*. On y joint des légumes, plus rarement de la viande, car on ne mange généralement de celle-ci que les jours du marché ; les légumes que l'on mange le plus sont les navets, ch. *tirikmin*, ar. *left*, les carottes, ar. et chel. *khizzou*, la citrouille, ch. *takksaït*, et le piment, ch. *tififelt*.

Les principaux autres mets sont la *tagoulla*, l'*ibrin*, la *tor'rift*, la *tunnert* (1) et le *t'âjîn*. Pour préparer la *tagoulla*, on fait bouillir de l'eau salée et on y jette de la semoule jusqu'à ce que la masse devienne pâteuse ; on y ajoute ensuite du beurre. L'*ibrìn* est un couscous d'orge sur lequel on a versé un bouillon fait avec des aubergines, ch. *belljân*, et des oignons, et auquel on ajoute de l'huile.

Pour faire la *tor'rift*, on met de la semoule d'orge dans de l'eau salée, et lorsqu'on a obtenu une masse pâteuse, on la verse doucement dans un plat ou *t'âjîn* qui est sur le feu et dont on a préalablement oint le fond avec un jaune d'œuf. On obtient ainsi une sorte de gâteau que l'on retourne lorsqu'il est suffisamment cuit par-dessous ; puis, quand il est devenu dur de tous les côtés, on le retire et on le mange.

(1) *Sic*, avec le son français *u*.

Si on fait durcir ce gâteau sur un plat sans y avoir mis de jaune d'œuf, on peut l'y laisser jusqu'à ce qu'il soit gratiné : on obtient ainsi la *tunnert* que l'on décolle ensuite du plat avec un couteau et qui peut se conserver quelque temps.

Le *t'âjîn*, ainsi nommé du plat où on le prépare, n'est autre qu'un ragoût de viande cuit à l'huile ou au beurre avec de la citrouille ou du coing, ch. et ar. *sferjel*.

Les Goundâfa mangent aussi beaucoup de pâtes venues d'Europe et particulièrement du vermicelle, appelé *cha'ariya*. Ils préparent encore, comme toutes les populations de l'Afrique du Nord, le *gueddîd* ou viande séchée au soleil qu'ils nomment *ichoûh'en*.

On fait ici une grande consommation de raisin ; les juifs fabriquent, avec ce raisin, ou avec les figues, de l'eau-de-vie ou *mah'ya ;* les musulmans ne fabriquent pas la *mah'ya*, mais ici le plus grand nombre en boivent. On fume très peu le kîf ; les seuls fumeurs sont ceux qui, ayant séjourné à Marrâkech, ont rapporté de la ville cette funeste habitude.

Le matin au lever du soleil, au *fejer*, on mange la *h'erîra* qui est une bouillie d'orge fortement relevée ; on l'appelle ici en chel. *askif* et en ar. *h'açouwwa* et le premier repas est lui-même appelé de ce nom. Le deuxième repas, *imkli*, le *r'da* ou *r'edda* arabe, a lieu vers dix heures du matin ou avant : on y mange la *tagoulla*, l'*ibrîn ;* le repas du soir, *imensi*, le *'acha* arabe, se compose le plus souvent de couscous. Comme le mot *'acha* en arabe, le mot *imensi* en chelh'a désigne l'heure où la nuit se fait complète. L'heure

du coucher du soleil, en arabe *magreb*, s'appelle en chelh'a *tinoûchi* et le *d'ohor*, qui est midi passé, se dit *tizouarnin*.

On prend les repas dans des plats ou autres récipients en poterie fabriqués par des potiers et non par les femmes de chaque maison, ainsi que cela arrive ailleurs dans l'Afrique du Nord. Cette poterie, tournée au tour, est séchée au soleil ou seulement cuite dans un trou par-dessus lequel on allume un bûcher. Les femmes mangent à part, et le plus souvent le maître de la maison mange avec ses fils, tandis que la mère mange avec ses filles et les autres femmes.

Comme gibier, on tue et on mange le lièvre, ch. *aoutil*, le hérisson, ch. *bou M'hammed*, le porc-épic, ch. *târoucht*... Il y a quelques chasseurs, mais ils ne vendent pas leur gibier et ne chassent que pour le manger eux-mêmes : lorsqu'ils ont un *aoudâd* ou mouflon, chaque chasseur, car ils chassent cette bête en bandes, en porte une épaule à la zaouia de Sidi Ah'med ou M'hammed de Taçâfet. Il y a aussi dans le pays de nombreux sangliers, ar. et ch. *h'allouf* et des singes, *za'doud*, mais on s'abstient de tuer ces derniers.

Dans la vie domestique, ce sont les femmes qui font la cuisine, ramassent le bois dans la montagne, vont chercher l'eau à la fontaine, tissent les vêtements des hommes et enfin, au moment du labour, conduisent la charrue avec ceux-ci.

Les femmes des Goundâfa sont relativement coquettes ; dans les fêtes leur vêtement de dessous est le *tchâmir* ou chemise de toile, par-dessus laquelle elles mettent la *man-*

çoûriya en étoffe de fantaisie, puis le caftan bleu, rouge ou noir, puis encore la *dfîna*, vêtement analogue à la *farajiya*, mais en toile. Enfin l'*izâr*, pièce de mousseline roulée autour du corps par dessus les épaules et retenue par des agrafes en argent, forme le vêtement de dessus. Parfois elles mettent encore par-dessus l'*izâr* un *h'âïk* dit *el h'âïk el mh'erbel*, dans lequel elles se voilent la face.

Tel est l'habillement d'une femme riche un jour de fête, mais les autres jours les femmes du commun se contentent d'un *kherqa* ou haillon, qui n'est autre qu'un vieil izâr ou une pièce de *khent* dans lequel elles se drapent (pl. IX, fig. 17). Plus de la moitié s'habillent de cette façon parce que le *khent* ou cotonnade bleue indienne ne coûte pas cher et ne se salit pas en apparence : seulement, comme il est mal teint, il leur bleuit la peau.

Les femmes du Goundâfi se coiffent en divisant leur chevelure en trois parties : deux tresses de chaque côté sont ramenées en arrière et attachées aux cheveux de derrière la tête roulés et relevés ; celles qui sont riches les attachent avec des fils de soie, et les autres simplement avec de la laine. Au front, en forme de bandeau, elles mettent un morceau d'étoffe sur lequel on a posé des pièces de monnaie ; c'est la *selta*. Le collier ou *tifilit* est composé de petits morceaux de corail, de pièces de monnaie, principalement de pesetas espagnoles ou de pièces marocaines.

Les très grandes boucles d'oreilles, avec des pendants de corail, s'appellent *douwwâh'*; on ne les met que pour les fêtes. Les *khorç'a* sont des boucles d'oreilles plus petites,



Fig. 17. — ... les femmes du commun se contentent d'un vieil izâr dans lequel elles se drapent (p. 76).



Fig. 18. — Les maisons du Goundâfi sont toutes des maisons à terrasses, habituellement pourvues d'un étage (p. 78).

dépourvues de corail, que les femmes mettent journellement. Les boucles d'oreilles des hommes sont plus petites et portent une pièce de monnaie, une peseta, par exemple, ou un *khamsa*, qui est une petite main en argent : les hommes ne portent qu'une boucle d'oreille à droite.

Les bracelets s'appellent *deblîj* et ceux qui ressemblent à des *khelhkâl* s'appellent *tanbâlet*. Les bagues, qui s'appellent, comme en arabe, *khâtem*, se portent à chaque main, à l'annulaire et à l'auriculaire, mais les hommes ne les portent qu'à la main gauche. Un autre bijou est le *met'boû'* qui ressemble à une piécette d'un quart de douro, soit en argent, soit très rarement en or, et qui est appliqué entre les deux yeux.

Un fait remarquable est l'absence presque complète de tatouage ; tout au moins il est très rare. Il est à noter qu'il y a à ce sujet de grandes variations dans les tribus de l'Afrique du Nord ; nous avons déjà indiqué ailleurs que la forme du tatouage est souvent caractéristique d'une tribu. Le tatouage paraît surtout répandu chez les tribus arabisées ; c'est, nous l'avons fait remarquer il y a longtemps (1), une pratique qui se répand avec la civilisation arabe, bien qu'elle soit réprouvée par l'orthodoxie.

Les fards employés sont le *h'erkous* noir tiré d'une galle que l'on appelle *iggui*, de même que le végétal sur lequel elle est produite, probablement un *Juniperus*, vulgo *thuya*, et le fard rouge qui est acheté à Marrâkech sous forme de

(1) *Bull. Com. Af. Fr.*, année 1902 ; in *Rens. Col.*

petites assiettes en terre sur le fond desquelles il forme un enduit brillant. Les femmes du Goundâfi abusent parfois du fard rouge jusqu'au point de s'en couvrir complètement le front, les joues et le cou.

Les maisons du Goundâfi sont toutes des maisons à terrasses pourvues d'un étage (pl. IX, fig. 18); en bas est l'écurie et un escalier mène à l'étage, où il y a habituellement plusieurs chambres. Le foyer est généralement en bas, mais dans l'été on le transporte en haut. Toutes les maisons sont construites en terre, la *nouâla* ou cabane en bois de forme cylindro-conique est absolument inconnue.

La propriété est strictement individuelle, nombre de propriétaires vivent dans l'indivision, les héritages sont très morcelés; beaucoup d'oliviers, d'amandiers, de noyers appartiennent à plusieurs propriétaires, chacun de ceux-ci ayant une branche à lui. Le métayage n'est pas connu ou tout au moins semble être peu usité; les ouvriers agricoles nourris et logés sont payés en moyenne quatre douros par an.

Les canaux d'irrigation sont faits et entretenus par la communauté de chaque village, et la quantité d'eau que chacun peut prendre, ainsi que les tours d'irrigation, sont soigneusement fixés. La communauté désigne un *amazzel nta' s souâgui*, un « maître des irrigations », qui surveille la distribution des eaux, d'ailleurs abondantes.

*
* *

Autrefois, avant que le Makhzen actuel eût la main sur le Goundâfi, les guerres étaient perpétuelles, ainsi que les meurtres. Les meurtriers, ou les gens que poursuivait la haine d'un village puissant, demandaient asile tantôt à la sainteté d'une zaouia, tantôt à la vaillance de quelque personnage considérable qui les prenait sous sa protection. Souvent aussi un fuyard poursuivi de près entrait dans une maison et saisissant une femme par la taille, il se trouvait ainsi placé sous la sauvegarde de cette femme. L'honneur de celle-ci et celui de son mari se trouvaient engagés par ce seul geste, au point que tous les hommes valides de la maison se considéraient comme obligés de le défendre. Cette vieille coutume berbère, encore bien vivante chez les Zaiân, les Tâdla et les Brâber, a été décrite par plusieurs voyageurs aux ouvrages desquels nous renverrons ici (1).

Depuis que le Makhzen s'est installé au Goundâfi la protection de la femme n'est plus efficace. On observe aujourd'hui une grande diminution, presque une disparition de ces sentiments d'honneur qui sont encore si vivaces chez certaines peuplades. La moralité des habitants du Goundâfi semble, au regard de celle des Berbères moins arabisés, s'être beaucoup abaissée. Des scènes de promiscuité qui soulèveraient l'indignation d'autres peuplades de l'Atlas s'accomplissent ici presque au grand jour.

(1) De Foucault, Quedenfeldt.....

Les femmes mariées sont très libres et d'une facilité déconcertante ; cette facilité va jusqu'à la provocation. Si Bou Médiène traversant les champs était l'objet continuel de propositions qui révoltaient sa pudeur chérifienne, au point qu'il était obligé, avec ses compagnons, de leur crier : « Allah isellemna menkoum », c'est-à-dire : « Que Dieu nous préserve de vous », pour leur faire honte. Leurs faveurs au surplus ne sont pas gratuites, mais confondent l'imagination par la modicité de leur tarif. Le khalifa du caïd profite largement de ce relâchement des mœurs et exerce d'une façon étendue un « droit du seigneur » presque incontesté.

Quand un père veut établir son fils, il lui fait savoir qu'il a l'intention de le marier avec telle fille. Le fils guette la fille sur un des chemins qu'elle suit pour se rendre à la fontaine ou aux travaux des champs et cherche à se rendre compte du bonheur futur que lui réserve la décision paternelle. Le père, après s'être assuré que cet examen est favorable, charge deux ou trois notables de son village d'aller pressentir la famille de celle qu'il veut donner pour fiancée à son fils.

Lorsque, par des visites réciproques, un accord s'est établi, le père du futur fait porter aux parents de la fille des dattes, du henné, des pantoufles, de la toile... Ces cadeaux accompagnent la demande en mariage ou *khot'ba*, après laquelle on récite la *fâtih'a* : c'est à partir de ce moment que le mariage est juridiquement valable.

Le jour de la fête étant arrivé, le père de la fille prépare

à manger, fait moudre du blé, tue un mouton et un veau, et les donne à ceux qui vont venir prendre la femme pour la conduire chez son mari. Ils passent une nuit dans la maison de la fiancée : le lendemain, ils emmènent la fille, entièrement voilée et à dos de mulet. Un nègre la conduit ; et par derrière, une négresse tient la queue de la mule.

On arrive à la maison maritale : le fiancé s'avance et fait descendre sa fiancée. Il a près de lui un vase de miel et un pain ; avec le petit doigt il prend un peu de miel et l'introduit dans la bouche de sa femme, puis il lui casse le pain sur la tête. La mère du mari jette sur la fiancée un mélange de *h'armel* (*Pogonum harmala* L.) sec, d'alun et de sel. Cela, me disent mes informateurs, est pour éviter que l'on ensorcelle les deux époux dans le but d'empêcher le mariage d'être consommé.

Le premier jour, on mange, on danse, on fait la fantasia ; la femme est séparée de son mari et reste à part avec les autres femmes. Le mari, de son côté, ne quitte pas ses compagnons et les regarde s'amuser toute la journée : il s'abstient de prendre part aux divertissements. On lui donne, en lui parlant, le titre de *Moulaye es Soult'ân*, c'est-à-dire « Monseigneur le Sultan ». Il reste continuellement voilé sous son capuchon et porte un sabre pendu à son épaule. Pendant trois jours on ne fait que festoyer et se réjouir ; ce n'est qu'au bout de ce délai que le mari se rencontre avec sa femme.

Il va la rejoindre la nuit et la trouve toute parée, assise dans l'immobilité la plus complète et les yeux fermés, au

milieu des autres femmes : elle est ainsi depuis trois jours. Lorsqu'elle se trouve seule avec son mari, celui-ci lui donne une peseta ou même un douro, exceptionnellement deux ou trois douros : c'est ce que l'on appelle *h'ell el h'ezâm*, c'est-à-dire « dénouement de la ceinture ».

Lorsqu'il a exercé son droit conjugal, il tire un coup de fusil : cela indique que la jeune fille avait toujours été vertueuse. A ce signal, les femmes pénètrent dans la chambre des époux, se saisissent de la chemise de la mariée et portent en triomphe la preuve évidente de sa chasteté. Le village tout entier est admis à contempler ce *signum innocentiæ*.

Au moment où l'on entend le coup de fusil, toutes les femmes qui se sont mises à pousser des cris aigus ou *zr'ârit* reçoivent une demi-peseta. Il arrive parfois que cet instant critique de la cérémonie traîne en longueur ; c'est, dit-on, que les t'âleb de l'endroit en veulent au mari et qu'ils ont fabriqué des amulettes pour qu'il fasse à sa fiancée un affront immérité. Ce cas est, paraît-il, très fréquent, et la difficulté ne peut être résolue, me disent mes informateurs, que lorsque les t'âleb ont reçu une somme d'argent suffisante pour les décider à faire des prières susceptibles de dénouer ce qu'ils avaient noué.

La mère de la fille reste encore huit jours dans la maison maritale : il n'est pas d'usage que les nouveaux époux se cachent durant ce temps. La dot, ou plutôt le douaire apporté par le mari, varie de cinq à trente douros. Le père de la fille, de son côté, fait cadeau à celle-ci de quelques

biens, comme une chèvre ou une vache, et le *'adel* ou notaire (il y en a un dans chaque village) en dresse un acte.

La conduite des veuves est de la plus grande liberté : elles ont, au vu et au su de tout le monde, jusqu'à six ou sept amants simultanément, qui s'accordent entre eux mieux que l'on ne pourrait l'imaginer. Ces écarts de conduite, habituels, comme l'on sait, chez certaines populations de l'Afrique du Nord, par exemple dans l'Aurès, ne nuisent pas sensiblement à la considération de la veuve et ne l'empêchent nullement de faire à nouveau un mariage sérieux lorsqu'elle a vidé la coupe des plaisirs.

La danse, chel. *ah'ouach*, est un des principaux divertissements au cours des fêtes qui accompagnent, non seulement le mariage, mais aussi les *moûcem*, c'est-à-dire les fêtes anniversaires de saints. Les hommes sont rangés d'un côté et s'avancent en dansant et en jouant du *t'âr*, sorte de tambour à main. Ils forment parfois une bande de trente et quarante personnes de tout âge et ils saluent les femmes. Puis un homme se détache et va au-devant d'une jeune fille qu'il salue ; celle-ci sort du rang et ils dansent tous les deux l'un devant l'autre, sans se toucher ; quand ils ont fini, l'homme donne à la femme une piécette.

Les femmes mariées dansent avec les filles, mais ni les unes ni les autres ne jouent du *t'âr*, elles se contentent de frapper dans leurs mains, suivant l'ancienne mode berbère, le *t'âr* étant une innovation arabe. Jamais les femmes ne

dansent seules et, parmi les hommes, il n'y a que les *mouâlin ed dendân* qui dansent, c'est-à-dire les musiciens danseurs de profession ; le *dendân* est le *gombri* arabe, autrement dit une sorte de guitare.

Comme partout ailleurs, et dans les mêmes conditions, le jeu de la *koûra* se joue au Goundâfi (1) ; c'est une balle en chiffons qu'on lance avec le pied vers un but ; lorsque le but est manqué, on dit que l'on met le *berda'* (le *berda'* est un bât de mulet) à celui qui a manqué son coup. Le tir à la cible est également très répandu : on choisit comme but une pierre ou une orange et le tireur le plus adroit est invité à manger aux frais des autres.

L'imposition du nom a lieu sept jours après la naissance ; les noms les plus répandus sont, pour les hommes, Moh'ammed, Ah'med, Moh'and, Lah'sen, 'Omar... et pour les femmes, Mammâs, Fat'ma, Khadîja, Roqiya, H'ajjou, Hânya, 'Acha (corruption de 'Aïcha), Oumm el Mân... L'usage de la kounia ne paraît pas bien répandu.

La circoncision se pratique vers l'âge de quatre ou cinq ans. Il est très commun qu'une femme adopte un enfant encore à la mamelle ; elle l'allaite ou le fait allaiter par une chèvre. Mais cette sorte d'adoption est plutôt une parenté de lait et ne confère aucun droit d'héritage à l'adopté ; d'autre part, on n'adopte que des enfants en bas âge.

Les morts sont lavés par des *ma'allemîn* spéciaux ; les

(1) Voy. *Merrâkech*, I, pp. 319-324 ; *Mag. et Rel.*, pp. 554-555.

enterrements se font au *d'oh'a* ou au *d'ohor*. Les t'âleb y récitent des prières, mais très rarement la Borda (1). Il n'y a aux enterrements ni chants funèbres, ni lamentations, ni pleureuses. Ces pratiques semblent beaucoup plus répandues chez les populations arabisées que chez les Berbères.

On visite les tombes le vendredi ; souvent on se rend avec les t'âleb sur une tombe. Ils récitent des prières et l'on mange du couscous avec eux : c'est ce qu'on appelle le *ma'roûf*. On croit en effet qu'il faut apaiser les morts, car beaucoup disent qu'ils se lèvent la nuit et rôdent en se plaignant autour des habitations.

*
* *

La croyance aux génies est très répandue dans le Goundâfi ; les génies ou *jinn* se trouvent surtout le long de la rivière, et les bords de celle-ci sont dangereux à fréquenter parce que les génies s'incorporent à l'homme et le possèdent. On a recours alors aux t'âleb qui viennent réciter le Coran et d'autres prières devant le possédé : on fait encore brûler devant lui un mélange d'alun, de *h'armel* et de goudron. Au milieu des vapeurs le possédé respire avec force, puis on entend distinctement le génie qui parle au malheureux et qui lui dit par exemple : « Pourquoi as-tu marché sur moi dans l'eau ? » Ce sont surtout les femmes qui sont sujettes à la possession.

(1) Voy. *Merrâkech*, I, pp. 360-363.

Si T'ayeb qui a une grande peur des jinn nous raconte que, du côté de Moulaye Ibrahîm, deux individus des Guedmîoua avaient voulu abuser de deux enfants ; ceux-ci se sauvèrent dans le h'orm du marabout. Leurs deux agresseurs furent transformés en Bou Jloûd, êtres fabuleux que les Chleûh' appelle *hérma*, c'est-à-dire « loups-garous » ; et ils entrèrent aussitôt dans la forêt. L'un d'entre eux est mort, mais l'autre est encore vivant ; la nuit il descend dans les villages et frappe souvent à la porte d'une maison ; il demande à manger et il ajoute : « Je ne peux venir le jour parce que je fais peur aux enfants, alors je viens la nuit. » Le maître de la maison lui donne généralement deux pains. Si T'ayeb nous assure qu'il a aperçu une fois un Bou Jloûd dans un champ de maïs, mais il n'a pu voir distinctement que ses deux cornes.

Il y a un loup-garou femelle qui a la forme d'une femme et qui s'appelle *tar'zen :* elle demeure dans la montagne près de Sidi Bennâd er Regrâgui, dans le Goundâfi. Elle a deux seins énormes, comme deux outres, elle est obligée de les porter sur ses épaules ; sa tête est très grosse, ses yeux sont verticaux. Elle a mangé une fois un Juif qui s'appelait Ia'qoûb, et, comme elle n'avait dévoré que les entrailles, on a retrouvé le reste du corps. Si T'ayeb se rappelle très bien ce fait ; on ne sait comment cette femme est devenue *r'oûla*, c'est-à-dire, en français, « goule » ou « ogresse ».

Si T'ayeb nous raconte encore qu'il y avait un t'âleb du Soûs, qui vint chercher des trésors dans l'Oued Nefîs, à

l'endroit nommé Tudma (1) Fokoun. Il se fit accompagner de quatre hommes et tous les cinq entrèrent dans une maison en ruines de Tudma, qui est isolée et sombre. Il commença à réciter une '*azîma* (2) très forte et on distingua dans la muraille une porte en fer qui s'ouvrit toute seule : il dit alors à sa compagnie de le suivre dans la caverne qui s'ouvrait devant eux et d'obéir à ses moindres commandements, de s'asseoir quand il leur dirait de s'asseoir, de sortir quand il leur dirait de sortir; s'ils voyaient apparaître un nègre formidable avec un grand sabre, ils ne devaient pas avoir peur. Il leur dit encore qu'ils verraient peut-être quelques serpents levant la tête sur eux, mais qu'ils n'avaient aucune crainte à en avoir.

Ils entrèrent donc tous et virent tout ce qu'avait prédit le t'âleb ; lorsque celui-ci sortit, la porte se referma presque aussitôt après, en sorte qu'il y en eut deux qui disparurent et que l'on n'a jamais revus (3). Dans leur précipitation les deux autres ne purent rien emporter des trésors qu'ils avaient trouvés : le t'âleb lui-même n'en rapporta qu'un sabre ayant un grand pouvoir sur les génies ; ils avaient voulu prendre trop de richesses et ils ont été punis. Le t'âleb est mort il y a peu de temps et on lui a bâti une qoubba aux Ida ou Mh'ammed, dans le Soûs : c'est un sorcier qui monte à la dignité de saint.

(1) *Sic*, avec le son *u*.

(2) Sur la '*azima* ou incantation et son mécanisme, *Magie et Religion*, pp. 130-131.

(3) Sur la recherche des trésors et les accidents qui surviennent dans cette recherche, voy. *Magie et Religion*, pp. 266-868.

Il y a au Goundâfi un t'âleb qui est marié avec une *tajint*, c'est-à-dire un génie femelle : tout le monde peut le voir parler à sa femme, mais on ne voit pas celle-ci. Elle l'a séduit jadis par sa beauté parce qu'elle s'était montrée à lui sous une forme corporelle dans un lieu solitaire. Aujourd'hui tantôt elle lui paraît d'une beauté rayonnante, et tantôt elle lui semble hideuse ; elle lui joue à tous les instants du jour des tours désagréables et le rend très malheureux.

Il y a un t'âleb de l'Oued Nefîs qui s'appelle Moh'ammed ben 'Atsmân et qui commande aux génies. Il était devenu riche parce qu'il leur avait ordonné de lui remettre tous les jours deux douros dans la bouche, mais un jour ils n'ont pas voulu. Alors il a rédigé pour les obliger une *'az'ma* ou incantation d'une force irrésistible. Mais il commit probablement quelques fautes dans la récitation ou dans le rite, et la *'azima* se retourna contre lui ; il fut projeté avec violence de l'Oued Nefîs à l'Oued Noûn, à dix-huit jours de marche de là, où on l'a retrouvé et ramené dans son pays.

La croyance aux mariages entre des génies et des humains est très répandue dans toute l'Afrique du Nord ; un de mes informateurs, qui est de Mazagan, y connaît un homme marié avec un génie femelle. Quelqu'un me cite ici le nom d'un habitant de Marrâkech qui ayant rencontré une *jinniya* près de la Koutoubiya, fut tellement séduit par sa beauté qu'il l'épousa. Cet informateur a eu d'ailleurs lui-même maille à partir avec les génies : il faisait alors le métier

de *reqqâs'*, c'est-à-dire de courrier à pied, entre Marrâkech et Mazagan; or, dans un de ses voyages, il fut suivi pendant plusieurs heures par un génie qui avait une tête de mouton avec du feu au bout de chaque corne.

Parmi les divers moyens que l'on emploie ici pour se soustraire à la malice des génies, il faut noter la récitation de la Borda (1) : c'est surtout en voyage qu'il est d'usage de la réciter pour faire obstacle aux mauvais desseins des jinn. Le voyage est toujours pour l'indigène une période critique de sa vie ; les endroits solitaires, le bord des rivières, les gorges sauvages sont peuplés de *'afrît*, c'est-à-dire de « génies » redoutables pour le voyageur. Ils s'assemblent aux carrefours des chemins afin d'égarer les caravanes en leur suggérant une fausse route ; et c'est dans ce cas-là que la Borda est souveraine.

Si T'ayeb à ce propos nous raconte l'histoire d'une caravane dont il fit partie et qui fut attaquée par des génies qui lançaient à la tête des bêtes et des cavaliers un sable aveuglant ; fort heureusement l'un des voyageurs savait quelques fragments de la Borda, et il les récita : aussitôt tous les membres de la caravane furent subitement changés en Bou Jloûd ou loups-garous. La partie inférieure de leur corps restait humaine et ils acquirent instantanément dans cet état une force surnaturelle qui leur permit de venir à bout des génies ; mais cette métamorphose extraordinaire dura à peine le temps de fermer et d'ouvrir la paupière, et les

(1) Poème en l'honneur du Prophète. Voy. *Merrâkech*, I, p. 362.

génies ayant été ainsi repoussés, la caravane poursuivit sa route comme s'il ne s'était rien passé.

Entre le Jbel Agoundèz, le Jbel Azzaden et le Jbel Azgroûz, au-dessus de Tagadirt el Boûr, dans une khelâ, c'est-à-dire dans un espace désert, se trouve, nous raconte Si T'ayeb, une caverne à l'entrée de laquelle est une *guelta*, c'est-à-dire un « bassin naturel » rempli d'une eau toute verte qui sort des profondeurs du sol et dont le trop-plein s'écoule par un canal. Là se trouve un arbre très grand, de l'espèce nommée *iqqi*, c'est-à-dire un thuya, ou mieux un *Juniperus*.

Cette caverne est le séjour d'un génie bien connu, musulman et révéré comme un saint musulman ; c'est Sidi Chemhâroûj, qui est là l'objet d'un véritable culte. Auprès de la caverne se trouve une espèce de retrait en pierres sèches, dans lequel ceux qui ont quelque chose à demander à Sidi Chemhâroûj, et particulièrement les fiévreux, car la fièvre sévit avec intensité dans la vallée de l'Oued Nefîs, viennent passer trois nuits consécutives. C'est la pratique de l'*istikhâra* (2).

Tous les ans, comme s'il s'agissait d'un saint orthodoxe, il y a un *moûcem* auquel on vient de tout le Goundâfi, et même de plus loin. A ce moûcem, qui a lieu *fe s smâïm*, c'est-à-dire pendant la canicule, on égorge au sanctuaire du saint *'afrît*, des poules, un mouton, parfois un taureau noir. Voilà donc l'exemple d'un culte de caverne à peine is-

(1) Sur Chemhâroûj dans la magie musulmane, voy. *Mag. et Rel.*, pp. 121, 160-161.
(2) *Infrà*, chap. IX, p. 275.

lamisé, car bien que la doctrine musulmane reconnaisse formellement l'existence des génies, la personnalité de Chemhâroûj est, pour ainsi dire, en marge de l'orthodoxie.

Les musulmans plus stricts du Goundâfi qui veulent obtenir une grâce s'adressent aux véritables saints du pays et par-dessus tout au célèbre Moulaye Ibrahîm, dont nous avons parlé. On hisse un mouton sur une jument et on le consacre à Moulaye Ibrahîm en disant : « Si cette jument met bas un beau poulain, je te sacrifierai ce mouton. » Plus modeste, la femme qui a quelque grâce à demander, souvent à l'insu de son mari, dérobe tous les jours un peu de beurre, qu'elle met de côté et lorsqu'elle en a un pot, elle le porte au marabout. Ce sont les descendants de Moulaye Ibrahîm ou à leur défaut le moqaddem du marabout qui mangent le beurre.

Sur les tombes des marabouts on égorge des poules, des chèvres, des bœufs et, si aucun personnel n'est attaché au sanctuaire, les t'âleb du pays suivent le pèlerin et mangent sur la place même la victime qu'il a apportée, mais au Goundâfi le sacrifiant n'en mange jamais. Celui-ci peut encore apporter de la semoule et l'on fait du couscous sur place, qui est mangé par les mêmes bénéficiaires.

On sacrifie aussi beaucoup pour les malades ; il est d'usage que le malade, comme pour Sidi Chemhâroûj, aille dormir trois nuits de suite dans le sanctuaire du saint auquel il s'est adressé : on sacrifie une victime par nuit.

Lorsque l'on jette les fondations d'une maison, on égorge une victime, de même que lorsque la maison est terminée ;

ici encore les t'âleb récitent des prières, puis mangent les victimes...

Le moûcem de Sidi Ah'med ou Moh'and a lieu huit jours après la fête musulmane du Mîloûd : celui de Sidi Moûça, dans l'Oued Agoundèz, a lieu, non pas à une époque fixe de l'année musulmane, mais pendant le mois d'août de l'année solaire ; de même celui de Sidi bou Brahîm, à Irguen, se fête en octobre. La fixation du moûcem d'un saint à une date du calendrier musulman correspond à un stade très avancé de l'islamisation du culte de ce saint : les fêtes des marabouts primitifs sont toujours fixées à une date solaire.

Les Goundâfa se servent à peu près exclusivement du calendrier julien. Ils appellent les mois : Innaïr, Braïr, Mars, Ibrîl, Mâiou, Noûniou, Ouloûliouz, R'oucht, Choûtenbîr, Ktoûber, Noûwanbir, Doujanbir (1). Il n'y a que les lettrés qui se servent, pour dater leurs lettres, du calendrier lunaire.

Les fêtes saisonnières, bien connues aujourd'hui dans l'Afrique du Nord grâce aux travaux de Destaing, se retrouvent au Goundâfi, mais les survivances rituelles semblent peu nombreuses et peu caractéristiques (2).

La nuit d'Innaïr tout le monde tue une poule et mange des fruits secs, ainsi que des grenades, pour que l'année soit douce. La *'ans'ra* est connue, mais elle n'a ni rites de

(1) Choûtenbîr, Noûwanbîr, Doujanbîr se prononcent avec une nasale très nette.

(2) Toutefois, nous devons dire que nous n'avons pu prendre à ce sujet que des informations sommaires.

l'eau ni rites du feu, et le mot sert principalement à désigner le moment des fortes chaleurs. En cas de sécheresse, on fait des tournées de saint en saint : le rite de la cuiller à pot ne paraît guère développé (1).

A 'Achoûra on mange du *gueddîd*, des noix, des légumes secs ; toute la journée on se lance de l'eau à la figure et on baigne des femmes et des hommes dans l'eau de la rivière ; les juifs ont la même fête. La nuit de 'Achoûra on allume des feux ou *cha'âla*.

Il y a au Goundâfi deux zaouia, dont la plus célèbre est celle de Sidi Ah'med ou Moh'and qui est située à un endroit nommé Taçafet ; pour s'y rendre de notre campement on passe près de Tamlilt, et sur le chemin, se trouve le tombeau du cheikh Nizouwi'arân. La zaouia est tenue par le fils même du saint, on n'y parle que le chelh'a ; même le fils du saint sait à peine quelques mots d'arabe. L'autre zaouia du Goundâfi est située à Timizar ; elle est moins importante que la précédente, qui est très riche. La seule confrérie musulmane qui compte un nombre notable d'affiliés au Goundâfi est celle de Sidi Moh'ammed ou Nac'er.

*
* *

Depuis que le Makhzen a réduit entièrement les Goundâfa sous son autorité, il leur a imposé un caïd qui les administre avec dureté, les villages ont perdu toute liberté ;

(1) Voy. *Merrâkech*, I, p. 383 ; *Mag. et Rel.*, pp. 584-585.

les jmâ'a ne s'assemblent plus et, au Goundâfi même, on n'en garde que le souvenir. Le caïd omnipotent a absorbé tous les pouvoirs et toutes les fonctions publiques.

C'est ainsi qu'il est à peu près le seul, avec les zaouia, à donner l'hospitalité aux voyageurs. Toutefois, lorsque le voyageur se présente dans un village, il est toujours accueilli suivant la tradition indigène et musulmane. Le personnage le plus important du Goundâfi après le caïd, le seul qui ait quelque autorité sur celui-ci et qui pourrait au besoin lui résister, est le cheikh de Tagadirt el Boûr.

Le caïd entretient dans sa casba un t'âleb ; c'est lui encore qui nourrit l'imâm de la mosquée ; chaque jour il lui envoie sa *moûna* par un nègre. Pour se faire craindre, le caïd a deux prisons ; l'une, dans la casba du bas, est un souterrain où il fait enfermer ceux qui ne doivent plus revoir la lumière du jour. Ils sont nourris de pain et de *dchicha* ou farine de maïs délayée dans l'eau, juste de quoi les soutenir. On met là surtout des gens des tribus du Soûs qui sont dans le commandement du Goundâfi ; il y en avait soixante-quinze lors de notre séjour, d'après ce que l'on nous a dit, mais il est probable que ce chiffre a été exagéré.

Il n'existe pas de peine de mort, la prison en tient lieu ; on ne coupe pas non plus le poignet aux voleurs, comme le veut la loi musulmane, mais on les laisse mourir en prison.

L'autre prison est destinée à recevoir ceux qui peuvent en sortir, mais ils n'en sortent qu'après que les parents ont payé au caïd la plus forte rançon que celui-ci peut tirer d'eux.

Le principal impôt, le *'achoûr*, une mesure de grain sur dix, est perçu par le caïd qui prépose à cette perception un mkhazni. Les amandes, les figues, les olives sont imposées aussi et, en fait, sous un prétexte ou sous un autre, le caïd arrive à prendre à peu près la moitié de la récolte, qu'on lui paie en argent. Un bœuf paie deux douros, un cheval trois douros, un mouton une peseta cinquante, une chèvre une peseta cinquante, un mulet trois douros et un esclave trois douros.

Les noms des dechra qui relèvent du commandement du caïd sont : 1° dans l'Oued Nefîs : Tagâdirt el Boûr, Amsguin, Imigdal, Imîdel, Talat Ennes, Tariat ezdert, Tougg el Khîr, Taria, Tagmoût, Hennaïn, Out'a kherri, Tikioût, Talat en Ia'qoub, Aït Berrih, Imaounen, Tîn Mêl, Arr'en, Ifourir'en, Tâferr'oust, Talat n'aïn ; 2° dans l'Oued Agoundèz : Ijjoukaïk, Tamlilt, Taçafet ; 3° dans l'Oued Ar'bar : Moûl dirt, Tagmoût (1), Ifezdâden, Amsed, Oukoûm, Tifni.

De plus, le caïd du Goundâfi commande aux tribus suivantes qui se trouvent dans le Soûs : Aït Ma'alla, Aït Bou Bker, Souktâna, Ouzîoua, Ounaïn, Il'enguïça, Amzâl, Izgâr, Tametmazzer. D'autre part, le Makhzen a récemment enlevé au caïd du Goundâfi la moitié des Guedmîoua depuis la crête de l'Atlas jusqu'à Imi n Tala ; ce territoire a été redonné au caïd d'Amismiz. De même on a repris au caïd du Goundâfi le territoire d'Aguergour qui a été donné au caïd des Souktâna de l'Atlas.

(1) Il y en a deux, celui-ci est le pays de notre informateur.

L'omnipotence du caïd du Goundâfi ne connaît de limites que son équité, ou encore la crainte de voir les habitants unir leurs ressources pécuniaires pour lui opposer un concurrent auquel le Makhzen, suivant ses procédés traditionnels, serait heureux de vendre le caïdat le plus cher possible. C'est ce qui se produit à l'heure actuelle : le caïd du Goundâfi qui séjourne en ce moment à Marrâkech, attend depuis deux ans la permission de retourner dans son commandement. Le gouvernement marocain reçoit de temps à autre, de ceux qui convoitent sa place, de forts pots-de-vin qui ont pour but de faire emprisonner le caïd, confisquer ses biens et donner le caïdat vacant au candidat corrupteur.

Le caïd, qui est chaque fois avisé officieusement, est obligé de donner un pot-de-vin plus fort pour rester maître de la situation. Ainsi chaque jour il achète plus cher son commandement et le Makhzen ne le laissera retourner chez lui que le jour où il sera sûr qu'il ne pourra plus le pressurer davantage. Encore n'est-il pas certain qu'au lieu de le renvoyer tondre ses malheureux administrés, il ne le jettera pas ce jour-là en prison pour donner enfin sa place au plus haut et dernier enchérisseur.

C'est devenu un lieu commun de décrire ces procédés de l'ancien Makhzen ; c'en est un autre de flétrir leur immoralité. On soutiendrait un paradoxe en les excusant, mais on ferait illusion en avançant que la civilisation européenne est exempte de telles défaillances. Dans une société peu compliquée, comme celle du Maroc, les honneurs ne peuvent s'ache-

ter qu'avec de l'argent, mais dans notre monde civilisé mille sortes de services peuvent payer l'octroi d'une faveur. Pour poser utilement la question il faudrait demander si les honneurs sont accordés aux plus capables et aux plus méritants.

Le sort des caïds marocains est donc pénible : le Makhzen leur fait perpétuellement rendre gorge en s'excusant sur ce qu'eux-mêmes pressurent leurs administrés, et les caïds à leur tour tondent aussi ras que possible le troupeau de leurs contribuables en s'excusant sur la nécessité de verser au Makhzen les sommes considérables qui leur sont extorquées. Il est clair que dans ces conditions les populations sont durement traitées, et pourtant, malgré ces perpétuelles exactions, on est en droit de se demander si le pays n'est pas aussi riche que lorsqu'il était indépendant.

En effet, la sécurité qui n'existait pas jadis, est devenue presque absolue dans le Goundâfi et l'agriculture ainsi que le commerce ont pris un développement que les Ouzguîta d'autrefois n'avaient jamais connu. Le régime actuel n'est en somme que le passage du régime du clan et de la tribu au régime de l'État centralisateur ; et il n'est point douteux qu'un jour ou l'autre, une réaction populaire d'une part, un gouvernement central plus avisé de l'autre, arriveront à limiter les pouvoirs des caïds et à diminuer l'oppression qui pèse sur les administrés.

Ainsi, en un sens, le Makhzen est un progrès sur le régime des *jmâ'a*, dans lequel l'ordre n'était maintenu

qu'au prix de luttes incessantes entre les tribus, entre les villages, entre les familles.

« Dans ma jeunesse, nous raconte notre vieux cavalier Si T'ayeb (pl. X, fig. 19), le Goundâfi était indépendant et il n'y avait pas de caïd. Nous étions en guerre perpétuelle avec nos voisins les Guedmîoua et personne n'osait passer seul le col de Tizin Mîri. Les Guedmîoua étaient moins habitués que nous autres aux escalades difficiles et avaient presque toujours le dessous. On ne pouvait voyager sans la protection de quelque gros personnage ou d'un marabout parce qu'il y avait partout des embuscades; le plus respecté était le plus valeureux à la guerre. Celui qui avait tué plusieurs ennemis acquérait une grande considération, et dans les discussions qui avaient lieu pour décider sur les affaires du village, il avait toujours le dernier mot: c'était le bon temps! » Si T'ayeb est ingrat, car il occupe près du caïd du Goundâfi une situation enviée et celui-ci n'a jamais cessé de lui témoigner sa faveur: mais le temps qu'il nous dépeint était celui de sa jeunesse et il le préfère au présent.

Dans ces temps héroïques, les femmes, nous dit-il encore, suivaient par derrière les hommes au combat: elles restaient à une certaine distance et si quelque fuyard tentait de traverser leurs lignes, elles le badigeonnaient au visage avec de la teinture de henné qu'elles emportaient avec elles à dessein. Cette coutume existe encore chez les Berbères restés plus indépendants (1).

Le fusil dont se servent actuellement les habitants du

(1) Voy. Quedenfeldt, *op. laud.*; Hanoteau et Letourneux, *Gr. Kab.*, I.



Fig. 19. — ... le vieux cavalier Si Tayeb (p. 98).



Fig. 20. — ... notre chasseur berbère nous attend, sa taille élancée toute droite, avec son fusil en travers de son cou (p. 105).

Goundâfi est celui du Soûs, leur poudrière en corne est dite *houwariya* et la *chkâra* est celle du Tazeroualt; ils portent aussi la *koummiya* ou poignard recourbé du Soûs. Les fusils modernes à répétition n'existent guère encore aujourd'hui chez les Goundâfa; le caïd qui en a, dit-on, un dépôt important, veille à ce que ses administrés n'en acquièrent point. Les pistolets sont assez répandus mais le tromblon est inconnu. Les diverses pièces du fusil se nomment : fusil, ar. *moukah'la,* chel. *moukh'elt;* crosse, ar. *râia*, chel. *loûraït;* fer autour de la gâchette, chel. *afreg;* gâchette, ar. *çâroût*, chel. *taçaroût;* chien, ar. et chel. *znâd;* bassinet, ar. et chel. *mekhch;* pièce sur laquelle frappe la pierre, chel. *tomâdirt;* canon, ar. *ja'ba*, chel. *ja'bt;* anneau d'argent ou de fer, ar. *râbt'i*, chel. *tizelryou;* baguette, ar. *mdegg*, chel. *lemtken;* clé, ar. et chel. *bou l ouâleb.* La corne à poudre, ar. *chkâm*, chel. *askoums;* le poignard courbe, ar. *koummiya*, ch. *koummît.*

Cette énumération, non moins que les quelques autres données lexicographiques que nous avons fournies plus haut, indiquent une assez forte arabisation. D'autre part, si l'on considère l'aperçu que nous venons de donner des mœurs et des usages des Goundâfa, il est facile d'apercevoir à divers indices qu'ils sont une population désagrégée et notablement évoluée par rapport aux autres Berbères. Cela s'explique aisément, comme nous l'avons dit, par leur histoire; car les Goundâfa, et ce nom désigne non seulement les Ouzguîta, mais tous les habitants de cette vallée de l'Oued Nefîs où les révolutions politiques ont brassé tant

de tribus, se sont usés les uns au service de la dynastie almohade, les autres au service de dynasties modernes.

Cette usure se révèle aujourd'hui par une sorte d'effritement des anciennes coutumes et même par la disparition de beaucoup d'entre elles. Les formules de politesse, toujours si abondantes chez les primitifs, sont relativement réduites chez les Goundâfa ; les traditions d'hospitalité, la *h'orma* de la femme, les lois de la vengeance, les liens qui règlent les rapports sexuels, tout cela s'est relâché. La solidarité du clan est dissoute, cependant que l'État n'est pas encore équilibré dans ses différentes parties.

Les Goundâfa, libérés de l'oppression des clans, ne connaissent pas encore l'oppression de l'État moderne. La tyrannie de leur seigneur est lourde, mais ne s'étend pas aux moindres détails de la vie. Maintes et maintes régions du Maroc ont vécu longtemps dans cet état social : même, beaucoup de tribus, aux époques de révolte, avaient chassé leurs caïds et vivaient en dehors de toute souveraineté. Il eût été curieux d'y étudier comment les individus groupés en famille se faisaient contrepoids et comment la sécurité y régnait. Cela est difficile à concevoir pour des gens habitués à demander la protection de l'État et à subir l'écrasement d'une législation débordante.

Les grands chefs marocains comme le caïd du Goundâfi se contentent d'assurer la sécurité et ne songent guère à une administration plus étroite : ils sont trop occupés à leurs perpétuelles rivalités. L'inconstance de leur esprit, jointe à une insatiable soif du commandement, ne cesse

de les agiter. Leur violence n'a d'égale que la mobilité de leurs passions : révoltés un jour, tout d'un coup devenus partisans fidèles, ils retournent à la sédition par horreur du calme ; mais leurs excès rendent insupportable leur loyauté même.

Le Makhzen ne peut les dominer qu'en leur faisant durement sentir leur dépendance et en les obligeant à d'humiliantes attitudes ; en sorte qu'ils ne cessent d'être des tyrans que pour être des flatteurs. Aussi quelle délivrance pour le caïd, lorsque ayant satisfait les caprices et rassasié les cupidités, il reprend le chemin des montagnes !

En plaine il tremble encore, dans son cortège d'honneur, qu'un messager de la cour ne le rejoigne pour lui imposer de nouvelles exigences. Enfin il atteint Moulaye Ibrahîm, bientôt il a franchi le défilé que garde le cheikh H'ammâda ; il peut maintenant se rire du sultan et guetter les événements, redoutable et inaccessible comme l'aigle dans son aire.

IV

LA MOSQUÉE DU MAHDI

7 Mai (1). — Nous quittons, de bon matin, pour aller revoir la mosquée des Almohades, notre campement de Talat n Ia'qoûb et nous remontons la vallée : elle se rétrécit légèrement. Tout à coup, dans un tournant nous apercevons au loin la tache sombre des oliviers de Tîn Mêl, la ville de l'Imâm Ibn Toûmert. Au-dessus est le village d'Arr'en et, plus haut encore, celui de Taferr'oust, tandis qu'au dernier plan et sur la droite on aperçoit, en levant les yeux, les cimes encore neigeuses à cette époque du Jbel Ogdomt (pl. XI, fig. 21).

A notre droite coule l'Oued Nefîs, avec ses petites cultures, maigres mais très soignées, car pas une parcelle de terre n'est perdue par les montagnards. Le moindre coin que la rivière laisse à sec dans son lit trop large, la plus petite surface où les âpres rochers qui bordent la rive

(1) Exploration archéologique faite en 1901.



Fig. 21. — … au dernier plan, et sur la droite, on aperçoit, en levant les yeux, les cimes encore neigeuses à cette époque du Jbel Ogdomt (p. 102).



Fig. 22. — … les remparts qui longeaient le bord du ravin barraient entièrement la vallée (p. 108).

laissent un peu d'humus, sont ensemencés avec minutie.

Même ils disputent à la montagne des pentes très inclinées, en construisant avec des pierres sèches de petits murs de soutènement, qui empêchent les terres de glisser ; et ces minces lambeaux de culture s'étagent en terrasses successives sur les parois dénudées de la montagne. Mais à cette altitude la végétation est en retard ; les orges que nous avions vu moissonner l'autre jour à Tagadirt el Boûr, sont loin d'être mûres ici.

Cette verdure parsemée tempère un peu l'aspect sauvage des lieux, car les montagnes qui bordent la vallée ont un aspect désolé : tantôt ce sont d'énormes roches noires qui surplombent dangereusement ; d'autres fois ce sont des masses schisteuses inclinées à quarante-cinq degrés et n'offrant que des arêtes déchiquetées. Elles s'élèvent de chaque côté de la rivière jusqu'à une grande hauteur ; des thuyas clairsemés forment à peu près la seule végétation, tandis que des nuages ou plutôt des brouillards se traînent et s'effilochent sur les sommets.

Le climat est très rude : même à cette époque de l'année, il fait froid, et le voyageur éprouve le besoin de s'envelopper d'un manteau bien chaud. Vers quatre ou cinq heures du soir, un vent glacé se lève du nord-est et souffle en cette saison avec violence. La température s'abaisse alors considérablement jusqu'à neuf heures du soir environ ; la nuit et la matinée sont au contraire plus supportables et même parfois un peu lourdes au regard des soirées.

Devant nous chemine gaiement à pied un jeune montagnard chleuh' (régulièrement *chelh'*), serviteur du caïd et que le khalîfa a mis à notre disposition pour nous servir de guide. Il porte avec lui le fusil du Soûs et le harnachement décrit et figuré depuis longtemps par de Foucauld, et dont nous avons parlé ; la corne de buffle comme poire à poudre, *'alou n el bâroùd*, la petite poche en cuir ornée de lanières pour les balles, *isoukmâs*, et l'éternel poignard recourbé des Marocains ou *koummiya*. A son oreille droite pend une boucle, *azâd*, comme les hommes ont coutume d'en porter dans son pays.

Ce jeune homme est beau, ses traits sont fins, sa figure intelligente et douce ; ses yeux sont scrutateurs et perçants comme ceux des primitifs ; comme celle des primitifs aussi, sa démarche est onduleuse, ses pieds ne semblent pas frapper le sol mais plutôt se mouler dessus pendant que sa taille élancée a des balancements. Aucun de ses mouvements dans la marche n'est brusque ; à première vue on pourrait croire qu'il affecte une certaine nonchalance, mais on se rend compte en l'observant que sous ce laisser-aller apparent se cache une réserve extrême et qu'en réalité tous ses muscles concourent dans son attitude à amortir les moindres heurts.

Quand il se retourne et qu'il nous regarde, il rit facilement, en montrant des dents éclatantes de blancheur. Chemin faisant, et sans nous perdre de vue, il s'amuse à chasser : avec une adresse surprenante, il tue de petits oiseaux qu'il nous apporte en montrant la joie d'un enfant : il ne tire

jamais qu'à balles et ne connaît pas le plomb. Quand nous nous arrêtons, notre chasseur berbère, sans se détourner, s'arrête lui-même aussitôt; puis il nous attend, sa taille élancée toute droite, avec son fusil qu'il porte en travers de son cou (pl. X, fig. 20) et que ses mains, élevées à la hauteur des épaules, retiennent en arrière.

Nous voici maintenant dans le lit même de la rivière, parmi les tamarins déjà défleuris, mais dont la verdure un peu cendrée repose la vue. Toute la flore est déjà fanée et les seules fleurs qui restent autour de nous sur les rives mêmes de l'oued sont celles d'un petit ciste blanc et de cette grande linaire jaune que nous voyons depuis notre départ de Marrâkech.

Notre désir était de rapporter des échantillons de plantes du Goundâfi et depuis quelques jours nous avions cueilli une trentaine d'espèces qui nous paraissaient caractéristiques. Elles ont été perdues par la négligence de nos muletiers qui, malgré notre recommandation, les ont écrasées au milieu de nos bagages, car il a été impossible de leur faire comprendre que nous les destinions à un autre usage qu'à la fabrication de tisanes ou de philtres magiques!

Nous avons bien essayé au Goundâfi même de faire recueillir des plantes par les indigènes, mais là encore il nous a été impossible d'obtenir ce que nous désirions : l'un d'entre eux nous a ramené d'un air satisfait un panier de fleurs décapitées sans queues; un autre, qui nous avait promis une belle récolte, nous a apporté en souriant un énorme bouquet de roses! Il faudrait quelques jours pour faire leur éducation

botanique. Mais les recherches archéologiques ne nous laissent pas de loisirs et d'ailleurs la saison des herborisations est à peu près finie.

Nous passons devant un grand rucher qui appartient au caïd et qui contient plus de trois cents à quatre cents ruches. Les ruches que nous voyons ici sont construites comme en Algérie et placées sur des sortes d'étagères ; le miel vaut une demi-peseta le *ret'el beqqali* de Marrâkech. Voici de nombreux bouquets d'amandiers ; ils constituent la plus grande richesse du pays : le caïd passe tous les ans de gros marchés d'amandes avec les commerçants exportateurs de la côte.

Ce sont maintenant des montées, des descentes, des sentiers horriblement caillouteux rongés sur les bords, bref, le chemin indigène des pays de montagnes de l'Afrique du Nord; puis nous traversons l'oued lui-même au milieu des lauriers-roses. On a semé de petits carrés d'orge jusqu'auprès de l'eau, dans tous les endroits où il y a un peu de limon.

Nous voici sur la rive gauche, sur une sorte de plateau coupé de ravins couverts de pierres et adossé à la montagne qui ne consiste ici qu'en énormes roches d'un rouge brun. Cette terrasse est semée de gros galets et absolument stérile : il n'y pousse que du thuya et du jujubier ; çà et là le *h'armel* forme des tapis de verdure glauque qu'il constelle de ses grandes fleurs blanches. Partout ailleurs il n'y a que le roc nu qui rougeoie dans sa désolation.

Nous arrivons au cimetière de Tîn Mêl ; on y enterre encore de temps en temps quelques morts, principalement

des personnages marquants ; c'est, nous dit-on, le cimetière qui date du temps de l'Imâm el Mahdi. La chose est vraisemblable car il est très étendu ; à un endroit on nous montre une tombe un peu plus grande que les autres. Cette tombe, nous dit-on, d'après la tradition, est celle d'un sultan des Almohades dont on ne connaît naturellement pas le nom ; mais il suffit que cette tombe qui se distingue au milieu des autres ne soit pas connue, pour qu'on en fasse celle d'un grand personnage.

Nous longeons le cimetière et nous passons près du tombeau d'une certaine Lâlla 'Aïcha, qui est un simple tas de pierres avec un bâton au sommet : cette tombe-là aussi est bien différente des autres ; et l'on a beau nous affirmer que c'est le tombeau d'une sainte de ce nom, nous avons trop étudié le culte des pierres et les monuments funéraires dans l'Afrique du Nord, pour que ce simple tas de cailloux n'évoque pas à notre esprit le souvenir des pratiques funéraires primitives (1).

Nous arrivons enfin aux remparts de la ville du Mahdi (pl. XII, fig. 23) : il n'en reste plus que des débris, mais un arc de la porte, par laquelle on les franchissait, est encore debout ; quoiqu'il soit bien misérablement bâti, il fait encore quelque figure dans ces gorges sauvages : peut-être n'est-ce que le prestige qui s'attache à toutes les très anciennes ruines, peut-être aussi l'imagination de l'historien s'échauffe-t-elle un peu à la vue de ces derniers vestiges du boulevard des Almohades.

(1) Voy. *Merrâkech*, I, p. 14, fig. 67.

Les remparts sont précédés d'un ravin escarpé qui descend des montagnes latérales jusqu'à l'Oued Nefîs. L'emplacement de la ville était évidemment choisi à dessein pour en rendre l'attaque plus difficile et ce ravin faisait l'office d'un fossé. Les remparts qui longeaient son bord barraient entièrement la vallée (pl. XI, fig. 22); car, d'une part, ils s'appuyaient sur les formidables escarpements de la rive gauche, et de l'autre, ils descendaient jusqu'à la rivière qui, en certains endroits, serre de tout près la rive droite dont la pente est extrêmement raide.

Les murailles étaient en terre et en pierres ; elles sont aujourd'hui presque entièrement écroulées, mais néanmoins très reconnaissables. Du côté de la rive gauche, à l'endroit où elles escaladent les roches de la montagne jusqu'à une assez grande hauteur, elles n'étaient qu'un mur en pierres sèches, dont il ne reste aujourd'hui que des amoncellements confus de cailloux (pl. XIII, fig. 25).

La porte, dont un arc est encore debout (pl. XII, fig. 24), n'élève plus sur ses piliers en briques qu'un seul arc en briques également; les piliers sont appuyés contre de grosses colonnes carrées massives construites en pierres du pays et qui forment en réalité le corps même de la porte. Comme toutes les portes des villes marocaines, celle-ci était coudée, mais le bâti en pierres était remplacé entre les deux portiques par des murailles en terre.

Le croquis de la page suivante donne une idée de cette porte que les indigènes appellent aujourd'hui « Bab Ir'li » Sous l'arc de la porte, qui subsiste encore, est un gourbi en

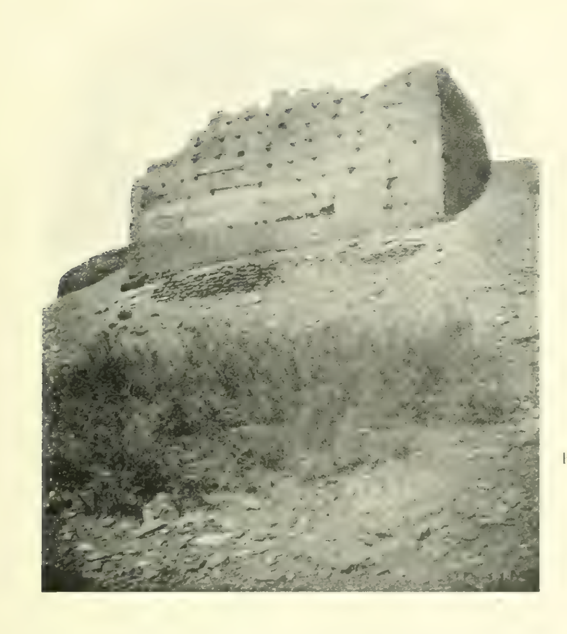


Fig. 23. — ... il ne reste plus que des débris des remparts de la ville du Mahdi (p. 107).

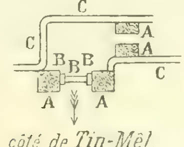


Fig. 24. — La porte de Tin Mèl dont un arc est encore debout... (p. 108).

roseaux ; il sert à abriter les pèlerins qui viennent visiter le sanctuaire maraboutique situé immédiatement à côté et qui a la forme d'une maison en pierre à terrasse comme on les construit habituellement dans ce pays-ci. En contre-bas de la porte et en dehors de l'enceinte est une citerne que l'on rapporte aussi au temps du Mahdi, mais la date de cette citerne, de même que celle de l'enceinte actuelle, serait à notre avis discutable.

PLAN

de la porte de TIN-MÊL.



A. Piliers en pierres.
B. Pilastre et arcade en briques.
C. Muraille d'enceinte en terre.

La porte de Bab Ir'li est l'objet d'un culte curieux. Bien qu'il n'y ait, semble-t-il, aucune raison historique de lui attribuer un caractère spécial de sainteté, elle est cependant vénérée à l'égal d'un sanctuaire ; les ruines auxquelles on attribue un caractère sacré uniquement parce que ce sont des ruines et parce qu'on leur suppose un passé mystérieux, sont innombrables dans l'Afrique du Nord. On peut dire que toute ruine est pour les indigènes plus ou moins sacrée.

Comme nous franchissions la porte de Bab Ir'li, le cavalier qui nous accompagnait mit pied à terre avant nous et

s'approchant respectueusement de la porte sous laquelle on ne passe plus, puisqu'elle est occupée par le gourbi, il ramassa un caillou, s'en frotta doucement le front et l'introduisit ensuite dans l'un des interstices que laissent entre elles les pierres disjointes de la vieille porte.

Cette pratique de placer des pierres contre les monuments, les arbres, les objets même que l'on considère comme sacrés, nous était bien connue ; c'est la même qui pousse nos indigènes de l'Afrique du Nord, comme nos paysans d'Europe et comme tous les primitifs du monde, à attacher des chiffons, des cordelettes, des cheveux aux branches de certains arbres, sur certains tas de cailloux, aux bras des statues de certains saints. Tout le monde peut, en allant par exemple faire une visite à l'église Saint-Ouen de Rouen, voir les cordons et les rubans qui pendent au cou et aux mains des saints, et se donner le même spectacle que nous donnait le Berbère du Goundâfi.

Nous faisons pourtant semblant d'ignorer ce rite et nous demandons à notre homme : « Pourquoi fais-tu cela ? » Il ne nous répond pas directement, pas plus qu'aucun paysan d'aucun pays ne répondra sans détours sur une pareille question, mais il nous dit sentencieusement : « Zour, tenoûr », c'est-à-dire : « Visite les sanctuaires et tu fleuriras (tu prospéreras). » S'il a frotté la pierre contre son front, c'est pour établir la communication entre sa personne et le foyer bienfaisant d'heureuse influence qu'est tout sanctuaire (1).

(1) Voy. *Merrâkech*, I, p. 84.



Fig. 25. — Du côté de la rive gauche les remparts n'étaient qu'un mur en pierres sèches dont il ne reste aujourd'hui que des amoncellements confus de cailloux (p. 108).



Fig. 26. — ... c'est là-haut, nous dit on, que l'Imâm el Mahdi recevait l'inspiration divine (p. 121).

On pourrait faire ici une étude approfondie des cultes primitifs : on y trouve en effet tous les types du culte des pierres et du culte des saints; et, on comprend très bien comment ce dernier s'est superposé au premier et l'a en quelque sorte légitimé. Depuis le commencement du cimetière de l'Imâm el Mahdi nous n'avons cessé d'avoir en vue de tous les côtés les sanctuaires les plus variés : il y a le simple tas de pierres ou *kerkoùr*; il y a le tas de pierres avec des haillons flottant tout autour, déjà islamisé, comme celui de Lâlla 'Aïcha; il y a la petite enceinte de pierres en forme de fer à cheval et haute à peine d'un pied; il y a l'enceinte carrée en pierres sèches; il y a le sanctuaire maraboutique franchement musulman. Nous sommes sur un terrain fertile en souvenirs propres à exciter les imaginations et à provoquer les manifestations religieuses les plus variées.

Maintenant, nous traversons un espace rempli par un amoncellement de pierres, restes d'anciennes constructions; puis on arrive à la Tîn Mêl actuelle : une grande maison en terre, flanquée de tours comme toutes les maisons des grands personnages de ces pays, s'élève là, entourée de maisons en pierres sèches avec un toit en terre battue supporté par des poutres de thuyas. Bien des demeures sont vides et tombent en ruine : l'aspect du berceau des Almohades serait tout à fait désolé, si la verdure des amandiers et des oliviers ne mettait quelque gaieté dans l'air, et si les eaux courantes de la rivière n'apportaient un peu de vie dans le paysage.

*
* *

Sur un petit plateau terminé au sud par un ravin escarpé, s'élèvent les ruines de la mosquée de l'Imâm el Mahdi : contre elle est adossée une misérable bicoque en pierres grossières et en terre battue ; c'est la mosquée actuelle. La misère du présent s'étale près des restes de la splendeur du passé, et ce contraste raconte l'histoire du pays.

Bien que la mosquée de l'Imâm el Mahdi soit entièrement ruinée et que l'on n'y dise plus la prière, c'est toujours un endroit sacré : elle est remplie de petits sanctuaires maraboutiques et pieusement vénérée dans toutes ses parties. Les habitants n'y souffrent pas la présence du chrétien : ils n'y ont, après nous, laissé entrer qu'un seul voyageur et probablement avec des réserves puisqu'il n'a donné de sa visite qu'une relation de quelques lignes et une image imprécise (1).

Cependant j'y suis rentré tout botté ; j'y suis resté une journée entière ; j'en ai photographié tous les détails ; j'ai mesuré tous les murs ; j'ai mangé dans le mih'râb et je suis encore étonné de n'avoir soulevé que quelques murmures (2).

(1) J'ai donné pour la première fois une description sommaire de la mosquée de Tîn Mèl dans *Journ. asiat.*, 1901.

(2) Huit jours après notre départ du Goundâfi, le capitaine Larras passait près de la mosquée et notait sur sa carte : « Tîn Mèl, ruines. »

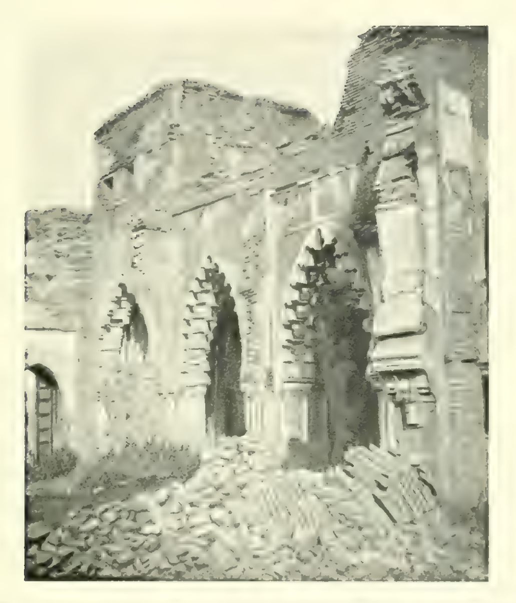


Fig. 27. — J'avais devant les yeux une grande mosquée en ruines, du style de la belle époque almohade (p. 114).



Fig. 28. — ... de tous côtés j'apercevais les arcades en arcs brisés et les murs revêtus d'ornements en plâtre (pp. 114-115).

Je dois ce résultat inespéré non pas à mon propre savoir-faire, mais à l'assistance de mon fidèle ami Si Bou Médiène qui n'a pas hésité à s'élever au-dessus des préjugés habituels aux musulmans rigides, parce qu'il comprenait, mieux que ses coreligionnaires, la portée de notre exploration scientifique.

Si Bou Médiène, qui a toujours lui-même dans sa vie donné l'exemple d'un croyant convaincu bien que tolérant, jouissait au Goundâfi, comme nous l'avons déjà dit, d'une grande autorité ; un autre eût craint de la compromettre : il sut la mettre à profit intelligemment. Il ne cessa de répéter que j'étais un *h'akîm*, c'est-à-dire, comme nous l'avons déjà expliqué, une sorte de philosophe médecin ; que je n'étais pas un chrétien comme les autres, et il finissait par me le faire croire ; que je connaissais la profession de foi musulmane, et il me la fit exposer.

Il déclara (peut-être invoqua-t-il des textes) que puisqu'on ne disait plus la prière dans la mosquée, on n'y était plus tenu aux mêmes obligations qu'autrefois et que lui, descendant de la fille du Prophète, ne croyait pas devoir retirer ses chaussures pour y entrer. Joignant l'exemple au précepte, il les garda toute la journée à ses pieds dans la mosquée, pendant que les autres indigènes qui nous suivaient curieusement étaient tous déchaussés ; en quoi il me rendit grand service car il m'eût été pénible de faire comme eux.

Je m'efforçai de seconder ses procédés : j'avais appris jadis le commencement de la Borda, j'en répétai les pre-

miers vers, ce qui produisit un profond étonnement; je citai la *chehâda:* « Il n'y a de dieu que Dieu et Mahomet est son Prophète », et je finis à ma grande surprise par ne plus rencontrer d'hostilité manifeste, allant et venant au milieu des marabouts et passant dans les cimetières sans qu'on me fît d'opposition.

Néanmoins, en entrant dans la mosquée je sentis que je ne devais pas me mettre de suite à prendre mes mesures et qu'il fallait ménager une transition; j'entrai le plus naturellement qu'il me fut possible par la porte entrebâillée et je manifestai aussitôt mon admiration pour ce monument par une exclamation d'allure pieuse et par une courte réflexion sur la profondeur des décrets de Dieu: « Il n'y a de force et de puissance qu'en Lui ». Personne ne souffla mot, une atmosphère de sympathie s'établit; je sentis que la cause était gagnée et, peu à peu, avec Si Bou Médiène nous nous mîmes au travail.

Le fâcheux t'âleb, dont nous avons déjà parlé, arriva sur ces entrefaites; fort heureusement il arrivait trop tard. S'il fût venu plus tôt, son fanatisme haineux nous aurait peut-être empêché de réussir; mais il eut beau murmurer, il ne put retourner l'opinion. Si Bou Médiène le circonvenait et l'écrasait de sa qualité de chérif, en sorte que nous pûmes faire nos observations en toute sécurité.

J'avais devant les yeux une grande mosquée en ruines du style de la belle époque almohade (pl. XIV, fig. 27), et de tous côtés j'apercevais ses arcades en arcs brisés et ses murs



Fig. 29. — ... ces piliers sont massifs et flanqués de petites colonnes en plâtre (p. 115).

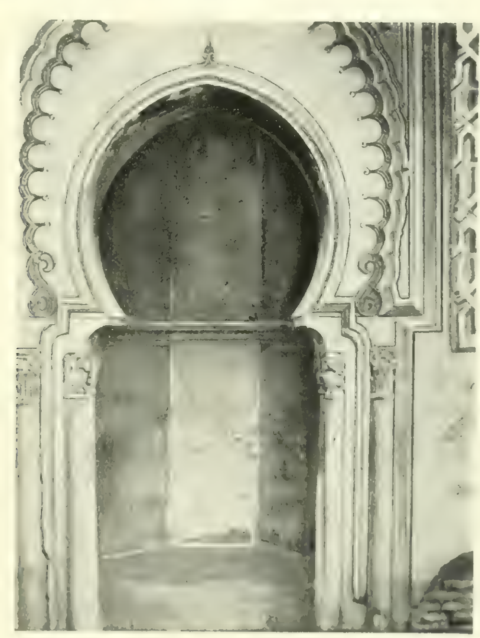


Fig. 30. — La porte du mihrab est en arc brisé et outrepassé, de chaque côté est une colonnette en plâtre (p. 116).

revêtus d'ornements en plâtre (*noqch h'adida*) d'une grande sobriété et d'un goût très sûr (pl. XIV, fig. 28). Une coupole qui reste encore debout, ainsi que l'ornementation du mihrab montrent que la décoration de la mosquée était l'œuvre de véritables artistes.

La mosquée de Tîn Mêl mesure 44 m. 16 de longueur sur 40 m. 05 de largeur (mesurés à l'intérieur) : je donne ces chiffres tels que je les ai relevés, mais je dois ajouter que je ne disposais pour prendre mes mesures que d'une pelote de ficelle et d'un ruban de couturière, en sorte que nous tromperions complètement le lecteur si nous les donnions comme rigoureusement exactes. Nous espérons qu'elles sont relativement justes et que les erreurs nombreuses que nous avons dû faire ne sont pas très grandes et se compensent plus ou moins.

Il devait y avoir, d'après ce qui reste debout, huit rangées de colonnes dans la longueur et six dans la largeur, peut-être seulement cinq, soit en tout quarante ou quarante-huit colonnes. Mais les colonnes qui manquent, d'après le plan général, ont-elles toutes existé ; autrement dit, la mosquée ne serait-elle pas inachevée ? C'est ce que nous ne pouvons pas décider, n'ayant pu fouiller le sol pour reconnaître les fondations.

La mosquée proprement dite était vraisemblablement précédée d'une cour, comme cela est habituel dans les mosquées d'Occident. Les piliers sont massifs, construits en briques et flanqués de petites colonnes en plâtre (pl. XV, fig. 29). Si les quarante piliers ont tous existé, l'impression

que donnait la mosquée devait être grandiose ; elle l'est encore aujourd'hui avec ses vingt et un piliers et ses vingt-cinq arcades, dont une partie sont supportées par les murs extérieurs.

Le mih'rab n'est pas exactement orienté vers l'est : mais dans cette description, nous appelons, pour plus de simplicité, le côté du mih'rab, côté est, et les autres côtés de la mosquée en conséquence de cette orientation conventionnelle.

La porte du mih'rab est en arc brisé ; de chaque côté est une colonnette en plâtre avec chapiteaux et tout autour des moulures en plâtre (pl. XV, fig. 30). L'encadrement ogival est très simple et il est entouré lui-même d'un encadrement rectangulaire avec des rosaces aux deux angles supérieurs pour combler les vides laissés entre les lignes courbes de l'archivolte et les lignes droites de l'encadrement qui répond au tympan. Autour de cela règne depuis la terre jusqu'au sommet des murailles un autre grand encadrement rectangulaire plus large et rempli par des entrelacs rectilignes (pl. XVI, fig. 32).

En entrant dans le mih'rab on trouve de chaque côté deux colonnettes comme celles qui sont à l'extérieur : dans la mosquée d'Ar'mât, me dit Si Bou Médiène, il y a des colonnettes à peu près semblables mais plus petites.

Au-dessus des encadrements que nous venons de décrire, règne une série d'arcatures en cintres, remplies de la décoration habituelle et alternant avec des arcatures ogivales à colonnettes tordues. Au-dessus encore et tout autour du carré formé devant le mih'rab par les arcades, règne une



Fig. 31. — Au-dessus des encadrements du mih'-rab règne une série d'arcatures .... au sommet se trouvait une coupole qui a disparu et dont il ne reste plus que quelques pendentifs dans les coins (p. 117).



Fig. 32. — Un grand encadrement rectangulaire rempli par des entrelacs rectilignes (p. 116).

frise formée d'entrelacs rectilignes du même dessin que les autres : tout cela est très simple.

Au sommet se trouvait une coupole qui a disparu et dont il ne reste plus que quelques pendentifs dans les coins (pl. XVI, fig. 31).

Au dedans du mih'rab, le plafond est formé par un dôme à pendentifs délicats, et de chaque côté il y a une porte de l'épaisseur de l'arcade formant le côté du mih'rab. La porte qui est à droite conduit dans un petit réduit où était retiré un *menbar* ou chaire à prêcher qui s'y trouve encore, en partie du moins, car le temps en a détruit des morceaux. Il est en planches de cèdre assemblées avec de gros clous de fer forgé. C'est une question que de savoir de quelle époque il est ; il semble peu vraisemblable de le faire remonter à l'époque du début de la domination almohade. Cependant, comme il est construit d'un bois presque incorruptible et qu'il est placé bien à l'abri, il n'est pas impossible qu'il ait résisté pendant de longs siècles à l'action du temps.

Ce *menbar* est couvert de haillons, de chiffons, de touffes de laine, de poils de chèvres et de cheveux que viennent y attacher ceux qui demandent aux puissances surnaturelles la guérison de leur corps ou simplement la prospérité de leurs troupeaux : on se comporte vis-à-vis du *menbar* comme vis-à-vis des marabouts et de tous les objets anciens auxquels on attribue, souvent sans autre raison que leur ancienneté même, un caractère sacré.

La petite porte qui se trouve à gauche du mih'rab con-

duit dans une sorte de corridor qui donnait à la fois dans le mih'rab lui-même et dans le minaret par une porte actuellement murée : c'est par là que l'imâm entrait, soit de l'intérieur, soit de l'extérieur en passant par le minaret, pour faire la prière. Depuis que la porte extérieure a été bouchée, ce corridor forme une sorte de petit réduit qui, comme la chambre du *menbar*, est devenu un sanctuaire : on y brûle de l'huile et je remarque qu'il y a un certain nombre de petites lampes dans un coin; cependant personne n'est enterré là.

Chacune de ces deux portes étant de l'épaisseur des arcades est surmontée d'entrelacs qui se continuent dans l'intérieur de celles-ci et en forment l'ornementation (pl. XVII, fig. 33) ; ces arcades sont à petits pendentifs ornés de deux volutes, comme toutes les arcades de cette travée (pl. XVII, fig. 34).

Le seul plafond qui reste dans la mosquée avec celui du mih'rab, est celui de la coupole du coin nord-est : cette coupole est assez simple, d'une décoration sobre et peu surchargée de pendentifs, mais suffisamment fouillée pour plaire aux yeux : elle se compose de petits dômes groupés autour de rosaces octogones. Le dôme central est naturellement plus large que les autres, mais il est construit sur la même forme.

A l'extérieur, le minaret qui se trouve derrière le mih'rab paraît construit sur plan rectangulaire (pl. XVIII, fig. 35) : il fait saillie au dehors de la construction en manière de pilastre. Il est grossièrement construit et ne doit pas atteindre plus de vingt mètres de hauteur ; très massif, bâti en partie en briques



Fig. 33. — .... les portes étant de l'épaisseur de l'arcade sont surmontées d'entrelacs qui se continuent dans l'intérieur de celle-ci et en forment l'ornementation (p. 118).



Fig. 34. — .. ces arcades sont à petits pendentifs ornés de deux volutes, comme toutes les arcades de cette travée (p. 118).

et en partie en pierres, il est dénué de toute ornementation et il semble qu'il n'y en ait jamais eu. Il est pourvu d'une porte extérieure très étroite et d'un escalier intérieur suffisamment conservé pour que l'on puisse aller jusqu'au sommet, non toutefois sans difficultés.

Sur la muraille est du minaret, il n'y a aucune porte mais seulement trois petites fenêtres en cintre qui éclairaient l'intérieur.

Aux coins nord-est et sud-est, au-dessus des coupoles dont une seulement, nous venons de la décrire, a été conservée, il y avait des toits carrés recouverts de tuiles. Celui du nord-est, le seul qui ait résisté jusqu'à présent, est en train de s'effrondrer.

Du côté nord, il y a trois portes, dont l'une, celle du coin nord-est, est bouchée par la mosquée actuelle. Les deux autres ont de grands battants en planches de cèdre avec de gros clous étoilés, aujourd'hui rouillés. Ces deux portes sont les mieux conservées de toutes : des pierres placées dans les intervalles des clous et du bois attestent la vénération des fidèles, comme pour la porte de Bab Ir'li.

Le mur est crénelé est les merlons sont en partie conservés de ce côté de la mosquée. Ils sont en terre et surmontés chacun d'un petit cône en plâtre.

De la mosquée actuelle, que nous avions déjà signalée, il n'y a rien à dire ; c'est une misérable bâtisse en terre flanquée sur l'extrémité ouest de la face nord de la mosquée.

Le côté ouest de la mosquée a été de beaucoup le plus

maltraité. Il ne reste plus de vestige de la porte qui regardait la grande travée du mih'rab, sauf un seul pilier. La brèche ainsi formée dans la muraille de la mosquée a été bouchée par un mur en pierre à joints vifs.

Du côté sud, il y a trois portes ; celle qui avoisine le coin sud-ouest est à peu près entièrement obstruée par un mur ; celle du milieu est presque en morceaux et les croyants achèvent de la démolir en glissant des pierres de tous côtés dans les interstices des planches tandis qu'ils nouent des chiffons aux vieux clous ; celle qui avoisine le coin sud-ouest est comme la porte de l'autre extrémité en partie barrée par un mur de construction ultérieure.

Du côté sud, la mosquée est adossée à un ravin escarpé ; c'était peut-être la limite de l'ancienne Tîn Mêl, limite naturelle puisque ce ravin formait une défense très suffisante ; une invasion ne pouvait venir de ce côté. Au moins les constructeurs de Tîn Mêl en jugeaient ainsi : ils se trompaient sans doute, car c'est précisément par là qu'à une époque toute récente le Mahkzen a pris le Goundâfi.

Il n'y a donc de ce côté aucune trace de remparts : d'autre part on trouve des amoncellements de pierres depuis Tîn Mêl jusqu'au village qui est au-dessus et qui s'appelle Arr'en ; il ne serait peut-être pas impossible que ces deux agglomérations n'eussent à une certaine époque formé qu'un seul groupe.

De la face sud de la mosquée on aperçoit les premières maisons de ce village d'Arr'en : ses habitants se prétendent originaires des Herr'a (Herga) du Soûs et disent avoir été

FIGURES

Colonnes encore debout

Arcades nues .

Arcades à pendantifs

Arcades à pendantifs à double volute .

Arcade à ornementation spéciale .

Murs en pierres sèches entourant des Marabouts

Frêne

K

A

A

D

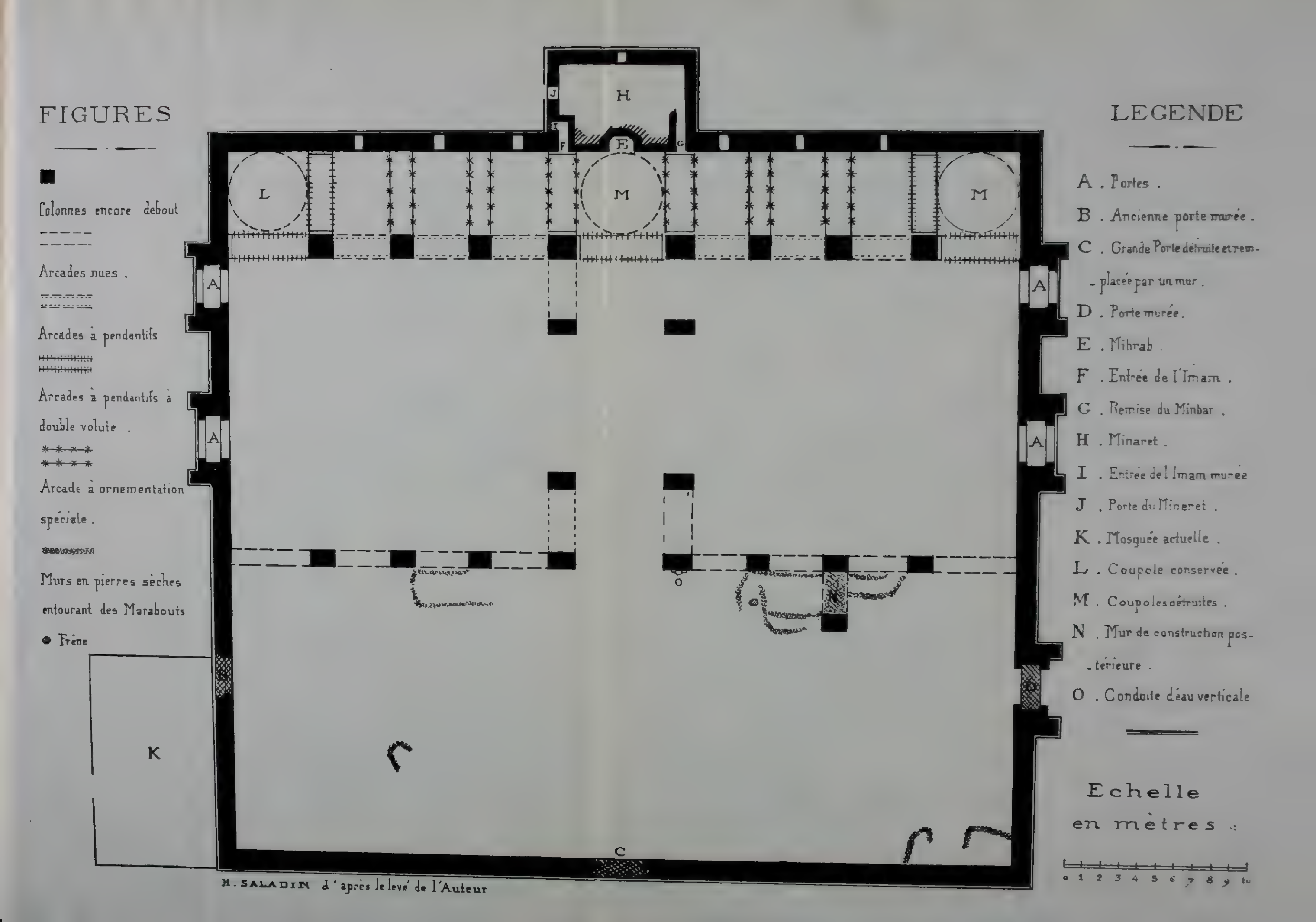
LEGENDE

A . Portes .
B . Ancienne porte murée .
C . Grande Porte détruite et remplacée par un mur .
D . Porte murée .
E . Mihrab .
F . Entrée de l'Imam .
G . Remise du Minbar .
H . Minaret .
I . Entrée de l'Imam murée
J . Porte du Mineret .
K . Mosquée actuelle .
L . Coupole conservée .
M . Coupoles détruites .
N . Mur de construction postérieure .
O . Conduite d'eau verticale

Echelle en mètres :

0 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10

Plan de la Mosquée du Mahdi à Tin Mel



amenés là par l'Imâm el Mahdi ; cela s'accorde bien avec les textes historiques.

Du côté ouest, la mosquée regarde les formidables escarpements des roches noires et rouges de la montagne.

Du côté nord, où il reste deux belles portes en cèdre (pl. XVIII, fig. 36), elle regarde la Tîn Mêl moderne, misérable village situé au milieu des ruines entre la mosquée et les remparts. L'endroit où sont construites ces maisons en pierres sèches et en terre battue est des plus sauvages. Les rochers nus arrêtent le regard presque de toutes parts et, malgré les oliviers et les amandiers de la vallée, c'est un spectacle à serrer le cœur.

Pourtant, en remontant les pentes rocheuses de la montagne, on trouve des traces de constructions anciennes, ce qui montre que l'ancienne Tîn Mêl fut autrefois à l'étroit dans cette vallée resserrée. Il n'en n'est pas de même aujourd'hui : quel contraste entre cette misérable *dechra* et la ville où s'élevait autrefois un monument d'une architecture aussi délicate que notre mosquée ! Toute la civilisation almohade est éclose dans les cailloux revêches de cette gorge sauvage, entre lesquels ne pousse plus que le h'armel aux fleurs blanches.

Du côté est, c'est la rivière, et immédiatement de l'autre côté, sans qu'une berge praticable offre le moindre passage, la montagne dresse ses pics dénudés. Un surtout s'élève juste en face de la mosquée et surprend le regard par sa forme régulièrement conique : c'est là-haut, nous dit-on, que l'Imâm el Mahdi recevait l'inspiration divine (pl. XIII,

fig. 26). Ce sommet âpre et pointu, tout en pierres étrangement déchiquetées et parsemé seulement de quelques thuyas, est bien de nature à frapper l'imagination.

*
* *

Le val sauvage, creusé dans des roches rouges et dénudées, et dont le fond pierreux ne nourrit à grande peine que des arbres médiocres et de misérables carrés d'orge, semble fait pour être un inaccessible repaire de brigands ou le champ désolé des exercices ascétiques de quelque ermite : il fut probablement les deux. Le Mahdi des Mas'moûda, Ibn Toûmert, conversait sur ces sommets avec les anges et prêchait ensuite ici sa doctrine austère. « Plus grand et moins grand qu'un roi », comme Banquo dans le drame de Shakespeare, puisqu'il fondait une dynastie sans prendre le titre de souverain, il préparait les conquêtes de ses successeurs en envoyant ses sectaires ravager la plaine. Pape ou brigand, les empires ont de ces commencements.

Laid, chétif, il était parti de son pays quelques années auparavant pour la Mecque lointaine; il y avait écouté les leçons des docteurs de l'Islam ; revenu au Magrib il donnait libre cours à son tempérament d'apôtre. Il avait promené son ardent piétisme dans les capitales du monde berbère, prêchant contre le luxe, réclamant le bris des instruments de musique et des amphores, proscrivant les habits riches et les bijoux, tonnant contre la liberté des femmes. Il inquié-



tait les princes qui le chassaient avec ignominie ou le reconduisaient avec honneur ; il séduisait les gens de la montagne, il y formait des adeptes comme ce fils de potier de la tribu des Koumia qu'il ramena avec lui à Tîn Mêl, 'Abdelmoumen.

Les historiens disent qu'à Marrâkech il reprocha outrageusement au sultan almoravide ses écarts de conduite et confondit les docteurs ; leur cabale le fit expulser de la ville. La réalité est probablement moins grandiose : peut-être ne fut-il qu'un de ces mendiants comme ceux que nous entendions il y a quelques jours à Marrâkech même. Ils rôdaient dans les rues, dénonçant à haute voix les innovations d'Abdelazîz et clamaient insolemment par les carrefours la malédiction divine. Et la foule, craintive, mais consentante, approuvait par son silence.

Quand l'Almoravide eut chassé le nouveau zélateur, celui-ci reprit le chemin de ses montagnes : quels rêves de réformes, quels projets de vengeance formait-il, quand avec son cortège de disciples fanatiques, il escaladait les pentes de l'Oued Nefîs ? Un pauvre étudiant avait quitté les rochers de Tîn Mêl, un chef de secte y rentrait en triomphe.

Il était celui que Dieu avait choisi pour redresser les erreurs et diriger les croyants dans la voie droite, le Mahdi en un mot, car ce nom, pour le peuple, signifie plutôt ici « celui qui dirige » que « le dirigé (par Dieu) », comme le veut l'orthodoxie (1).

L'Imâm el Mahdi, qui proclamait son impeccabilité,

(1) Cf. Casanova, *Mohammed et la fin du Monde*, pp. 65-67.

groupa bientôt d'innombrables fidèles. Les historiens musulmans nous ont transmis le récit, altéré sans aucun doute par l'esprit de secte, de ses efforts et de son succès.

Entre temps, il élaborait sa doctrine, la réunissait en un corps et la traduisait en berbère ; il traduisait aussi le Coran. Son œuvre n'était qu'un médiocre plagiat de celle de Mâlik ; mais c'était une merveille pour les Mas'moûda de la montagne, à qui Dieu parlait enfin leur langue. Il proclamait surtout l'unité absolue et la spiritualité d'Allâh ; ses sectateurs en prirent le nom d'Almohades ou « unitaires ».

Bientôt il jetait les fondements de la mosquée que nous admirons encore, simple et nue comme la doctrine almohade, et, du haut du minaret massif, cinq fois par jour, le muezzin criait aux échos des roches implacables l'implacable dogme unitaire. Et c'était l'élan de la conquête, les férocités de la croisade, la ruée de la montagne sur la plaine, l'effondrement de l'empire almoravide. Dédaignant pour lui les honneurs du sultanat, Ibn Toûmert, du fils du potier fit le Charlemagne des Musulmans. Puis, au milieu de ses fidèles de Tîn Mêl, il termina sa vie, austère comme le val sauvage.

L'Imâm el Mahdi est connu des indigènes actuels et sa légende est populaire dans tout le pays, mais les lettrés seuls savent qu'il s'appelait Ibn Toûmert ; le mot de Toûmert n'est pas employé par ici et personne n'a pu me dire sur place quelle était sa signification. Quelques lettrés ont eu connaissance des récits des historiens sur les Almohades : il est donc impossible de chercher auprès d'eux des renseignements sur la légende populaire de l'Imâm el Mahdi. Nous



Fig. 35. — A l'extérieur le minaret paraît construit sur plan rectangulaire (p. 118).



Fig. 36. — Du côté nord où il reste deux belles portes en cèdre... (p. 121).

nous sommes appliqué à nous assurer que les quelques récits légendaires qui suivent sont réellement aujourd'hui dans le domaine de la tradition populaire et qu'ils y sont vraisemblablement depuis très longtemps (1).

L'Imâm el Mahdi, nous dit-on, était un menteur, il abusait le peuple par toutes sortes d'artifices ; il parvint ainsi à fonder une dynastie, et quatorze rois de ses successeurs, d'autres disent seize, sont enterrés sous la mosquée. Dans un coin de cette mosquée sont enterrées des jeunes filles de ces rois et des chérifs en nombre considérable. Le nom de 'Abdelmoumen n'est plus connu aujourd'hui que des lettrés.

Une des supercheries de l'Imâm el Mahdi était la suivante : il montait sur la montagne dont nous avons parlé (d'autres disent que c'était sur celle qui est en face, de l'autre côté de la rivière, mais elle frappe bien moins l'imagination que celle-ci) et il emmenait avec lui des outres en peau de mouton bien blanchies. Lorsqu'il était arrivé en haut, il étalait une natte sur laquelle il se mettait en prière, et il avait soin de placer dessous ses outres dégonflées. Au bout d'un certain temps, comme il voulait faire croire à ceux qui le regardaient d'en bas qu'il enseignait le Coran aux anges, il sortait ses outres de dessous sa natte, il les gonflait et les disposait en cercle autour de lui, en sorte que les gens, qui d'en bas ne distinguaient pas bien son artifice, disaient : « Voilà l'Imâm el Mahdi en train d'instruire les

(1) On les comparera avec les récits d'Ibn Khaldoûn, d'Ibn el Atsîr, d'Ibn Khalliqân et d'El Marrâkchi.

anges. » Puis, la nuit venue, il dégonflait ses anges et les remettait sous sa natte.

C'est du haut de cette montagne que l'on battait l'énorme tambour (*t'ebel*), lorsqu'on voulut plus tard rassembler les tribus fidèles aux Mouwah'h'idîn ; il en accourait alors d'en haut et d'en bas de la vallée. C'est le vendredi qu'elles se réunissaient toutes : on voyait arriver d'un côté de la mosquée mille chevaux noirs, de l'autre mille chevaux blancs, de l'autre encore mille chevaux gris, etc... ; d'autres disent cent seulement, mais ici le chiffre est de peu d'importance.

L'Imâm el R'azâli est réputé pour avoir été le cheikh de l'Imâm el Mahdi, mais nous ne sommes pas absolument sûr que ce détail appartienne à la tradition populaire. Ce qui est populaire, c'est ceci : pendant le séjour que fit l'Imâm el Mahdi en Orient, sa fille avait pris le commandement de Tîn Mêl et lorsqu'il revint, elle refusa de lui en ouvrir les portes ; il fut obligé de lui envoyer un tribut, et c'est seulement après avoir reçu de lui des présents magnifiques qu'elle le laissa entrer.

Le nom de Mouwah'h'idin (almohades) n'est plus connu du peuple, mais les habitants de Tîn Mêl prétendent descendre du *guich* des sultans de la dynastie fondée par l'Imâm el Mahdi.

Bien que tout le monde tombe d'accord que l'Imâm était un menteur, cependant tout ce qui se rapporte à son ancienne capitale est l'objet d'un véritable culte. On a même éprouvé le besoin de désigner un des innom-

brables marabouts anonymes qui peuplent la contrée comme occupant la place de son tombeau : on vient à ce sanctuaire principalement quand on a mal aux genoux !

Est-ce à dire que l'on y invoque l'Imâm ? non, chacun vous dira que l'on ne l'invoque pas, puisque c'était un hérétique ; on invoque le marabout inconnu, comme dans tous les autres sanctuaires de ce genre, mais la sainteté du lieu est renforcée par la croyance suivant laquelle la tombe de l'Imâm était là. D'autres prétendent, et de ce nombre sont les gens de la zaouia, que l'Imâm est enterré sous la mosquée avec les autres sultans.

Nous nous sommes demandé s'il était vraisemblable qu'il y eût des tombes sous la mosquée : tout le monde est d'accord pour dire qu'il y a sous elle un *dehliz*, mais l'imagination populaire voit des souterrains partout et nous restons sceptiques sur ce point. Cependant l'auteur du *Qart'âs* dit formellement que les sultans almohades étaient généralement enterrés à Tîn Mêl (1).

La mosquée est donc toujours un lieu sacré et très vénéré : il est vrai que l'on n'y fait plus la prière, mais tous les vendredis le caïd y vient solennellement et y fait réciter une section du Coran ; tout le monde à cette cérémonie retire ses chaussures comme dans une autre mosquée. Cette vénération protège seule le monument contre la tentation bien grande, que doivent avoir les habitants, de prendre dans ces ruines des matériaux, principalement

(1) *Qart'âs*, trad. Beaumier, p. 305. Peut-être simplement dans le cimetière.

des briques pour leurs constructions personnelles. Il est douteux que des fouilles puissent amener des découvertes intéressantes ; néanmoins il sera bon d'en exécuter un jour ou l'autre, ne fût-ce que pour lever le plan précis de la mosquée.

La mosquée ne fournit aucune espèce de document historique écrit : son examen minutieux ne nous a permis d'y découvrir aucune de ces inscriptions coraniques qui font partie pour ainsi dire de la décoration habituelle des temples musulmans. Cette absence d'inscriptions, de même que la très grande simplicité de l'ornementation, semble caractéristique des doctrines almohades et confirme ce qu'a écrit à ce sujet I. Goldziher.

[« La simplicité de l'ornementation dans la mosquée d'Ibn Toûmert, dit le savant hongrois, confirme ce que j'ai dit sur cette question dans mes *Materialien* etc.... Il est à remarquer que cette tendance répond à la doctrine des *h'adîts* concernant la construction des mosquées. Outre le passage de Naçâi que j'ai cité (p. 104, n. 4), on peut se référer aux passages suivants : Abou Daoud, I, p. 74 : « Le Prophète, que Dieu le bénisse et le sauve, a dit: Je n'ai point « ordonné d'embellir les mosquées. » — Ibn 'Abbâs a dit : « Vous « ornez les mosquées comme les juifs et les chrétiens ornent leurs tem- « ples. » On peut citer encore à ce sujet les Sounan ed Dârimi, p. 170, et des *h'adîts* rassemblés sur cette question par Samarkandi, *Boustân el 'ârifîn*, ch. 96 (éd. du Caire, p. 147). Ces *h'adîts* ont sans doute en vue les somptueuses constructions des Omayades (1). »]

Il ne reste plus aucun vestige visible du bassin qui

(1) Goldziher, 1902, *in litt.* — J'ai traduit les deux citations arabes.

devait se trouver au centre de la mosquée et dont les historiens nous parlent, mais on voit encore une canalisation en terre vernissée, enfermée dans une maçonnerie qui règne le long d'une des colonnes. Ce tuyau, prétend-on, amenait l'eau de dessous terre et la faisait monter dans un réservoir d'où elle redescendait pour s'épanouir en jet d'eau dans une vasque. Peut-être ne servait-il qu'à recueillir l'eau du ciel tombée sur les toitures.

Les marabouts qui sont dans l'intérieur de la mosquée sont anonymes, sauf deux : le premier, situé près d'un frêne, est, dit-on, la tombe de Sidi Ouâggaï ; c'était un cheikh jadis attaché à la mosquée. Une maraboute dont le sanctuaire est voisin se nomme Lâlla Mâmmas Embarek.

Dans l'ancien cimetière il faut citer Lâlla 'Azzou, appelée aussi Oum Qobreïn, c'est-à-dire « la mère des deux tombes », parce qu'elle a un autre tombeau chez les Zenâga. Il y a aussi Bâba Ia'quoûb ou Mançoûr qui est situé près de Bab Ir'li ; c'est le saint le plus réputé de l'endroit et sa spécialité est de guérir les fièvres ; à côté de lui se trouve Sidi Jâber.

Dans le cimetière de l'Imâm el Mahdi est enterré Sidi Abdelouâh'ad, originaire des Oulâd Sidi 'Ali Es-Sebt'ir ; aux environs, nous dit le t'âleb, est le tombeau d'Aba Zaïd : le t'âleb veut ainsi nous montrer qu'il connaît la grammaire et les flexions des noms ! Il nous dit encore que cet Aba Zaïd est auteur d'une Riçâla et qu'il enseignait la grammaire à la mosquée de l'Imâm el Mahdi ! Enfin, il insiste en ajoutant qu'Abou l H'açan, commentateur de cette

Riçâla, est également enterré ici. Il est d'ailleurs hors de doute que Tîn Mêl fut la résidence de personnages musulmans célèbres par leur sainteté (1).

Il est assez singulier que la croyance qui attribue dans le H'oûz toutes les ruines anciennes aux Portugais soit appliquée même aux ruines de Tîn Mêl : on nous répète de tous côtés, ce qui nous prouve combien la tradition est persistante, que les Portugais sont venus par ici et ont occupé un certain nombre de points du pays (2) !

Notre visite terminée, et la nuit seule a pu y mettre fin, nous revenons à notre campement en traversant de nouveau Tîn Mêl dans toute sa longueur : l'ancienne ville, beaucoup plus grande que le village moderne, pouvait avoir douze à quinze cents mètres de long.

Bien qu'il fasse nuit, Si Bou Médiène se rend à la zaouia de Taçâfet pour y voir des livres arabes dont on lui dit qu'il y a une collection considérable. Mais cette bibliothèque est aussi difficile à voir que celle de Chabâb ed Dîn, qui était enfermée dans une caverne (3). En effet Si Bou Médiène revient un peu déçu : le t'âleb du caïd, lui a-t-on dit, a seul la clef de la chambre où ils se trouvent. Cette explication me semble peu satisfaisante et je pense que l'on n'a pas voulu montrer les livres à Si Bou Médiène, soit parce que l'on connaît

(1) Cf. *Qart'âs*, trad. Beaumier, p. 383.

(2) *Infrà*, pp. 259-260.

(3) Conte d'Avicenne dans les *Mille et une Nuits*. Voy. à ce sujet la note de Chauvin, *Bibliog. ar.*, V, p. 142.

ses relations avec moi, soit plutôt parce qu'il n'y en a pas ou presque pas et que leur inspection n'aurait nullement correspondu à la magnifique description que l'on nous en a faite.

Depuis notre séjour ici, ce fameux t'âleb a été invisible, bien que Si Bou Médiène ait cherché à le rencontrer par tous les moyens. Cependant le khalifa nous avait bien promis qu'il viendrait nous visiter; non seulement il n'est point venu, mais encore il a fait donner une défaite chaque fois que Si Bou Médiène a cru arriver à le voir : il était absent, il faisait sa prière, il rédigeait des lettres pour le caïd, il viendrait sûrement nous voir demain... Peut-être le khalifa lui a-t-il interdit de nous fréquenter. Je crois plutôt que Si Bou Médiène étant pour le moment le prince des savants du Goundâfi, il craint d'étaler sa nullité devant lui et de diminuer son propre prestige aux yeux de ses coreligionnaires.

Nous demandons à des gens de la zaouia s'ils connaissent des livres se rapportant à l'Imâm el Mahdi ; ils disent avoir vu le *H'olal el maouchiya* qu'ils semblent considérer comme un véritable trésor; ce n'est pourtant qu'un assez médiocre récit historique bien connu des savants européens. Ils ne connaissent le titre d'aucun autre ouvrage où il soit parlé de leur pays, et il est hors de doute pour nous qu'il n'y a aujourd'hui au pays de l'Imâm el Mahdi aucun manuscrit de ses œuvres; d'ailleurs leurs noms mêmes n'y sont plus connus de personne.

Cependant il se pourrait que les gens de la zaouia eussent

quelques manuscrits dont ils ne connaîtraient ni la nature ni la valeur, mais cela même est bien improbable. Au contraire les livres en chelh'a sont très répandus, mais ce sont presque uniquement des traductions ou des paraphrases du *Mokhtacer* de *Khelîl*, dans lesquelles la plupart des mots arabes ont conservé leur forme, ce qui donne à ces textes l'allure d'un arabe macaronique (1).

8 Mai. — Nous avons vu enfin le t'âleb du caïd. Il est venu plein de fierté et gonflé de sa science, il nous a récité sur un ton pédant et autoritaire tout ce qu'il sait sur l'Imâm ; c'est bien peu de chose, et il ne nous apprend rien que ne sache le dernier de nos élèves. Il ne connaît pas d'autres livres que ceux que nous possédons ; encore ne peut-il nous citer que le *Qart'âs*, Ibn Khaldoûn et le *H'olal*. Il ajoute cependant que la mère du Mahdi s'appelait Toûmert et que c'était une femme médecin qui soignait les enfants. Il nous parle beaucoup d'un certain Moumen ben 'Ali qui, dit-il, bâtit la porte de Bab Aguenaou à Marrâkech! Il nous déclare enfin qu'il n'existe nulle part aucun ouvrage de l'Imâm el Mahdi.

Mais il nous apprend que l'on trouve assez souvent des pièces de monnaie almohades avec l'inscription bien connue : « Dieu est notre maître, Mahomet est notre prophète, le Mahdi est notre imâm. » Ces pièces sont carrées ; les historiens disent que des prédictions annoncèrent au prince

(1) Nous avons, en 1901, rapporté et déposé à la Bibliothèque nationale d'Alger un de ces manuscrits. Cf. Boulifa, in *Journ. asiat.*

almoravide la ruine de son empire par « l'homme au *dirhem* carré », c'est-à-dire Ibn Toûmert.

Il y a encore aujourd'hui, dit le t'âleb, beaucoup de pièces almohades dans les colliers des femmes de Tîn Mêl; nous n'avons pas le temps malheureusement de nous livrer à ces recherches numismatiques : il n'est pas certain que nous devions le regretter, car les pièces de monnaie almohades se rencontrent dans tout le Maroc et rien ne nous porte à penser qu'elles soient plus nombreuses ici qu'ailleurs.

Le reste de notre journée est entièrement pris par une petite visite à Tîn Mêl pour y faire différentes vérifications en vue de l'établissement de notre croquis de la mosquée, et par une série d'informations sur le Goundâfi et ses habitants.

Enfin, la nuit tombée, le registre de notes fermé, nous faisons quelques pas devant notre tente; le froid est vif, nul bruit, les yeux des veilleurs de nuit accroupis le long de la tente brillent dans l'ombre; et je suis ému en me sentant, seul de ma race, perdu sur le vieil Atlas mythique dans la sauvage patrie de l'homme au dirhem carré, Ibn Toûmert, l'ascète fondateur d'empire.

V

LES SOMMETS DU HAUT-ATLAS

9 Mai (1). — Nous décampons de Talat n Ia'qoûb un peu plus d'une heure avant le d'ohor et nous nous dirigeons du côté de Tîn Mêl, que nous ne tardons pas à dépasser. Nous mettons dans notre marche quelque précipitation, pour nous soustraire à l'importunité de notre trop nombreuse clientèle médicale ; les malades courent après nous, notre réputation de médecin s'étant rapidement étendue dans tout le Goundâfi. Il paraît que les remèdes que nous avons donnés ont opéré des cures remarquables ; c'est pourtant le sulfate de magnésie à lui seul qui fait les frais de nos ordonnances.

Voici Arr'en. La vallée devient de plus en plus étroite ; de beaux noyers ombragent çà et là les lieux qui ont vu naître Ibn Toûmert. Le chemin est difficile ; les roches rouges qui composent presque toute la montagne du Goun-

(1) Voyage effectué en 1901.

dâfi, forment ici la surface raboteuse du chemin et, comme leurs couches sont fortement inclinées, les feuillets schisteux forment des arêtes coupantes sur lesquelles les bêtes heurtent leurs sabots, trébuchant, s'abattant, se relevant péniblement.

Arr'en possède un petit mellâh' que je visite en passant. Les hommes sont à cette heure presque tous absents et il ne reste plus guère que des femmes qui nous reçoivent avec curiosité, et avec un empressement, mieux encore, une cordialité qu'il ne tiendrait qu'à nous de rendre plus complète. Les Juifs vivent là absolument dans les mêmes conditions que leurs compatriotes les Berbères. Ces Juifs de l'Atlas, on le sait, diffèrent complètement des colonies juives de Marrâkech et des villes de la côte : ils représentent la survivance de cette antique population juive dont nous signalons plus loin la forte influence civilisatrice à une époque reculée (1).

Les plus grands peuplements de Juifs indigènes dans l'Afrique du Nord sont certainement ceux de l'Atlas et du Soûs marocain ; ils ont été jadis beaucoup plus étendus, non seulement dans l'Atlas, mais dans la Berbérie. Les textes nous ont conservé le souvenir de nombreuses peuplades juives qui ont été converties à l'Islâm par la force. Cela est particulièrement bien démontré pour le Sahara (2).

Les Juifs du Sud marocain sont une population des plus intéressantes et des plus mal connues, puisqu'on ne pos-

(1) Cf. Marmol, *Affrica*, II, fol. 14, v., *b* ; fol. 39, v. *infrà*, pp. 213-261.
(2) E.-F. Gautier, *Sahara alg.*, pass.

sède à leur sujet que les aperçus donnés par de Foucauld. Ces aperçus sont des plus attachants, mais l'auteur n'avait pas pour objectif l'étude spéciale des Juifs, bien qu'il ait été mêlé à leur vie intime, puisqu'il voyageait déguisé en israélite ; il se proposait surtout de remplir un programme d'exploration géographique. L'étude approfondie de cette société juive, très attardée, est des plus désirables pour la science et il serait bon qu'elle fût faite à bref délai, car l'essor économique du Maroc, non moins que sa transformation politique, vont profondément modifier cette société.

Les Juifs du mellâh' d'Arr'en ne se distinguent des Musulmans, en dehors des différences que présentent leurs types physiques, que par les *nouâder*, ou mèches de cheveux qu'ils laissent croître sur les tempes, et par leurs calottes noires. Leurs physionomies ne manquent pas d'intelligence, mais ils sont d'une obséquiosité excessive et portent sur leurs visages la marque de douze siècles de servitude. Ils n'appellent jamais les Musulmans que Sidi et ne passent jamais près d'eux sans les saluer en inclinant la tête. Les Juifs d'Arr'en pourtant sont parmi les plus heureuses de ces populations israélites indigènes.

De Foucauld a décrit la condition de ces Juifs en termes saisissants. Il faut avoir vu leurs visages craintifs, avoir été rebuté de leurs basses flagorneries, s'être indigné de leurs ruses et de leurs traîtrises, avoir été la proie de leurs intérêts rapaces et parfois la victime de leur lâcheté, pour comprendre à quel abaissement moral l'oppression du fanatisme religieux peut amener toute une race.

On reste confondu que sous une pareille tyrannie, un peuple ait pu conserver intacte la foi qui lui valait ce martyre. On conçoit encore la haine inspirée aux vainqueurs par la résistance de ces malheureux et les massacres périodiques qui les décimaient. Quelle vivante illustration l'étude de ces pays fournirait à l'histoire religieuse de notre moyen âge qui sculptait sur les portails de ses cathédrales la Rébellion, figurée par un juif insultant un évêque !

A peine suis-je entré dans le mellâh', bâti sur une pente aussi raide que possible, que je suis entouré de femmes de tous les côtés. Toutes veulent voir le *nas'râni*, c'est-à-dire « le chrétien » : il en vient si rarement dans ces pays ! En toute hâte j'en photographie une, dont l'attitude est gracieuse (pl. XIX, fig. 37), car il ne faut pas songer à leur demander de poser ; les autres se sauvent en voyant briller l'objectif et avec rumeur courent de maison en maison. Elles crient que je me livre à une cérémonie magique.

Ces Juives sont belles ; la finesse des traits s'allie sur leurs visages à la régularité ; leurs formes sont riches et leurs proportions bien prises. Elles n'ont pas l'aspect gras, soufflé et lymphatique de leurs coreligionnaires des villes marocaines, dont le corps porte toutes les tares qu'engendre l'atmosphère empestée des ghettos au sein desquels elles vivent dans un incroyable entassement.

Mais si les Juives d'Arr'en sont belles, elles sont de la plus repoussante saleté ; il leur manque enfin une grâce sans laquelle toute beauté est vaine, la pudeur. Beaucoup nous tirent par nos vêtements pour nous obliger à visiter

l'intérieur de leurs maisons. Dès que l'on entre dans ces taudis, on est l'objet de propositions faites avec une liberté incroyable.

Au moment où je sors du mellâh', les femmes, les jeunes filles, la marmaille sont sorties de leurs maisons. Toutes sont postées sur les terrasses du mellâh' pour me regarder partir. Je me retourne moi-même, je contemple ce tableau grouillant de vie, et comme j'ai justement le soleil derrière moi, je prends vivement une dernière photographie (pl. XIX, fig. 38).

Ici Bou Médiène se penche à mon oreille et me dit d'un air malicieux : « Il me semble que vous excitez la curiosité des populations. » Si Bou Médiène se venge de l'innocente épigramme que je lui adressai naguère lors de notre voyage en Espagne. C'était près de la petite ville de Ronda ; Bou Médiène, qui m'accompagnait, portait son costume algérien : un seul cri volait de bouche en bouche : « El Moro ! El Moro ! » Hommes et femmes sortaient de tous côtés sur le pas des portes, pendant que les gamins couraient autour de lui en une espèce de sarabande, lui criant des choses que nous ne comprenions pas, mais qui ne devaient pas être des compliments : chez ces Espagnols primitifs, le Maure est resté l'ennemi légendaire. Mon fidèle compagnon avait conservé mot pour mot le souvenir de la remarque que je lui fis : cette remarque lui tenait au cœur, et il me la renvoyait à son tour avec le plus parfait à-propos.

Le chemin que nous prenons, en effet, n'a été que bien



Fig. 37. — En toute hâte j'en photographie une dont l'attitude est gracieuse (p. 137).



Fig. 38. — Au moment où je quitte le mellâh' les femmes, les jeunes filles, la marmaille sont sorties de leurs maisons. Toutes sont perchées sur les terrasses du mellâh (p. 138).

rarement suivi par les Européens (1). Nous devons passer par Tizi n Mîri pour nous rendre à Amismiz, alors que le seul chemin suivi habituellement est celui de Tînesk. Mais notre dessein est de franchir la chaîne de l'Atlas par un de ses cols les plus élevés. C'est un événement pour ces populations que le passage d'un chrétien, et partout où je marche les gens s'attroupent devant moi. Il y aurait de charmants groupes à photographier, mais malheureusement je ne dispose plus que de deux pellicules, en ayant usé une trentaine à photographier la mosquée du Mahdi.

Partout où je passe, mon arrivée est attendue : l'accueil que l'on me fait est variable, quelques fanatiques se voilent la face, d'autres veulent absolument me toucher et me poser des questions. Une vieille femme, qui n'avait jamais vu de chrétien, est prise en m'apercevant d'un rire inextinguible qu'il est impossible de calmer, au point que nous ne pouvons finalement nous empêcher de rire avec elle. Mais l'accueil est souvent bienveillant ; quelqu'un va même jusqu'à m'appeler Sidi l H'akîm, c'est-à-dire « Monseigneur le Médecin (2) ».

Le chemin devient encore plus âpre qu'il n'était : nous montons maintenant vers le village de Taferr'oust et cette montée se poursuit dans des sites à la fois escarpés et verdoyants. Les jardins et les vergers escaladent la montagne jusqu'au sommet ; par un inlassable travail, les indi-

(1) Je ne connais de cet itinéraire que la relation de Thomson.

(2) L'appellation de Sidi est strictement réservée aux Musulmans. Voy. *Merrâkech*, I, pp. 36-38.

gènes retiennent les terres au moyen de petits murs en pierres sèches sur les pentes les plus déclives; aux flancs de ces âpres rochers, ils ont accroché des jardins fruitiers, de petits carrés d'orge et des potagers, qu'ils fument et qu'ils travaillent soigneusement.

D'étage en étage se déroulent les petits champs verts, les plants de légumes, les bouquets d'oliviers, les vergers minuscules où les grenadiers se mêlent aux vignes, les terrasses où s'enracinent les noyers et surtout les amandiers. L'eau, très abondante à cause du voisinage des neiges éternelles, a seule permis de faire ces miracles.

Nous montons toujours, par un chemins très dur, mais il fait beau, l'air est limpide ; dans sa transparence, les montagnes élèvent la houle de leurs replis, de croupe en croupe, de val en val, jusqu'aux cimes d'argent que moule l'azur lumineux : à nos pieds l'oued blanchit dans le fond des précipices.

Mais après Taferr'oust voici que la verdure se fait de plus en plus rare ; elle s'est réfugiée tout au fond du ravin étroit aux flancs duquel s'égrène notre caravane, à quelques centaines de mètres de hauteur, sur une petite corniche, qui, par moment, n'a guère plus d'un mètre de largeur. Nous marchons sur le roc vif, d'énormes rochers surplombent çà et là : il y en a qui, détachés de la montagne, au lieu de rouler jusqu'en bas du ravin, sont arrêtés sur la pente et se trouvent dans un état d'équilibre effrayant pour le voyageur. Il y aurait là des paysages infernaux à tenter le crayon d'un Gustave Doré ; pourtant le chemin, quelque

scabreux qu'il soit, est entretenu avec assez de soin et notre route se poursuit sans incidents.

Je ramasse ici des échantillons de la roche qui forme le massif et qui est un conglomérat d'âge permien. Un peu plus loin il y a des accidents éruptifs, car nous rapportons de là des fragments d'un porphyre quartifère et d'une syénite micacée qui appartient, d'après M. Brives, à un îlot granitique inférieur au permien.

Dans le creux des rochers sont logés des essaims d'abeilles : les mouches blondes vont et viennent, bourdonnent, descendent dans la verdure de la vallée, et, des bosquets du pays bas, rapportent dans ces roches affreuses le miel d'un parfum âcre et sauvage. Les pentes de la montagne ne sont plus du tout cultivées et il n'y a au fond du ravin, qu'un ruban de noyers qu'entretient l'humidité du sol, car la rivière ne coule plus dans son lit : une sâguia, accrochée par les Berbères industrieux aux flancs de la montagne, capte l'eau en amont et porte plus bas, derrière nous, la fraîcheur et la fécondité.

La seule plante qui égaie ces solitudes avec le noyer est une sorte de grand cytise à fleurs jaunes et à feuilles visqueuses, que nous n'avons rencontré qu'ici. Notre chemin s'est enfin abaissé, il a rejoint le fond du ravin et le caractère du paysage change encore une fois : au lieu d'un ravin à bords presque verticaux taillés dans une roche dure, c'est maintenant un val triste et désert creusé dans les schistes bleus du silurien et dont les pentes sont douces parce que cette roche est friable.

Nous suivons le thalweg, qui est ombragé de noyers ; le sous-bois au milieu de ce paysage alpin offre seul quelque vie : un ruisseau coule au fond du ravin. Çà et là dans l'eau qui court sous nos pieds, des renoncules aquatiques laissent, sur la sombre verdure de leurs feuilles découpées en fines lanières, flotter de grandes fleurs blanches. Quel dommage que je n'aie pas le temps d'herboriser et de rapporter des échantillons de ces plantes si polymorphes à quelque botaniste de la nouvelle école : un Gandoger en ferait certainement une nouvelle espèce !

Bientôt les noyers cessent et il n'y a plus que le cytise et quelques lauriers-roses. Le ruisseau est à sec, mais son eau ne s'était que perdue ; il reparaît plus haut. Quelques noyers de nouveau ombragent un carrefour de vallée, de petits carrés de maïs s'étalent au flanc d'un coteau et un petit groupe de pauvres maisons en pierres sèches apparaît.

Ce sont les dernières habitations humaines, un *'azîb* (on disait en vieux français un « écart », ce qui traduit exactement le mot arabe) appartenant au caïd du Goundâfi, et où quelques troupeaux sont remisés : c'est Talat n 'Aïci. Au-dessus de nous, il n'y a plus rien que la nudité âpre de la montagne, jusqu'au col de Tizi n Mîri. Nous allons camper là parce qu'il faut partir demain de très bonne heure pour franchir le col. Il se lève là-haut, à partir de midi, un vent d'une violence telle qu'il empêche souvent les montures d'avancer. Le *'acer* est passé depuis quelque temps, quand nous plantons notre tente, car notre marche a été pénible et lente.

Nous sommes à peine arrivés que des femmes se présentent pour se faire soigner ; comme nous demandons avec étonnement d'où elles peuvent venir dans ce désert, on nous apprend qu'elles ont marché derrière nous depuis Taferr'oust pour nous rejoindre. Il faut bien leur donner satisfaction : elles repartent et nous restons seuls au *'azîb*, dans le silence effrayant des hautes altitudes. Nous devons être en effet presque à deux mille mètres de hauteur ; et, ce soir, au moment où nous rédigeons nos notes, bien que le campement soit établi au fond du ravin, bien que la tente soit hermétiquement fermée et que nous soyons roulés dans des couvertures de laine, nous grelottons douloureusement.

*
* *

10 Mai. — Il doit être six heures du matin lorsque nous nous mettons en marche pour gravir les quelque mille mètres qui nous séparent du col. La montée est très dure, mais il n'y a pas de précipices, bien que la pente soit fort raide. Nous sommes encore dans les schistes bleus ; comme ils s'effritent facilement, ils forment des éboulis dans lesquels la marche est très malaisée. Le chemin, tracé dans ce sol meuble, n'a pas de solidité ; il est rongé sur les bords et le passage est souvent hasardeux.

La flore est très maigre ; une petite linaire, une sorte de *statice* à petites fleurs roses, cette dernière plante surtout avec ses touffes blanchâtres et ligneuses, donnent son cachet au paysage ; enfin des touffes nombreuses de grami-

nées déjà défleuries constellent çà et là les pentes sombres de la montagne.

Nous dépassons la limite des éboulis et nous sommes maintenant dans les crêtes des schistes redressés : le chemin devient alors plus pénible et le froid est très vif. Plus nous approchons du sommet, plus la montée devient difficile pour nos mulets : nous sommes obligés de les alléger de la moitié de leur charge que nous laissons en route pour venir les reprendre du sommet. Mais le chemin est tellement étroit et le précipice si vertigineux, que cette opération de déchargement exige de la part de nos muletiers beaucoup d'adresse ; peut-être n'y parviendraient-ils pas, s'ils n'avaient l'assistance des deux guides que le caïd nous a donnés et qui, habitués à la montagne, montrent plus de sang-froid que nos hommes.

Dans les interstices des rochers pousse une petite légumineuse jaune, une grêle alsinée blanche, une véronique bleue, une belle composée naine et enfin l'arbre que les Chleûh' appellent *iqqi* et qui ressemble au thuya.

Cet arbre est le *Juniperus thurifera* L., tandis que le véritable thuya, qui se nomme aussi en arabe *'ar'âr*, est en chelh'a *imijjed ou qedrân*, et n'est autre que le *Callitris quadrivalvis* D. C. Mais on désigne aussi en arabe, sous le nom de *'ar'âr* des espèces voisines, comme le *Juniperus oxycedrus* L. et le *Juniperus phœnicea* L., qui se trouve sur les pentes inférieures de l'Atlas. On sait combien ces espèces sont difficiles à distinguer, souvent même pour des botanistes exercés. L'*iqqi* n'apparaît que presque en

haut de la chaîne, c'est-à-dire à plus de deux mille mètres, mais il ne monte pas jusqu'aux crêtes, et forme de petites colonies sur les flancs. Ball y voit avec raison des restes d'anciennes forêts (1).

Depuis combien d'années, combien de siècles peut-être, poursuivent-ils leur songe hautain, les vieux thuyas penchés au bord des abîmes ? Ils ne sont plus que quelques-uns, nul jeune arbre ne grandit autour d'eux. Témoins invaincus des antiques forêts qui revêtaient l'Atlas ils restent pensifs dans leur sombre verdure. Un jour d'hiver le dernier d'entre eux tombera sur les pentes vierges et se couchera dans la neige, comme dans son tombeau un preux des anciens temps dont la race est éteinte.

Alors le front de l'Atlas sera chauve comme celui de tant de monts du Nord africain. Presque partout la forêt berbère se meurt : observez sa lisière, elle est morne et sans vie, aucune jeune végétation n'y foisonne. Les arbres y vieillissent et y tombent, abandonnant le sol aux ardeurs du soleil, et la forêt ressemble à ces campagnes que les fils de paysans ont désertées pour la ville et où il n'y a plus que des vieux.

Le pasteur, le bûcheron, le laboureur, et peut-être quelque lent changement du climat, conspirent à dénuder la terre africaine. L'homme seul pourrait refaire ce que l'homme a détruit et même lutter contre le climat. C'est l'honneur de quelques vieux Africains de l'avoir tenté çà et là jadis et d'y avoir réussi. Mais qui donc se flatterait

(1) Ball, *Spic. fl. mar.*, p. 671.

aujourd'hui d'échapper à notre fièvre de jouissance pour préparer obscurément l'avenir ?

En face de nous, dans le Sud, se trouve le Jbel Ouijeddan qui nous sépare du Soûs ; sa pente est raide et sa crête rectiligne, ses flancs sont couverts d'une essence qui, de loin, semble être le *belloût* ou « chêne à glands doux », tandis qu'il n'y a pas un seul de ces arbres sur la montagne que nous avons gravie. Sans doute il y a à cela des raisons dont la détermination relève de l'étude géologique et géographique : le pays semble ainsi divisé en deux parties, dont chacune a probablement une flore spéciale, côté du Soûs, côté du H'oûz.

Nous sommes maintenant tout près du col et dans quelques instants nous pourrons découvrir les plaines du H'oûz. Nos deux guides chleûh' sont contents ; leur responsabilité vis-à-vis du caïd est dégagée, puisque la caravane arrive au sommet sans encombre. On s'enivre d'air, de lumière et d'espace dans la pureté de l'atmosphère. Le froid est très vif, aucun bourdonnement de mouches, aucun vol d'oiseaux ne troublent la solitude des cimes ; la vie est presque entièrement retirée de ces hauteurs. On nous dit pourtant que la montagne donne abri à des bandes d'*aoudâd :* il faut entendre par ce mot le mouflon à manchettes, *Ovis tragelaphus* Desm., une des bêtes les plus gracieuses de l'Afrique du Nord (1).

Les schistes siluriens forment les dernières crêtes de la

(1) Cf. de Foucauld, *Reconn.*, p. 96.

montagne, mais un peu avant d'arriver au sommet, il y a sur le flanc sud quelques rares petits pointements de roches éruptives et des porphyres pétro-siliceux permiens. Encore quelques pas sur ces roches et nous arrivons enfin dans le col, au milieu duquel se trouve un tas de pierres sacrées ou kerkoûr, qui est dédié à Sidi Ah'med ou Moûça, le patron des gens du Soûs. Ce sont eux qui l'élèvent, le grossissent un peu plus chaque fois, lorsque leurs caravanes franchissent ce passage difficile pour retourner dans leur pays d'origine.

Nous avons parlé ailleurs des sentiments qui agitent le primitif dans la traversée des hautes montagnes et du geste sacré qu'ils lui dictent. Nous n'échappons pas à ces mystérieuses influences : la voix même, à ces hauteurs, semble mourir religieusement dans le silence et l'espace, comme s'éteint dans l'immensité de la cathédrale la prière qu'un prêtre élève devant l'autel. La lumière des sommets, blanche et flottante, et qui ne laisse d'ombre nulle part, éclaire et purifie la conscience de l'homme. Séparé du monde, il se sent meilleur ; entouré du péril, isolé dans l'espace, il fléchit son orgueil, et son âme incertaine cherche un appui dans l'invisible.

Une déception nous attend quand nous jetons les yeux autour de nous : nous ne voyons qu'un brouillard épais qui nous cache le bas de la montagne et le reste du pays tout entier. Il se condense à un millier de mètres au-dessous de nous en cumulus floconneux et l'on dirait que toute la contrée a été soigneusement ensevelie dans une ouate molle et

argentée. Certes, ce spectacle est splendide et un artiste s'en contenterait, mais les instincts de l'observation nous aiguillonnent et nous regrettons amèrement de ne pas voir se dérouler sous nos yeux la carte immense du H'oûz de Marrâkech.

Tizi n Mîri est, parmi tous les cols praticables qui conduisent dans le Soûs, un des plus malaisés à franchir à cause de sa grande hauteur (pl. XX, fig. 39) et de l'étroitesse des chemins. Au Glaoui, au Bibaoun, les chameaux peuvent passer, mais ici les mulets eux-mêmes ont beaucoup de mal à monter et à descendre les pentes escarpées de l'Atlas. Toutes nos bêtes, sans exception, furent estropiées dans ce voyage et, à notre arrivée à Mogador, nous fûmes obligés de nous en défaire pour en acheter d'autres. Pour nous consoler, on nous dit que le caïd du Goundâfi qui eut quelquefois la fantaisie de se rendre à Amismiz en franchissant le col de Tizi n Mîri, n'a jamais suivi ce chemin sans y perdre une bête.

En regardant vers le sud nous voyons le Jbel Ouijeddan et à gauche le Jbel Ouanoukrin, la plus haute montagne de toute la région, celle sur laquelle les neiges restent éternellement, même par les plus grandes chaleurs : c'est là que pendant l'été on va chercher la neige, qu'en grande hâte on rapporte à Marrâkech pour rafraîchir le sultan et quelques grands personnages.

Par delà la crête du Jbel Ouijeddan, on aperçoit les sommets bleuâtres des montagnes des Souktâna ; et, en regardant vers le nord, nous voyons à notre gauche les cols de Tizi n Ouddif et Tizi n Slit ; ce sont avec Tizi n Mîri, les



Fig. 39. — Tizi n Miri est un des cols les plus élevés de la chaîne du Haut Atlas (p. 148).



Fig. 40. — Ici commence l'oued Anoug[illegible] dont nous allons suivre la vallée (p. 152).

trois cols les plus élevés et les plus difficiles de la chaîne du Haut-Atlas. La photographie que nous prenons de l'endroit où nous sommes, montre le kerkoûr de Sîdi Ah'med ou Moûça, Tizi n Ouaddif et Tizi n Slit, ce dernier à gauche et seulement en partie. Elle laisse voir quelques plaques de neige çà et là.

Nous nous occupons à recueillir des échantillons des différentes plantes, bien médiocres pour la plupart, qui composent la florule de Tizi n Mîri. Nous rappelons que d'après les déterminations de Thomson, nous serions ici à plus de trois mille mètres d'altitude (1). Voici quelle est la composition de cette florule : *Alyssum atlanticum* Desf. — *Veronica cuneifolia* Der., var. *atlantica* Ball (le type est d'Orient, la variété est marocaine) — *Linaria Broussoneti*, Chev. — *Erysimum grandiflorum* B. et R. — *Chrysanthemum gayanum* Cosson — *Medicago suffruticosa* Ram. — *Chrysanthemum catananche* Ball — *Linaria arvensis* Desf. — *Saxifraga globulifera* Desf. — *Bellis cœrulescens* Cosson (2). On remarquera que ces plantes n'ont aucun caractère alpin.

La petite caravane se rassemble dans le col, il nous faut maintenant envoyer chercher à trois cents ou quatre cents mètres en contre-bas, les demi-charges de mules que nous y avons laissées. Pendant ce temps Si Bou Médiène entreprend de faire l'ascension de la cime qui est à notre droite ;

(1) THOMSON, *Trav. in Atl. and South Morocco.*

(2) La détermination de ces plantes a été faite sur nos échantillons par M. Battandier, le botaniste algérien bien connu.

nous voudrions bien le suivre, mais cette escalade ne présente pour nous qu'un mince intérêt, car il n'est pas à croire que le point de vue que l'on a de là-haut soit beaucoup plus intéressant que celui que nous avons d'ici. Et puis, pour tout dire, la fatigue nous a terrassés et nous sentons le besoin de nous reposer un peu, enveloppés dans des couvertures, car le froid est intense: les plaques de neige commencent à quelques mètres au-dessus de nous. Quant à Si Bou Médiène il tient à faire cette ascension *'ala Sidi Cho'aïb Abi Madian*, c'est-à-dire en l'honneur du grand saint tlemcénien dont il porte le nom.

Nos deux guides chleûh' nous quittent, car la crête est la limite de leur tribu; dans la tribu voisine, avec laquelle ils sont en conflit aigu, ils seraient beaucoup moins en sûreté que nous : nous ne compterons donc plus que sur nous-mêmes. Il est grand temps de partir, car le brouillard monte petit à petit et menace de nous envahir sous peu, ce qui rendrait toute descente impossible et nous obligerait à camper dans ce lieu inhospitalier. Un de nos muletiers ne nous a pas rejoint ; il est encore très loin, mais il nous fait signe qu'il faut partir et qu'il nous rejoindra, car il est moins chargé que nous et, d'autre part, le gros de notre convoi, plus encombré, marche très lentement, surtout à la descente.

Nous abandonnons donc dans le col la demi-charge qu'il doit reprendre en passant et nous commençons à descendre l'Atlas; cette descente est plus malaisée encore que la montée. Les pointements de roches porphyriques recommencent, semblables à ceux de l'autre côté de la montagne, mais beaucoup plus nombreux; la flore devient plus riche,

et nous retrouvons presque toutes les espèces du sommet, mais mieux développées.

La fraîcheur de ce flanc de la montagne contraste avec l'aridité des pentes que nous avons gravies. De tous côtés, sur les falaises escarpées qui nous entourent, les eaux tombent en cascades qui ont parfois plusieurs centaines de mètres, puis se forment en ravins réguliers. Nous côtoyons l'un de ces ruisseaux dans lequel flottent des renoncules blanches; leurs feuilles sont pleines de petits mollusques du genre des Melanopsis. Si j'avais connu à cette époque mon savant ami M. Pallary, quelles belles récoltes j'aurais faites pour lui ! A travers les eaux limpides j'aperçois les pierres qui forment le lit du ruisseau criblées d'ancyles : comme tout cela eût fait ma joie aussi, il y a quelque douze ans, alors que, fervent adepte de la malacologie, je soumettais mes récoltes aux Bourguignat et aux Locard ! Ils y eussent certainement trouvé à baptiser une demi-douzaine d'espèces nouvelles.

La flore se compose de plantes un peu moins maigres et parmi lesquelles les plus nombreuses sont : *Ranunculus bulbosus* L. — *Saxifraga globulifera* Desf. — *Cerastium arvense* L. — *Myosotis hispida* Schlecht. — *Geranium malvæflorum* B. et R.

Voici Tazegga, que du col nous apercevions toute petite sous nos pieds ; c'est le village le plus élevé de la région, car il doit être situé à près de deux mille mètres de hauteur ; un groupe de pauvres maisons à terrasses, quelques maigres cultures entretenues avec acharnement

sur les lambeaux d'humus que les habitants arrivent à soustraire au ravinement des eaux dans les creux de la montagne, quelques noyers étiolés qui étalent sur la nudité des roches leurs verdures jaunâtres, voilà Tazegga.

Ici commence l'Oued Anougg[ou]al dont nous allons suivre la vallée (pl. XX, fig. 40) pour redescendre dans le H'oûz de Marrâkech : mais notre fatigue est telle, que malgré la longueur de l'étape qui nous reste à parcourir nous décidons, après avoir descendu encore une centaine de mètres, de rester quelque temps ici : nous devons être à peu près au d'ohor. De Tazegga, qui est maintenant au-dessus de nous, l'eau dévale de tous côtés avec fracas et les rochers déserts se renvoient sans fin son grondement.

Le brouillard qui nous cachait le fond de la vallée s'est élevé, et, porté par un vent frais, il envahit les hauteurs de la montagne (fig. 40). Le col est devenu maintenant infranchissable, parce qu'il n'est plus possible d'y retrouver le chemin, sans compter que la violence du vent y est quelquefois dangereuse pour les caravanes. On ne peut donc le passer que le matin, et à cause de cela, il faut coucher soit à Tazegga, soit à Talat n 'Aïci, selon que l'on vient du nord ou du sud, et partir de bon matin.

A côté de nous coule l'eau claire qu'alimentent les neiges virginales; sur le sol frais, s'étale une flore bien connue, des pissenlits, des *Cerinthe*, des lamiers blancs et l'*Iris Germanica* L., que l'on cultive dans la vallée de l'Anougg[ou]al. On la plante en longues bordures, presque de petites haies, aux abords des villages et l'on en va vendre les



racines à Marrâkech, où le commerce européen les achète pour la parfumerie.

*
* *

Il faut nous arracher à cette halte reposante pour descendre la vallée de l'Oued Anougg^{ou}al, qui coule entre les amoncellements énormes des schistes verdâtres et satinés du silurien inférieur et sous l'humide berceau des noyers séculaires. Le noyer donne au paysage son caractère et aux habitants leur richesse (1). Presque absent de l'Algérie et de la Tunisie, il abonde dans l'Atlas. On exporte non seulement les noix, mais aussi l'écorce de la racine du noyer, qui fournit le bois dont on fait le cure-dent orthodoxe désigné en arabe sous le nom de *souâk*.

Les noyers de l'Anougg^{ou}al, au rebours de ceux du Goundâfi, qui sont maigres et jaunâtres, sont d'une venue puissante et forment dans le fond de la vallée une forêt continue, au milieu de laquelle le torrent bruit éternellement. Entre les troncs énormes des arbres, ses eaux décrivent de continuels méandres, sans cesse rejetées d'une rive à l'autre par l'obstacle des rochers gigantesques. Sur ceux-ci s'étalent les rouges capitules d'un splendide souci du groupe du *Calendula suffruticosa* Vahl., un groupe difficile dans lequel mes connaissances de botaniste ne m'ont jamais permis de me reconnaître. Puis voici de nouveau le cytise visqueux qui était si abondant à Taferr'oust.

(1) Cf. de Foucauld, *Reconn.*, p. 80.

Le voyage à cheval est pénible sous ces noyers, dont les branches basses forcent à chaque instant le cavalier à se plier en deux. Il prend des notes, il ne voit pas les branches à temps et il manque de tomber ; cela arrive enfin, et pour la même raison que l'astronome de la fable : il est jeté à terre par une grosse branche horizontale pendant qu'il regardait au loin. Aussitôt tous s'écrient : *La bâs*, afin d'écarter tout ce qui pourrait arriver de dangereux ; je n'ai rien, j'en suis quitte pour remonter à cheval et je suis repris par le charme du paysage.

Au fond de l'interminable vallée, que surplombent, entre les escarpements, des masses imposantes de roches vertes et noires, sous les noyers embaumés de l'odeur des noix vertes, l'oued écume, sursaute et croule parmi d'énormes cailloux. Ses rives sont tapissées d'une verdure où dominent les *Cerinthe*, les caille-lait, les pissenlits ; délicatement, les plantes se penchent vers l'eau et fleurissent en paix dans le bouillonnement du torrent.

Cette descente des pentes septentrionales de l'Atlas contraste vivement avec notre montée du Goundâfi par Tagadirt el Boûr. C'est toujours le même amoncellement sévère de roches et même celles-ci sont encore plus escarpées mais c'est plus frais, la végétation est plus drue et le chemin en paraît moins pénible.

L'amandier est ici beaucoup moins abondant qu'il ne l'était là-bas : il est l'arbre dominant du Goundâfi, mais le noyer est l'arbre de l'Anougg^{ou}al. Les dechra se succèdent maintenant nombreuses : voici Kettsou et à droite Tama-

ïlou. La vallée s'élargit et montre l'épanouissement d'une abondante végétation ; les noyers nous empêchent de voir les habitations, mais les orties et les jusquiames, ces plantes qui ne quittent pas l'homme, nous les annoncent de loin ; la jusquiame est appelée ici *taïliloût* et est employée par les indigènes pour soigner les maladies d'yeux.

Nous traversons la dechra de Tizi Ouçoul auprès de laquelle se trouve celle de Tizi n Ouari. L'arrivée à l'improviste d'un chrétien jette les habitants dans une stupéfaction dont ils ne sont remis que lorsque nous sommes passés, car nous nous hâtons un peu devant ce groupe d'habitants et devant le village des Aït Merzoug qui est en face.

La vallée par ici s'élargit derechef, la verdure augmente encore et les innombrables détours de l'oued sont marqués par une ligne ininterrompue de saules à feuillages tendres : il y en a dans le lit du torrent, depuis Tazegga même ; le saule en chelh'a s'appelle *tanmacht*.

Voici maintenant de grands pointements de roches porphyriques quartzifères roses semblables à celles du sommet de la montagne ; c'est du permien, aligné du sud au nord dans la direction des plis hercyniens, et dont les couleurs vives donnent au paysage un aspect singulier. Tazouda s'élève dans les schisteux bleus siluriens, puis nous entrons dans une partie de la vallée qui est couverte de prairies : nous apprenons avec surprise que ces prairies sont pour la plus grande partie artificielles. Les Guedmîoua, sur le territoire desquels nous sommes en ce moment, les sèment et même les irriguent avec art et les moissonnent avec soin.

On conserve la semence pour maintenir leur composition toujours semblable : nous recueillons pour l'instruction éventuelle de nos agronomes africains les cinq espèces qui forment presque exclusivement ces prairies, ce sont : *Poa bulbosa* L. — *Hordeum murinum* L. — *Bromus tectorum* L. — *Bromus matritensis* L. et un *Lolium* qui ne peut être déterminé parce que nous l'avons perdu en chemin : il domine dans quelques prairies.

Ces prairies s'étendent maintenant dans la vallée à l'exclusion de toute autre culture, au point que l'on n'a même pas ménagé de place pour le chemin. On fait route dans le lit de la rivière elle-même, comme on peut, les pieds dans l'eau, parmi les saules et les frênes qui poussent partout dans cette vallée où l'eau suinte de toute part.

Le gros village d'Imi n Tala est situé au-dessus de la vallée, au pied d'une grande roche rouge : devant lui on distingue une autre roche d'un rouge vif que je n'ai pas rencontrée jusqu'ici sur mon chemin. Au-dessus s'étagent des jardins ; on me dit qu'il s'y trouve des vestiges de constructions anciennes, à l'endroit dit *Qoudiat en Ns'âra*, tout à côté du village : comme l'indique cette appellation, qui signifie « la colline des chrétiens », c'est à eux qu'on fait remonter ces ruines.

Il y a là un amoncellement de pierres qui semblent taillées et il paraît aujourd'hui si extraordinaire aux indigènes que l'on puisse tailler des pierres qu'ils ne manquent pas d'attribuer cette œuvre aux chrétiens. D'autre part, nous déduisons de plusieurs informations, qu'il y a aux environs

d'Imi n Tala de nombreux abris sous roche : nous n'avons pas le temps malheureusement d'aller voir tout cela de près.

Aux frênes, qui ont fait leur apparition depuis Tizi Ouçoul se joint maintenant l'olivier, qui va devenir de plus en plus abondant jusqu'au pied de la montagne. C'est un paysage inoubliable que cette belle vallée où la verdure sombre de l'olivier, la verdure tendre du noyer et la verdure glauque et légère du frêne se marient à celle des pelouses somptueuses que forment les prairies artificielles, bordées de rangées de pierres blanches.

Pataugeant toujours dans le lit de la rivière, nous dépassons la dechra d'Aït Merzoug, la deuxième de ce nom dans notre itinéraire d'aujourd'hui, puis celle d'Infaï, toujours dans les schistes bleus et dans les roches rouges d'Imi n Tala. Voici maintenant qu'apparaît le chêne à glands doux, *Quercus ballotta* L., qui est très abondant et le *Juniperus oxycedrus*, L., ainsi que le *Juniperus phœnicea* L., que les Berbères appellent aussi *ammèch* et qui est très commun. Ces deux conifères sont communs dans tous les massifs montagneux de la Berbérie, mais le *Juniperus thurifera* L., que nous avons rencontré dans les hautes altitudes, est beaucoup plus rare dans l'Afrique du Nord. Quand au chêne ballotte, si répandu dans certaines autres parties de ce pays, il est ici relativement rare. Ball voit encore dans sa présence un reste de forêts détruites par les habitants (1).

(1) Ball, *Spic. fl. mar.*, p. 667.

Enfin, à la dechra de Timizar, nous quittons le lit de la rivière et nous montons le long de la rive droite, car nous allons nous engager dans la montagne pour gagner Amismiz, parce que la vallée est pleine de cultures et que l'oued ne peut pas servir de chemin, à cause de la profondeur de son eau et de la nature de son lit. Le *'ac'r* est passé depuis longtemps, lorsque nous sommes à la belle et grande dechra d'Aït H'amd qui étage de riches cultures le long de la montagne. La flore a pris maintenant un aspect qui nous est plus familier; le lentisque, les cistes, le *h'elh'âl* ou *Lavandula Stoechas* L., le baguenaudier se mélangent constamment ; ce dernier arbrisseau est caractéristique du pied de l'Atlas.

Enfin, la plaine de Marrâkech, que nous avons déjà aperçue deux ou trois fois, se découvre tout entière à nos yeux et le soleil, qui va se cacher, y projette à travers les nuages de larges taches jaunâtres. Les Jbîlêt bornent l'horizon; Amismiz nous apparaît, assise sur la rive droite de l'oued, avec ses maisons en terre et son minaret. Tout autour, au loin, s'étendent les tapis jaunes et verts des moissons, qui alternent avec les carrés sombres des jardins, au milieu desquels l'oued se déroule comme un ruban d'argent.

Il s'appelle ici l'Oued Amismiz, car les rivières dans le Nord de l'Afrique changent de nom à chaque instant, et particulièrement chaque fois qu'elles reçoivent un affluent nouveau. Les indigènes n'ont pas encore la conception théorique et vraisemblablement très fausse que nous nous faisons du fleuve avec ses affluents et avec son « bassin ».

Il est intéressant de noter que les derniers résultats de la géologie tendent à détruire cette construction schématique du régime des eaux dans un pays.

De plus, pour les indigènes, la rivière, la montagne qui la borde, le village qui est assis sur sa rive, la tribu qu'elle traverse portent souvent le même nom et le plus souvent, ce nom est celui de la tribu : l'homme nomme la collectivité à laquelle il appartient avant de nommer les accidents du terrain. La géométrie des primitifs est ethnique et non physique ; ils ne connaissent que la géographie humaine des Ratzel et des Jean Brunhes. Ce n'est que peu à peu, avec beaucoup de difficultés, que la notion des formes du terrain se constitue chez eux indépendamment des conceptions sociales.

La plaine est encore montueuse ; toutefois nous devrions voir Marrâkech, et, si nous ne distinguons pas la tache sombre de sa palmeraie, c'est qu'elle est embrasée par les derniers feux du soleil, en face de nous. Cependant notre route s'allonge indéfiniment parmi les schistes roses et blancs, parmi les touffes visqueuses des cistes et les fleurs bleuâtres des lavandes, dont il y a de véritables champs.

Voici enfin le kerkoûr de Sidi H'ac'eïn ou Mça'oûd, le saint patron du pays, puis nous descendons les dernières pentes du chemin qui va nous mener à Amismiz, à la ville d'Amismiz ! La dernière descente se fait parmi des couches marneuses et calcaires, inclinées vers le nord-est à quarante-cinq degrés et probablement appuyées sur les schistes

bleus. Nous passons devant quelques abris sous roches, et voici Tafigguert, dechra toute voisine d'Amismiz. C'est ainsi que nous quittons la *khela* dans laquelle nous marchions depuis une heure pour entrer dans les cultures. Le soleil se couche et nous avons juste le temps de revoir au loin la Koutoubiya de Marrâkech : le *mag'reb* est presque passé, nous entrons dans Amismiz.

Ces jours-ci nous couchions sous la tente, ce soir dans la maison : nous sommes dans un autre monde ; hier les montagnards belliqueux, aujourd'hui les citadins paisibles. En haut, les vieux thuyas veillent, étirant leurs ramures sombres sous le vent glacé des cimes de l'Atlas.

VI

LES FILLES DE SIDI RAHHAL

4 Octobre (1). — Ce matin, nous avons quitté Tames'loh't pour nous rendre à la zaouia de Sidi Rah'h'âl, mais sans repasser par Marrâkech : cet itinéraire inusité déroute nos hommes et ils éprouvent de la difficulté à reconnaître leur route. Après avoir marché quelque temps vers l'Atlas, nous passons devant la gorge de Tah'ennaout, puis nous nous dirigeons vers Ar'mât ; mais nos guides perdent leur chemin, nous nous égarons et enfin, après beaucoup de détours, nous venons camper au village de Bou Ioûmeïn. Ce village appartenait naguère aux Mesfîoua, mais il est devenu, depuis un an, l'un de ces innombrables apanages qu'El Mnebbhi a arrachés de tous côtés à la faiblesse de son sultan.

Il fut dans la destinée des Mesfîoua d'être perpétuellement ballottés entre diverses dominations : leur situation

(1) Voyage effectué en 1902.

entre les montagnards mal soumis de l'Atlas et le Makhzen de Marrâkech en faisait perpétuellement l'objet des efforts de chaque parti. D'ailleurs turbulents, les Mesfîoua ont longtemps défendu leur indépendance (1), et leurs guerriers sont toujours aussi redoutés que leur territoire est convoité.

5 Octobre.— Aujourd'hui encore notre marche est incertaine, car aucun de nous ne sait le chemin ; un homme originaire de l'endroit où nous avons campé, et qui nous accompagne, ne paraît pas lui-même s'y reconnaître beaucoup mieux. Il faut dire à son excuse que ses hésitations ne viennent pas seulement de son ignorance. Dans beaucoup de tribus, on a l'habitude, en travaillant la terre, de labourer non seulement les champs, mais aussi les sentiers qui les traversent, en sorte que les chemins changent tous les ans suivant la limite des diverses cultures et que ce sont les voyageurs eux-mêmes qui tracent peu à peu leur chemin. Les Mesfîoua, les H'âh'a agissent ainsi, mais d'autres tribus, par exemple celles des Chiâd'ma, respectent au contraire les chemins, même les plus petits.

On aurait tort de croire pour cela que les routes marocaines ont été tracées à l'intention des voyageurs : il faut dire que c'est parce que les voyageurs marchent fréquemment dans la même direction que les chemins se sont tracés peu à peu. Les voies établies de propos délibéré sont

(1) P. ex., Ez Ziani, *El Tordjemân*, édit. Houdas, p. 139.

extrêmement rares ; dans les pays primitifs, la fonction crée tout d'abord l'organe. C'est en ce sens qu'il faut comprendre la signification du mot arabe *t'rîq* qui signifie « chemin », puisque ce mot a grammaticalement le sens de « frappé », c'est-à-dire, dans le cas présent, « piétiné ».

Dans cette longue journée, où nous faisons à peine vingt-quatre ou vingt-cinq kilomètres en huit heures, le paysage est constamment le même : au sud, les crêtes dentelées du Haut-Atlas paraissent comprendre les sommets les plus élevés de la région. Cependant, à un certain moment, nous en apercevons d'autres, au loin dans l'est, qui semblent presque aussi hauts. N'étant pas géographe nous n'avons pas à prendre parti dans les discussions ardues qui ont été soulevées touchant ces sommets : le plus haut serait celui d'une montagne nommée « Miltsin » par Washington, mais que les géographes ne peuvent plus retrouver (1) ! Au nord, nous avons toujours l'éternelle Koutoubiya, autour de laquelle nous tournons depuis deux jours et les Jbîlêt qui découpent à l'horizon leurs petites sierras.

Pendant cette étape difficile, nous avons coupé non seulement l'Oued Icîl, l'Oued Ourîka et la sâguia du sultan, puis l'Oued Mesfîoua, mais encore d'autres rivières dont nos

(1) M. de Flotte de Roquevaire pense avoir enfin retrouvé ce colosse insaisissable ; ce n'est pas le plus élevé du Haut-Atlas, il n'arrive qu'au deuxième rang et notre auteur ne lui assigne que 3.937 mètres, le point culminant (Toukbal) ayant 4.179 mètres. (*Cinq mois de triangul. au Maroc*, pp. 50-52.)

cartes ne portent pas le nom. Toutes ont un caractère commun ; leur lit est large, très peu profond, tapissé d'énormes galets et ne contient presque pas d'eau. Cette sécheresse s'explique non seulement parce que nous sommes à l'arrière-saison, mais encore parce que toute l'eau de ces rivières est captée à leur sortie de la montagne par des canaux qui irriguent en tout sens le territoire des Mesfîoua.

Ces canaux rendent le voyage fort pénible par les mauvais temps, car ils sont souvent difficiles à franchir. Le bord en est abrupt et caché par la végétation, l'eau est parfois profonde et le fond toujours très boueux, en sorte que le passage des mulets chargés est malaisé. Parfois un petit pont en fascines de bois est jeté sur ces sâguia : sécurité trompeuse ! Il est rare qu'il ne soit pas plus prudent de traverser l'eau à côté du pont que de passer sur celui-ci, car sa solidité n'est qu'apparente et de larges trous s'y dissimulent çà et là, qui sont très dangereux pour les bêtes.

Nous traversons de ces canaux toute la journée : de tous côtés leurs sinuosités vont fécondant la plaine qui est formée d'une terre d'alluvions excellente ; son seul défaut est de contenir de gros galets arrachés à la montagne. Les indigènes traduisent le caractère de ces campagnes et expliquent leur fécondité par le proverbe : *Ej jbel iba"ar ou lout'â izebbel*, mot à mot : « la montagne fiente et la plaine s'engraisse (se fume) », c'est-à-dire : « le meilleur des terres de la montagne vient fertiliser la plaine ».

Non seulement la belle plaine des Mesfîoua est abondamment irriguée, mais encore elle jouit d'un climat plus humide

que les régions situées au nord, à cause des hautes cimes de l'Atlas qui condensent en nuages fertilisants l'humidité des vents du nord ou du nord-ouest. Malgré cela, les saignées que font les canaux aux rivières sont si nombreuses qu'elles les mettent presque à sec et ne leur laissent guère d'eau qu'en plein hiver, et surtout à l'époque des grandes fontes de neige.

A plusieurs reprises nous voyons des groupes de tentes venant de la tribu des Reh'âmna qui, chassés hors de chez eux par la sécheresse et la rareté des pâturages, sont venus planter là leurs maisons de poil, dans des terrains de vaine pâture dont ils ont la jouissance traditionnelle chez les Mesfîoua (1).

Ces tentes attirent l'attention du voyageur parce que les Mesfîoua sont essentiellement des sédentaires. Nous sommes en pays chelh'; l'on ne parle ici que le berbère et les habitations sont des maisons en terre battue, couvertes en chaume, avec quelques cabanes ressemblant à des gourbis. Ces gens des Rehâ'mna appartiennent à des fractions arabisées de cette grande peuplade, fraction dont les femmes ont l'habitude de s'habiller avec du *khent* ou cotonnade bleue indienne.

Les vêtements de khent, de couleur sombre, contrastent avec les vêtements des femmes des Mesfîoua : tant qu'elles sont jeunes filles, celles-ci revêtent l' *izâr* blanc, et, lorsqu'elles sont femmes, elles s'habillent d'un *h'aïk* qui est

(1) *Contrà*, QUEDENFELDT, *Div. et répart. des Berb. du Maroc*, trad. Simon, p. 100.

blanc aussi. Leur izâr est généralement d'une mauvaise cotonnade ou cretonne de basse qualité, qui se plaque sur le corps à la moindre pluie et dessine alors les formes des Mesfîouiya de la façon la moins décente. Le *h'âïk*, plus épais et moins misérable, se porte comme l'izâr, suivant une mode que nous décrirons, mais au lieu de le faire passer sur la tête, on le retient à la taille par une ceinture, de manière qu'en retombant par derrière il forme avec le pan de devant une sorte de jupe (1).

L'habillement des hommes est ici très simple ; il ne se compose que du *h'âïk*. Lorsqu'il fait chaud, comme maintenant, ils laissent souvent à découvert la moitié de la partie supérieure du corps et, pendant le travail, tout le corps jusqu'à la ceinture : le Mesfîoui empêche alors le h'âïk de tomber, en accrochant un de ses plis à la courroie de sa *chekâra* (sacoche) ou de sa *koummiya* (poignard), qu'il porte toutes deux en bandoulière. Il n'y a guère d'habitants dans ce pays qui se refusent le luxe d'une koummiya et quelques-unes de ces armes sont d'un fort joli travail. Le h'âïk donc est ici le vêtement général, mais on rencontre aussi quelques indigènes qui portent une *qechchâba*, vêtement en forme de chemise, fendu sur l'épaule.

En ce moment, toutes les moissons sont enlevées et dans la plaine aucune verdure ne repose les yeux, si ce n'est celle des feuilles glauques et sèches du jujubier; malgré cela le paysage n'est pas monotone, l'abondante circulation

(1) Sur l'*izâr* des femmes et surtout le *h'aïk* des hommes, v. *Merrâkech*, I, pp. 248-262.

de l'eau anime le sol encore nu ; toutes les sâguia sont bordées de joncs verts et sur les terres fraîchement labourées s'étale déjà une belle plante à fleurs bleues, à feuilles molles et larges, que les indigènes appellent *kheroua*.

Les villages sont nombreux au milieu des jardins et des bois d'oliviers : il y a aussi des bosquets de trembles, dont le feuillage frémit sous la brise tiède qui souffle aujourd'hui. Le beau temps nous favorise, car l'automne est la plus belle saison pour voyager ici, de même que dans toute l'Afrique du Nord.

Bien souvent nous avons été consulté par des touristes, qui voulaient savoir à quelle époque il est le plus agréable de visiter l'Algérie, ses plaines et ses montagnes, et toujours nous avons répondu qu'il fallait choisir l'automne. Mais la mode en décide autrement et le grand « chic » veut que l'on ne fasse en Algérie qu'une courte apparition entre le départ de Nice et l'arrivée à Paris, dans la course folle d'une automobile.

Un observateur attentif ne manque pas de noter dans la végétation des Mesfîoua la présence de très nombreux mûriers ; malgré l'écrasante concurrence de l'Europe, la soie reste une des industries locales ; on l'envoie à certains tisserands de Marrâkech qui en fabriquent surtout des *sebniya* (foulards). Bien souvent on a essayé en Algérie de faire revivre cette industrie, jadis florissante en maints endroits : l'un d'eux s'appelle encore Bou'Aloûfa, dans le douar-commune de Mazouna (Renault) ; or, *'aloûfa* en arabe, c'est la « graine de ver à soie ». Peut-être une résurrection de la sériciculture pourra-t-elle plus tard être tentée ici...

Nous remarquons sur notre chemin la présence de nombreux *kerkoûr*; l'usage des pierres dans les monuments religieux, sur lequel nous nous sommes jadis longuement étendu (1) est très répandu dans cette région. Vers le milieu de la journée nous avons trouvé au milieu de notre chemin une *h'aouît'a* (2) construite en gros galets : au milieu était placé un galet plus grand que les autres et formé d'une roche polie; sa silhouette bizarre rappelait vaguement la forme humaine. Tout autour étaient des pierres, des nouets d'étoffes, des floches de laine, des morceaux de bois; une amulette contenue dans un sachet de cuir était passée autour de la pierre du milieu. Sans doute nous aurions trouvé ici matière à quelque étude intéressante, mais nous sommes malheureusement un peu pressés d'arriver à Sidi Rah'h'âl (3).

Le grand saint des Mesfîoua est Sidi 'Abdallâh R'iyâts, près duquel nous sommes passés vers huit heures du matin : il est surtout réputé comme protecteur contre le Makhzen et on dit de lui : *Mesfîoua fe d dellâla, — ou Sidi R'iyâts gâl lâla*, c'est-à-dire : « le Makhzen veut mettre les Mesfîoua aux enchères, mais Sîdi R'iyâts a dit non ».

Ce proverbe fait allusion aux surenchères des candidats au caïdat, qui achètent tour à tour du Makhzen le commandement des Mesfîoua : on le répète comme une sorte de

(1) V. *Merrâkech*, I, pp. 56, 108.

(2) V. *infrà*, chap. xv.

(3) Ce type de sanctuaire est à rapprocher de celui que nous étudions, *infrà*, chap. xiii.

consolation verbale pour les vicissitudes par lesquelles passe cette malheureuse et courageuse tribu dont les habitants, pris individuellement, nous ont semblé tolérants, doux, serviables et hospitaliers.

*
* *

6 Octobre. — Nous partons pour Sidi Rah'h'âl à deux heures trois quarts : la zaouia de ce nom n'est qu'à dix-huit kilomètres environ d'ici, et c'est un des objets de notre voyage qui nous attirent le plus. L'année dernière, dans les 'Abda, nous avions recueilli de la bouche d'une femme de cette zaouia, qui était de passage par là, les informations les plus singulières. On savait depuis longtemps que les femmes de la zaouia de Sidi Rah'h'âl étaient connues pour leur légèreté de mœurs ; mais il ressortait des renseignements de notre informatrice que ces dérèglements étaient liés pour ainsi dire à la *baraka*, c'est-à-dire à la « bénédiction » du saint : en un mot, il semblait qu'ils constituassent une pratique d'un caractère presque sacré.

Dans un opuscule paru autrefois (1), nous avions déjà relevé de pareils exemples en Algérie : nous avions mis en avant, d'une part, l'inconduite professionnelle des Ouled Nâîl, connue aujourd'hui de tous les touristes algériens qui ont fait seulement une station à Biskra, et, de l'autre, l'extraordinaire dissolution des *'azriya* de l'Aurès. Mais ces

(1) Les *Marabouts*, extr. *Rev. hist. rel.*, XL et XLI, pp. 97, 98. Le cas des *'azriya* de l'Aurès nous semble différent.

exemples étaient vagues et l'interprétation que nous suggérions n'était pas appuyée sur des preuves suffisantes; aussi on nous la reprocha durement.

Un arabisant insinua que nous avions cédé au plaisir de raconter des anecdotes graveleuses; un autre confrère s'indigna et, prétendant que nous offensions les maraboutes, se fit le défenseur de leur honneur outragé ! L'étude des faits surprenants que l'on nous avait signalés à Sidi Rah'h'âl nous offrait donc l'espoir d'étayer notre thèse et, en même temps, de nous disculper d'une accusation aussi inattendue.

Nous rejoignons rapidement la grande route de Marrâkech à Sidi Rah'h'âl et nous cheminons dans la fertile plaine des Zemrâne (pl. XXI, fig. 41). Un pli de terrain nous masque la zaouia jusqu'au dernier moment : à l'endroit précis d'où on la découvre, s'élève sur la route un énorme kerkoûr avec de belles pyramides de pierres et, tout à côté, un petit *h'aouch* (1) bâti suivant la disposition classique, en fer à cheval, avec des pierres exactement semblables à celles du kerkoûr. Ce deuxième monument apparaît, sans doute possible, comme une annexe du premier et met en évidence d'une façon remarquable les relations étroites existant entre les kerkoûr et les monuments funéraires (2).

Les misérables masures qui composent Sidi Rah'h'âl forment trois groupes : il y a d'abord la zaouia et les maisons qui l'entourent; le tombeau de Sidi Rah'h'âl se recon-

(1) V. *infrà*, chap. xv.

(2) V. *Merrâkech*, loc. cit., et *infrà*, chap. xv.



Fig. 41. — Nous rejoignons rapidement la grande route de Marràkech à Sidi Rah'h âl et nous cheminons dans la grande plaine de Zemrâne (p. 170).



Fig. 42. — Nous campons dans un bois d'oliviers à l'ombre légère des feuillages argentés (p. 171).

naît de loin à son petit toit en tuiles vertes (pl. XXII, fig. 44). Celui de Sidi Dâoûd, qui est situé à côté, est une *qoubba* ou « coupole » de la forme habituelle et blanchie à la chaux; les maisons de la zaouia, flanquées de gourbis et mélangées de huttes cylindro-coniques, sont délabrées et sales.

La deuxième agglomération est formée par la casba du caïd, amas de bâtiments dont les murs en ruines entourent d'immenses cours vides, et ne présentent aucunes défenses. Le troisième groupe d'habitations enfin est le *mellâh'*, c'est-à-dire le quartier où vivent les Juifs, dans des maisons plus riches que celles des Musulmans : cependant les abords en sont encombrés de ces tas d'immondices que l'on rencontre habituellement aux portes des quartiers juifs des villes marocaines.

Après des pourparlers assez laborieux, nous arrivons à nous soustraire à l'hospitalité du caïd : elle ne serait pour nous qu'une séquestration. Nous prenons, plutôt que nous n'obtenons, la permission de nous installer dans un charmant bois d'oliviers (pl. XXI, fig. 42), où l'ombre légère des feuillages argentés, jointe à la présence d'une eau courante et claire, entretient une fraîcheur suffisante.

Pour arriver à délier les langues, je fais porter au moqaddem, c'est-à-dire au préposé de la zaouia, une petite *ziâra*, c'est-à-dire une offrande en espèces sonnantes, et je lui laisse entrevoir l'éventualité d'un pareil cadeau à mon départ, s'il veut bien nous procurer quelques facilités d'information : la vue de l'argent le rend tout de suite aussi accueillant et aussi loquace qu'il était réservé et silencieux

à notre arrivée; il nous promet de venir nous visiter sous notre tente.

Le soir même, il tient sa promesse et, à la nuit tombée, il vient dans notre campement où nous le régalons d'un plat de couscous et de nombreuses tasses de thé; toutefois, ce n'est qu'après bien des détours et après avoir posé sur ma personne bien des questions, qu'il finit par consentir à nous raconter la légende populaire de Sidi Rah'h'âl que nous reproduisons fidèlement.

Sidi Rah'h'âl vivait à l'époque de Sidi bel 'Abbès et en même temps que les sept patrons, les seb'atou rijâl de Marrâkech. Il commença à mener une vie d'austérités dans un ermitage du Jbel Lakhd'ar: un jour il était descendu jusqu'à une source qui est au pied de la montagne et il s'apprêtait à y faire ses ablutions, lorsque sept jeunes filles, qui étaient venues puiser de l'eau, se jurèrent entre elles, pour s'amuser, de ne lui laisser prendre d'eau pour se laver qu'à la condition qu'il danserait avec elles.

Le saint, pour éviter d'en être réduit à une pareille extrémité, entièrement déshonorante pour un bon musulman, leur adressa toutes les supplications possibles ; mais elles restèrent inflexibles. Alors, Sidi Rah'h'âl consentit de satisfaire à leur exigeante fantaisie, mais à la condition qu'il ne danserait qu'après avoir fini ses ablutions.

Lorsqu'il les eut terminées, les jeunes filles lui rappelèrent sa promesse et malgré qu'il les priât de l'en délier, elles refusèrent de lui rendre sa parole. Alors le saint pria

deux *rek'a* (1) et fit à Dieu l'invocation suivante : *Hezz el qouloûb hezza, — là men biddou koull 'ezza*, c'est-à-dire : « Attendris les cœurs, ô toi entre les mains de qui est toute puissance. »

Ensuite il se relève et dit aux jeunes filles : « Je vais danser, mais pour que je danse, il faut que vous chantiez et d'abord que vous soyiez parées. » Aussitôt, il donne de ses mains un pli élégant à leurs robes et serre bien leur ceinture ; puis il bat des mains, comme on fait pour danser. A peine le claquement de ses mains avait-il retenti et à peine les jeunes filles avaient-elles ébauché les mouvements de la danse, qu'elles se sentirent enlevées avec lui dans les airs et transportées jusqu'auprès de sa *kheloua,* c'est-à-dire de son « ermitage ».

Alors il leur bâtit sept petites chambres à côté de sa cabane, et chaque chambre communiquait avec les autres par une fenêtre. Or il arriva que des pèlerins qui étaient venus le visiter à son ermitage furent surpris de trouver dans sa solitude ces jeunes filles d'une beauté merveilleuse et dont les costumes étaient élégamment portés. Ils conçurent des doutes sur la pureté de ce grand saint et ils rapportèrent cela méchamment au sultan de Marrâkech.

Le sultan qui régnait à cette époque était le « sultan noir » ; il avait pour *mchâoûri*, c'est-à-dire pour introducteur, un certain Sidi Ah'med el 'Aroûci, qu'il chargea d'aller arrêter Sidi Rah'h'âl. Le mchâoûri partit donc pour le Jbel

(1) La prière musulmane se compose de plusieurs *rek'a* ; chaque *rek'a* est un ensemble de paroles rituelles et d'attitudes réglées dans leur succession.

Lakhd'ar ; mais en approchant de la montagne, il eut une vision au cours de laquelle il aperçut le paradis même, dans lequel se trouvaient Sidi Rah'h'âl et les sept jeunes filles. Alors, au lieu de l'arrêter, il se fit ermite aussi et partagea la solitude du saint.

Le sultan noir ne voyant pas revenir son mchâoûri donna l'ordre à son premier vizir d'aller le chercher avec mille cavaliers et de le ramener de force. Lorsque Sidi Rah'h'âl et Sidi Ah'med el 'Aroûci, du haut du Jbel Lakhd'ar, virent arriver les cavaliers, le premier dit au second : « Voici des cavaliers qui viennent pour t'arrêter ; ne leur résiste pas, retourne avec eux à Marrâkech. Tu seras présenté au sultan noir, qui te condamnera à mort ; on te mènera à Jâma' el Fenâ (1) pour exécuter la sentence du sultan, mais lorsqu'au moment de te mettre à mort, on te commandera de dire la profession de foi musulmane, tu refuseras de la dire et tu demanderas seulement à prononcer une phrase. On te l'accordera et tu répéteras trois fois : *'And el ouâd, ih'ad'rou lejjouâd*, c'est-à-dire : « Près « de l'oued sont les nobles », « les saints ». A ce moment-là, je te sauverai. »

Les choses se passèrent ainsi ; Sidi Ah'med cria deux fois la phrase convenue et au moment où elle sortait pour la troisième fois de sa poitrine, on vit Sidi Rah'h'âl arriver dans les airs ; il s'abaissa jusqu'à raser le sol, puis empoignant El 'Aroûci par sa *tekka*, c'est-à-dire par le « lacet de

(1) Place de Marrâkech où se trouve la mosquée du même nom et où l'on expose les têtes coupées des rebelles.

la ceinture de son pantalon », il l'enleva rapidement avec lui. A ce moment son genou toucha le sommet de la Koutoubiya et le démolit ; aussi est-elle aujourd'hui moins haute d'un tiers qu'elle n'était autrefois.

Ils restèrent à planer tous les deux au-dessus de Marrâkech pendant trois jours, au point qu'une femme qui les voyait dans les airs dit à son mari : « Si tu peux me dire quels sont ces deux hommes qui sont en l'air, je te ferai abandon de ma dot ! » Enfin, il s'envolèrent dans la direction du sud : arrivés à la Sâguiet el Hamra, la tekka se cassa et El 'Aroûçi tomba. Sidi Rah'h'âl lui dit : « Si ta *tekka* avait été plus solide, je t'aurais porté jusque dans un pays où tu n'aurais eu à craindre ni caïd ni sultan. » Sidi Ah'med ne se fit d'ailleurs pas de mal et resta parmi les Beni 'Aroûs du Sahara, desquels il a pris son nom.

Sidi Rah'h'âl revint ensuite habiter Marrâkech, mais sa sainteté rendit tous les autres saints jaloux de lui, au point qu'ils complotèrent de le faire disparaître. En ce temps-là les marabouts étaient obligés à fournir le sultan de bois ; ils lui en apportaient chacun à tour de rôle. Ils excitèrent les mauvais sentiments du sultan envers Sidi Rah'h'âl et lui conseillèrent d'ordonner à ce saint de lui apporter du bois provenant d'une vaste forêt qui s'étendait à cette époque dans la région située entre la zaouia actuelle de Sidi Rah'h'âl et la ville de Marrâkech.

Le sultan fit donc appeler le saint et lui dit : « Telle partie de cette forêt n'a jamais encore été déboisée, je veux du bois qui vienne de cet endroit. » Or, cette forêt était épaisse

et infestée de toutes sortes de bêtes féroces. Sidi Rah'h'âl essaya d'abord de corrompre le fonctionnaire qui était chargé d'emmagasiner le bois pour le palais du sultan et il lui offrit, s'il consentait à lui laisser apporter du bois provenant d'un endroit quelconque, un présent du double de la valeur de ce même bois. Mais ce fonctionnaire demeura incorruptible et ne fit que lui confirmer les ordres du sultan, qui étaient absolus ; il devait aller chercher son bois dans cette forêt même, et y aller en personne.

En présence de cet ordre, Sidi Rah'h'âl, qui commandait aux jinn et aux bêtes, ordonna à tous les animaux qui demeuraient dans la forêt d'apporter le bois. Chaque bête devait amener son arbre ; tous en apportèrent, les lions, les panthères, les chacals, les hyènes, les ours et jusqu'aux vipères : on eût dit que la forêt elle-même était en marche.

Il y eut tellement de bois que tous les magasins et toutes les cours du Makhzen en furent remplis et qu'il en en resta encore de quoi fournir tous les habitants de Marrâkech pour des années. C'est de là que l'on appela notre saint Sidi Rah'h'âl, c'est-à-dire le « déménageur (de bois) » pour rappeler la royauté qu'il exerça sur les animaux et le travail qu'il leur fit accomplir. Comme il y avait encore du bois de reste, Sidi Rah'h'âl fit remettre en place chaque arbre qui était de trop par la bête qui l'avait apporté à Marrâkech, et qui dut le ramener et le replanter dans la forêt.

Les autres saints de Marrâkech, en présence d'un miracle aussi surprenant, devinrent encore plus jaloux de

Sidi Rah'h'âl, et ils s'adressèrent de nouveau au sultan : « Puisque Sidi Rah'h'âl est si puissant, lui dirent-ils, il peut commander aux bêtes tout ce qu'il veut ; il faut le mettre avec les lions. Le sultan noir entretenait, à l'instar de beaucoup de sultans marocains, une ménagerie dans laquelle étaient quatre lions des plus féroces : il ordonna que l'on fît entrer le saint dans une cour autour de laquelle étaient les cages des lions et que l'on ouvrît ensuite les portes de celles-ci.

Son ordre fut exécuté, mais loin de se jeter sur Sidi Rah'h'âl, les lions se mirent à le saluer ; le saint les interrogea familièrement et ils lui dirent qu'ils étaient des victimes de la tyrannie du sultan et que celui-ci les traitait avec injustice et cruauté. Sidi Rah'h'âl ayant regardé ce qu'il y avait dans quelques magasins, qui s'ouvraient aussi sur la cour des lions, s'avisa que ceux-ci contenaient un dépôt d'armes et de selles. Il ordonna donc à un lion d'aller chercher une selle et de seller le plus fort d'entre eux ; il commanda à un autre de lui apporter le meilleur fusil ; puis il monta sur le lion sellé et tous ensemble s'envolèrent.

Ils vinrent se poser dans la cour du palais sur laquelle donnaient les appartements particuliers du sultan. Les esclaves prévinrent celui-ci, qui se trouvait dans sa chambre reliée à la cour par un long couloir. Comme il en sortait, Sidi Rah'h'âl chargea sur lui à trois reprises et lui envoya trois coups de feu entre les jambes sans le blesser, puis il s'envola ensuite avec ses lions.

Les marabouts ses rivaux, de plus en plus furieux,

allèrent porter plainte à Moûl Leqs'oûr (Moûl el Qs'oûr) qui était le chef des sept patrons de Marrâkech. Alors Moûl Leqs'oûr ordonna à Sidi Rah'h'âl de sortir de la ville ; celui-ci obéit et alla se fixer à Imi n Zelt, où il vécut quelque temps. Mais les marabouts ne se sentaient pas encore suffisamment rassurés et ils demandèrent à Moûl Leqs'oûr de l'éloigner davantage. Moûl Leqs'oûr leur dit : « Si vous me promettez de vous en remettre à mon jugement sans appel, je vais le faire venir ici et je statuerai définitivement sur son sort. » Ils acquiescèrent et Moûl Leqs'oûr fit venir Sidi Rah'h'âl qui se rendit encore une fois à Marrâkech : là, après avoir comparu devant le chef des saints, il déclara qu'il s'engagerait à demeurer à l'endroit qu'on lui désignerait. Les sept saints choisirent l'endroit où il est enterré aujourd'hui, parce qu'à cette époque c'était une des portes de l'enfer.

Il sortit donc de Marrâkech, et, tout en marchant, il traça le chemin qui est resté la grande route de cette ville à la zaouia et qu'à cause de cela on a appelé *qachchâbiya* (1), parce que ce n'était auparavant qu'un seul fourré de broussailles impénétrables.

L'Oued Rdât était alors un grand fleuve, brûlant comme du feu, que le saint traversa à pieds nus ; mais il avait les pieds tellement frais qu'il en refroidit l'eau complètement. Ce refroidissement fut tellement violent qu'aujourd'hui même, non seulement la rivière est restée

(1) Nom d'un vêtement bien connu ; la racine *qachaba* a le sens de « mélanger », « embrouiller ».

fraîche, mais encore la gorge d'où elle sort est glaciale et l'hiver on y souffre beaucoup du froid.

Il se fixa à l'endroit qui a pris son nom et il y resta jusqu'à sa mort. Il vécut toujours très pauvre et n'eut jamais aucune bête, ni cheval, ni mulet, ni âne. Cependant, plus tard, un jour qu'une caravane composée de ses descendants passait devant le tombeau de Sidi 'Abderrah'mân Moûl Leqla'a, patron de la petite ville d'El Qala'a, ils lui adressèrent une prière en disant : *'Alek bnât Sidi Rah'h'âl d'errhoum el 'aiâ ou l'afâ*, c'est-à-dire : « Délivre les filles de Sidi Rah'h'âl, elles souffrent de la fatigue et de la marche à pieds nus. » En disant cela ils avaient l'air de faire une prière au nom de leurs femmes, mais en réalité, ils la faisaient aussi bien pour eux. Alors Sidi 'Abderrah'mân se mit en prière et obtint pour eux de Sidi Rah'h'âl l'autorisation d'avoir des bêtes à leur service.

Un jour Sidi Rah'h'âl voulut aller au Jbel Qâf, en Orient; comme il se disposait à partir, Sidi 'Abdelqâder el Jilâni (Jilâni, pour Guîlâni) se présente à lui et lui dit : « Où vas-tu? » — « Au Jbel Qâf. » — « C'est impossible, repartit Sidi 'Abdelqâder, car il y a un serpent énorme qui est tellement grand qu'il est roulé tout autour de la montagne ; en outre le pays environnant n'est qu'un affreux désert et il y fait tellement chaud que l'eau est toujours bouillante. » Sidi Rah'h'âl répondit : *Koull msâïd imd'aou l'âbed rebbi beniyitou*, c'est-à-dire : « Toutes les difficultés disparaissent devant celui qui prie avec une foi sincère ».

Il continua son chemin. Deux fois encore, Sidi 'Abdelqâder s'opposa à son passage ; deux fois il passa outre. La troisième fois il ne vit plus Sidi 'Abdelqâder, mais il entendit une voix qui lui criait du ciel : *Men i'abed Allâh beniyitou la ikhâf*, c'est-à-dire : « Celui qui prie avec une foi sincère n'a rien à craindre ». Et la voix ajouta qu'il lui fallait se diriger droit sur la montagne et y monter en posant d'abord le pied sur la tête du serpent qui était en bas.

Sidi Rah'h'âl poursuivit son voyage malgré la chaleur du désert : partout où il passait le froid devenait très vif autour de lui et l'eau se glaçait instantanément. Arrivé près du serpent il lui mit le talon sur la tête et celui-ci disparut ; alors Sidi 'Abdelqâder se présenta de nouveau à Sidi Rah'h'âl et lui dit : « J'ai voulu seulement t'éprouver. »

C'est depuis cette époque que les descendants de Sidi Rah'h'âl manient le feu sans se brûler, charment des serpents et boivent l'eau bouillante qu'ils rejettent glacée. Le saint est enterré dans la zaouia et à côté il y a une source qui déborde tous les vendredis ; la zaouia est un asile, c'est un refuge sûr contre les injustices du sultan.

Moulaye 'Abderrah'mân, le sultan moderne qui poursuivait les zaouias de sa haine, voulut détruire celle de Sidi Rah'h'âl. Il excita contre elle toutes les tribus des environs qui se réunirent, la cernèrent et furent sur le point de la prendre. Mais à ce moment on entendit une voix qui sortait de la qoubba et qui criait : *En nefd', en nefd', ouâh'd belf* (1),

(1) *Nefd'* veut dire « battre un tapis, des habits... secouer ».

c'est-à-dire : « La lutte ! la lutte ! un de vous vaut mille des autres ». Alors les descendants de Sidi Rah'h'âl enflammés par ce miracle battirent le sultan et toutes les tribus réunies.

Ainsi parla le moqaddem pendant que nous prenions des notes pour ainsi dire sous sa dictée même. Son discours fut un peu long, mais la légende qu'il dévidait ainsi nous plaisait par sa pieuse naïveté et, à l'étude, elle peut donner lieu à quelques remarques intéressantes.

*
* *

Notons d'abord le caractère secret de la légende, tout au moins vis-à-vis des mécréants ; il nous a fallu de grands efforts pour décider le moqqadem à nous la raconter, et lorsqu'il la raconte, on sent qu'il a conscience d'accomplir un acte de grave importance : il est clair que ce récit représente à ses yeux toute l'histoire du groupe social dont il fait partie et la justification du rôle qu'il joue dans la société musulmane actuelle. Cette pauvre légende constitue le cycle littéraire des Ouled Sidi Rah'h'âl.

Remarquons que la légende est localisée dans l'espace comme dans le temps ; les événements qu'elle rapporte se passent au Jbel Lakhd'ar, la montagne fameuse dont nous avons eu jadis l'occasion de signaler le caractère sacré (1). Cette montagne est dans l'hagiographie du Maroc une sorte

(1) *Merrâkech*, I, pp. 228, 229.

de centre de dispersion maraboutique. Il existe dans l'Afrique du Nord un certain nombre de ces centres : le plus célèbre et le plus généralement allégué dans les légendes de saints est la Sâguiat el H'amrâ ; mais il en existe d'autres d'un caractère moins universel et qu'il serait intéressant de relever (1).

La légende de Sidi Rah'h'âl est également située dans le temps puisqu'elle se rapporte à l'époque où vivait le célèbre Sidi Bel 'Abbès es Sebti, le patron de Marrâkech. Mais ces localisations territoriales et chronologiques sont vagues et elles ne peuvent pas suffire, à cause du manque absolu d'autres détails, à donner, même partiellement, à la légende un caractère historique.

La question de savoir si la légende est d'origine populaire ou d'origine littéraire est ici facile à trancher : il n'existe à notre connaissance aucune œuvre écrite en arabe dans laquelle elle se retrouve intégralement. Il est vrai qu'elle contient un certain nombre d'éléments qui sont probablement échappés de la littérature musulmane, comme par exemple l'épisode de la montagne du Qâf, et peut-être la réflexion malicieuse faite sur la curiosité des femmes. Mais dans son ensemble, il est clair que la légende s'est développée, vit et continue à évoluer au sein même du peuple.

On sait que les folkloristes ont fini par réduire à un nombre étonnamment restreint les épisodes qui se rencontrent dans les contes du monde entier. Il semble que si une

(1) Cf. R. Basset, *Nedroma*, pass. (Ouled Hamlil).

analyse aussi minutieuse que celle qui a été faite des contes était portée dans n'importe quel domaine de l'activité scientifique, toutes nos connaissances se réduiraient aussi à un très petit nombre de propositions. Il n'est donc pas certain que l'analyse des folkloristes ait une autre portée que celle d'un exercice de logique et que les épisodes qu'ils ont discernés avec tant d'efforts et au prix de tant de recherches, soient non pas des réalités sociologiques, mais simplement des produits en quelque sorte artificiels de notre raison raisonnante.

Quoi que l'on pense d'ailleurs à ce sujet, et en admettant que la remarque que nous venons de faire ne soit pas elle-même un pur jeu dialectique, notre légende est facilement décomposable en un certain nombre de ces thèmes que les folkloristes ont distingués et classés. Si notre courte érudition ne nous permet pas de le faire ici, le lecteur cependant distinguera à première vue dans notre récit légendaire les thèmes suivants : la forêt qui marche, comme dans Macbeth (1) ; le héros qui commande aux bêtes (2) ; le saint dans la fosse aux lions, comme Daniel ; le sultan noir, type du roi puissant dans les légendes du Magrib, que nous avons déjà eu occasion d'étudier (3) ; la montagne du Qâf, épisode du folklore musulman de l'Orient...

On voit que notre légende a revêtu une couleur foncièrement musulmane : elle a même fait appel à la mystique de

(1) Légende répandue dans la littérature arabe, *Mélusine*, IX, p. 93.

(2) Voy. un exemple marocain dans Léon l'Africain, in Ramusio, I, fol. 32, r.

(3) *Merrâkech*, I, pp 210-214.

l'Islâm, par exemple dans la conception des *seb'atou rijâl*, évidemment formée sous les mêmes influences que la célèbre hiérarchie des saints dans les théories du soufisme ou mysticisme musulman. Il y a des *seb'atou rijâl* un peu partout dans le maraboutisme marocain : mais le plus célèbre de ces groupes, peut-être le prototype de tous, est celui des sept patrons de Merrâkech.

Peut-on dans une légende comme celle-ci saisir des parcelles de réalité objective un peu précise ? Nous avons dit tout à l'heure que sa valeur historique était à peu près nulle ; mais si elle ne raconte pas de ces faits singuliers qui sont la matière propre de l'histoire, ne peut-on y trouver des indications d'ordre plus général, comme des faits sociologiques nettement datés et délimités ? Il ne semble pas qu'on puisse atteindre même ce genre de réalité précise à travers notre légende : on y relève bien, par exemple, la mention de la tyrannie des anciens sultans et de l'inviolabilité des asiles, mais ce sont là des notions vagues et de tous les temps. Elle ne nous fournit que les traits les plus généraux de l'évolution et du caractère des Oulâd Sidi Rah'h'âl (1).

Nous n'oserions même pas dire que l'on peut tirer argument de l'épisode des lions pour conclure à la présence ancienne de ce fauve dans la région, bien que cette présence soit par ailleurs démontrée. Cet épisode semble avoir été imaginé ou emprunté : ce qui caractérise notre texte populaire, c'est le grand nombre des événements rappor-

(1) V. *infrà*, p. 222.

tés, la variété des épisodes mal greffés les uns sur les autres. Il est clair que la légende s'enrichit sans cesse ; sa floraison tumultueuse continue de s'épanouir et le moqaddem lui-même nous en a donné un exemple en nous rapportant le miracle de Sidi Rah'h'âl excitant du fond de son tombeau ses enfants à défendre leurs droits contre Moulaye 'Abderrah'mân.

Il est plus facile de déterminer sous quelles influences la légende s'est formée et à quelles nécessités elle répond. Il y a d'abord des influences d'ordre scientifique : la légende en effet contient l'explication d'un phénomène météorologique, le courant d'air très froid qui souffle en permanence à l'entrée des gorges de l'Oued Rdât, et qui est donné comme la conséquence d'un miracle du saint. Il y a encore, accessoirement, le souci d'expliquer un fait historique, la destruction d'une portion du revêtement de l'étage supérieur de la Koutoubiya. La légende nous donne aussi l'étymologie du mot de Rah'h'âl qui veut dire en arabe : « le déménageur » : le saint, en effet, ordonna aux bêtes de « déménager le bois » de la forêt.

Enfin les exercices thaumaturgiques des Oulâd Sidi Rah'h'âl trouvent une explication, tout comme le courant d'air des gorges, dans l'extraordinaire pouvoir réfrigérant du saint. Il est clair d'ailleurs que la notion de ce don surnaturel est elle-même dérivée des métaphores bien connues, par lesquelles les Arabes désignent sous le nom de « fraîcheur » tout ce qui leur fait plaisir, figure de rhétorique très naturelle chez des gens qui habitent en général un pays chaud.

Les préoccupations spécialement morales, sans être absentes, ont peu influé sur la formation de la légende ; la naissance des idées morales et leur réunion en un corps de doctrines religieuses correspondent à une époque plus avancée des croyances populaires que celle pendant laquelle notre légende s'est constituée. La morale apparaît ici principalement sous sa forme utilitaire, c'est-à-dire primitive : il est facile, en effet, d'énumérer toutes les intentions utilitaires qui ont évidemment présidé à la genèse et à l'établissement de la légende.

D'abord Sidi Rah'h'âl est l'ancêtre ; il a donc un caractère à la fois religieux et héroïque : le culte des saints et le culte des héros se confondent ici. C'est précisément ce caractère de sainteté ajouté à la conception héroïque qui fait la supériorité de notre légende sur une légende païenne, en lui donnant une teinte générale de moralité ; car le saint est, comme le héros, un homme fort et puissant, mais il est de plus un homme juste, craignant Dieu, aimant son prochain et montrant par son ascétisme qu'il méprise sa propre existence.

La haute situation qu'il occupe ainsi dans l'échelle des êtres humains garantit aux yeux de tous l'efficacité de la *baraka* qu'il a transmise à ses enfants ; sa sainteté a imprégné toute sa descendance et l'a fait participer aux dons surnaturels de l'ancêtre. La légende célèbre cette *baraka* et la préoccupation d'en établir l'indiscutable puissance a fortement contribué à faire éclore plusieurs de ces épisodes.

Elle établit que Sidi Rah'h'âl est supérieur à Moûl

Leqs'oùr lui-même, le grand saint de Marrâkech ; bien plus, le saint universel, le pôle vénéré de l'Islâm, Sidi 'Abdelqâder el Jilâli pour tout dire, voit son pouvoir surnaturel égalé par celui de Sidi Rah'h'âl et semble s'excuser près de lui d'avoir paru un instant le soupçonner de n'être pas aussi puissant que lui-même (1).

Non seulement la légende contient l'éloge de la puissance du saint et par conséquent de ses descendants, mais elle établit aussi, chose capitale, au regard du Makhzen en pays marocain, l'inviolabilité de la zaouia comme asile. Elle proclame encore les vertus miraculeuses de la source qui est près du tombeau du saint, et même le moqaddem nous a déclaré que le climat, pourtant si âpre de Sidi Rah'h'âl, est bienfaisant pour la santé, ce qui, au surplus, n'est pas impossible (2).]

*
* *

Cependant, le moqaddem ne soufflait mot de l'extraordinaire facilité de mœurs des descendantes de Sidi Rah'h'âl, bien que cette extrême légèreté soit actuellement la principale cause de la notoriété de la zaouia au Maroc. Mais notre homme était trop bon musulman pour avouer cela; comme nous le pressions de questions à ce sujet, il nous répondit simplement qu'il y a dans les Chaouias deux zaouias, l'une dans le 'Aloua et l'autre à Sidi H'ajjâj, où les femmes

(1) Cf. *Marabouts*, pp. 21-22.
(2) Cf. *infrà*, p. 193.

ont l'habitude de se livrer aux passants (1). Il se hâtait toutefois d'ajouter que c'est là une branche particulière des descendants de Sidi Rah'h'âl et que ces mœurs sont inconnues à la zaouia mère.

Comme cependant les faits qui contredisent son assertion sont notoires, nous le mettons au pied du mur, et il finit par dire qu'il y en a quelques-unes qui offrent volontiers leurs charmes aux passants. Il ajouta enfin, à voix basse, que Sidi Rhah'h'âl a dit : *Dert bnâti h'mârât ou men irkeb 'alîhoum iençada'*, c'est-à-dire : « J'ai fait mes filles bourriques (elles sont indomptables), — et qui les montera, se brisera (on n'en peut venir à bout) (2) ».

La présence de ce proverbe, forgé évidemment pour excuser la fâcheuse réputation de la zaouia devant l'orthodoxie musulmane, nous confirme, ce qui est vérifiable, que la légèreté de conduite est générale chez les femmes de Sidi Rah'h'âl. Elles sont connues comme en faisant métier dans tout le H'oûz, sous le nom de *bnât Sidi Rah'h'âl*, c'est-à-dire « filles de Sidi Rah'h'âl ».

Il ne nous reste plus pour compléter notre information qu'à entendre l'une d'elles. Mais, chose étonnante, les filles de Sidi Rah'h'âl montrent dans leur orthodoxie musulmane une pudeur qui leur fait défaut par ailleurs ; elles ne consentent pas à venir simplement visiter un mécréant comme moi. Enfin après des négociations longues, et surtout coû-

(1) Cette affirmation est à contrôler.

(2) Autrement dit : « Elles ont le caractère de l'âne (insoumis et lubrique) et il n'y a qu'à les laisser faire (nous n'y pouvons rien) ».

teuses, nous finissons par obtenir d'une bienveillante conductrice qu'elle nous amènera ce soir sous notre tente une des descendantes de Sidi Rah'h'âl. C'est la mieux posée dans le pays : elle ne peut pas venir dans la journée parce que cela ferait scandale.

En attendant nous visitons la zaouia, mais partout les portes se ferment devant nous : tant d'intransigeance religieuse n'est pas sans surprendre ! Les hommes de notre caravane, plus favorisés que nous, sont au contraire l'objet de sollicitations pressantes ; c'est à qui parmi ces dames les priera à prendre une tasse de thé. Ils sont persuadés que s'ils refusaient de se rendre à ces avances, ils seraient l'objet d'une malédiction, qui se traduirait dans l'année par quelque perte ou quelque accident. Aussi ils usent largement de l'hospitalité qu'on leur offre sous l'euphémisme de cette invitation à prendre le thé.

On nous raconte qu'un chamelier bien connu dans la région, ayant l'année dernière remercié insolemment une fille de Sîdi Rah'h'âl qui lui offrait ses faveurs, a perdu, six mois après, une des bêtes qui le font vivre. Nos hommes font donc une expérience étendue de l'accueil que reçoivent les voyageurs dans toutes les maisons de Sidi Rah'h'âl. Ils sont d'ailleurs aussi bien reçus dans les ménages que chez les filles de Sidi Rah'h'âl qui sont célibataires. « C'est pour mon mari », dit l'une d'elles à l'un de nos muletiers, se parant ainsi d'un désintéressement touchant.

Aujourd'hui nous sommes invités à déjeuner au mellâh' de Sidi Rah'h'âl. Nous sommes reçus dans une honnête fa-

mille juive, la seule honnête, paraît-il, de l'endroit, car nous apprenons que les Juives du mellâh' de Sidi Rah'h'âl ne le cèdent en rien aux Musulmanes descendantes du saint pour le libéralisme de leur hospitalité ! Mais notre déjeuner a surtout pour but intéressé de recueillir quelques renseignements sur les saints juifs de la région. Demain, nous comptons visiter le tombeau de l'un des plus célèbres de ces saints, qui est visité en pèlerinage aussi bien par les Musulmans que par les Juifs, et dont la réputation, s'étend très loin dans le Maroc.

Dans la journée nous revoyons le moqaddem qui nous a raconté hier soir la longue légende de Sidi Rah'h'âl. Ce rigide musulman est devenu d'un abord beaucoup plus familier : comme il a réussi hier à faire taxer ses paroles au poids de l'or, il est prêt maintenant à nous donner toutes sortes d'informations. Malheureusement il n'a plus grand'-chose à nous apprendre, car touchant les faits qui nous préoccupent, il éprouve toujours un scrupule à en reconnaître explicitement l'existence.

Pourtant, devant notre insistance, il finit par nous citer un dicton que l'on met dans la bouche de Sidi Rah'h'âl et dont nous avons d'ailleurs vérifié l'usage courant quelque temps après : *Oulâdi rezqhoum h'arâm, ouladhoum h'lâl*, c'est-à-dire, nous explique-t-il : « Le gain que feront mes enfants (par leur mauvaise conduite) est interdit (cela est illégitime), mais leurs enfants seront légitimes (les enfants nés de leurs aventures) », et développant sa pensée, il ajoute, comme une sorte d'excuse, que cela veut dire : « Mes filles qui

se livreront pour de l'argent et mes fils qui participeront au bénéfice feront là un gain que je n'approuve pas, mais cependant les enfants issus de ces unions irrégulières seront réputés légitimes quand même ». Telle est l'explication que le moqaddem nous donna de ce proverbe obscur : c'est en réalité l'aveu des mœurs de la zaouia ; bien plus, c'est pour ainsi dire leur acceptation par une orthodoxie facile.

Le moqaddem a amené avec lui un cheikh des Oulâd Sidi Rah'h'âl qui veut bien consentir à nous donner une idée des exercices miraculeux auxquels ont coutume de se livrer les descendants du saint. Ces exercices ressemblent beaucoup à ceux des 'Aïçâoua ; aussi on est ici très jaloux de ces derniers. Les Rah'h'âla prétendent que les 'Aïçâoua n'osent pas venir sur les marchés de la région parce que les Oulâd Sidi Rah'h'âl leur mangent leurs serpents, dès qu'ils les tirent du sac où ils ont coutume de les mettre.

Le cheikh, qui croit devoir prendre vis-à-vis de nous une attitude hautaine et fanatique, présente à l'assistance, dont, en bon musulman, il fait semblant de nous exclure par des sous-entendus transparents, un de ses adeptes, un Rah'h'âli porteur d'un énorme chapelet. Ils vont s'installer dans notre tente, et nous donner le spectacle de leurs exercices avec l'eau bouillante : je vais donc voir un miracle.

Devant la tente on met à chauffer une bouilloire d'eau ; les deux Rah'h'âla prennent des airs d'énergumènes et me regardent avec quelque insolence, bien que ce soit moi qui

fasse les frais du miracle. Ils crient bien fort qu'il faut que l'eau soit bouillante ; elle l'est enfin, et on l'apporte dans la tente.

Alors nos deux sectaires déclarent que le cheikh Sidi Rah'h'âl lui-même est en ce moment présent sous la tente, *ouâqef berâçou*, « présent en personne ». Tous les deux crient de toute leur force : *El baraka, el baraka!* ou « la bénédiction », c'est-à-dire : « Voilà le miracle que nous permettent d'accomplir les vertus mystiques que nous tenons de Sidi Rah'h'âl ». Et ils courent tout autour de la tente.

Le Rah'h'âli se dresse, prend le vase d'eau bouillante, le lève à la hauteur de sa tête et court en rond en aspergeant les assistants de gouttes d'eau bouillante, ce qui est fort désagréable ; mais chacun reçoit cette baraka avec componction et en passant ses mains sur sa barbe.

Tout à coup, il porte rapidement la bouillotte à sa bouche, aspire une gorgée d'eau avec laquelle il se gargarise, la garde une demi-seconde et aussitôt la recrache sur un des assistants en la pulvérisant finement entre ses lèvres. C'est à moi qu'échoit l'honneur de recevoir cette pluie le premier ; on me fait remarquer avec insistance que cette eau ainsi pulvérisée cause sur le visage une impression de fraîcheur, ce qui est à la vérité une chose assez naturelle, mais c'est en cela que consiste le miracle et je finis par convenir que ce miracle est indiscutable.

La séance continue et chacun reçoit sa part de pluie, crachée par l'énergumène, qui danse en criant : *El baraka !*



Fig. 43. — Nous avons essayé de prendre un cliché de la fille de Sidi Rah h âl (p. 195).



Fig. 44. — Au milieu de la zaouïa, le tombeau de Sidi de Rah h âl se reconnaît de loin à son petit toit en tuiles vertes (p. 171).

La *baraka*, la bénédiction, descend ainsi sur nous, et tout le monde reste sérieux. Les Musulmans se gardent bien d'essuyer cette sainte rosée et se passent au contraire les mains sur le visage et sur la barbe pour bien l'étendre partout.

Une seule expérience me suffisant, je me tiens un peu à l'écart ; puis, ayant jugé que la séance était assez concluante, nous faisons offrir un douro à chacun des deux enfants de Sidi Rah'h'âl. Ils nous quittent, non sans m'avoir affirmé tout à fait que je puis être assuré de sortir du pays de Sidi Rah'h'âl avec une santé florissante et une vigueur sans égale.

Le soir après dîner, nous recevons la visite de Lâllethoum, fille de Sidi Rah'h'âl et celle de Roqiya, sa conductrice, femme d'âge. Lâllethoum, dont le nom en arabe veut dire « leur maîtresse » (dans le sens de « leur seigneur »), nous confirme que le dérèglement des Rah'h'âliya est en réalité une bénédiction du saint.

Cependant elle sent en quelque sorte le besoin de s'en excuser et elle nous dit que Sidi Rah'h'âl s'écria un jour : *Bnâti hiyâj oulâdi hiyâj*, c'est-à-dire : « Mes filles en folie, mes garçons en folie ». Mais en disant cela, nous explique Roqiya, Sidi Rah'h'âl voulait dire simplement que ses descendants seraient forts et virils ; seulement il se trouva que son vœu fut exaucé à la lettre et dans toute l'étendue de l'acception des mots qu'il avait employés. Il n'en reste pas moins, ajoute Roqiya, que les mœurs de ses descendants, qui ne sont après tout que l'accomplissement de son vœu,

sont une véritable bénédiction, car s'il s'est trompé, c'est affaire entre Dieu et lui.

Pourtant nous représentons à notre informatrice que la débauche passe généralement pour honteuse et qu'il semble difficile que la *baraka* d'un saint aussi pur et aussi austère que Sidi Rah'h'âl soit attachée à cette pratique. Lâllethoum ne paraît nullement embarrassée par cette remarque, qui, au surplus, ne lui semble pas très fondée. Mais sa conductrice, femme d'âge plus mûr et de plus d'expérience, croit devoir nous répondre d'une façon indirecte en nous rapportant la légende suivante.

Une petite-fille de Sidi Dâoûd, mariée avec son cousin, et tous deux par conséquent de sa descendance, ayant eu quelque querelle avec son mari, s'enfuit de chez lui et se réfugia dans la grotte ou Sidi Rah'h'âl disait ses prières, dans la montagne. Sidi Dâoûd alla trouver aussitôt Sidi Rah'h'âl et lui raconta le fait : Sidi Rah'h'âl lui dit alors d'ordonner en son nom à cette femme de retourner au domicile conjugal.

Mais la femme, mécontente de cette décision, s'entendit avec un des khammès de son mari, et prit définitivement la fuite avec lui. Sidi Dâoûd rapporta encore le fait à Sidi Rah'h'âl qui lui répondit : *Bnâti t't'âï'ât ikoûnou çâlih'ât ou bnâti l'âçyât ikoûnou fâj'rât, sehm er râ'iïn ou lekhmâmes*, c'est-à-dire : « Mes filles obéissantes seront des saintes et mes filles désobéissantes seront des débauchées. Elles seront le lot des bergers et des khammès. »

Cette légende est concluante : il est clair et Roqiya

laisse à entendre qu'il y a bien peu de saintes à la zaouia de Sidi Rah'h'âl et que sa compagne ne fait pas partie de cette catégorie. Toutes deux n'ont au reste plus rien à nous apprendre et à ce moment nous prenons nos dispositions pour faire briller l'éclair du magnésium, car nous avons essayé de prendre un cliché de la fille de Sidi Rah'h'âl; mais cette manœuvre provoque chez les deux femmes un tel effarouchement qu'elles battent en retraite aussitôt, non sans avoir réclamé un témoignage de notre libéralité. Elles avaient aperçu l'appareil et se doutaient de quelque surprise ; aussi notre cliché n'est pas très réussi et nous regrettons de ne pouvoir offrir mieux au lecteur (pl. XXII, fig. 43).

Une autre Rah'h'âliya rencontrée dans les 'Abda l'année dernière nous avait donné le renseignement suivant, confirmé cette année, à notre campement de l'Oued Nefîs, par un indigène de la zaouia, qui voyagea avec nous pendant une journée. Sidi Rah'h'âl, bénissant ses enfants, voulut formuler le vœu suivant : *Oulâdi 'oulâma ou bnâti ciyînat*, c'est-à-dire : « Mes enfants seront savants et mes filles bien gardées (vertueuses) », mais la langue lui fourcha et il dit : *Oulâdi mkhâra ou bnâti fâsdât* », c'est-à-dire : « Mes enfants seront voleurs et mes filles débauchées. » Bien que les mots employés en arabe n'aient guère la même consonance, il paraît cependant que ce ne fut de sa part qu'un simple *lapsus linguæ* (1), mais il se trouva que son vœu fut

(1) Au sujet de semblables *lapsus* dans les légendes, v. TYLOR, *Civil. prim.*, trad. franç., I, pp. 454-455.

exaucé à la lettre. Nous avons là une variante du proverbe que nous a rapporté Lâllethoum, mais ici la confusion, au lieu de porter sur le sens des mots, porte sur les mots eux-mêmes.

Plus tard aussi nous prîmes des renseignements à Marrâkech sur les filles de Sidi Rah'h'âl auprès d'une femme âgée d'une tribu des Reh'âmna : cette tribu était en hostilité violente avec la zaouia de Sidi Rah'h'âl. D'âouia (ainsi s'appelait notre informatrice) nous dit que la liberté des filles de Sidi Rah'h'âl était une *da'oua,* c'est-à-dire, dans l'espèce, une malédiction de Sidi Rah'h'âl. Ce grand saint, dont D'âouia, fervente Musulmane, ne suspecte en rien la pureté, aurait dit : *Allâh ija'al bnâti fâsdât ou oulâdi mekhkhâra*, c'est-à-dire : « Que Dieu fasse mes filles hétaïres et mes enfants voleurs ».

D'âouia ajoute que, lorsque les filles de Sidi Rah'h'âl appellent un homme, si celui-ci ne veut pas se rendre à leur appel, elles le maudissent ; mais, ajoute-t-elle, cette malédiction n'est pas dangereuse, et il suffit pour la conjurer d'aller visiter le tombeau du saint lui-même. On voit que D'âouia concilie élégamment sa foi dans les marabouts et sa haine pour les gens de Sidi Rah'h'âl ; cependant elle convient que les hommes des Reh'âmna évitent de s'approcher des Rah'h'âliya, parce qu'ils en ont peur, avoue-t-elle. Cette peur est bien caractéristique.

Concluons et dégageons les faits des interprétations qu'on nous en a données : il est constant, les preuves sont là, indéniables, que les Rah'h'âliya se livrent d'une façon générale aux étrangers et à leurs contribules ; il est

constant que, parmi le peuple, l'inconduite des Rah'h'âliya est considérée comme une pratique religieuse, en rapport avec leur qualité de descendantes du saint, que celui qui refuse de se rendre à leurs sollicitations est l'objet de leur malédiction et que cette malédiction est très redoutée par le vulgaire. Il est constant enfin que les Rah'h'âliya présentent ces mœurs singulières comme prédites et même ordonnées par le saint.

Les dénégations des Musulmans orthodoxes, d'une part, et, de l'autre, toutes les curieuses interprétations destinées à excuser Sidi Rah'h'âl ne peuvent que confirmer la réalité des croyances et des pratiques que nous avons observées. « L'homme, dit Montaigne, forge mille plaisantes societez entre Dieu et lui » (II, 12).

Il est visible que la débauche est une des principales ressources des habitants pour ne pas dire la principale. Sidi Rah'h'âl en effet est un misérable qs'ar aux murs pour la plupart ruinés, abritant une population peu nombreuse et où la proportion des femmes légères est énorme. Très peu d'entre elles sont étrangères, toutes sont des filles de Sidi Rah'h'âl ou des filles de ses khoddâm, c'est-à-dire de ses serviteurs : au reste, *bent Sidi Rah'h'âl* ou bien *Rah'h'âliya* sont, dans la région, exactement synonymes d'hétaïre.

Bien que les habitants de Sidi Rah'h'âl aient beaucoup de cultures, les revenus de la zaouia ne paraissent cependant pas très considérables. Le caïd encourage la débauche, la dirige, et, il n'en faut pas douter, prélève un tant pour cent sur les bénéfices.

Est-ce à dire que nous devons envisager les mœurs des filles de Sidi Rah'h'âl comme une conséquence de leur caractère maraboutique ? Nullement : le fait certain, c'est le lien qu'elles prétendent établir entre leur conduite et la baraka du saint, qu'elles appellent *Bouna Rah'h'âl* ou *Boui Rah'h'âl*, ou *Baba Rah'h'âl*, c'est-à-dire « notre père Rah'h'âl ». Mais ce lien n'existe que dans leurs discours et dans les sentences que l'on attribue au saint ; et il est probable que le saint n'est intervenu là, en tant que saint, que pour couvrir et expliquer un état de choses très ancien.

On sait quel est aux yeux des primitifs le caractère mystérieux de ce qui touche aux rapports des sexes et les innombrables interdictions ou *tabous* dont ils s'accompagnent. En particulier le caractère sacré de la licence nous est connu par de nombreux exemples recueillis dans les textes anciens ou colligés par les ethnographes modernes. La débauche habituelle des Oulâd Sidi Rah'h'âl, dont l'origine première nous est inconnue, aurait donc été postérieurement rattachée à des croyances nouvelles et cela fort maladroitement. Elle aurait été islamisée sous le couvert de la légende du marabout Sidi Rah'h'âl, ou bien cette légende serait l'islamisation d'une légende plus ancienne.

*
* *

[Jusqu'ici nous n'avons eu égard qu'à la légende populaire du saint ; on peut se demander si les hagiographes musulmans édités à Fez n'ont point inséré dans leurs recueils une version en quelque sorte orthodoxe de cette légende.

Il n'en est rien et l'on peut constater par cet exemple que le caractère de ces recueils hagiographiques diffère de ceux de notre moyen âge catholique. On ne trouve qu'exceptionnellement chez eux la naïveté de notre *Légende dorée* et ses invraisemblances chronologiques.

Ces recueils, qui sont pour ainsi dire « officiels », sont généralement compilés sous la forme d'un dictionnaire; ils ne sont pas le simple récit des pieuses croyances du peuple, mais bien un effort considérable des lettrés musulmans pour incorporer à l'orthodoxie la masse des croyances populaires relatives aux saints. Pour cela ils procèdent à une prudente élimination des invraisemblances, et ils cherchent à assurer la fidélité historique des récits, tout au moins en ce qui concerne les noms d'hommes, les noms de lieux, les dates et les allusions à des événements connus des annalistes.

A la vérité ils se gardent bien d'éliminer un trop grand nombre des miracles des saints; ils maintiennent même souvent les plus incroyables, mais ils les trient minutieusement et ils omettent régulièrement tous ceux qui pourraient recéler le germe d'une atteinte au dogme ou à la morale de l'Islâm. Ayant ainsi fait la part de ces récits surnaturels qui sont l'aliment nécessaire de la foi des simples, ils sont le plus souvent, pour le reste des événements qu'ils rapportent, en concordance très suffisante avec ce que nous apprennent les auteurs chrétiens de la même époque sur l'histoire marocaine (1).

(1) Par exemple *Merrâkech*, I, pp. 120-123, 272.

Les dictionnaires généraux de saints du Magrib méritent donc une confiance plus grande que certains recueils hagiographiques de notre moyen âge, qui ne renferment presque aucun fond historique. On peut vérifier ces remarques en consultant l'article consacré à Sidi Rah'h'âl dans les deux dictionnaires hagiographiques édités à Fez, qui se rapportent à l'époque où vivait ce saint (1). On verra que cette biographie est courte et sèche : elle ne rapporte, et cela sans détails, qu'un seul miracle du saint, et à aucun degré elle n'a le caractère épisodique habituel à la littérature légendaire. Il n'est rien passé dans l'hagiographie orthodoxe musulmane du long récit que l'on nous a fait sur la vie du saint à Sidi Rah'h'âl même ; pourtant ce récit eût peut-être encore été augmenté, si nous eussions séjourné plus longtemps dans le pays pour élargir le cercle de nos informations.

Mais, si les dictionnaires biographiques en question ne nous rapportent pas la légende de Sidi Rah'h'âl, ils nous donnent la date de sa mort, et cette date est en accord avec celles que nous fournissent les documents européens sur un épisode de sa vie. En effet, nous lisons dans les auteurs du quinzième siècle que Sidi Rah'h'âl joua un rôle considérable comme conciliateur entre deux chérifs qui se disputaient l'empire à cette époque.

Les faits que rapportent nos auteurs se passaient sur les bords de l'Oued Icîl, c'est-à-dire non loin du village actuel de Sidi Rah'h'âl qui s'appelait à cette époque Anmaï ;

(1) Le *Moumti' el Asmâ'*, cah. 6, p. 6, et le *Daouh'al en nâcher*, p. 75 ; cf. *Istiqs'a*, II, p. 175.

ce nom supplanté par celui du saint est tombé en désuétude à l'époque moderne. Le dictionnaire biographique appelle notre saint le cheihk Sidi Rah'h'âl el Koûch, enterré, dit-il, dans sa zaouia ; Marmol l'appelle l'Alfaqui Cidi Arrahal (1), et la traduction française de Diego de Torres en fait le cacis (2) Cide Aral.

Ainsi l'identité du personnage est établie, non moins que celle de la région où se passe la scène racontée par Marmol et par Diego de Torres, auxquels nous renvoyons le lecteur curieux. Or cela se passait au début du seizième siècle ; l'existence du saint à cette époque est donc parfaitement prouvée et l'importance de son rôle reconnue, car il n'est pas vraisemblable que Marmol et Diego aient puisé leur récit dans des auteurs musulmans (3).

Il est remarquable que ni les faits consignés dans les dictionnaires hagiographiques, ni ceux que rapportent les historiens européens ne se retrouvent dans notre légende. Elle a été imaginée en dehors de tout fond historique, car le peuple ignore les préoccupations des annalistes. Il a inventé l'histoire telle qu'elle lui plaisait, tantôt par son propre effort, tantôt par des emprunts à d'autres littératures légendaires ; son œuvre est proprement un *folk lore*.

Il y a cependant une catégorie de documents écrits qui

(1) MARMOL, *Affrica*, I, fol, 247, r., *a*. Alfaqui est pour *el faqîh* (*lefqih*).

(2) De l'arabe *qacîs*, qui veut dire « prêtre » et par suite « marabout ». DIEGO, trad. franç., p. 117.

(3) Les dictionnaires hagiographiques que nous avons cités sont postérieurs à ces historiens et il est encore moins vraisemblable que ceux-ci aient été leur source.

se rapportent aux productions populaires du genre de celles que nous étudions : ce sont des récits légendaires musulmans qui apparaissent avec le seizième siècle de notre ère et qui nous sont connus par des manuscrits n'ayant pas rang dans la littérature officielle de l'Islâm. M. René Basset qui a traduit plusieurs de ces œuvres a montré qu'elles sont caractéristiques de l'époque où la religion musulmane s'est élaborée définitivement au Maroc et dans le Magrib. Cette littérature en effet est contemporaine de la poussée maraboutique du seizième siècle et de l'avènement des chérifs (1).

Ces œuvres sont la véritable *Légende dorée* du Magrib, et les dictionnaires biographiques édités à Fez se rattachent au contraire aux œuvres proprement historiques. Bien entendu, on ne doit les considérer comme tels qu'à la condition d'y faire, par une critique plus aisée qu'il ne semblerait, la très grande part du merveilleux ; mais ces livres sont écrits le plus souvent dans une forme et avec des procédés d'historien, et l'on sent toujours percer sous leur rédaction un souci d'annaliste qui ne se rencontre à aucun degré dans les œuvres populaires écrites que nous signalons comme étant le reflet direct des croyances du vulgaire. Celles-ci racontent l'histoire de l'Église triomphante ; les autres portent de plus leur attention spéciale sur l'Église militante de l'Islâm.

C'est seulement dans cette littérature peu connue, œuvre

(1) René Basset, *in cath.*; v. ses *Avent. de Temîm ed Dâri* et l'histoire d'*Ali et du dragon*; et *Dict. sat. Ahmed ben Yoûsef*, p. 6 et in *Rev. H. d. R.*, 1899, mars-avril, pp. 359-360. Cf. *Nozhet*, trad. Houdas, p. II-III. Sur le mouvement chérifien, voy. l'ouvrage de Cour, *Etabl. d. chér.*, etc.

de demi-lettrés, et dans ses manifestations locales que l'on pourrait avoir des chances de trouver un récit de la légende de Sidi Rah'h'âl. Quelque manuscrit écrit par un *fqîh* ignorant de Sidi Rah'h'âl même serait, à cet égard, plus instructif que toute la littérature orthodoxe de Fez. Malheureusement un tel document nous fait défaut : peut-être n'y a-t-il pas à le regretter, car, simple écho des récits qui sont dans toutes les bouches de Sidi Rah'h'âl, il n'ajouterait probablement rien à ce que nous apprend l'information directe, qui reste ici la plus sûre de toutes les sources.

Nous sommes donc sans matériaux documentaires aucuns pour chercher à déterminer l'origine de la légende de Sidi Rah'h'âl : a-t-elle, dans quelques-unes de ses parties, une origine rituelle, c'est-à-dire est-elle le récit orné et amplifié d'antiques cérémonies religieuses ou magiques ? D'où viennent les Rah'h'âla ? Quel rôle social eurent jadis ces thaumaturges ? De quelle vieille institution enfin leurs mœurs sont-elles la survivance ?

A toutes ces questions nous ne pouvons répondre aujourd'hui, mais il ne nous semble guère douteux que les institutions religieuses des Rah'h'âla, en contradiction si flagrante avec la morale musulmane, ne soient très antérieures à Sidi Rah'h'âl lui-même et que celui-ci n'ait été que le grand homme autour duquel est venue se cristalliser toute la littérature populaire et religieuse de ce petit groupe social. Et c'est bien en effet un petit cycle épique que cette légende ; si pauvre qu'en soit la matière et la composition, elle embrasse pourtant, dans sa confuse ordonnance, les

traits les plus généraux (1) de la vie des enfants de Sidi Rah'h'âl.

En premier lieu, elle donne une raison actuelle d'exister à cette société de thaumaturges, débris de quelque ancienne confrérie secrète. L'épisode des sept jeunes filles, qui n'a pas de sens dans le texte actuel de la légende, décèle peut-être des rites sexuels plus accusés et plus organisés que le dérèglement actuel des filles de Sidi Rah'h'âl.

La lutte de Sidi Rah'h'âl avec les autres saints n'est peut-être, en partie, que l'écho de la rude concurrence que durent faire aux Rah'h'âla des corporations analogues de jongleurs comme les 'Aïçâoua ou les Ouled Sidi Ah'med ou Moûça. Les travaux de Sidi Rah'h'âl, qui défricha le pays, racontent les luttes contre la nature pour la mise en valeur du sol ; le miracle même du refroidissement de la gorge témoigne des souffrances qu'infligea le climat aux travailleurs, et l'épisode des Rah'h'âla demandant à un autre saint la permission d'avoir des bêtes nous dit les misères endurées.

Puis les rapports de Sidi Rah'h'âl avec d'autres saints musulmans, le miracle dont il fut l'objet lorsqu'il entendit la voix divine, l'ascétisme auquel il se livrait, rappellent l'islamisation de ces rudes Berbères, tandis que diverses allusions et un épisode entier de la légende témoignent de leurs luttes séculaires contre le Makhzen.

Ne sont-ce pas là en raccourci les caractères d'une épopée ? Supposons que le hasard ait mis sur le trône un Rah'-

(1) Cf. *suprà*, p. 185. Il ne s'agit plus ici que des conditions générales de l'existence de ce petit groupe social.

h'âli, et que le hasard encore ait fait naître quelque poète populaire, comme ceux qui chantèrent les exploits des Antar et des Djazia, n'admirerions-nous pas aujourd'hui la geste des Oulâd Sidi Rah'h'âl? Il est vrai que toute légende renferme le germe d'une épopée, mais la fortune ne livre que rarement la matière de ses épisodes au génie et à l'immortalité.]

VII

UN SAINT JUDÉO-MUSULMAN

8 Octobre (1). — Nous partons de Sidi Rah'h'âl à six heures et demie du matin ; il nous aurait plu d'y rester encore un jour, car c'est demain la fête du saint. Il vient à cette fête un grand concours de pèlerins et l'on devine que ce doit être un jour de festoiement et de folies. Mais comme il est certain — et on ne nous le laisse d'ailleurs pas ignorer — que notre présence serait difficilement tolérée ce jour-là, nous nous résignons à prendre aujourd'hui le chemin de Demnât.

Après trois heures de marche, nous arrivons sur les bords de l'Oued Taçaout. Pendant ce trajet, nous avons sur la gauche l'extrémité orientale de la chaîne des Jbîlêt ; elle se compose toujours de petits mamelons coniques réunis en un chaos pittoresque, mais elle est plus ramassée, plus sombre, et plus massive qu'au nord de Marrâkech. A

(1) Suite du voyage précédent.

droite, nous longeons des contreforts peu élevés du Haut-Atlas.

L'Oued Taçaout est profondément encaissé dans un lit très étroit au milieu de la plaine ; il roule actuellement peu d'eau (pl. XXIII, fig. 46), mais il est torrentueux et l'on devine qu'il doit être difficile, sinon impossible, de le traverser ici pendant les périodes pluvieuses de l'année.

L'Oued Taçaout se jette dans l'Oum-er-Rbî'a et l'on passe, sans presque s'en apercevoir, du bassin du Tensift dans celui de ce grand fleuve. Ce fut longtemps la cause de quelque incertitude dans la cartographie de cette région ; on ne connaissait pas le tracé des rivières, que l'on n'aperçoit pas de loin parce qu'elles sont encaissées ; mais de plus, il y a deux branches de la Taçaout, assez distantes l'une de l'autre et portant le même nom, ce qui ne fit longtemps qu'augmenter la confusion : pourtant, les géographes du dix-septième siècle connaissaient déjà cette particularité (1). Au surplus, les géologues modernes admettent que la Taçaout a peut-être fait partie du bassin du Tensift, pour être plus tard captée par l'Oum-er-Rbî'a.

A onze heures du matin nous sommes dans la belle olivette de Tidili, où nous faisons une halte ; nous avons fait environ vingt-six à vingt-huit kilomètres. A deux heures moins dix minutes nous en repartons, et une heure après nous campons dans les jardins de Dra' (en arabe) ou Ir'il (en berbère), ce qui dans les deux langues signifie « bras », « contrefort ».

(1) Marmol, *Affrica*, II, fol. 69, r.

Notre tente est plantée en face du marché de Soûq el Arba' ; il y a là des jardins adossés à la montagne, pleins de fraîcheur et d'ombre lumineuse ; des oliviers séculaires tamisent doucement la lumière du soleil, des grenadiers offrent leurs fruits succulents dont la chair rouge fait éclater l'écorce, de nombreux trembles laissent frissonner à la brise leurs feuilles argentées, des clématites puissantes aux feuilles larges et crénelées s'enroulent autour des buissons tout au long du chemin qui n'est qu'un berceau de verdure sans fin.

Ce n'est cependant pas la beauté puissante de la végétation qui nous engage à camper ici ; nous voulons visiter à quelques centaines de mètres de notre campement, dans une gorge escarpée, un célèbre sanctuaire maraboutique que vénèrent également les Juifs et les Musulmans sous le nom de Dâouid Dra'. Le saint porte donc ici le nom d'un accident géographique comme tant de saints musulmans dans l'Afrique du Nord ; les sanctuaires dénommés Lâlla Taour'irt, c'est-à-dire « Madame la Colline », sont innombrables dans ces pays.

Un Juif de Sidi Rah'h'âl nommé Içh'aq Ma'allem, parent des Lâloûz de Saffi, nous a raconté la légende de Dâouid Dra', que nous nous sommes fait plus tard confirmer par plusieurs Juifs de Demnât. Il y avait autrefois sept rabbins qui vinrent de Jérusalem se fixer dans la région que nous parcourons pour y convertir les habitants à la religion juive. Ces sept rabbins sont aujourd'hui enterrés dans la contrée : ce sont Dâouid Dra', qui semble le plus célèbre



Fig. 45. — Le sanctuaire de Sidi Dâoûd est un vieux mur à moitié écroulé... D'un côté est un jujubier, en ce moment rempli de petits oiseaux... et de l'autre un palmier, sous lequel on dit que le saint est enterré (p. 212).



Fig. 46. — L'Oued Façaout, profondément encaissé dans un lit très étroit au milieu de la plaine, roule en ce moment peu d'eau (p. 207).

avec les deux suivants : Moûla Ir'i, qui est enterré à Tanesrit (Demnât) ; Chloûmou Bel H'anech, enterré à Ourîka, dont nous avons raconté la légende et qui est connu dans tout le Maroc (1) ; Rebbi H'abîb enterré dans les Mesfîoua ; Moûl el Borj dans les Serâr'na ; Sidi H'aiem, enterré à Aït Mâzen ; et Rebbi Chemmoûl à Tasemsît.

Il y a quelques variantes de cette liste, selon les divers informateurs, mais celle que nous venons de donner est la plus généralement répandue. Enfin, un de nos informateurs prétend que les rabbins étaient dix, mais il ne peut pas nous donner dix noms et la véritable légende nous semble être celle qui fixe le nombre des rabbins à sept. Il y a là un emploi du nombre sept analogue à celui qui en est fait dans la conception musulmane des *seb' atou rijâl* dont nous avons déjà signalé la fréquence. Les sanctuaires des sept rabbins sont, nous assure-t-on, tous également visités par les Musulmans et par les Juifs.

Lorsque les sept rabbins arrivèrent dans la région de Marrâkech, la discorde se mit parmi eux et ils se séparèrent : Dâouid s'en alla à l'endroit où est encore aujourd'hui son tombeau, et là il se mit à enseigner. Il avait un auditoire de vingt-cinq élèves, tous rabbins : un vendredi il leur dit : « Un de vous va mourir aujourd'hui, il faut lui préparer sa tombe. » Ses élèves lui dirent qu'il fallait la mesure de celui qui devait mourir pour creuser la fosse. « Prenez mesure sur moi », leur dit-il. Ils firent comme il l'ordonnait ; quand la tombe

(1) V. *suprà*, p. 22.

fut creusée il se mit dedans pour l'essayer, et il vit qu'elle lui convenait. Alors, il se releva, se purifia, s'enveloppa d'un linceul et se coucha dans la tombe où il s'endormit du sommeil éternel. On reconnaît là un thème fréquent de la littérature hagiographique, celui de la mort de l'apôtre Jean.

Voici d'autre part la version musulmane recueillie de la bouche de divers informateurs, dont les dires ont été trouvés concordants. Dâouid Dra' était un rabbin qui habitait Jérusalem au moment où les Juifs opprimaient Sîdna 'Aïça, c'est-à-dire Jésus-Christ, et commençaient à falsifier leurs Écritures, que, d'après les Musulmans, ils ont entièrement altérées.

Il se révolta contre ce sacrilège, mais n'ayant pu l'empêcher, il s'exila et vint se fixer ici. Il descend de Sidi Dâwoûd (David en arabe) et, par conséquent, il est considéré par les Musulmans comme un chérif (1), un chérif juif à la vérité, mais d'avant l'époque à laquelle les Juifs altérèrent leurs Écritures et cessèrent d'être un peuple de Dieu. C'était donc un mou'min et les Musulmans lui donnent le titre de *siyed*.

Il est également vénéré et son tombeau est également visité par les Juifs et par les Musulmans ; ceux-ci tolèrent sans difficulté la visite des premiers. Juifs et Musulmans reconnaissent que les miracles opérés par Dâouid Dra' les favorisent aussi bien les uns que les autres.

On raconte qu'un Musulman qui était en prison avait

(1) Mais il n'est chérif que par analogie avec les vrais chérifs, descendants de Mahomet, de même que, par exemple, le marabout de Bou l Ja'ad qui descend de 'Omar est considéré comme une sorte de chérif de second rang.

fait faire par sa famille des dons à presque tous les marabouts de la région dans l'espoir d'être délivré : comme il n'avait pas réussi, quelques prisonniers lui dirent par dérision : « Il ne te manque plus que de t'adresser au marabout juif Dâouid Dra'. » — « Eh bien ! dit le prisonnier, si je suis délivré, je fais le vœu de lui égorger un taureau noir et de lui apporter une *qella* d'huile et une *qella* de *mah'ia*. » Il n'avait pas achevé ces paroles que l'ordre de le mettre en liberté arriva ; il exécuta son vœu et ne fut plus emprisonné.

Cette légende est remarquable parce qu'une offrande de *mah'ia*, c'est-à-dire « d'eau-de-vie » à un saint est pour l'orthodoxie musulmane une chose monstrueuse, puisque l'alcool est interdit par la loi de Mahomet et abhorré de ses sectateurs ; mais elle ne nous a été rapportée que par des Juifs. Toutefois nous l'avons entendue raconter devant quelques Musulmans qui n'y contredisaient pas.

D'autre part, un Musulman nous a raconté qu'il y avait un de ses coreligionnaires qui se moquait souvent de Dâouid Dra' et qui un jour, par dérision, urina sur le mur de son sanctuaire ; aussitôt ses parties devinrent noires et se décomposèrent. Il est à noter que les Musulmans eux-mêmes appellent le saint Dâouid, suivant la forme juive du nom de David, et non Dâwoûd, suivant la forme arabe, ce qui établit bien sa qualité de Juif.

Mais les Musulmans cherchent aujourd'hui à accaparer le saint. Le caïd a nommé un moqaddem du tombeau, qui demeure au-dessus du sanctuaire et qui per-

çoit un droit sur tous les pèlerins : ce droit est présenté comme une sorte de ziâra ou d'offrande au saint, en sorte que l'habitation du moqaddem tend à devenir une zaouia et qu'en fin de compte le sanctuaire juif menace de s'islamiser.

Cet après-midi donc nous avons monté le chemin du sanctuaire : dès que nous sommes aperçus des habitants de la zaouia (car on se met depuis peu à l'appeler ainsi), l'un d'eux se détache et demande à notre compagnon Si 'Allâl quel vœu il fait. Si 'Allâl désire avoir un enfant et on lui assure que son vœu sera exaucé ; cela ne lui coûte qu'un demi-douro.

Le sanctuaire que nous cherchons à photographier dans de très mauvaises conditions de lumière, est une ruine : c'est un vieux mur à moitié écroulé dans lequel sont aménagés plusieurs recoins pour brûler des bougies et de l'encens ; le mur est tout noirci par la fumée de ces offrandes. D'un côté est un jujubier, en ce moment rempli de petits oiseaux qui paraissent appartenir à une espèce de gros-becs, et de l'autre un palmier, sous lequel on dit que le saint est enterré (pl. XXIII, fig. 45). Devant le sanctuaire on voit la tombe d'un Juif qui s'est fait inhumer en ce lieu.

Les miracles du saint sont nombreux ; il guérit les possédés, il rend fécondes les femmes stériles, il procure un époux aux filles qui ne peuvent se marier, et, tout spécialement, il guérit les enfants de la coqueluche.

Ainsi voilà un marabout juif, reconnu comme Juif par les Musulmans sous quelques légères réserves, fréquenté

par des Juifs et par des Musulmans, et cela du propre consentement des coreligionnaires de ceux-ci, qui détiennent la zaouia. Il est à craindre cependant que le saint ne soit plus ou moins prochainement islamisé, mais les offrandes continuelles des Juifs qui alimentent actuellement la zaouia et qui diminueraient évidemment, si les Musulmans élevaient trop de prétentions confessionnelles, écartent momentanément cette éventualité.

On a vu par l'énumération donnée plus haut, que ce saint judéo-musulman est bien loin d'être isolé dans la région du sud de Marrâkech. Il est évident que nous sommes dans un pays où le judaïsme a jadis régné sans partage, et les cultes mixtes que nous signalons ne paraissent pas être autre chose qu'une survivance de cette époque (1).

Au surplus, des tombeaux de saints visités également par les Juifs et par les Mahométans sont répandus çà et là dans toute l'Afrique du Nord : contentons-nous de rappeler ici deux sanctuaires très connus, celui des Oulâd Smirrou, de Saffi, dont nous donnerons plus loin la légende (2), et le célèbre Barchichat, dont le tombeau, situé près de la porte de Bab el Oued à Alger et démoli il y a peu d'années, était souvent visité par les Musulmans.

Les sanctuaires judéo-musulmans de la région de Marrâkech et Demnât sont tout particulièrement bien conservés. De plus il faut remarquer que les saints de Saffi et d'Alger sont franchement juifs : les Musulmans ne fré-

(1) V. *infrà*, p. 26.

(2) Cf. *infrà*, chap. VIII.

quentent leurs sanctuaires qu'exceptionnellement ; enfin ils sont isolés en pays musulman. Au contraire, l'abondance des marabouts judéo-musulmans dans le sud de Marrâkech, est un fait isolé actuellement dans l'Afrique du Nord et peu explicable si ce n'est par l'hypothèse de la survivance d'un ancien judaïsme (1).

Ainsi le petit peuple de Dieu avait porté jusqu'au delà de l'Atlas lointain la forte empreinte de son génie : tant il était dans sa destinée de donner des lois au monde !

(1) *Arg.* René Basset, *Nedroma*, p. vii, p. 158.

VIII

LA SOURCE SACRÉE DE DEMNAT

9 Octobre (1). — De Dra' à Demnât il n'y a que trois heures, mais la fin de la route est difficile parce qu'elle est constamment en montagne. Elle se déroule dans les célèbres jardins, décrits avec un enthousiasme si justifié par les voyageurs et en particulier par de Foucauld. On chemine dans une immense oliveraie, enclavant une infinité de jardins échevelés, qu'arrosent mille canaux d'irrigation ; le long de la route, qui côtoie parfois de sauvages ravins, coulent çà et là des ruisseaux entretenant une fraîcheur éternelle.

Entre les haies tissées de plantes grimpantes les chemins obscurs et mystérieux serpentent dans un calme d'église sous les arceaux des oliviers. Les ronces, les rosiers, les clématites, les smilax, les chèvrefeuilles, les vignes sauvages s'enlacent ; leurs lianes insinuantes montent vers les ogives de verdure : tantôt elles retombent en stalactites ;

---

(1) Suite du voyage précédent.

tantôt, de branche en branche, de cime en cime, elles s'élancent jusqu'au domaine inviolé du merle et du rouge-gorge.

Enfin, nous traversons la ville de Demnât, à laquelle des maisons en terre battue, nues et délabrées, donnent l'aspect d'un ksar saharien, une petite Marrâkech, plus berbère encore, plus ruinée aussi, plus montueuse surtout que la ville de Ioûçouf ben Tâchfîn. La cité, perdue au milieu de la forêt des oliviers, s'étend en plusieurs groupes irréguliers (pl. XXIV, fig. 47), entourée de l'enceinte habituelle des villes de cette région (pl. XXV, fig. 48). Plusieurs constructions retiennent particulièrement l'attention du voyageur arrivant de la plaine : ce sont des bâtiments carrés, flanqués de tours de guet et dont la construction est caractéristique de cette partie de l'Atlas (1).

Rien n'eût été plus intéressant pour nous que de séjourner quelque temps à Demnât, mais le peu de temps dont nous disposons nous oblige à remettre à plus tard ce projet et nous nous contenterons, cette fois, d'y faire une halte d'un jour pour visiter, comme suite à nos études sur les vieux cultes musulmans et berbères, la source célèbre d'Imi n ou Ifri, où l'on fait périodiquement des sacrifices.

10 Octobre. — Imi n ou Ifri est une caverne située à quatre kilomètres de Demnât et d'où sort un torrent qui court ensuite dans un ravin profond et sauvage. La grotte a

(1) Cf. *infrà*, p. 314.

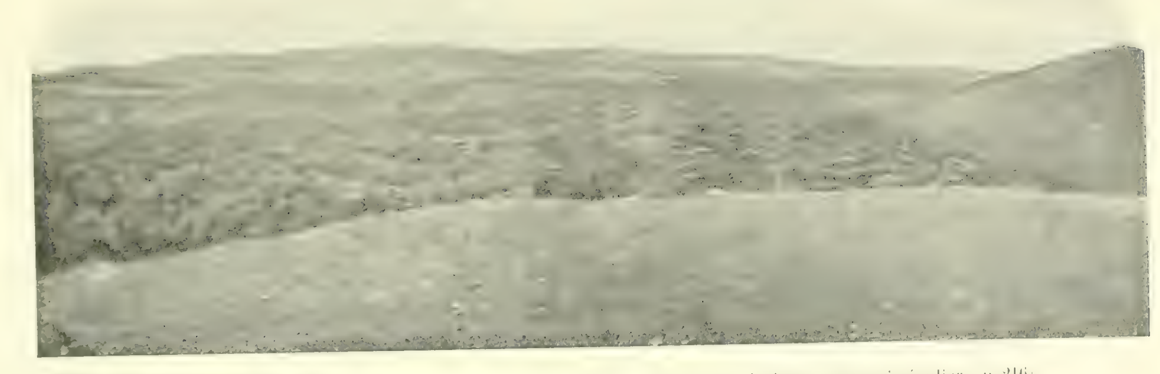


Fig. 47. — La cité, perdue au milieu de la forêt des oliviers, s'étend en plusieurs groupes irréguliers (p. 216).

dix à douze mètres de hauteur et présente des rudiments de stalactites; son entrée et le lit du torrent sont encombrés de pierres énormes qui en rendent l'accès difficile. Çà et là, de petits bassins naturels ont été aménagés pour que l'on puisse s'y baigner et les femmes musulmanes ne manquent pas de s'y rendre l'après-midi du vendredi.

En aval de la grotte, est une petite source sur le bord de laquelle on vient égorger des victimes, qui sont presque toujours des poules. Ces sacrifices sont faits non seulement par les Musulmans, mais aussi par les Juifs : ce sont surtout des femmes désireuses d'avoir un enfant qui accomplissent ces rites sacrificiels, espérant obtenir la fécondité par les vertus sacrées de la source.

On nous raconte sur la grotte une légende qui semble pleine de réminiscences littéraires, mais qui cependant nous est donnée par plusieurs informateurs. La grotte était habitée par un génie qui avait sept têtes et qui, tous les ans, coupait la source pendant quelque temps, au grand désespoir des habitants privés d'eau. De plus, il désolait tous les environs parce qu'il enlevait toutes les jeunes filles en âge de mariage, de sorte qu'on l'appelait *khet't'âf el'arâïs*, c'est-à-dire le « ravisseur de fiancées ». Pour acheter une tranquillité relative les habitants s'étaient vus dans l'obligation de lui livrer tour à tour une de leurs jeunes filles : alors il s'endormait et se réveillait un an après, demandant une autre victime.

Un jour il arriva que ce fut au tour du sultan de lui donner sa fille, mais il ne put s'y résoudre et il appela à son

secours le terrible Mâlek S'îf qui se trouvait dans la région. Celui-ci entra dans la caverne et de son sabre coupa une des sept têtes du monstre, mais le monstre s'enfuit avec les six têtes qui lui restaient et se précipita dans un puits où il disparut. Alors Mâlek S'îf l'y suivit et, au fond du puits, il trouva l'ouverture d'un souterrain dans lequel il s'engagea ; il marcha longtemps sous la terre en tâtonnant avec la pointe de son sabre, et enfin il arriva à sentir que celle-ci s'engageait dans l'anneau d'une porte contre laquelle il cogna.

Or, derrière cette porte, étaient sept des jeunes filles ravies par le monstre et dont la plus âgée s'appelait Nenna-thoum. Lorsqu'elle entendit frapper, elle pressentit qu'elle et ses compagnes allaient être délivrées. Alors elle introduisit Mâlek S'îf et lui dit : « Je vais te donner le moyen de tuer le monstre, car avec tes armes tu ne viendrais jamais à bout de lui ; alors même en effet que tu abattrais les six têtes qui lui restent, et qu'il en mourrait, tu ne le tuerais pas, car en mourant il se brûle lui-même et renaît ensuite de ses cendres. Pour le tuer il faut que tu le frappes avec son propre sabre que voilà. »

En disant cela, elle lui montra du doigt un énorme sabre que dix hommes auraient à peine pu porter et qui était suspendu au plafond de la caverne à une grande hauteur. Après des efforts considérables, Mâlek S'îf arriva à décrocher le sabre et il partit pour tuer le monstre. Lorsque celui-ci le vit arriver il lui dit : « Tu veux donc m'enlever encore une tête ? » — « Je veux, lui répondit le héros,

t'anéantir complètement. » — « Alors, si tu es un brave, attaque-moi comme un brave, mais ne me prends pas en traître, laisse-moi combattre avec mon sabre. »

A ce moment il s'aperçut que ce sabre était entre les mains de son adversaire ; alors il perdit contenance et Mâlek S'îf le frappa d'un coup formidable. Il en mourut sur-le-champ ; et de ses cendres sortirent des milliers et des milliers de vers, qui donnèrent ensuite naissance à une espèce d'oiseaux semblables au corbeau, mais plus petite.

Cette espèce est très commune à Demnât et on ne la trouve pas à l'ouest de cette ville au Maroc. Elle se rencontre, paraît-il, du côté de Mazouna, dans le département d'Oran, où on l'appelle *r'orâb en Ns'âra*, c'est-à-dire « le corbeau des chrétiens ». Les Chleuh' l'appellent *âmzoui*, elle constitue aux yeux des indigènes une des curiosités de Demnât. Sa chair, qui est mauvaise, est cependant mangée à titre de médication : on prétend qu'elle guérit les maladies vénériennes.

Les folkloristes n'auront pas de peine à reconnaître la légende que nous venons de rapporter. Le thème en est banal, c'est celui de Persée et d'Andromède, de saint Georges et du dragon, de saint Romain et de la gargouille rouennaise (1) : il est remarquable que dans la légende de saint Georges, il y a aussi une source sacrée. Seulement il semble bien, si l'on considère les expressions recherchées

(1) Frazer, *Early Kinship*, pp. 184 seq., avec une intéressante citation d'Ibn Bat' oût'a. L'interprétation de Frazer nous semble plus large et mieux étayée que celle de l'école symboliste : v. Male, *Art rel. treizième siècle*, pp. 337-338.

dont on se sert pour la raconter, non moins que l'imprécision du récit, que ce soit ici une réminiscence littéraire, mais nous ne pouvons l'affirmer. S'il en était ainsi, ce serait, à notre avis, le rajeunissement par des lettrés d'une légende locale. De toutes façons, nous avons là l'exemple d'une forme littéraire descendue dans le domaine du folklore.

Du point de vue de nos études actuelles, le fait qui mérite le plus de retenir ici notre attention est le culte de la source. Bien que celui-ci soit pratiqué à la fois par les Juifs et les Musulmans, cependant ces derniers prétendent le rapporter à un marabout sur lequel on ne peut rien dire, ni de sa vie, ni de l'endroit où il est enterré, mais que l'on appelle Sidi Mh'âc'er, sans que personne puisse nous expliquer la signification qu'a ici ce nom purement arabe. Tous les ans, le quatorzième jour après l'Aïd el Kebir, on égorge un taureau noir à la fête de Sidi Mh'âc'er et c'est une grande réjouissance pour les habitants de Demnât.

Cependant le patron de Demnât est Sidi H'ed'd'âr, auquel on rend un culte bien musulman et sans que les Juifs y prennent la moindre part. Il apparaît que, tout en rendant leurs devoirs religieux à ce protecteur musulman de la ville, les gens de Demnât ont conservé le souvenir d'un autre culte probablement très ancien et remontant au moins à une époque où le judaïsme florissait dans la région.

Demnât possède encore aujourd'hui un fort mellâh' : les habitants de ce mellâh' jouissent d'une sécurité assez précaire, car Demnât étant à la lisière de la plaine et de la montagne, est souvent disputée entre les partis et,

chaque fois qu'il y a des troubles, le mellâh' est exposé à être pillé.

Parmi les récits qu'on nous fait à ce sujet, nous notons celui d'un pillage qui eut lieu à la mort du sultan Moulaye H'açan. Un grand nombre de jeunes filles juives furent alors enlevées et vendues comme esclaves dans tout l'empire du Maroc : il en est dont les parents n'eurent plus jamais de nouvelles. Or, dans ces circonstances tragiques, les Juifs de Demnât se réfugièrent dans une zaouia musulmane voisine que l'on appelle la zaouia de Sidi Bou Khlef, et les membres de cette zaouia les protégèrent efficacement contre leurs ennemis. Ce trait vaut d'être rapporté.

Revenons à notre source : le culte ou tout au moins la vénération des fontaines est très répandue au Maroc ; dans ce pays, comme dans toute l'Afrique du Nord, et chez la plupart des primitifs du monde entier, on croit que les génies, troupe confuse qui peuple l'espace, se tiennent de préférence dans les cavernes, aux carrefours, sur les tas de fumier, dans les forêts et particulièrement au voisinage des eaux, dans les sources, les puits, les citernes..., et on leur fait des sacrifices.

Il est difficile de savoir si c'est à la source ou au génie qui la hante, que s'adressent ces sacrifices. L'on peut en effet s'élever insensiblement de l'idée d'une force mystérieuse et purificatrice de la source à la conception confuse et flottante des génies qui l'habitent et qui en sont comme une émanation.

Bien des sources sont simplement l'objet d'une sorte de

respect religieux, sans que ce respect se manifeste par des pratiques rituelles, et sans qu'on le désigne par un nom d'allure musulmane. Telle est par exemple la source de 'Aïn ou Mâcet dont nous parlons plus loin (1). Souvent aussi un culte plus ou moins régulier s'y établit sans que la source soit désignée par un nom indiquant un commencement de personnification.

Une source sacrée située dans la région qui est au sud de Marrâkech nous offre un exemple fort curieux de l'islamisation d'un vieux culte berbère. Elle se trouve dans le sud-est d'Amismiz et nous avions formé le projet de la visiter cette année ; mais diverses raisons nous en ont empêché. Faute d'observations directes, nous donnons ici le résultat des informations que nous avons recueillies à son sujet, mais en faisant des réserves, puisque cette information n'a été l'objet, de notre part, d'aucune vérification sur place.

A l'endroit où est aujourd'hui Lâlla Takerkouzet, il y avait sept hommes pieux, les *seb'atou rijâl* (toujours la conception mystique des « sept saints »), qui priaient dans une petite mosquée, à côté de laquelle était une source. On verrait encore, à ce que l'on nous a assuré, quelques ruines de cette mosquée et l'on y pourrait même, avec de la foi sans doute, distinguer les restes des sept cellules où priaient les sept saints. Ils faisaient leurs ablutions dans la source qui a pris d'eux sa baraka.

(1) V. *infrà*, chap. XI.

Aujourd'hui, lorsqu'un individu est possédé par les génies, le moqaddem de Lâlla Takerkouzet lui fait prendre un bain de pieds dans la source après que l'on a mis sur ses pieds de la pâte de pain. Or, dans l'eau vivent de nombreuses tortues que l'on croit sacrées et qui viennent, si le sujet garde une immobilité et un silence absolus, manger la pâte que l'on a mise sur ses orteils. Plus elles y mettent d'appétit et plus elles mordillent le patient, plus efficace est la *ziâra* ou « pèlerinage », et plus assurée la guérison.

Cette source guérit non seulement les Musulmans mais encore les Juifs, qui se réclament aussi de la croyance à Lâlla Takerkouzet ; ils ont un bassin spécial en dehors de la mosquée, où il y a aussi des tortues et où ils se livrent aux mêmes pratiques que les Musulmans dans l'intérieur de cette prétendue mosquée. L'expression Lâlla Takerkouzet, de teinte très légèrement musulmane, désigne l'ensemble des sanctuaires.

Il est bien visible que cette Lâlla Takerkouzet est en passe d'être supplantée par les *seb'atou rijâl* musulmans et qu'elle représente simplement la divinité ou la force sacrée de la source. On peut essayer de reconstituer ainsi les étapes de l'évolution de ce culte : il y eut d'abord le culte berbère antique de la source et des tortues ; puis à l'époque où le judaïsme fleurit dans le pays, la religion juive fit bon accueil à ce culte ; lorsque l'islamisme s'imposa aux Berbères, ils ne renièrent pas pour cela leurs antiques traditions sacrées et ils islamisèrent à peine ce culte sous le nom de Lâlla Takerkouzet ; à ce moment les Juifs et les Musulmans le

pratiquèrent concurremment. Dans la suite un islamisme plus sévère se fit jour avec la légende des *Seb'atou Rijâl*, fortement influencée par celle de Marrâkech, avec l'érection d'un sanctuaire musulman et avec la séparation entre les pratiques juives et les pratiques musulmanes.

Un exemple d'islamisation plus avancé en un sens est précisément celui d'Imi n ou Ifri, où nous trouvons la source dotée d'un nom d'allure plus musulmane, celui de Sidi Mh'âcer, qui désigne sûrement dans l'esprit des indigènes un marabout, mais sans que ce marabout soit situé ni dans le temps ni dans l'espace.

Enfin l'islamisation par le procédé du maraboutisme s'affirme d'une façon complète lorsque s'élève près de la source le tombeau d'un marabout. C'est le cas par exemple de Sidi Rah'hâl dont nous avons mentionné la source miraculeuse. Toutefois, dans cet exemple, le caractère miraculeux de la source pourrait être secondaire et dérivé de la conception de la baraka du saint.

*
* *

11 Octobre. — Aujourd'hui nous quittons Demnât pour prendre le chemin d'El Qala'a, car nous sommes assez pressés. Malheureusement, dès le début de notre route et sur la foi d'indications inexactes, nous nous égarons : nous prenons trop à l'ouest et nous sommes ramenés dans le nord de Drâ'. Nous retrouvons ensuite le bon chemin et, après six heures d'une marche lente, nous campons tout près du

confluent de l'Oued Taçaout et de l'Oued Demnât, non loin de la zaouia de Sidi 'Aïça ben Slîmân, qui, au dire des indigènes, se trouve à égale distance d'El Qala'a et de Demnât.

Nos tentes sont plantées dans un endroit verdoyant où nous nous reposons des fatigues de la journée ; de l'eau, des rives couvertes de joncs, de grands roseaux, des trembles, la vue de cette nature nous enchante. Hélas ! nous devions le regretter amèrement le lendemain, car nous repartîmes de ce campement avec un violent accès de fièvre. L'expérience de l'Algérie et du Maroc nous avait cependant instruits ; nous savions que dans ce pays lorsqu'on rencontre un paysage qu'égaient la verdure des arbres et la fraîcheur des eaux, il faut fuir cette nature séductrice et aller camper plus loin, sur la colline voisine que le soleil dessèche et que les vents balayent. Mais le site nous avait attirés et nous avions cru pouvoir nous permettre plusieurs fois dans ces derniers temps cette infraction à nos règles habituelles.

La zaouia de Sidi 'Aïça ben Slîmân est une zaouia d'Oulâd Sidi Rah'h'âl ; on observe ici les mêmes mœurs que nous avons décrites à propos de la zaouia mère. Les Oulâd Sidi Rah'h'âl forment donc une sorte de confrérie religieuse ; mais en quoi consiste le lien qui rattache les uns aux autres les membres de la confrérie ? C'est sans doute la descendance, qu'elle soit fictive ou non et, peut-être aussi (nous ne l'avons pas constaté), un dzikr rudimentaire, mais surtout la dîme que prélèvent les diverses zaouias sur leurs revenus pour l'envoyer comme une sorte de tribut religieux à la zaouia

mère dont ils peuvent ainsi se réclamer et dont ils partagent la notoriété.

Il y a loin de là, comme on le voit, à la grande confrérie à caractère universel et puissamment organisée, telle que nous l'ont décrite les ouvrages de l'école algérienne. Mais c'est sans doute dans des confréries à caractère local, comme celle de Sidi Rah'h'âl, qu'il faut chercher les premières formes de cette institution musulmane dont l'origine est encore mal connue.

12 Octobre. — De la zaouia de Sidi 'Aïça ben Slîmân nous nous rendons aujourd'hui à El Qala'a, en continuant à cheminer sur le territoire de la tribu de Serâr'na. Ces Serâr'na sont des Arabes ou pour parler plus exactement des Berbères arabophones. Il semble en effet, dans le dernier état de la science, qu'on ne puisse plus distinguer d'Arabes dans l'Afrique du Nord : le vieux fonds berbère les a tous absorbés et, suivant l'expression originale de M. le docteur Berthelot, ils ont été « phagocytés » par les indigènes, comme l'ont été les conquérants qui les ont précédés.

Car les Phéniciens n'ont pas émigré de leurs *emporia*, les flottes romaines n'ont pas fait repasser la mer aux colons latins et les Vandales n'ont traversé qu'une fois le détroit. Parmi tous ces peuples qui semblent, comme le dit O. Reclus, avoir fondu au soleil d'Afrique, il y en a qui n'ont disparu qu'après avoir laissé leur empreinte.

Ces civilisateurs sont ceux qui avaient avec les Berbères quelque parenté ou quelque ressemblance : les Phéniciens

paraissent avoir assez profondément pénétré jadis les anciens Berbères (1), et l'islamisme apporté par les Arabes s'est imposé à toutes les consciences depuis les Syrtes jusqu'à l'Atlantique. Mais les Romains n'ont laissé que les vestiges imposants de leur architecture, les Grecs leurs restaurations maladroites et les Vandales seraient oubliés, si les historiens n'avaient conservé le souvenir de leur barbarie : graves leçons de l'histoire pour les colonisateurs modernes !

Les Serâr'na parlent aujourd'hui l'arabe, mais par suite probablement du développement de leurs relations économiques avec la montagne, beaucoup d'entre eux apprennent le chelh'a. Ce léger commencement de reconquête du berbère sur l'arabe n'est pas un fait isolé ; on en a maint exemple dans l'Afrique du Nord (2).

Nous traversons la petite chaîne des Jbîlêt en quelque trois heures, mais sans pouvoir prêter au paysage notre attention habituelle, car la fièvre ne nous a pas quittés. Est-ce l'état maladif de l'imagination qui nous égare ? Nulle part les Jbîlêt ne nous en ont paru aussi désolées : ce ne sont que défilés rocheux, interrompus çà et là par des cirques déserts que ferment presque de tous les côtés des escarpements sauvages. Nul passant ne chemine sur cette route, et, au vrai, on aime autant n'y faire point de rencontre, parce que ces parages sont réputés comme des repaires de brigands.

Dans cette désolation, point d'arbres, point de tapis végétal. De temps à autre et pour augmenter encore le carac-

(1) V. GSELL, *Alg. dans l'antiq.*, in loco.

(2) Voy. E.-F. GAUTHIER et EDM. DOUTTÉ *Enq. sur la rép. du berb. en Alg.*

tère sinistre du paysage, des tas de pierres jalonnent la route et marquent les endroits où furent assassinés des voyageurs. Souvent la piété musulmane les transforme en vagues marabouts que l'on appelle du nom de *Sidi l R'erib*, « Monseigneur l'Étranger ».

Nous avons déjà parlé de ces sortes de tas de pierres ou *kerkoûr* (1), élevés dans toute l'Afrique du Nord à l'endroit où un homme est mort d'une mort violente. Cette coutume est loin d'être spéciale au Nord africain et elle se rencontre presque dans le monde entier. Même dans nos campagnes, il est encore d'usage lorsque quelqu'un meurt dans les champs, non pas d'y enterrer son cadavre, mais tout au moins de perpétuer le souvenir de cet accident par l'érection d'une croix à laquelle on joint souvent une inscription commémorative.

La crainte, nous devrions dire l'horreur du sang répandu, si grande chez les primitifs, est assurément la raison pour laquelle on élève ces tas de pierres que chaque passant lapide à son tour. Quant au cadavre de celui qui a rendu l'âme dans un tel endroit, il y est parfois enterré, mais le plus souvent, on porte son cadavre au voisinage des habitations. Au surplus, on ne lui accorde que difficilement l'entrée dans le cimetière commun d'une ville et surtout d'un village, et si on le lui accorde il est toujours inhumé à part.

C'est que, pour les populations primitives, le cimetière est proprement un double de la petite société qui compose le

(1) *Merrâkech*, I, p. 61.

clan : là vivent les âmes des morts, comme les vivants dans le village. Dans l'Afrique du Nord le cimetière s'appelle *el medîna*, c'est-à-dire « la ville » parce qu'on le considère comme une funèbre réplique de la cité. Bien plus, on pense que la parfaite cohésion de ce monde des morts est une condition nécessaire du maintien de la solidarité dans le monde des vivants. Si l'harmonie de la société des morts est rompue, la discorde éclate aussitôt dans celle des vivants : c'est ce qui ne manquerait pas d'arriver si l'on introduisait au milieu des sépultures des ancêtres le cadavre d'un étranger.

En tout cas, même si l'on donne au cadavre de l'étranger accès au cimetière, on lave presque toujours son corps sur place si cela est possible et on le mène directement au cimetière le plus proche, car aucun cadavre, et a *fortiori* aucun cadavre d'étranger, ne doit entrer dans le village ou dans la ville en venant du dehors. Cela est une règle absolue dans toutes les agglomérations indigènes de l'Afrique du Nord ; et cette règle est tellement stricte que souvent l'on affecte, dans le voisinage des villes, un bâtiment au lavage des morts afin de n'être pas obligé de les rentrer pour cela dans la ville. C'est ainsi qu'à Oran les Juifs ont une chambre pour y laver, au dehors de la ville, les cadavres des individus décédés hors de celle-ci et les enterrer ensuite directement dans le cimetière.

Du temps de Moulaye H'açan, deux dames diaconesses anglaises de Marrâkech se noyèrent dans le Tensift ; le Makhzen ne voulut pas que l'on rentrât leurs corps dans la ville : on sait que le cimetière chrétien de Marrâkech

est situé à l'intérieur de la cité. On envoya donc les deux cadavres à Saffi où ils furent inhumés dans le cimetière des chrétiens, qui est extérieur à l'enceinte de Saffi, près de Bâb Cha'ba.

Lorsque le même sultan Moulaye H'açan mourut et qu'on le ramena à Rabat, on ne voulut point le faire passer par la porte de la ville pour l'inhumer dans le cimetière. Ce cimetière est situé contre le mur d'enceinte ; on pratiqua une brèche dans la muraille et on fit passer le corps par cette brèche dans le cimetière ; de cette façon, si le corps était entré en ville, il n'y était au moins pas entré par la voie ordinaire. Un caïd de Tétouan enfin, il y a quelque trente ans, nommé Si Moh' ammed es Slâoui, fut puni par le sultan sur la plainte de la population pour avoir laissé entrer deux cadavres en ville.

C'est que la mort est une force destructive contagieuse ; et l'inhumation n'est pas autre chose qu'une suite de rites qui ont pour objet de préserver de cette contagion ceux qui sont particulièrement obligés d'approcher du cadavre et tous les membres de l'agglomération en général. C'est là l'origine des rites de deuil qui ont tous le caractère de purifications destinées à libérer de la mauvaise influence ceux qui s'en étaient imprégnés au voisinage du mort.

Il est tellement dangereux en effet d'approcher celui-ci que l'on ne le porte au cimetière qu'avec de grandes précautions, et qu'afin d'échapper autant que possible à la contamination inévitable, tous les membres présents de la communauté en prennent leur part en portant tour à tour

chacun pendant un instant la bière où repose le cadavre : on sait que cette coutume est répandue dans tous nos pays musulmans. C'est pour cela encore que la marche du convoi est aussi accélérée que possible afin de diminuer la durée de la période dangereuse pour les assistants.

On comprend que l'on ne s'embarrasse pas de toute cette complication de rites pour un étranger et qu'on ne court pas volontiers pour lui les dangers que ces rites ont pour but d'écarter. Aussi l'indigène qui meurt en pays étranger n'obtient toujours qu'une inhumation très sommaire ; même chez les morts il sera à part, comme il était à part dans la société des vivants. C'est pourquoi la mort en pays étranger est considérée comme le plus grand des malheurs.

Celui qui meurt en pleins champs est le plus à plaindre de tous : son âme ne cesse d'errer dans les lieux où il est mort et elle est une menace pour les passants. Même si l'on ne se représente pas cette âme sous la forme d'une personne spirituelle, on pense que le sang versé ne cesse pas d'exhaler des influences pernicieuses. En lui réside une énergie mystérieuse, celle de la vie, que les hasards ont déchaînée et sous l'influence de laquelle il est dangereux de se trouver.

Cette énergie n'est cependant pas conçue nécessairement comme mauvaise, elle peut aussi dans certains cas être favorable ; elle est surtout ce que les circonstances la font. Nous reconnaissons ici le caractère ambigu d'une force sacrée ; et cela nous explique pourquoi on grossit d'une pierre aussi bien le kerkoûr de l'étranger que les tas de

pierres sacrés et les tombeaux des saints dont nous avons parlé jadis.

La vertu de ces derniers n'est pas due uniquement à la *baraka* spéciale du saint, elle prend sa source aussi dans le caractère sacré de toute espèce de mort. Aussi ne doit-on pas s'étonner de rencontrer dans tous ces cas la même pratique du jet ou du dépôt des pierres que nous avons étudiée et qui s'explique toujours ici de la même façon par un double transfert d'influences (1). Seulement, dans le cas du kerkoûr de l'étranger la mauvaise influence du mort prédomine et c'est pour cela qu'on jette la pierre, tandis que dans le cas du marabout c'est la bonne qui prévaut, et c'est pour cela que l'on dépose pieusement cette pierre. Nos hommes ne manquent pas de suivre le premier de ces usages et ils envoient chacun leur caillou sur les kerkoûr.

Voici enfin El Qala'a, ville indigène (pl. XXV, fig. 49) qui ressemble aux autres petites villes de la région ; nous campons sous ses murs, encore dans des jardins, mais nous ne songeons qu'au repos et nous passons notre journée et celle du lendemain dans notre tente : la fièvre s'est considérablement amendée et nous allons pouvoir demain, sans plus nous attarder au milieu des sâguia funestes, gagner les régions salubres des Reh'âmna (2), où le vent âpre des plateaux courbe les fleurs odorantes des narcisses.

(1) *Merrâkech*, I, p. 101.

(2) La fin de ce voyage a paru dans *Merrâkech*, I, pp. 299-309 et pp. 179-202.



Fig. 48. — Demnât, entourée de l'enceinte habituelle aux villes de cette région ..... (p. 216).



Fig. 49. — Voici enfin El Qala'a, petite ville indigène (p. 232).

IX

AUX PIEDS DE L'ATLAS

11 Mai (1). — Nous n'avons pas été reçus courtoisement à Amismiz : le caïd est en très mauvais termes avec son voisin, le seigneur du Goundâfi, et comme nous avons été bien accueillis là-bas, nous le sommes mal ici. On m'interdit de sortir de la casba, si ce n'est pour me mettre en route vers la côte, on me fait même savoir qu'on ne me laissera pas me promener dans la ville. Tant de sévérité ne nous touche pas beaucoup, parce que devant être à Mogador à date fixe, nous n'avons pas le loisir de poursuivre nos études ici.

Nous employons toute la matinée à écrire des lettres et à mettre sous presse des échantillons de plantes que nous avons pu recueillir sur les pentes de l'Atlas en dérobant quelques instants aux observations géographiques et sociologiques. Le caïd, quoique que mal disposé, nous envoie pour-

(1) Suite du chapitre V. Cet itinéraire a été suivi en 1901 ; nous avons aussi fait état d'observations faites dans les mêmes pays au cours de voyages effectués dans nos missions de 1900, 1904, 1906 et 1907.

tant une *moûna* convenable : on ne se croit jamais dispensé, en ce pays, du devoir de l'hospitalité, même envers un ennemi, du moment qu'il est un hôte. C'est ce caractère sacré de l'hôte qu'exprime énergiquement le proverbe arabe : *Ed' d'îf d'âf 'ala boûh*, c'est-à-dire : « L'hôte est hôte même chez son père », autrement dit : le père lui-même n'a plus de droits sur son fils, lorsque celui-ci, vivant habituellement séparé de lui, est momentanément son hôte, et il lui doit les égards que comporte l'hospitalité.

Avec du temps, de bonnes paroles et de grandes promesses, on arriverait à adoucir le caïd et à séjourner ici ; mais aujourd'hui il est intraitable. Si Bou Médiène a essayé en vain de l'amadouer, et le sentencieux Si T'ayeb, en apprenant son insuccès, déclare : *Houwa bh'âl kheça l'aoûd, ma telqâh lâ mehmez ou lâ mechh'âh'*, c'est-à-dire, en traduisant honnêtement : « Il est comme cette partie du cheval que ne peuvent atteindre ni l'éperon ni la cravache ! »

Bien que l'accès de la ville nous soit interdit, nous la traversons cependant pour en emporter un souvenir ; mais elle n'offre rien de bien intéressant à un coup d'œil aussi superficiel. Ce ne sont que de vieilles masures en terre sèche, pour la plupart écroulées et dont un grand nombre demeurent sans habitants. La ville se divise en deux agglomérations, dont l'une entoure la casba du caïd, et dont l'autre est Amismiz proprement dite, petit bourg campagnard, dont les habitants s'enorgueillissent pourtant.

Le mkhâzni Si T'ayeb était scandalisé que j'appelasse ironiquement Amismiz une *dechra* : « Il y a un minaret,

me répondit-il, et une *souïqa* (petit marché). » Voici en effet la mosquée avec son minaret (pl. XXVI, fig. 50) : elle est fort insignifiante ; et voici le marché qui est aussi médiocre. Le reste de la ville n'est que ruine et décrépitude.

Si T'ayeb ne se doute pas qu'il vient de donner là, avec une spontanéité décisive, une définition sociologique de la cité. Quand il ajoute, pour m'édifier davantage sur le rang d'Amismiz, qu'il y a dans ce pays des maréchaux ferrants et divers autres artisans, il complète son inconsciente définition : un marché permanent avec des artisans, c'est la ville ; une église communale et une casba, c'est la cité.

La piste que nous commençons à suivre se déroule à perte de vue; sous le soleil cuisant, nos hommes sont fatigués de ce départ en plein midi et cheminent mollement. Mais nous nous lançons avec joie dans la plaine, avides de la route libre et des horizons lointains. Nous avons dit ailleurs (1) l'émotion du voyageur dans les grands espaces ; la plaine lui donne des ivresses que le montagnard ne connaît pas. Les officiers résidant au Sahara, les touristes visiteurs des Hauts-Plateaux algériens, les voyageurs des plaines du H'oûz marocain, ne perdent jamais le souvenir des chevauchées rapides vers les buts reculants, des silencieuses rêveries dans les interminables marches au pas, des évocations de l'infini dans la contemplation des horizons qui fuient.

La montagne a ses amants : « Jamais, dit Jean-Jacques Rousseau, jamais pays de plaine, quelque beau qu'il fût, ne

(1) *Merrâkech*, I, pp. 297-298 et le passage cité d'Augustin Bernard

parut tel à mes yeux. Il me faut des torrents, des rochers, des précipices à mes côtés, qui me fassent bien peur » (*Conf.*, I, 4). Il est vrai que la montagne donne des émotions violentes parce que l'homme s'y sent écrasé : humilié de sa petitesse, l'ascensioniste même, dans l'orgueil de son escalade, sent sa victoire précaire.

La plaine au contraire satisfait les instincts dominateurs: le cavalier y prend possession de l'espace et s'y enivre du sentiment de son indépendance. Puis la monotonie et l'imprécision de l'étendue emplissent l'âme d'une force et d'un calme croissant. La mer elle-même n'engendre pas ces exaltations tranquilles, car la barre brutale de son horizon brise l'élan de l'âme humaine. C'est seulement dans l'immensité des plaines que l'homme s'élève en toute paix vers son ciel : les grandes et belles religions sont filles des plaines brûlantes ou des plateaux glacés.

Voilà les réflexions qu'au pas allègre de notre monture nous roulions en notre esprit, dans l'éblouissement d'un dur soleil de midi ; cependant nos hommes se mettaient péniblement en route : ils invoquaient pour un heureux voyage Sidi Megdoûl et Sidi Ouasmîn, les saints patrons de Mogador et de la montagne voisine de cette ville. Au nord la ligne vaporeuse et bleue des Jbîlêt était peu distincte à l'horizon ; au sud, nous longions les derniers contreforts du puissant Atlas ; parfois la dentelle de ses crêtes s'échancre profondément : à travers l'ouverture d'une vallée, on aperçoit d'autres cimes plus lointaines dont l'argent brille sur le ciel bleu.

Nous traversons l'Oued Aker, en suivant la limite septentrionale des Guedmîoua et des Oulad Mt' a'; ceux-ci sont entièrement en plaine, tandis que les Guedmîoua sont en montagne et possèdent seulement un peu de plaine au pied de l'Atlas. Il est deux heures quand nous passons devant Tizguin qu'on aperçoit à gauche en bas de la montagne, et il est trois heures un quart quand nous traversons l'Oued Aït Bourg, avec au fond la dechra du même nom. Moins d'une demi-heure après nous sommes devant celle d'Imiki : le sol est plat, la flore est celle des plaines cultivées de l'Algérie. Des haies de jujubiers, au milieu desquelles nous marchons, s'élance la grande linaire jaune.

Bientôt, devant nous, un peu à l'ouest, se montrent les hauteurs des Mtoûgga qu'il nous faut atteindre après demain. Quatre heures du soir sont passées quand nous quittons les cultures pour entrer dans une petite plaine caillouteuse, qui ne nourrit que des touffes de jujubiers rabougris. Nous avons laissé à gauche et au pied de la montagne le fameux marabout de Sidi Bou 'Atsmân, dont le *moûcem* très fréquenté est célébré au mois d'août.

Il y a une géographie religieuse des pays musulmans : quelques saints sont universels, on les invoque de Bagdad à Marrâkech, par exemple Sidi Abdelqâder el Jîlani, ce *T'îr lemrâgueb*, cet « oiseau des hauts lieux », auquel sont dédiés maints pics inaccessibles du Nord africain, comme au saint Michel du moyen âge chrétien. Mais les plus aimés sont les saints qui ont leur province nettement limitée : hier nous étions chez Moulaye Ibrahîm,

aujourd'hui sur le territoire de Sidi Ah'med ou Moûça. D'autres ont un plus petit royaume mais n'y sont pas moins souverains, comme Sidi Rah'h'âl ou Sidi Bou 'Atsman... Les plus petits cantons ont leur *siyed*, leur seigneur religieux, jusqu'au sanctuaire anonyme que fréquentent seules les femmes d'un village, jusqu'au simple cercle de pierres où traînent les floches de laine et les sachets d'étoffe, dieu ignoré, en qui se confient les plus humbles mais non les moins touchantes espérances.

Le monde marocain est plein de pèlerins qui voyagent pour visiter les sanctuaires renommés, de malades qui vont leur demander la santé, de pauvres qui errent de sanctuaire en sanctuaire, hébergés dans les zaouia, dans les casba, dans les moindres villages, car tout le monde respecte le *sâïh'*, c'est-à-dire celui qui parcourt le monde en ascète, vivant du pain que Dieu lui envoie chaque jour (1). Et le Maroc apparaît aux Marocains comme la terre bénie où l'homme pieux est toujours protégé par une puissance divine. Les noms mêmes des villes et des pays, ceux des vallées et ceux des montagnes éveillent chez lui tout d'abord l'idée du bon saint qui les habite, dur aux méchants, pitoyable aux malheureux.

Vers quatre heures et demie, nous sommes en face des gorges de l'Acif el Mèl : par sa profonde coupure on aperçoit au loin la crête blanche du Jbel Tigoûga dans le Soûs. Nous n'arrivons au bord de l'Acif el Mèl qu'à quatre heures

(1) *Le Maroc inconnu*, de MOULIÉRAS, est le récit des pérégrinations d'un *sâïh'*.

quarante : sur la rive droite du fleuve nous voyons de loin Imi n ou Acif et dans la gorge même nous apercevons maintenant Dâr Lemmech.

L'Acif el Mêl porte le même nom que Tîn Mèl; il serait intéressant de rechercher si d'autres accidents géographiques ou d'autre lieux sont dénommés Mêl dans l'Afrique du Nord: cela éclaircirait peut-être la signification de ce mot.

Maintenant nous descendons la rive droite de l'Acif el Mêl et à cinq heures vingt, nous sommes à Dâr Akîma : il est six heures cinq quand nous atteignons la dechra des Aït Abeï (prononcé comme le français « abeille »), qui appartient aux Guedmîoua. Nous sortons alors de leur territoire pour entrer chez les Mejjât', grande fraction originaire d'une tribu du Sud.

La terre est pauvre et caillouteuse; à sept heures du soir, après une après-midi de marche lente, nous arrivons à la zaouia de Sidi Ah'med ou Moûça où nous camperons, le plus près possible des habitations. Au Maroc, à la limite de deux tribus, il y a peu de sécurité, et l'on nous recommande fort de nous méfier des voleurs. Il n'est pas certain que les gens de la zaouia eux-mêmes n'en soient pas.

Ce ne serait pas un exemple unique de marabouts voleurs : ils ne manquent pas dans l'Afrique du Nord, et ne laissent pas que d'être honorés. On doit dire qu'ils ne volent que des étrangers. Quant aux marabouts qui exercent le métier de *bechchâr*, ils sont innombrables : on sait que le *bechchâr* est celui qui fait rendre l'objet volé à la victime d'un vol,

moyennant une rémunération. En ce sens, presque tous les marabouts sont des *bechchâr*, car en pays africain, il n'y a guère qu'un marabout qui puisse mener à bien de telles négociations entre des gens appartenant à des groupes différents et souvent ennemis. Seulement du *bechchâr* au receleur, puis au voleur, la distance est petite et beaucoup l'ont franchie.

La différence que nous établissons entre le voleur et le gendarme se conçoit surtout du point de vue éthique. Nous avons parfois entendu des personnes au courant des choses du Maroc amuser leurs interlocuteurs en déclarant que dans ce pays le maraudeur et le garde champêtre sont souvent le même personnage. Mais, dans les sociétés primitives, tant que le point de vue moral ne prévaut pas, il n'existe pas de différence entre le criminel et le policier, car ces deux états exigent les mêmes aptitudes.

Les marabouts chez qui nous campons ce soir sont des Semlâla : c'est une population de chérifs qui habite le Soûs. Ils se disent descendants d'Idrîs et prétendent qu'ils ne sont devenus chleûh' que par leur séjour prolongé parmi les Berbères. Cette explication ne nous satisfait guère, mais « Dieu est le plus savant », comme on dit en arabe.

Les chérifs Semlâla tiennent sous leur domination religieuse la plus grande partie du Soûs et le Petit-Atlas. Leur chef est actuellement Sidi Moh'ammed ould H'oceïn ou H'achem. Le Makhzen le craint tellement qu'il a fait naguère emprisonner son fils, qui partait en pèlerinage à la Mecque et qui est mort à Tanger.

D'après la croyance populaire, une dynastie de Semlâla succédera à la dynastie actuelle des Filâla et l'on dit en manière de proverbe : *Ouwwelha Filâla ou âkhirha Semlâla*, c'est-à-dire : « Son commencement (en parlant de « la fin du monde ») sera le règne des Filâla et elle se terminera par celui des Semlâla. » Ce dicton, colporté sur les marchés et souvent répété dans ces dernières années, a été un des éléments de la campagne religieuse contre la dynastie actuelle, représentée par Moulaye 'Abdel'azîz. Il se rattache aux récits de l'eschatologie populaire dont nous aurons occasion de parler dans un autre travail.

On interprète ce proverbe en disant que les Filâla marquent l'époque de corruption générale qui sera un des signes avant-coureurs de la fin du monde. Au contraire, l'avènement des Semlâla signifiera le règne de la justice, sous la domination du Mahdi ou « Maître de l'heure ». Ce rapprochement est facilité par la légende qui dit que le *t'ebel* ou « tambour » de Massat sonnera pour annoncer la venue du Mahdi. Massat est une ville du Soûs dont le nom est toujours mêlé aux conceptions eschatologiques du Magrib. Là, dit-on, se trouve une mosquée enterrée dans les sables et de laquelle on entendra sortir le son du *t'ebel* (1).

Le chérif des Semlâla qui réside à Ilir', au Tazerouâlt, est le descendant du célèbre Sîdi Ah'med ou Moûça, enterré là-bas, et le chef de l'association religieuse qui porte

(1) Voy. René Basset, *Relat. de Sidi Brahim*. Cf. *suprà*, p. 4.

le nom du saint. On sait que les adeptes de cette espèce de confrérie, les Oulâd Sîdi Ah'med ou Moûça, prétendent tenir de leur saint patron une *baraka* qui leur permet d'exécuter de surprenants et périlleux tours de saltimbanques. Ils exercent le métier d'acrobates ambulants, non seulement dans toute l'Afrique du Nord, mais encore en Europe et en Amérique. Ils s'engagent par troupes dans les cirques, et sont sur les programmes un numéro fréquent : ils retournent ensuite dans leur pays jouir du capital qu'ils ont ainsi amassé.

On remarquera la grande ressemblance qui existe entre la confrérie des Oulâd Sîdi Ah'med ou Moûça et celle des Oulâd Sîdi Rah'h'âl que nous avons décrite. Mais la renommée de ces derniers est bien moins grande ; ils ne voyagent pas comme leurs émules du Soûs, ou du moins leurs déplacements sont strictement régionaux. L'étude de ces associations religieuses à caractère primitif ne peut manquer d'être féconde pour la sociologie du Nord de l'Afrique.

Les marabouts seraient désireux de nous voir et de nous retenir un jour ici, mais nous sommes pressés et peu en train de faire des observations ; aussi, pour gagner du temps et échapper à l'interrogatoire, nous décidons de camper dans le *mellâh'*, car il y a ici un mellâh' de Juifs indigènes, qui est assez important. Dans ce pays les mellâh' sont providentiels et quand Si T'ayeb nous a dit tout à l'heure : « Il vaut mieux camper à la zaouia de Sîdi Ah'med parce qu'il y a un mellâh' », on comprenait que, d'après lui, cette raison était décisive et qu'il attachait à ce mot l'idée de toutes



Fig. 50. — Voici la mosquée d'Amismiz avec son minaret (p. 235).



Fig. 51. — Ils emmagasinent les grains dans des paniers cylindriques posés debout sur les terrasses des maisons, ce qui donne à celles-ci une apparence caractéristique (p. 243).

les commodités de la vie dans le Sud du Maroc. Dans les petits mellâh' de ces pays en effet, on trouve à se ravitailler aisément, non seulement en orge et en poulets, mais aussi en viande et même en pain.

Les Juifs d'ici sont riches et détiennent de grandes quantités de grains : ils les emmagasinent dans des paniers cylindriques posés debout sur la terrasse de leurs maisons, ce qui donne de loin à celles-ci une apparence caractéristique (pl. XXVI, fig. 51). Ces paniers sont habituellement en roseaux enduits de bouse de vache : ils sont usités chez tous les Berbères du Sud du Maroc. Des emmagasinements semblables s'observent dans le centre de l'Afrique (1).

Un ou deux malades se présentent, mais le médecin est fatigué de traiter, aussi il les renvoie à Si Bou Médiène qui les renvoie lui-même à notre cuisinier Moulaye 'Ali. Celui-ci est en même temps un chérif ; au Maroc la qualité de chérif lorsqu'on n'y joint pas la sainteté, la puissance ou la richesse, ne confère aucune vénération spéciale. Les chérifs, spécialement les chérifs idricides, pullulent, mais ne jouissent d'aucune considération : c'est à peine si leur titre leur permet d'extorquer à leurs coreligionnaires les plus crédules quelques maigres aumônes.

Je découvre à cette occasion que, depuis une semaine, Moulaye 'Ali donne, en mon nom et à mon insu, des consultations et délivre même des médicaments qu'il me dérobe. J'exige qu'il me remette ces médicaments, mais il ne peut me

(1) P. ex. Bruel, *Moyen Logone*, p. 84.

donner qu'un paquet de poudre blanche qui fait les frais des traitements qu'il institue et que je reconnais pour être simplement de l'alun. Si Bou Médiène apprend à son tour, avec indignation, qu'il se permet d'écrire en son nom des amulettes et de les vendre, usurpant ainsi sa qualité de chérif de haute volée.

Nous réprimandons sévèrement le chérif cuisinier et nous découvrons aux yeux de tous sa fourberie ; mais ses clients ne nous croient pas et continuent à avoir confiance dans ses lumières, en sorte que nous finissons par le laisser faire. Et Si T'ayeb murmure entre ses dents : *Lkedb elmzelleg, t'âh't el qoulla ou bqà z zît ma'alleg*, ce qui signifie : « Le mensonge bien tordu (comme la corde bien tordue et solide), la cruche est tombée et l'huile (qu'elle contenait) est restée suspendue (au clou où la cruche était accrochée). »

12 Mai. — Nous partons à six heures moins dix et nous revenons pendant quelque temps sur nos pas en remontant la rive droite de l'Acîf el Mêl, puis non loin de la zaouia nous traversons le Soûq el H'âd ou marché du dimanche. Les marchés au Maroc sont le plus souvent situés aux bordures des tribus et constituent ainsi une sorte de terrain neutre où les gens des tribus ennemies peuvent se rencontrer en dehors des hostilités. On sait que les limites des tribus sont des zones désertes et dangereuses, leur passage est toujours délicat pour une personne isolée (1).

Ce matin le marché est encore presque vide, nous traver-

(1) Voy. Mouliéras, *Maroc inconnu*, passim.

sons la rivière et nous remontons ensuite dans la plaine vers le Sud-ouest ; il est huit heures moins cinq lorsque nous passons à Tazari, devant la casba de Mzoûda, qui est au pied de la montagne et à côté de la qoubba de Sidi Ah'med ou 'Ali, qui a, dit-on, la spécialité de guérir les chancres ou *nouwâr*.

Nous n'empruntons que peu de temps le territoire des Mzoûda et nous entrons dans une grande plaine caillouteuse et stérile que l'on nomme Bou Jmâda et qui appartient aux Idouîren : ces Idouîren sont *siyâb* (pl. de *sâïb*), c'est-à-dire insoumis et n'ont pas de *dechera* dans la plaine. Ils n'y ont que des '*azîb*, c'est-à-dire des sortes de fermes où ils abritent leurs bestiaux, des « écarts ».

Ils descendent dans la plaine faire paître leurs troupeaux, moissonner, travailler quelques terres ; mais, dès qu'il est question de payer des impôts, ils se retirent dans les montagnes que nous apercevons sur notre gauche : aussi la plaine a-t-elle l'air presque inhabitée.

Ces Idouîren sont toujours en lutte avec les Mzoûda ; ils sont eux-mêmes continuellement déchirés par des querelles intestines et les meurtres sont chez eux très fréquents ; ce sont enfin de grands voleurs qui terrorisent les régions environnantes. Ils avaient jadis un caïd particulier, mais il a été emprisonné et les Idouîren n'ont plus qu'un khalifa qui dépend du caïd Mzoûdi et qui n'a du reste qu'une autorité nominale.

Bou Jmâda est une plaine remplie de galets et peu fertile, qui s'étend jusqu'à l'oued des Idouîren ; nous y chemi-

nons par une belle journée mais sous un soleil brûlant. Autant la route est sèche et âpre, autant les rares passants ont l'air farouche et hostile. A neuf heures trente nous passons devant un *'azib* ; à neuf heures cinquante, nous apercevons à droite et au loin la casba du caïd Ould bel Bachîr, qui est située sur le territoire des Oulad bou S'ba' (1) pendant qu'à notre gauche s'étend le Jbel des Idouîren, peu élevé, mais très rude.

Peu après dix heures, la plaine ingrate s'interrompt et nous marchons sur les alluvions d'épandage d'un petit oued : à sa sortie de la montagne se trouve un *'azib* isolé. Puis la plaine reprend, de plus en plus caillouteuse, et vers onze heures nous marchons dans d'énormes galets ; il y a là une vaste étendue de pays sans aucune habitation. Rien à perte de vue que les gros cailloux blancs et les jujubiers revêches que couvrent des milliers d'hélices blanches (xérophiles) : on conçoit avec peine comment ces animaux peuvent résister à une telle chaleur. De plaine en plaine, dans le silence écrasant de la lumière, les stries de l'air enfiévré dansent devant nos yeux.

A midi enfin, nous sommes à la vallée de l'oued Qahîra ; le pays devient plus riant, le sol est fécond, la population est plus pacifique, le makhzen mieux assis. Voici la maison du khalifa, bâtie à côté d'une maison de caïd ruinée ; les caïds ont presque tous la même fin : lorsqu'ils tombent en disgrâce,

(1) On prononce *be s's'ba'* de même qu'on dit Belqâc'em (que nous écrivons « Belkassem ») ; mais le sens n'est pas douteux : c'est *abou s' s'bâ'*, « le père du lion ».

ils sont emprisonnés par le sultan qui confisque leurs biens et la maison du disgracié est frappée de mauvais augure. Il est de règle qu'un caïd n'habite jamais la casba de son prédécesseur, s'il ne fait pas partie de la même famille ; il fait bâtir une autre maison, souvent à côté de la première. Il arrive souvent que dans une étendue relativement restreinte, les squelettes des casbas croulantes racontent au voyageur les révolutions des caïdats.

La destruction de la maison après la mort, la maladie, est une coutume observée chez tous les peuples primitifs (1). Elle se retrouve même chez nos paysans de France : dans les Vosges, par exemple, on ne rebâtit jamais une maison sur l'emplacement de celle qui a été brûlée; on n'utilise même pas les matériaux épargnés par le feu (2). Ce dernier trait montre que cette interdiction ne peut pas être interprétée comme une mesure de prophylaxie hygiénique : il faut la rattacher aux croyances relatives à l'influence de la demeure sur ceux qui l'habitent. Les maisons ont leur sort ; le proverbe arabe ne dit-il pas : *El kheïr gçaç' oulla nçaç' oulla ba'ad mel 'atâbi*, c'est-à-dire : « le bonheur est dans les franges de cheveux, dans les fronts des chevaux et dans certains seuils de porte, » autrement dit dans le bon choix des femmes, des chevaux et des maisons.

La casba que nous avons devant les yeux est bien fortifiée et visiblement construite en vue de résister aux attaques des sauvages Idouîren ; elle est située près de la dechra de

(1) Voy. Crawley, *Mystic rose*, p. 98.

(2) René Basset, *in litt.*

Qahîra, qui porte le même nom que le Caire. C'est ici que nous descendons pour faire halte dans des jardins qui nous paraissent enchanteurs, après la solitude que nous venons de traverser : nous prenons notre repas à l'ombre de beaux oliviers, au bord d'une sâguia, dans un jardin où les fleurs éclatantes des grenadiers jettent leurs notes crues parmi la lourde verdure des figuiers.

Nous en repartons à deux heures et demie et, vingt-cinq minutes après, nous traversons l'oued Qahîra dont nous apercevons la vallée profonde creusée dans l'Atlas. Les populations qui l'habitent échappent entièrement à l'autorité du makhzen : là vivent les montagnards Seksâoua, aussi farouches que leurs voisins les Idouîren ; nous en croisons plusieurs qui descendent gaillardement dans la plaine, le fusil sur l'épaule et en hommes qui ne craignent point les gendarmes (1).

Au fond de la vallée, sur un sommet, au-dessus des voiles gris qui se traînent au flanc de l'Atlas, nous apercevons le tombeau célèbre de Lalla 'Aziza qui attire tous les ans et de tout le Sud du Maroc, un grand nombre de pèlerins. Le sultan a fait bâtir à la sainte une qoubba, sans doute pour se concilier les Seksâoua ; mais, ceux-ci ont considéré qu'il accomplissait là un acte de piété qui lui serait suffisamment compté plus tard et que ce n'était pas une raison pour qu'ils payassent des impôts : ils sont restés irréductibles.

Nous traversons maintenant un territoire montueux qui

(1) M. Brives a parcouru leur pays.

s'étend entre l'Oued Idouîren et l'Oued Imi n Tanout et nous passons devant des campements de nomades sahariens venus estiver ici avec leurs chameaux : les hommes et les femmes sont habillés de khent bleu ; ce sont sans doute des Ouled Bou S'ba'. Enfin à quatre heures vingt, nous sommes à Imi n Tanout sans avoir rencontré d'autre dechra.

Imi n Tanout est un des points les plus importants de cette région du Maroc ; il commande en effet la route du Soûs où l'on se rend en franchissant l'Atlas par un col facile (pl. XXVII, fig. 52), le col de Bibaouân (1). Il sépare la chaîne de l'Atlas occidental en deux parties : la première plus massive et plus élevée ; la seconde, à l'ouest, plus étalée et plus fertile. M. Gentil a montré que ces deux parties, du point de vue géologique, ont une histoire et une contexture différente (2).

Imi n Tanout, au pied des montagnes, est entouré par elles à l'Ouest et au Sud ; la sécurité y est précaire par suite du voisinage des Idouîren et des Seksâoua. Nous campons hors du village, le long du marché, le plus loin possible de la casba du caïd ; celui-ci est absent, ce qui ne peut que nous être agréable, Les habitants sont fort émotionnés de nous voir camper si loin des maisons et s'empressent de nous fournir de nombreux '*assâs* ou gardiens de nuit. Il paraît que la nuit que nous passâmes fut agitée et que l'on rôda autour de nos bêtes, mais j'avoue que je ne m'aperçus de rien.

Nous subissons ici un véritable interrogatoire et tout en assurant notre sécurité, l'on nous regarde d'un œil peu sym-

(1) Voy. Montet, in *Tour du Monde*.

(2) Gentil, *Maroc physique*.

pathique : on craint que nous ne voulions prendre la route du Soûs, malgré nos dénégations. Les habitants d'Imi n Tanout sont en quelque sorte responsables devant le Makhzen du passage d'un chrétien dans le Soûs par cette voie ; ils s'apprêtent à nous disputer le chemin qu'il n'est pas dans notre plan de tenter.

Lorsqu'on nous demande qui nous sommes, nous hésitons à dire que nous exerçons la profession de médecin : le marché a lieu demain, et nous serions accablés dès ce soir par un excès de clientèle. Nous nous donnons donc comme *h'arrâb :* c'est ainsi que l'on désigne au Maroc les officiers de la mission militaire française près du sultan. J'espère que le commandant Burckhardt me pardonnera ce mensonge qui du reste ne m'a pas beaucoup réussi ; car j'ai été traité un peu moins courtoisement après l'avoir fait qu'auparavant, et j'avoue que j'en ai été quelque peu mortifié dans mon patriotisme.

Nous cherchons maintenant à louer deux mulets pour demain, car toutes nos bêtes sont blessées et nous allons entrer dans un pays montagneux. Mais nous n'éprouvons que des refus, malgré nos prières instantes, et Si T'ayeb finit par nous dire : *Er ras elli tsellem 'alîha, zid 'alîha qîrat' ou qt' a'ha*, c'est-à-dire : « La barbe que tu dois embrasser, ajoute un centime et coupe-la », ce qui signifie : plutôt que de prier quelqu'un, achète lui ses services. Nous suivons son conseil et, moyennant une augmentation, nous obtenons enfin les deux animaux que nous cherchions.

La route que nous devons suivre en effet n'est pas habi-

Pl. XXVII



Fig. 52. — Imi n Tanout commande la route du Sous (p. 249).

tuelle, bien qu'elle soit la plus courte et l'on n'ose pas nous conduire en passant par Tiggui : le chemin que l'on prend ordinairement passe par Chichaoua. La route de Mogador est cependant familière aux gens d'Imi n Tanout, car ils s'approvisionnent dans cette ville et non pas à Marrâkech; même Imi n Tânoût, dont le marché est très important, marque la limite extrême de l'influence commerciale de Mogador.

*
* *

13 Mai. — Au matin, il se trouve que nous ne pouvons pas partir parce que tout est remis en question pour la location de nos deux mulets de supplément. Leur maître pose à notre sujet mille questions, s'enquiert de notre nationalité, de nos attaches, du but de notre voyage: *Qbel th'awwes 'al et't'rîq, th'awwes 'al er refîq*, dit le proverbe arabe : « Avant de t'inquiéter du chemin, inquiète-toi de ton compagnon », c'est-à-dire : en voyage mieux vaut un mauvais chemin et un bon compagnon.

Enfin on finit par s'entendre et nous partons à sept heures trente-cinq, après avoir photographié le marché, qui commence à s'animer. Nos deux mulets sont conduits par un jeune homme et par un enfant : lorsque nous passons près de la maison du père, il sort, vient à nous et nous fait les plus grandes recommandations.

Ce n'est pas seulement par mauvaise volonté qu'on a mis si peu d'empressement à nous louer deux bêtes de somme; c'est aussi par crainte que le caïd, toujours à l'affût

d'une amende à infliger dont il profite, n'incrimine ceux qui ont facilité le voyage d'un chrétien et ne saisisse ce prétexte pour les pressurer, voire les molester et les emprisonner. Celui qui nous loue ses bêtes court donc en réalité quelques risques, mais c'est peut-être là une des raisons qui le décident. C'est un notable personnage de l'endroit, et, en se permettant d'assister un chrétien, il montre qu'il jouit près de l'autorité d'un crédit suffisant pour ne pas être inquiété, en sorte qu'il s'ensuit pour lui-même un surcroît de considération.

Cependant il est mal rassuré, il invoque notre protection éventuelle et tout en nous regardant partir il nous crie pendant que nous nous éloignons : *'Ala 'ârkoum*, *'Ala 'ârkoum* » ; mot à mot : « Sur votre honte, sur votre honte (pl. XXVIII, fig. 54) ! » Cette honte, ce *'âr*, c'est la mise en jeu de notre propre responsabilité, c'est l'obligation pour nous de répondre de la sécurité de son fils, sous peine, non seulement de la déconsidération, mais de malheurs qui pourraient nous être suscités par la divinité (1).

Primitivement le *'âr* n'est mis en jeu que par un sacrifice : il faut que du sang soit versé. Nous reviendrons sur le *'âr* sacrificiel tel qu'il se pratique encore dans le Nord Africain ; rappelons ici que le sacrifice d'une victime oblige celui pour lequel est fait le sacrifice à protéger celui qui en est l'objet et à lui donner satisfaction.

Le *'âr* est encore d'un usage courant dans toute l'Afrique

(1) Sur le *'âr*, Westersnarck, in *Sociol. pap.*

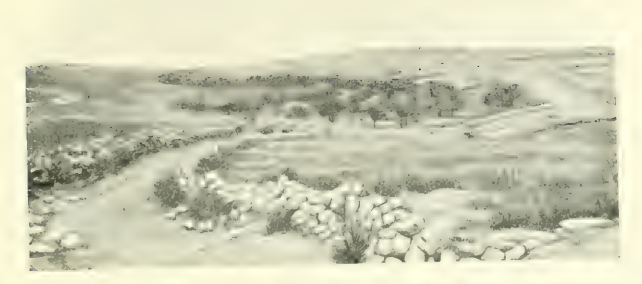


Fig. 53. — Le paysage est âpre... Çà et là, autour des villages, des amandiers de petite taille étalaient leur verdure claire (p. 257).



Fig. 54. — Tout en nous regardant partir, il nous crie pendant que nous nous éloignons : « 'Ala'ärkoum, 'Ala'ärkoum ! » (p. 252).

du Nord : il est curieux que sa signification a souvent échappé aux Européens. On lit par exemple dans l'ouvrage de Féraud sur la région de Djidjelli et du cap Bougarone que lorsqu'un Kabyle de ces pays veut demander une fille en mariage et craint le refus des parents, il égorge sur le seuil de la maison où réside la fille, un chevreau : le père se trouve irrévocablement engagé par ce sacrifice (1). A la suite de Féraud tous les auteurs ont reproduit cette coutume prétendue locale sous le nom de « mariage au chevreau » et se sont plu à en souligner la singularité. Il est de toute évidence que Féraud s'est trouvé là en face d'un cas banal de *'âr* dont il n'a pas compris le sens et qu'il a rapporté plus ou moins exactement.

Tel est le type primitif du *'âr:* mais ce mot s'entend dans l'arabe parlé actuel, de tout rite ou de tout acte qui engage l'honneur de celui vis-à-vis duquel on le fait en présentant une demande ; c'est en ce sens atténué qu'il faut prendre le *'âr* dans le cas présent. Nous sommes un chrétien, il ne saurait être question de nous plier aux coutumes rigoureuses des Berbères, et les paroles de notre homme ne sont qu'une recommandation suppliante.

Par une extension singulière de ces conceptions, on conjure par le *'âr* même les marabouts. Quand on fait par exemple un nœud à une tige de retem près d'un marabout, on fait cela, *'âr lechchîkh*, ce qui signifie « par honte pour le saint » (s'il ne vous guérit pas), c'est-à-dire que l'on se met

(1) Féraud, *Djidjelli*, in *Rec. Const.*, 1868.

sous sa protection, sous la sauvegarde de son honneur de marabout : par ce nœud on force le saint à une sorte de pacte en l'obligeant à une cure où sa réputation est pour ainsi dire engagée (1). Cette explication est donnée aussi pour les haillons noués aux arbres.

Elle se rattache à deux conceptions différentes : d'abord le pouvoir magique accordé aux nœuds chez tous les peuples (2), ensuite la possibilité d'obtenir du marabout quelque service par la violence, ce dont on a de nombreux exemples dans l'Afrique du Nord (3).

Mais dans l'esprit des Musulmans le *'âr* n'a rien d'offensant pour celui à qui il s'adresse, c'est au contraire un hommage rendu à sa puissance et à sa magnanimité. C'est ainsi qu'à Marrâkech, lorsqu'un individu est atteint d'une grave maladie, lorsqu'une femme est longtemps dans les douleurs de l'enfantement, on se rend à Sidi Bel'Abbès ou à quelque autre grand marabout et l'on voile un des candélabres du sanctuaire avec un h'âïk : c'est engager d'honneur le marabout à favoriser le suppliant ; c'est se mettre *'ala 'ârou*, « sous sa honte, sous sa protection ».

Nous avons connu le *'âr* pour la première fois dans les débuts de notre carrière administrative en Algérie. Nous étions alors administrateur adjoint de commune mixte dans

(1) Rapprocher les récits d'Ibn el Atsîr, trad. Fagnan, p. 109, et d'El Oufrani, *Nozhet el Hâdi*, trad. Houdas, p. 129.

(2) Goldziher, *Einige arabische Ausrufe und Formeln*, W. Z. K. M., p. 142. Sur les nœuds en général, voy. Frazer, *Golden Bough*, 2e éd., III, pp. 392 seq.

(3) *Merrâkech*, I, pp. 384-385.

le Nord du département de Constantine. Nous assistions, au cours d'une tournée d'instruction de demandes en écorcement de chênes-lièges, à la séance d'une *jmâ'a*, car l'avis de cette assemblée est pris avant l'autorisation. L'énumération des demandes suivait paisiblement son cours lorsqu'un grand vieillard à longue barbe blanche traversa le plus naturellement du monde les rangs de l'assemblée, qui était assise par terre sous un olivier.

D'un autre cette incorrection eût été relevée, mais il jouissait probablement de quelque considération car tout le monde se tut. Il se tenait devant moi debout et sans parler; puis élevant ses mains à la hauteur de sa tête il se mit à dénouer gravement son turban. Ensuite l'ayant ôté et restant tête nue, il se baissa, le déposa à mes pieds et sans rien dire retourna s'asseoir à trois pas de là.

J'appris alors que cet homme avait été gravement insulté par un habitant du village et qu'il venait demander satisfaction pour son honneur outragé; le geste qu'il venait de faire était une des formes habituelles du 'âr. La grandeur de cette attitude par laquelle le musulman le plus misérable force l'attention et sollicite la justice du plus puissant m'avait ému : j'écoutai gravement la requête du vieillard.

Et je pensais que nous aurions parfois dû envier ce que nous détruisions : les anciens emporteraient avec eux dans la tombe la simplicité de ce geste. Par delà le vieillard dénouant son turban sous l'olivier j'entrevoyais le déclassé qui fait rédiger sa plainte sur papier timbré dans l'officine d'un écrivain. Certes nous avons extirpé quelques vices de

la société indigène; mais nous avons aussi aboli maints usages dont nous aurions dû admirer la noblesse.

A huit heures et demie, nous nous arrêtons près d'une habitation dépendant encore d'Imi n Tanout pour attendre un de nos muletiers qui s'est mis en retard. Le chemin que nous suivons n'est fréquenté qu'exceptionnellement par des voyageurs européens, et je suis de nouveau un grand objet de curiosité; le mkhâzni Si T'ayeb est obligé d'écarter doucement les importuns en leur disant : *Ben âdam bh' âlkoum* c'est-à-dire : « c'est un homme comme vous... »

Enfin nous repartons à neuf heures cinq : jusqu'ici nous avons descendu la rive gauche de l'oued Imi n Tanout que nous avions traversé presque aussitôt après notre départ, maintenant nous quittons cette rive et nous prenons une direction nord-nord-est. Nous sommes en montagne, mais c'est une montagne sans grands accidents, plutôt un plateau, ondulé, caillouteux et malgré cela bien cultivé.

A notre droite et à notre gauche s'élèvent des collines de deux à trois cents mètres de hauteur; tout le pays est déboisé, pas un arbre ne profile au loin sa silhouette. A perte de vue se succèdent des ondulations de terrain égales entre elles, à pentes malaisées, mais sans important changement de niveau. C'est une route pénible, toute en montées et en descentes. Notre marche est lente, car nos muletiers sont fatigués et toutes nos bêtes ont été estropiées dans le passage du col de Tizi n Miri.

A dix heures moins dix nous voyons à gauche le village d'Imi n l'aïn ; c'est toujours la même tribu qu'Imi n Tanout,

c'est-à-dire les Afîfen, en arabe Nfîfa; ces Afifen dépendent du caïd des Mtoûgga. A dix heures nous avons à gauche la montagne des Imdensiren et vingt minutes après nous passons à la dechera de Tîbet. Le paysage est âpre, la verdure sèche et cendrée du chîh' (*Artemisia herba alba*, Asso) couvre seule les espaces laissés incultes. Çà et là, autour des villages surtout, des amandiers, d'une petite taille, étalent leur verdure claire (pl. XXVIII, fig. 53) : au demeurant, la terre est bien cultivée et le pays n'est pas si pauvre qu'il le paraît. Sa richesse principale est l'amandier.

A onze heures moins dix, à droite, c'est la fraction d'Id el Mah' foûd, toujours dans les Afîfen; nous nous rapprochons des hauteurs de gauche et le terrain devient plus inégal encore, et plus dur, et plus sec. Nous ne faisons que monter et descendre pour remonter et redescendre encore, sur un calcaire bleu contenant de nombreux noyaux de silex, au milieu du *chîh'* et d'un *Ononis* jaune (du groupe de l'*O. viscosa*).

Il est onze heures vingt-cinq quand nous laissons sur la droite Amorjân ; le terrain se fait de plus en plus caillouteux et la marche est très fatigante. Nous entrons ensuite dans une petite *r'âba*, c'est-à-dire un maquis de *chîh'*, d'oliviers sauvages rabougris et de touffes de retem : au milieu de cette maigre broussaille s'épanouissent les fleurs jaunes du même Ononis, les belles fleurs d'une grande sauge du groupe de la *S. patula* et cette grande linaire jaune que nous voyons depuis Marrâkech.

A midi enfin, nous sommes à l'Oued Amesmaz où nous

nous arrêtons pour déjeûner; l'Oued Amesmaz est ici la limite des Mtoûgga et des Afîfen. Nous prenons notre repas sous de grands oliviers, la chaleur est intense, des troupeaux de moutons stationnent à l'ombre en attendant que les rayons du soleil aient perdu leur ardeur. Le troupeau qui est près de nous est gardé par un petit berger d'une dizaine d'années, pour qui je suis un sujet de crainte et de curiosité.

A une heure quarante nous quittons l'endroit où nous avons fait halte, près d'une ou deux maisons (1), et nous reprenons notre route en remontant le long d'une des branches de l'oued; c'est la même *r'âba* que nous venons de décrire, les cultures sont rares, les accidents de terrain s'accentuent encore et nous cheminons dans des grès d'allures très mouvementées. A deux heures vingt-cinq nous avons au loin Tarcel sur la droite et à gauche un *'azîb* où il y a, nous dit-on, des grottes et des ruines chrétiennes. Notre informateur ajoute qu'un chrétien est venu en cet endroit pour y faire des fouilles, il y a environ deux ans, et qu'il en a rapporté d'immenses trésors !

A trois heures dix nous sommes auprès de Taoulouqoult, grande dechra entourée de cultures étendues de céréales avec de nombreux et maigres amandiers. L'amandier est à peu près le seul arbre qui orne ce pays peu arrosé : mais les amandes des Mtoûgga, comme celles du Soûs, sont dans le commerce la dernière qualité. Cela est dû à ce que les producteurs mélangent souvent les amandes douces et

(1) Le nom de cet endroit manque dans mes notes.

les amandes amères : il y a parfois jusqu'à trente pour cent d'amandes amères dans le « Mogador » (on appelle ainsi soit les peaux de chèvres, soit les amandes expédiées par le port de Mogador). On est obligé de faire examiner ce mélange d'amandes à Marseille et cet examen, fait par des femmes qui goûtent dans la journée des centaines d'amandes, est très coûteux.

L'amande de Marrâkech est au contraire très estimée ; elle s'expédie par Mazagan et non par Mogador. Les commerçants de Mogador ont bien essayé d'embarquer des amandes à Mazagan pour les faire qualifier « Marrâkech », mais leur ruse n'a pas réussi. L'amande de Marrâkech vaut donc beaucoup plus cher : la meilleure est celle dite de Meghran (probablement Aït Imeghrân), puis vient celle dite 'atab (Aït'Atâb), puis celle d'Entifa. L'amande du Soûs se vend aussi à Marrâkech, mais on ne l'y achète pas pour être exportée par Mazagan.

Taoulouqoult compte plusieurs agglomérations sur une vaste étendue couverte de cultures. Deux mamelons, auprès desquels nous passons, portent des constructions qui, nous dit-on, ont été édifiées par les chrétiens. Toute ruine un peu ancienne est ici attribuée aux chrétiens et, si l'on presse un peu les informateurs, aux Portugais, *el Bortguèz*.

Ce mot est le seul souvenir que nous ayons rencontré de la domination portugaise dans le Maroc occidental. Même à Mazagan, qui fut cependant occupé par les Portugais pendant trois cent cinquante ans, jusqu'en 1769, le souvenir de tous les faits est perdu, il ne reste que le nom des

Portugais. Bien que les Portugais n'aient jamais possédé que la côte, leur nom est connu dans l'intérieur du Maroc et on leur attribue toutes les ruines anciennes dans tout le H'oûz, même au delà de Marrâkech et jusque dans le Goundafi (1). Il est cependant hors de doute qu'il n'y a jamais eu aucune construction portugaise à l'intérieur.

Comme ces légendes de ruines d'édifices construits par les chrétiens se renouvellent, nous visitons celles-ci, par scrupule : il ne nous est pas difficile de nous convaincre qu'il n'y a là que des constructions indigènes (pl. XXIX, fig. 56). Au surplus, la fréquence même des ruines dans le pays que nous traversons est certainement un fait à retenir.

Tout le long de notre chemin nous remarquons que des collines isolées sont surmontées par des ruines de constructions plus ou moins anciennes. Souvent, ce sont des vestiges d'enceintes grossières en pierres sèches, depuis la simple rangée de grosses pierres jusqu'aux murs formés de dalles entre lesquelles se trouvent des cailloux. On sait que c'est là le type habituel des refuges dans lesquels les anciens Berbères, ceux qui taillaient la pierre en haches à forme de boudin, s'abritaient et réunissaient leurs troupeaux en cas de danger ou peut-être même journellement (2).

Après Taouloucoult, le sol devient plus plat, mais vers quatre heures trente-cinq il est de nouveau montueux et caillouteux. Les terrains des pentes sont formés alternativement d'assises dures et tendres, ce qui fait que les couches

(1) *Suprà*, p. 130.

(2) Voy. Gsell, *Mon. ant. Alg.*, in pr.



Fig. 55. — Le pays est toujours montueux et encore plus pierreux ; un peu plus loin est la casba du caïd des Mtoûgga... C'est Tiggui (p. 263).



Fig. 56. — Nous visitons des ruines attribuées aux chrétiens. Il ne nous est pas difficile de nous convaincre qu'il n'y a là que des ruines indigènes (p. 260).

friables s'étant désagrégées, les collines semblent être à étages et prennent l'aspect d'une vaste bâtisse : on dirait que des murs réguliers et concentriques ont été construits pour soutenir la terre.

Les passants que nous croisons nous dévisagent d'un œil hostile : les Mtoûgga sont sauvages, leurs têtes rasées et nues leur donnent l'air farouche. Nous ne rencontrons pas un seul Juif, car il n'y a pas de mellâh' chez les Mtoûgga ; il est pourtant à croire que jadis il en fut autrement. Les Juifs paraissent avoir disparu de la plupart des tribus du H'oûz à une époque relativement récente.

Nous savons que Léon l'Africain en signale dans des tribus où il ne s'en rencontre plus aujourd'hui, par exemple dans les H'âh'a (1). Les Juifs n'ont susbsisté en colonies importantes que dans les pays de montagnes et dans ceux où l'on parle berbère. Partout ailleurs les mellâh' sont relativement rares et peu importants, à l'exception des mellâh' des villes de la côte et de ceux de quelques grandes cités, qui sont, on le sait, de formation plus récente.

Leur présence dans ces villes est actuellement justifiée par des nécessités d'ordre économique : les Juifs comptent parmi les meilleurs artisans du Maroc et là comme ailleurs ils ont la spécialité du courtage et de la banque. Mais leur présence dans l'Atlas et dans le Soûs est au contraire très ancienne et leur nombre y dépasse de beaucoup celui que

(1) Léon, in *Ramusio*, 1, fol, A, B. ; 15 b. Cf. sous réserves ce que dit Slousch, in *Arch. Mar.*, IV, 1 et 2. Voir d'ailleurs l'énumération de Massignon, *Maroc*, p. 157.

pourraient faire supposer les besoins économiques de cette région.

En résumé, ils ont disparu des pays arabisés pour se maintenir dans les pays restés purement berbères. Il est probable que beaucoup furent massacrés, qu'un plus grand nombre furent convertis de force à l'islamisme et que les autres se réfugièrent chez leurs coreligionnaires des pays chleûh'. C'est donc dans le Soûs que se trouvent aujourd'hui les plus grandes communautés juives. Or, tandis que le H'oûz, comme le R'arb et tous les pays dominés par le Makhzen, ont vu leur industrie décliner d'une façon lamentable, c'est dans le Soûs que se trouvent aujourd'hui les plus nombreux et les plus habiles artisans du Maroc; les Juifs sont parmi eux au premier rang.

On est donc amené à conclure que la disparition des Juifs du H'oûz a été une des causes de la décadence industrielle de ce pays ou tout au moins qu'elle a coïncidé avec cette décadence. Il n'y a plus aujourd'hui que le Soûs où l'on sache traiter les minerais de fer; au moins on y connaissait cette métallurgie à une époque très récente : les meilleurs fusils indigènes, les meilleures lames de *koummiya*, c'est-à-dire de poignards, viennent du Soûs.

Les habitants du Maroc septentrional au contraire sont tombés dans une telle misère industrielle que c'est à peine s'ils savent forger le fer et qu'ils se contentent, pour fabriquer quelques outils informes, des déchets de l'Europe. C'est ainsi que Londres leur expédie par cargaisons les cercles de fer des roues de ses vieux omnibus !

Vers cinq heures et quart le pays est toujours montueux et encore plus pierreux : nous descendons dans une gorge, petite et sauvage, où coule un ruisseau médiocre : ce chemin nous mène rapidement à un oued sur les rives duquel est assise la casba du caïd des Mtoûgga : c'est Tiggui (pl. XXIX, fig. 55). Il est six heures cinq, nous voudrions bien ne pas pénétrer dans la casba, pour esquiver les interrogatoires et camper tranquillement un peu au large, mais le caïd lui-même est devant son château et force nous est d'aller le saluer : l'entretien est d'ailleurs extrêmement bref, car il veut évidemment bien marquer aux yeux de tout le monde qu'il n'a avec nous aucune espèce d'accointance et de notre côté nous ne demandons qu'à nous éloigner. Nous prenons donc congé presque aussitôt et nous laissons Si Bou Médiène répondre aux questions de ce seigneur.

Le Mtoûggui est un homme qui doit avoir cinquante-cinq ans, petit, les épaules voutées, le visage un peu renfrogné ; ses yeux sont grands, ses sourcils noirs, sa bouche large, sont teint très blanc. Il marche généralement appuyé sur un bâton, le chapelet toujours en main, récitant continuellement son dzikr. Il est musulman rigide et paraît fort dur, mais on dit qu'il est bon avec sa tribu ; il ne se résout à y sévir que difficilement et après avoir pris conseil.

Toujours habillé d'un *selhâm* ou burnous blanc, sous lequel il porte une *jellâba*, la tête ceinte d'une *rezza* ou turban, blanche et brodée de soie jaune, il ne sort de sa résidence qu'avec une forte escorte de nègres armés de fusils. Si 'Abdelmâlek est plutôt un homme de conseil qu'un homme

de combat ; moins grand seigneur que Si T'ayeb, par exemple, il est aussi plus rusé diplomate, et il excelle à brouiller les tribus entre elles pour les dominer toutes.

Après avoir fait boire nos bêtes dans l'oued, nous repartons et, comme aucune dechera n'est en vue, nous campons sur un plateau affreusement pierreux à un kilomètre de la casba, que nous apercevons. Une demi-heure après Si Bou Médiène revient : le caïd lui a fait un bon accueil, lui a déclaré qu'il aurait désiré nous retenir dans sa maison, mais qu'il a respecté notre désir de camper en plein air et que d'ailleurs il est en ce moment très souffrant. C'est son premier *mchâoûri* qui nous fournit ce qui nous est nécessaire.

Afin d'éviter les consultations, je continue à passer pour un *h'arrâb*, malgré que je n'aie aucune des connaissances qui se rapportent à cette fonction. Mais, juste punition de ma supercherie, le *mchâoûri* s'empresse aussitôt de me questionner sur l'armement, sur l'organisation des armées, sur les différences qu'il y a entre les guerres européennes et les guerres marocaines. J'ai quelque peine à dissimuler mon ignorance sur ces sujets, mais il est encore moins savant que moi : il paraît se faire une idée fort médiocre des armées européennes, soit qu'il exagère à dessein son appréciation défavorable, soit faute d'avoir expérimenté nos armes.

Nous essayons de rectifier doucement son jugement, mais Si Bou Médiène nous fait remarquer que nous nous exprimons avec trop de modération ; il faut lui dire que l'armée française compte des millions et des millions de soldats,



Fig. 57. — Depuis ce matin le pays est plus florissant qu'hier, de belles orges et des plantations d'amandiers reposent la vue (p. 267).



Fig. 58. — Les moissonneurs ont déjà commencé leur travail (p. 265).

que nos canons portent à des centaines de kilomètres et qu'un seul de nos obus peut détruire plusieurs villes comme Marrâkech. Ce n'est que par ces exagérations que l'on arrive à convaincre les primitifs ; aucun raisonnement ne les frappe s'il n'éveille en même temps chez eux une forte émotion, la crainte par exemple.

Le *mchâoûri* nous cause ensuite de l'affaire du Touât : il nous dit que c'est le sultan qui a donné le Touât à la France. Nous corrigeons cette erreur et, nous inspirant des principes que Si Bou Médiène met en pratique, nous lui faisons un récit terrifiant de l'expédition des Oasis. Une question qui l'intéresse beaucoup est de savoir si, au Touât on paie des impôts élevés. Nous lui répondons négativement ; alors il se lève en nous disant avec violence : « Ici le Makhzen nous écrase, il nous a enlevé une oreille et il ne lui reste plus qu'à nous enlever l'autre. » C'est assez explicite : le caïd du pays est prêt pour la révolte (1).

*
* *

11 Mai. — Nous quittons notre campement de Tiggui à six heures et demie et nous prenons une direction ouest-sud-ouest. La journée est magnifique, une brise rafraîchissante soulève la houle blonde des épis et les moissonneurs ont déjà commencé leur travail (pl. XXX, fig. 58). Quelques-uns seulement sont en retard ; en voici un groupe qui

(1) On connaît le rôle du Mtoûggui dans les événements qui se sont déroulés au Maroc depuis 1901, date à laquelle ces notes furent rédigées.

arrive au champ déjà entamé ; tous en chœur, avant de se mettre à l'ouvrage, entonnent une invocation religieuse.

Leur prière s'élève vers le ciel : c'est une mélodie un peu lente dans laquelle chante l'éternel sanglot humain. Elle est grave comme le devoir austère qui ramène chaque jour ces humbles au dur labeur et monotone comme les longs espaces de leur vie. Il dit, ce chœur de paysans berbères, leurs espoirs toujours ardents et souvent déçus, leur résignation mystique et inconsciente dans le torrent de vie de la nature qui les enveloppe et les entraîne vers leur destin fatal.

Devant nous les villages sont nombreux ; à six heures quarante nous avons à gauche, et non loin de nous, Anacel, avec des ruines que l'on nous dit encore être les restes d'édifices construits par les chrétiens. A sept heures cinq nous sommes à la dechra d'Izzâl : les moissons étalent toujours leurs tapis fauves constellés par les fleurs écarlates des coquelicots et par les fleurs violettes des Rœmeria. Les seuls arbres sont les amandiers, car l'olivier est à peu près absent de ce pays sec et pierreux.

Aït Zâïd' est près de nous à sept heures vingt, Dar Aït Bella cinq minutes après ; nous remarquons que dans toute cette vaste contrée des Mtoûgga, même dans les parties les plus fertiles comme celles que nous traversons en ce moment, il n'y a presque pas de sanctuaires maraboutiques. Nous rencontrons un chérif *beqqâli* qui fait le métier exercé par beaucoup de *sâïh'* ou saints vagabonds. Ce métier facile consiste à faire des vœux pour les voyageurs qu'ils rencontrent et à recevoir les remerciements de ceux-

ci, principalement sous forme de menue monnaie. Celui-ci prend la main de Moulaye 'Ali et se met à faire des vœux pour lui. Sans doute il ne sait pas qu'il a affaire à un confrère : Moulaye 'Ali reçoit la *baraka* avec componction, mais il ne débourse pas un floûs.

A sept heures quarante, auprès de quelques ruines, parmi des amandiers, nous rencontrons des 'Aiçâoua qui viennent du Sous et qui vont vendre des serpents à leurs confrères de Marrâkech. Ces serpents, enfermés dans un sac avec de la verdure, viennent d'Admîn dans les Houwâra, où il y en a une grande quantité. Là se trouvent, à ce qu'ils prétendent, des sortes de fosses où on les jette et qui servent de réserves aux 'Aiçâoua ; on les exporte dans tout le Maroc.

Une vipère cornue, *lef'a* (*Vipera arietans*, L.), vaut cinq pesetas et le serpent appelé *Bou sekka* vaut deux douros et plus. Nous demandons à ces 'Aiçâoua s'ils ont des *Bou sekka* avec eux, mais ils nous répondent que non. Ils ajoutent sur notre demande que ces *Bou sekka* sont des serpents noirs qui ont des oreilles auxquelles on accroche même des boucles ; il s'agit là du naja, le fameux aspic des anciens qui existe encore dans l'Afrique du Nord, le *Naia haie*, L., des naturalistes : dans le Sahara et dans le Soûs il atteint près de deux mètres de longueur.

A huit heures, à notre gauche, nous avons la dechra d'Aït Bou Ia'qoûb ; depuis ce matin le pays est plus florissant qu'hier, de belles orges et des plantations d'amandiers reposent la vue (pl. XXX, fig. 57). Nos hommes sont gais ; l'idée qu'ils se rapprochent de Mogador les stimule, ils

s'amusent à cueillir des artichauts sauvages ou *khorchef*, pour les manger ce soir.

Notre bon vieux Si T'ayeb prend avec satisfaction des prises répétées dans une vieille tabatière en corne et, lui qui n'est pas très causeur quand on ne le provoque pas, il se met spontanément à nous faire l'éloge du tabac à priser « car, nous dit-il, il se prend par le nez et dégage le cerveau ; et aussi par la bouche, car il est très agréable à mâcher, et même, introduit dans le derrière, il rend de grands services pour chasser les vers. » Après cette explication, notre mkhâzni reprend sa marche silencieuse d'un air satisfait.

Vers huit heures et demie, sur une crête, à notre gauche, comme toutes les dechra près desquelles nous sommes passé, jusqu'ici, se trouve Aït ben Hâdi. Le vent salubre de la mer se fait déjà sentir et nous rafraîchit : de loin, nous apercevons au sommet des montagnes qui deviennent plus hautes, la maison de l'ancien caïd Bihi, Dar ould Bihi. Les premiers arganiers apparaissent, les hommes changent en même temps que le paysage : nous quittons les Mtoûgga pour les H'ah'a (pl. XXXI, fig. 59). Ces H'ah'a sont beaucoup plus doux que leurs voisins : sans doute leur contact plus direct avec les Européens a pu adoucir leurs mœurs, mais il semble, qu'en dehors de l'influence de ce voisinage, ils soient naturellement moins farouches que les Mtoûgga.

A huit heures cinquante, près d'Aït H'açain et du marabout de Sîdi Boulnouâr (Abou l'anouâr), le palmier nain fait son apparition ; le sol est maintenant plus mouvementé et même sa constitution géologique paraît avoir changé. Autres



gens, autre sol, autre flore, autre climat, nous entrons ici dans une région naturelle très distincte de la précédente.

Nous voici au Souq ets Tsenîn, marché du lundi, dans la tribu des Ida ou Zemzem, une des douze tribus qui composent la population des H'âh'a (1) : là — nous y faisons une petite halte — là, est le marabout de Sîdi Brahîm el Qâd'i. Il y a une mosquée et une grande zaouia qui contient, nous dit le *fqîh*, c'est-à-dire le professeur, jusqu'à cent étudiants (pl. XXXI, fig. 60). Ce *fqîh* est un homme fort aimable et son visage fait plaisir à contempler après les figures revêches des Mtoûgga.

Le pays ne cesse pas d'être montueux, mais la montagne est facile à la marche. Le territoire est très cultivé, les orges et les blés balancent leurs épis mûrissants sous les arganiers ; l'olivier et l'amandier forment aussi de beaux massifs, mais les arganiers surtout couvrent le littoral du pays des H'âh'a et lui donnent son caractère.

Ce sont de gros arbres épineux, couverts en cette saison de baies vertes ou jaunâtres à maturité ; leur tronc est divisé et leur feuillage paraît sombre quand on vient de contempler la frondaison claire et soyeuse des oliviers, et le feuillage vert tendre des amandiers. Les uns sont d'une belle venue avec leur fronde en forme de boule ou de champignon ; d'autres ont un tronc oblique, les branches gauchement divisées et des silhouettes irrégulières.

A dix heures vingt, nous avons à gauche les Aït ou

(1) Voir l'aperçu descriptif des H'âh'a dans Ségonzac, *Au cœur de l'Atlas*, in l.

Akrîn qui sont, nous dit-on, d'origine romaine ! On sait que les tribus qui prétendent avoir pour ancêtres des Romains sont nombreuses dans l'Afrique du Nord et il est d'ailleurs reconnu que ces prétentions ne reposent sur aucun fondement. Voici maintenant vingt minutes plus tard Soumir'ouren sur notre droite ; nous traversons ensuite un petit ravin et à gauche, au loin, nous apercevons la coupole de Sîdi Moh'ammed ou S'âlah'.

A onze heures vingt nous descendons dans un grand fond ; sous les hauteurs à droite, se trouve une *h'aouît'a* en pierre ; nous sommes maintenant dans les Aït Zelten : il y a ici un puits et, à cinquante mètres de là, nous traversons le lit rempli de lauriers-roses d'un oued desséché. A midi enfin nous atteignons le sommet sur lequel est bâti Dar oul Bihi : sur un autre sommet à droite est le marabout de Sîdi Lah'sen ou 'Ali.

Ces montagnes sont couvertes de belles moissons, au milieu desquelles se dresse la maison qu'habitent des serviteurs de l'ancien caïd. Le maître de céans nous fait un accueil empressé ; il a jadis connu Si T'ayeb et ils se parlent comme de vieilles connaissance : Dieu seul sait quel brigandages ils ont dû commettre jadis ensemble ! Si T'ayeb donne une haute opinion de notre rang et de notre personne à notre hôte ; aussitôt celui-ci nous envoie quarante œufs, douze poules, trois pains de sucre, du miel, du beurre et du couscous ; toute ma caravane est dans la joie

Men ouddek bet' t'a' aâm ouddou bel mâkla, « celui qui te fait l'amitié de t'offrir à manger, fais-lui l'amitié de bien



Fig. 59. — Les arganiers apparaissent : nous quittons les Mtoûgga pour les Hâh'a (p. 268).



Fig. 60. — Il y a près du marabout une mosquée et une grande zaouia qui abrite jusqu'à cent étudiants (p. 269).

manger », dit Si T'ayeb en s'asseyant pour faire honneur à son repas. Bon Si T'ayeb, nous allons le quitter bientôt! Depuis un mois il nous a servis avec fidélité et délicatesse. Ce n'était pas un mkhazni du Makhzen de Marrâkech, car nous ne l'aurions pas emmené avec nous, mais un mkhazni au service spécial du caïd du Goundâfi. Je le reverrai toujours avec sa figure finaude et ses mèches de cheveux sur les tempes, ou nouâder (qui ressemblaient à des anglaises et lui donnaient l'air d'une bonne femme. Patient et avisé, il savait les paroles qu'il faut dire et celles qu'il faut éviter (il est mort quelques années après ce voyage, à Marrâkech).

Le pays que nous avons traversé ce matin est agréable; il est très accidenté, mais sans escarpements fatigants et il plaît par sa variété; des surfaces cultivées nombreuses, semées d'arganiers, et aussi d'oliviers, alternent avec les garrigues que hérissent le palmier nain et le jujubier; l'œil ne se lasse pas du paysage. Chaque fois que l'on franchit une cime, la grande brise de l'Océan apporte sa fraîcheur réconfortante, en même temps qu'elle agite en vagues sans fin les épis dont le bruissement est doux à l'oreille.

Le caïd Bihi était un puissant seigneur qui avait étendu son autorité sur tous les H'âh'a. Il y a sur sa générosité d'interminables légendes; d'autres disent, au contraire, qu'il opprimait affreusement le pays; ces deux choses, du reste, se concilient fort bien. Sa descendance est aujourd'hui complètement éteinte.

Dar ould Bihi, dont nous partons à deux heures, n'est pas au point culminant de la région; celui-ci se trouve un peu

plus loin, il est marqué par une autre maison que le cheikh Bihi avait fait construire là et qu'on appelle Dar Ah'mâch; nous y sommes après une demi-heure d'une marche lente. Au sommet, par les beaux temps, on aperçoit d'un côté Agadir Ir'ir, la Santa Cruz du cap d'Aguer des anciens Portugais, et de l'autre Mogador, mais aujourd'hui le brouillard nous empêche de voir au loin. A notre droite, sur un haut contrefort se dresse le tombeau de Sidi R'âlem : les dénivellations du terrain deviennent plus prononcées, l'amandier se fait rare, tandis qu'à perte de vue l'arganier parsème de ses taches sombres la montagne jaunâtre.

Des troupeaux de chèvres se nourrissent des baies qui sont tombées; elles montent dans les arbres les plus inclinés pour y chercher le fruit dont elles sont friandes. Elles n'en digèrent naturellement que l'enveloppe molle, et le fumier de leur étable est parsemé des noyaux qu'elles ont rejetés. Les H'âh' a recueillent ces noyaux et les joignent sans répugnance à ceux que l'on a préparés pour en retirer l'huile, profitant ainsi de cette décortication physiologique.

Nous devrions ici parler plus longuement de l'arganier, ce curieux représentant de la famille tropicale des Sapotées, qui est exclusivement confiné dans le Sud-Ouest du Maroc. Il est d'usage en effet pour tout voyageur dans le Maroc méridional de consacrer un paragraphe à l'arganier, en sorte que la bibliographie de ce végétal est extrêmement chargée, sans en être beaucoup plus instructive pour cela (1).

(1) Il faut lire surtout Gentil, *Expl. Maroc*, p. 361. Edm. Perrot a rassemblé la plupart des documents antérieurs et y a ajouté de nombreux faits nouveaux

Nous traversons une longue étendue de pays sans aucune habitation : c'est une *khelâ;* les montagnes, beaucoup plus hautes que celles de ce matin, ont une allure très mouvementée et la forêt d'argan couvre leurs flancs jusqu'à l'horizon. La broussaille est formée par le *guendoûl* ou *Calycotome*, le retem et une petite asphodèle ; le tapis végétal est de cistes et de thyms odorants.

Lorsque vers quatre heures nous passons à Agamoud' nous apercevons de loin sur la gauche les rochers et les gorges d'Imi n Taqandoût. Ici le terrain, sur lequel des amandiers et des figuiers étalent leur verdure, est formé par des calcaires marneux et des marnes à *Ostrœa*. Ces fossiles qui se trouvent en abondance dans une argile blanche servant aux habitants de terre à poterie, appartiennent à une espèce caractéristique du cénomanien de l'Algérie, et qui n'a été retrouvée jusqu'ici ni en Europe, ni en Espagne, l'*Ostrœa Rouvillei*, Coq (1).

Nous atteignons l'Oued Ajanda (2) vers cinq heures moins dix, en passant devant le Souq es Sebt ou marché du samedi. Imi n Taqandoût est en face de nous, sur le flanc de la montagne, à l'endroit où l'Oued Ajanda se jette dans l'oued Taqandoût. Nous sommes maintenant dans les Iknâfen (en arabe Niknâfa), dont le Souq es Sebt est le

---

dans *Végét. utiles Afr. trp.* d'E. Perrier et E. Roume, II, *Karité et Argan*, p. 127. L'assertion de Fischer, que l'arganier se trouve même au bord de l'Oum er Rebi'a n'est pas confirmée.

(1) Détermination de M. Brives.

(2) Avec une nasale.

marché. Enfin à cinq heures dix nous arrivons aux défilés d'Imi n Taqandoût.

Ce sont des gorges rocheuses (pl. XXXII, fig. 61) sur la paroi verticale desquelles poussent des buissons d'arganiers. L'oued est extrêmement resserré, nous faisons là une halte de vingt minutes afin de faire boire nos bêtes (pl. XXXII, fig. 62). Nous remontons un de ses affluents qui débouche sur la rive gauche et qui doit nous mener à Dar ould Anfloûs.

Ce ravin est fort accidenté, les rochers s'entassent dans son lit et les bords sont très escarpés, surtout sur la rive gauche (en ce moment à notre droite) qui est formée par une haute falaise. Çà et là, sur la paroi verticale, poussent hardiment des arganiers. A peu de distance du confluent, sur la même rive gauche, s'ouvre une grotte assez profonde qui est le sanctuaire de Lâlla Taqandoût.

La grotte présente à son entrée deux couloirs, d'environ douze à quinze mètres de profondeur et séparés l'un de l'autre par des colonnes naturelles. C'est au fond de celui de gauche que se trouve, semble-t-il, le véritable sanctuaire : quelques chiffons sont attachés au roc et par terre est une natte pour se coucher. De plus, les deux couloirs, de l'entrée jusqu'au fond, sont littéralement encombrés de petites colonnes de pierres posées les unes sur les autres. Il y en a partout, sur le sol, sur les entablements de la paroi, sur les plus minces corniches que forment les accidents naturels de la roche... Cela donne à la caverne une ornementation étrange.

J'examine avec soin le sol et je crois voir des débris



Fig. 61. — Les défilés d'Imi n Taqandoût sont des gorges rocheuses (p. 274).



Fig. 62. — L'oued est extrêmement resserré, nous faisons là une halte pour abreuver nos bêtes (p. 274).

(Clichés de M. B[illegible])

de pierres ayant la forme d'instruments préhistoriques, mais aucun d'eux cependant n'est caractérisé et je ne suis pas assez compétent pour décider. Il est certain qu'on se trouve là en présence d'une curieuse survivance du culte des grottes; et, il semble bien d'autre part que cette grotte ait jadis été, dans des temps fort reculés sans doute, une habitation. C'est ce que laisse à croire aussi la présence dans le voisinage d'autres grottes que nous mentionnerons dans un instant.

La natte qui se trouve au fond de la grotte sert à ceux qui viennent pratiquer ce que les Arabes appellent l'*istikhâra*. Cette *istikhâra* n'est autre que l'incubation de l'antiquité classique, qui se retrouve chez les peuples les plus divers. C'est une pratique qui consiste à dormir dans un sanctuaire, pour recevoir de la divinité, pendant le sommeil, des réponses à une question pressante, des indications sur la conduite à suivre dans des conjonctures difficiles, mais surtout pour y être instruit du moyen de se guérir d'une maladie.

L'incubation antique se pratiquait dans les grottes à caractère sacré et cette institution était tellement enracinée qu'on la voit se continuer jusque sous le manteau du christianisme (1).

L'*istikhâra* telle que les Musulmans l'entendent dans l'Afrique du Nord et spécialement dans le cas présent, est formellement réprouvée par l'orthodoxie musulmane, ce qui est la preuve qu'elle lui est antérieure. Nous avons jadis eu l'occasion de montrer que la vraie *istikhâra* n'est en

(1) Voy. Pettazoni, *Rel. pr. in Sard.*, p. 8 seq., 139 seq.

somme qu'un tirage au sort sous l'invocation de Dieu et nous avons dit comment cette pratique avait servi à islamiser le vieil usage de l'incubation (1).

L'incubation dans l'Afrique du Nord est usitée auprès de la plupart des sanctuaires offrant un abri convenable ; mais ce n'est visiblement là qu'une extension religieuse de sa forme primitive et magique. C'est précisément cette forme primitive que nous avons eu déjà l'occasion de mentionner chez les Ouzguîta du Goundâfi et dont nous avons sous les yeux un exemple bien conservé.

On mène surtout à la grotte de Lâlla Taqandoût les fous et les névrosés : ils y couchent trois nuits de suite. Un chérif des H'âh'a, de nos amis, et un de nos meilleurs informateurs, nous raconte qu'il y est allé en *ziâra*, c'est-à-dire en pèlerinage avec une femme qui était atteinte d'une maladie nerveuse : elle était *mejnoûna*, c'est-à-dire « posssédée par les génies ». Ils entrèrent dans la grotte et le moqaddem entra avec eux. Ils adressèrent alors à haute voix aux génies leur requête demandant la guérison de la femme et le moqaddem répéta mot pour mot leurs questions.

Alors le chérif entendit très distinctement une voix qui venait de dessous terre et qui avait, dit-il, le même timbre qu'un phonographe, instrument fort apprécié de tous les Marocains. Cette voix disait : *Eddebh'ou fi Sîdi Mah'ammed ou Slîmân, ou ddîrou ma'aroûf, ichâfiha Llâhou ; hena r'ir sebab*, c'est-à-dire : « Égorgez une victime en l'honneur

(1) *Magie et Religion*, pp. 410-414 ; *suprà*, p. 91.

de Sîdi Mah'ammed ou Slîmân et faites un repas sacrificiel, Dieu la guérira ; ici nous ne sommes que des intermédiaires. »

C'étaient les génies qui parlaient. Ils allèrent donc au marabout de Sîdi Mah'ammed ou Slîmân qui est situé tout près de là, et ils y firent un pèlerinage de trois jours. La femme fut guérie et depuis elle s'est toujours très bien portée. Les choses ne se passaient pas autrement dans les grottes à incubation de l'antiquité : c'étaient aussi des grottes à oracles.

Nous demandons au chérif de nous dire si c'étaient bien réellement les génies qui parlaient et s'il pense que vraiment Dieu se sert de ces êtres surnaturels pour faire aux hommes des communications. Après avoir réfléchi sur cette question embarrassante pour son orthodoxie, il nous dit que celui qui est chargé de donner des réponses aux consultants s'appelle Sîdi 'Abderrah'mân ou Meç'oûd. Mais comme nous insistons pour savoir si ce personnage est lui-même un saint ou un génie, le chérif nous déclare finalement que c'est un *s'âlih'*, c'est-à-dire un saint, qui commande aux génies.

Nous surprenons là au vif un Berbère qui se pique d'islamisme pur (car sa généalogie chérifienne ne nous en impose nullement) et nous retrouvons dans ses paroles l'écho de la lutte entre les vieilles croyances qui ne veulent pas mourir et la nouvelle religion qui ne pouvant pas les supplanter définitivement, cherche avec elles des compromis. C'est pour cela que les génies ont renvoyé notre chérif à Sîdi Mah'ammed ou Slîmân, grand saint orthodoxe, une des gloires de l'Islâm marocain qui est précisément enterré aux environs de la casba

du caïd Anfloûs. Un chérif ne pouvait pas admettre que des génies, qui dans le dogme musulman ne sont que les égaux des humains, usurpassent en quelque sorte le pouvoir miraculeux d'un saint aussi célèbre que Sidi Mah'ammed ou Slîmân.

Le vulgaire est moins pointilleux et pense qu'il vaut mieux dormir dans la caverne de Lâlla Taqandoût que dans le sanctuaire de ce grand saint. Il a du reste une conception différente et moins musulmane de la sainteté de la caverne. D'après l'opinion courante en effet, la caverne doit son caractère sacré à la présence d'une sainte qui y est enterrée et qui est précisément Lâlla Taqandoût. Rien n'est connu sur la personne et l'histoire de cette sainte et son nom lui-même n'est guère musulman : il est clair que sa personnalité est à moitié chemin entre les véritables santons et les génies ; elle est la digne collègue de Sîdi Chemhâroûj du Goundâfi (1). « Madame » Taqandoût, de l'avis de tous, commande aux '*afrît*, c'est-à-dire aux génies qui pullulent dans la caverne et qui en rendent l'accès extrêmement dangereux.

Le préposé à la caverne, c'est-à-dire le moqaddem (2), celui qui répète les paroles des visiteurs et les transmet aux génies, nous a salués au moment où nous approchions ; il a mis dans ce salut une grande réserve, car il ne lui convient pas de compromettre sa propre réputation de sainteté en se commettant avec des mécréants comme nous.

Mais, d'autre part, il n'ignore pas que les voyageurs eu-

(1) *Suprà*, p. 90. Sur Sîdi Chemhâroûj, ANDREWS, *Font des gén.; Mag. et Rel.*, pp. 121, 160-161.

(2) *Infrà*, pp. 310-311.

ropéens, qui se trouvent dans notre cas, ont souvent le douro à la main : cette considération lui commande l'attitude presque convenable qu'il garde près de nous. Ses fonctions d'ailleurs sont assez lucratives, car il bénéficie de tous les sacrifices que font les malades en l'honneur de Lâlla Taqandoût, et il a sa part des victimes que l'on égorge. Ces victimes sont généralement noires, une poule noire, un bouc noir, mais le moqaddem pense que la couleur du poil ne change rien à la viande.

Nous aurons l'occasion de reparler avec plus de détails, en énumérant les saints patrons de Marrâkech, du fameux Sidi Mah'ammed ou Slîman auquel on rattache plus ou moins ingénieusement le culte de la caverne. Voici tout simplement la note qu'a bien voulu rédiger à notre intention un homme des plus lettrés parmi les H'âh'a, Si Lah'sen, *fqîh*, c'est-à-dire secrétaire indigène du consulat de Mogador, homme instruit, bon et tolérant auquel nous sommes redevables de beaucoup d'informations précieuses :

« Au nombre des saints des H'âh'a se trouve Mah'ammed ben Souleïmân el Djazouli enterré dans la tribu des Niknâfa, auteur du *Dalîl el Kheïrât* (1). Ses miracles sont connus aussi bien auprès des plus grands qu'auprès des plus humbles. Dieu lui a accordé le pouvoir de mettre en fuite les troupes de soldats et il a très souvent prouvé au cours de guerres soutenues par les Niknâfa qu'il tenait de Dieu ce don surnaturel.

---

(1) Célèbre recueil de prière. Voy. René Basset, *Mss de Lisbonne*, in pr.

« On raconte que dans l'ancien temps cette tribu se révolta contre un des sultans du Maroc nommé le « sultan noir » ; il guerroya longtemps contre elle mais, malgré sept ans de combat, il n'avait pas encore pu en venir à bout. Il assembla alors les grands de l'empire et délibéra avec eux sur les moyens de sortir de cette situation. Ceux-ci lui conseillèrent de creuser la tombe du saint (que Dieu lui conserve sa bénédiction !) et de porter son cercueil avec lui dans ses expéditions.

« Le sultan fit ce qu'on lui avait conseillé, mais il ne put toutefois arriver jusqu'à la tombe du saint qu'après avoir perdu un grand nombre de soldats. Ayant donc pris avec lui le cercueil, il s'avança contre les contingents de la tribu révoltée et il les vainquit par la *baraka* du saint. Mais le saint lui apparut en songe et lui ordonna de le ramener dans sa sépulture, ajoutant que s'il ne le faisait pas, Dieu anéantirait son empire. Alors le sultan le fit inhumer de nouveau à l'endroit d'où il l'avait enlevé.

« Depuis cette époque le saint n'a pas cessé de donner d'autres preuves de son pouvoir surnaturel de mettre en déroute les troupes. Il y a peu de temps encore à la mort du sultan Moulaye H'açan, les tribus se révoltèrent contre leurs caïds : les caïds ayant été prévenus à temps de la révolte s'enfuirent avec leur famille et leurs biens jusque sur le sol sacré où repose le saint glorieux. Les tribus les suivirent jusque-là en contingents nombreux et assiégèrent le territoire de la tribu des Niknâfa qui possède cette tombe célèbre. Pendant un mois les hostilités ne cessèrent pas,

mais les tribus se lassèrent enfin de leurs attaques inutiles et se dispersèrent : il est clair que tout cela fut le résultat de la bénédiction de ce saint illustre. »

Nous avons déjà eu l'occasion (1) de parler ailleurs du sultan noir, *es soult'ân el akh'al*, personnage légendaire dont la personnalité confuse recouvre suivant les lieux et les époques les personnages historiques les plus divers. On remarquera encore dans ce récit le caractère territorial de la *baraka* du saint qui protège spécialement le territoire de la tribu des Niknâfa : il y a là une conception tout à fait analogue à celle du *h'orm* ou territoire inviolable qui entoure généralement les sanctuaires (2) ; seulement, ici, le *h'orm* est en quelque sorte étendu à toute la tribu.

Quant au pouvoir spécial donné au saint de disperser les ennemis, il est un des objectifs principaux de la magie musulmane, car il ne se trouve pas de livre de magie qui ne consacre un chapitre au *tahzîm el djouioûch*, c'est-à-dire à la « mise en déroute des troupes (3) ». Ce *tahzîm* s'obtient d'habitude au moyen d'amulettes portées par le général en chef : on voit qu'ici encore, le saint, dans les manifestations de sa puissance, prend la suite des magiciens primitifs.

Nous nous sommes fait une loi dans cet ouvrage de ne rapporter que des observations personnelles et de ne rien extraire des travaux déjà publiés sur le Maroc. Mais nous

(1) *Merrâkech*, I, pp. 211-214.

(2) *Infrà*, pp. 393-394.

(3) *Magie et Religion*, p. 239.

ferons une exception pour le document suivant qui est relatif à la grotte de Lâlla Taqandôut. Ce document qui n'est autre qu'un article inséré dans le numéro de la *Dépêche marocaine* du 25 septembre 1906, est difficile à se procurer et complètement ignoré aujourd'hui. L'auteur en est feu notre fidèle compagnon Si' Allal 'Abdi, chancelier substitué du consulat de Mogador. Cette pièce est un document curieux pour la psychologie d'un musulman algérien complètement francisé ; il contient de plus des renseignements d'un vif intérêt sur la politique religieuse du caïd des H'âh'a. Enfin, sa publication nous donne l'occasion de rendre en passant hommage à la mémoire de notre compagnon.

Il existe à quelque distance de Mogador, en un pays portant le nom de Neknafa et qui a pour potentat le caïd Ahmed Anflous, une grotte habitée par une légion de génies. Oui, de véritables génies, et autrement conditionnés que ceux conçus par nos vulgaires spirites. Car ils ont une organisation, les uns disent monarchique, d'autres républicaine, mais la majorité penche pour le communisme. Avis aux saint-simoniens qui voudraient trouver un refuge conforme à leurs idées et loin de ces foyers d'égoïsme qui se décorent du nom de pays civilisés et cela sans rougir.

Quelle que soit cette organisation, ces génies sont divisés en plusieurs catégories, d'après les rôles qu'ils ont à jouer et le genre d'influence qu'ils ont sur la vie des communs mortels. Que l'on se figure toute la mythologie grecque, sauf bien entendu les formes physiques, que la puissance des principes de la religion musulmane, intransigeante en la matière, est arrivée à laisser de côté. Une grande partie de ces génies sont militants et combattent, sous des formes visibles et palpables, quoique invincibles, avec les gens qu'ils veulent soutenir. D'autres, à l'instar des médecins des dispensaires, guérissent toutes les maladies, même incurables, ils aident surtout à la repro-

duction de la race humaine en rendant prolifiques les femmes stériles.

Il est bien entendu qu'étant donné la situation du pays et les difficultés d'un voyage dont le retour serait problématique, il n'est pas indispensable que les maris viennent eux-mêmes, leurs femmes suffisent. En un mot, Notre-Dame de Lourdes est un pygmée à côté de la grotte d'Imin Taqandoût qui nous occupe; car il y a en plus un oracle parlant et répondant directement aux gens qui ont la foi, et qui veulent le consulter. Sans la foi, il n'y a rien à faire, et je n'ai pas besoin d'insister là-dessus,cette condition étant commune et obligatoire à tous les miracles. Donc, si vous n'avez pas la foi, n'essayez pas de sonder ni de vérifier les secrets d'Imin Taqandoût; quant à moi, je fais tout mon possible pour corriger mon esprit de son éducation défectueuse qui l'entraîne à ramener tout à quelque loi physique.

Revenons à notre sujet : le caïd Ahmed Anfloûs que je n'ai pas besoin de vous présenter, dont le donjon est dans les environs, et qui est né, a grandi et est arrivé au pouvoir grâce à la protection visible des génies, ses bons voisins, use d'Imin Taqandoût. Y croit-il sérieusement? Je dois rester muet à cette question, d'abord pour les raisons exposées plus haut, puis qui peut lire dans le cœur d'un homme, surtout comme Ahmed Anfloûs, si ce n'est Dieu?

Quoi qu'il en soit, les faits semblent répondre d'eux-mêmes, et il paraît qu'en homme pratique il se dit qu'en armant ses gens de bons fusils, les génies d'Imin Taqandoût seront plus à même de lui prêter main forte. Aussi, et dans ce but, Ahmed Anfloûs entretient et cherche, par tous les moyens, à entretenir de bonnes relations avec les gens qui peuvent lui fournir de bon fusils Gras et les munitions nécessaires. L'histoire n'en parlant pas, il est à supposer que les génies s'arment et s'équipent à leurs frais (appréciation toute personnelle). Fait-il semblant d'y croire? Je réponds sans hésiter : oui! et c'est ce qui fait sa force.

Il paraît que, ces temps derniers, se trouvant attaqué par une dizaine de caïds, pachas ou amel — on se sert ici de ces trois mots — Ahmed Anfloûs s'adressa à ses bons voisins et protecteurs qui lui conseillèrent pendant la nuit ceci :«Chaque fois que tu devras

prendre les armes, tue un bœuf noir à l'entrée de la grotte qui nous sert de demeure, disons mieux, de centre de ralliement. Ce sacrifice devra se faire à la tombée de la nuit et, si la bête est mangée par nous, nous t'aiderons, et la victoire te sera assurée.»

Voilà la clef de toute la puissance des Neknafa, petite fraction de quelques centaines de combattants résistant à la foule des autres tribus, qui n'ont pas, il est vrai, des grottes habitées par des génies aussi complaisants que ceux d'Imin Taqandoût.

Je dois vous avouer que malgré toute la bonne volonté que je mets pour avoir la foi, cette histoire me rend perplexe, en établissant un doute sur la conception que je me faisais du mot «génie». J'avais toujours pensé que ces êtres — si êtres il y a — étaients spirituels, qu'ils agissaient sur les actions des hommes en agissant sur leur pensée. Mais de là à combattre, parler, manger comme de vulgaires humains, il y a loin.

L'histoire ne dit pas si le bœuf sacrifié était livré à un Vatel neknafi ou tout simplement dévoré par les chacals qui pullulent dans ce pays. Une fois que l'esprit manque de foi et se met sur la voie des investigations, il ne sait pas s'arrêter. Pour tenir ma promesse de vous communiquer mes impressions, je me trouve obligé de vous faire part de cette idée telle qu'elle se présente à mon esprit. Si les génies mangent, marchent, parlent, etc... ils disposent donc des moyens mécaniques que tous les animaux, y compris l'homme, ont à leur disposition pour accomplir les actes que leur impose la nature.

D'où je déduis, que rien ne s'oppose plus à ce que des femmes encore jeunes, mariées à des hommes aux facultés trop discrètes... enfin, vous me comprenez, n'est-ce pas? N'oubliez pas les conditions bien connues dans lesquelles se font tous les mariages dans ce pays. Les plus jeunes femmes ne reviennent pas aux plus jeunes gens ni aux plus vaillants, comme le souhaitait la reine Hortense, mais sont dévolues aux plus riches et aux plus puissants.

Avec mon esprit curieux, j'ai tenu à m'informer auprès de divers musulmans du pays de leur croyance en cette fameuse grotte d'Imin Taqandoût. Je dois avouer, à la honte de mon scepticisme, que tous

y croient. Cependant les plus instruits déplacent un peu la question en la ramenant à l'islam, sans pourtant laisser de côté les complaisants génies.

Voici leur théorie : le don d'invincibilité des Neknafa leur vient du saint marabout Sidi Mahammed ou Slimane Eldjazouli, enterré près d'Imin Taqandoût et les génies ne seraient que ses humbles et obéissants serviteurs.

Ahmed Anfloûs, dont le cœur balance entre les deux, fait parts égales entre eux et ne fait jamais un sacrifice à l'un sans le faire à l'autre ; et pour rester dans le ton, il commence toujours par le marabout.

En vous promettant de rendre visite aux génies d'Imin Taqandoût, d'abord pour vérifier ce qui se raconte et pour me les rendre favorables, afin de me dévoiler les secrets de ce Maroc que M. Mouliéras a si bien qualifié de « Maroc inconnu », je laisse Anflous à ses sacrifices et je vous dis : à bientôt, en restant vôtre.

TIR EL LIL (1).

J'ai pénétré dans le sanctuaire de Lâlla Taqandoût à l'improviste et sans consulter personne : les gens qui m'entourent en sont quelque peu scandalisés : une espèce de fanatique qui prie dans la grotte me regarde d'un œil hostile, et il est évident que, si j'avais annoncé mon intention, on ne m'aurait pas laissé visiter. Au moment où j'y suis entré les gens me criaient : « N'entre pas, tu n'as pas le droit d'entrer là ; il n'y a que les musulmans qui entrent là, n'entre pas car il va t'arriver malheur. » Il paraît en effet que tout infidèle qui pénètre dans le sanctuaire est infailliblement perdu, soit que les génies le dévorent, soit qu'il tombe victime de quelque autre accident.

(1) Tir-el-lil veut dire chauve-souris.

L'on me raconte l'histoire d'un chrétien qui y est entré avant moi et ne ressortit jamais, sans que personne pût savoir ce qu'il devint. Ce lieu, me dit-on, est un *moûd'a' es' s'âlih'in* (lieu des saints), il est hanté, les musulmans eux-mêmes ne peuvent y pénétrer que s'ils ont des intentions parfaitement pures. J'ai couru, paraît-il, de terribles dangers et le dévôt qui priait dans un coin attendait que le châtiment descendît sur moi : mais cette fois le miracle ne s'est pas produit (1).

Nous continuons maintenant à remonter le ravin profond et tortueux. Sur la falaise verticale on aperçoit à de grandes hauteurs, plus près même du sommet que du bas, des excavations qui semblent assez profondes ; on en voit qui sont distribuées en lignes. Les indigènes ne les considèrent pas comme des sanctuaires ; ils disent que ce sont les chrétiens qui les ont creusées, de même qu'ils leur attribuent, nous l'avons déjà noté, tous les édifices dont les ruines remontent à une époque très ancienne.

Des cavernes de ce genre ont été signalées sur différents points du Maroc. De Foucauld en particulier a mentionné dans la région de l'Atlas et au Sud, des cavernes creusées dans des rochers à pic et dont le voyageur aperçoit l'ouverture à une grande hauteur. Souvent elles s'ouvrent

(1) La même année que nous, M. Westermark, bien connu de tous les sociologues, a fait une visite à la grotte de Lâlla Taqandoût, en compagnie de M. Johnston, de Mogador, un des hommes les plus versés dans l'étude du chelh'a et des mœurs berbères. L'intéressant récit de cette excursion a été publié par M. Johnston dans *Al Moghreb Al-Aksa*, journal de Tanger, 28 décembre 1901 et 14 janvier 1902, nos 988 et 989.

sur un même alignement dans la falaise : l'œil distingue, en avant des ouvertures, une galerie taillée dans le roc, qui met les cavernes en communication les unes avec les autres ; cette galerie est souvent bordée d'un parapet en maçonnerie. Quand les crevasses verticales entre deux cavernes interrompent la continuité de la paroi, de petits ponts en pierre les franchissent.

La plupart de ces cavernes sont aujourd'hui inaccessibles ; celles dans lesquelles on peut entrer servent de magasins à grains ou d'étables à bestiaux. Ces grottes se présentent dans des conditions trop particulières pour ne pas caractériser une époque ; mais, comme elles n'ont pas été fouillées, on ne peut rien préciser à ce sujet. Harris a signalé des troglodytes au Maroc ; les Aït Afri vivraient dans les grottes de l'Oued Dadès (1).

Nous arrivons enfin à Dar Ould Anfloûs. On devine combien l'histoire politique de ce pays a été agitée en apercevant de tous côtés des maisons en ruines. L'établissement de l'autorité du Makhzen dans les H'âh'a a été longue et mouvementée : aujourd'hui encore elle est loin d'être définitivement assise. Tour à tour les caïds ont été obéis et impuissants, et les ruines désolées des constructions de toutes sortes témoignent des luttes pour l'indépendance qu'ont soutenues les H'âh'a. C'est là une remarque que l'on peut étendre à tous les territoires occupés par cette population berbère.

Actuellement le caïd est absent, il dirige la *h'arka* du

(1) *Nob.*, in *Rev. gén. sc.*, 14e ann., 28 févr., p. 195, avec bibliog.

Soûs et l'on dit même qu'il vient de subir un échec du côté de Tiznit. Son khalifa, un *chelh'* qui sait à peine balbutier quelques mots d'arabe, mais qui en tire vanité et se donne des airs ridicules de citadin, nous reçoit d'une façon fort hautaine. Il est devant sa casba, entouré d'un certain nombre de ses gens, tous assis sur quelques bancs de pierre et il me laisse debout devant lui afin de bien marquer son rang.

Les Marocains, tous nos musulmans de l'Afrique du Nord, ont le goût du protocole et la passion des honneurs. Chose inattendue, quand on considère la simplicité de leur vie et l'austérité des doctrines musulmanes, ils se plaisent aux longues cérémonies. Leur entrée dans nos solennités publiques en Algérie a révélé qu'ils aiment les attitudes théâtrales, comme aussi les interminables discours officiels. Ils discutent âprement sur les préséances et ils vont jusqu'à employer la ruse pour paraître au premier rang. Bugeaud raconta à la Chambre des Députés son entrevue avec Abdel kader, au cours de laquelle celui-ci affectait de ne pas se lever : il lui prit le bras et le souleva. « Il n'est pas très lourd », ajoutait le futur vainqueur d'Isly (1).

L'expérience m'a appris qu'il ne faut pas se laisser humilier par les caïds et, comme ma tente est tout près de la casba, je fais signe au fidèle Bou Médiène de me faire apporter un pliant et je m'assieds dessus. L'entretien est bref, et nous nous retirons pour aller nous reposer afin de partir demain de grand matin.

(1) Plusieurs passages de cette page et des précédentes ont paru dans la *Revue de Paris*, n° du 15 mars 1913.

[J'ai eu plus tard l'occasion de voir Anfloûs lui-même; je venais de visiter Si'Aïça ben' Omar (1). Quelle différence entre le grand seigneur qu'est Si'Aïça et le rude Berbère qu'est Si Ah'med Anfloûs. C'est un homme de taille moyenne, brun, un peu corpulent ; le nez est droit, les sourcils bruns; il louche et le regard est dur. L'ensemble de la physionomie est autoritaire; sa parole est brusque. Il tient à la main un chapelet qu'il égrène constamment : il porte la *jellâba* blanche et un turban blanc, avec le milieu de la tête nu. C'est un chef audacieux de partisans, un guerrier courageux, mais dénué de la grande souplesse qu'exige le maniement politique des tribus.]

Pourtant, malgré l'hostilité qu'il nous témoigne, le khalifa nous envoie du couscous, à l'huile d'argan que nous avons ainsi le plaisir de goûter pour la première fois : elle possède un petit goût de noisette. Nous avons déjà dit que, si mal reçu que l'on soit en pays indigène, il est cependant rare que l'on ne vous envoie pas à manger. La raison profonde de ce fait ne doit peut-être pas être interprétée comme étant entièrement à l'honneur des indigènes.

Nous avons eu ailleurs (2) l'occasion d'exposer la conception que les Marocains, de même que tous les peuples primitifs, se font de l'étranger : ils le considèrent comme un individu dangereux, et souvent comme une sorte de sorcier. On suppose qu'il a en sa possession des pouvoirs extraordinaires: on cherche à l'écarter, mais si l'on n'y réussit

(1) Si Ah'med Anfloûs est mort il y a quelques années.

(2) *Merrâkech*, I, pp. 28-30.

pas, on croit indispensable de se le concilier. Enfin on tente de profiter de la puissance surnaturelle qu'on lui suppose.

Dès le moment qu'on pense en tirer bénéfice, on le traite avec honneur et on lui procure toutes les aises possibles. Les repas que l'on offre à l'étranger sont d'une abondance et d'une qualité exceptionnelles; il y a certains mets recherchés que l'on ne mange, qu'à l'occasion de la visite d'un étranger ou d'une grande fête. Non seulement on lui offre à manger, mais on lui offre aussi un asile et l'on sait que certaines tribus de l'Afrique du Nord sont connues pour aller plus loin encore et pour inviter leur hôte à accepter les faveurs de leurs femmes : les Iloula ou Malou, de la grande Kabylie d'Alger, étaient réputés pour ce genre d'hospitalité.

Par cette communauté, pour ainsi dire matérielle, que l'on établit entre soi et son hôte, non seulement on s'assure d'une façon positive la reconnaissance de celui-ci, mais de plus on l'oblige à rester neutre dans la suite s'il s'élevait un conflit (1). Les aliments que l'on a partagés avec lui établissent une liaison sympathique durable. A l'avenir, ni l'étranger ni son hôte ne pourront séparer leurs destinées, heureuses ou malheureuses ; une expression arabe bien connue exprime la solidarité que l'on pense avoir ainsi créée : *melh'i fi kerchek*, c'est-à-dire « mon sel est dans ton ventre », dit-on à celui auquel on a jadis donné l'hospitalité (2).

D'après cette croyance il est évidemment dangereux de faire ou seulement de souhaiter du mal à celui dont on a

(1) Voy. Frazer, *Golden Bough*, 2e éd., I, p. 317.

(2) Cf. S. Reinach, *Cultes*, etc., II, p. 43.

reçu l'hospitalité, puisque l'on partage son sort. Si, au lieu d'avoir simplement mangé, on a sacrifié ensemble ou si l'on a égorgé une victime sur le seuil de la maison de l'hôte ou simplement en son honneur, celui-ci se trouve obligé à ne lui témoigner plus tard que de bons sentiments (1). On voit que nous sommes ici sur la voie de l'explication scientifique du *'ār* dont nous avons parlé plus haut (2), puisque le *'ar* n'est pas autre chose en principe qu'un sacrifice au moyen duquel on oblige quelqu'un à un service par la vertu communicative du sang répandu.

Telles sont les explications les plus récentes que la science donne d'usages qui nous étonnent souvent. L'anthropologie anglaise surtout s'est ingéniée à ces théories, dont le *Rameau d'or* de Frazer est le brillant exemple. Dans d'autres ouvrages nous avons nous-même appliqué à l'Afrique du Nord ces subtiles interprétations : nous craindrions aujourd'hui qu'il n'y eût parfois là des jeux trompeurs de l'esprit (3).

Un orientaliste qui joint l'expérience à la science nous écrivait, il y a déjà longtemps : « J'ai une grande défiance contre toutes nos théories sur les coutumes très anciennes, et je crois que les vraies explications sont en dehors de notre aperception intellectuelle. C'est comme l'explication des racines des langues; le dernier essai est toujours plus ingénieux que ses devanciers, mais tous ils laissent chez celui

(1) Cf. Westermark, *Moral ideas*, I, pp. 577-582 et *circa*.

(2) *Suprà*, pp. 252-255.

(3) Voy. Lévy-Brühl, *Fonction ment. de la soc. inf.*, passim.

qui se rappelle l'infinie diversité des données l'impression qu'ils n'ont pas réussi à résoudre le problème (1). »

Nous forgeons sans relâche à la réalité des cadres nouveaux, les uns plus simples, les autres plus brillants ou plus riches. Mais jamais elle ne se laisse emprisonner dans le filet de nos raisonnements. Telle une onde descendue des sommets inaccessibles se répand aux flancs des monts; en vain le montagnard essaie de l'endiguer, elle déborde les barrages et s'écoule de tous côtés : ainsi, la réalité toujours pressée par nos hypothèses et fuyant toujours devant notre science, glisse insaisissable à travers la vanité de nos systèmes (2).

*
* *

15 Mai. — Nous ne voyagerons pas ce matin avec notre escorte, afin d'arriver de bonne heure à Mogador, nous suivrons un guide qui nous conduira en avant pendant que notre convoi prendra son temps et arrivera dans la journée. Mais nous éprouvons beaucoup de difficultés à trouver ce guide : le khalifa du caïd qui a su que nous en cherchions un, a formellement défendu à qui que ce soit de nous accompagner ; il paraît, de plus, qu'il se propose de nous faire subir demain matin à notre départ un interrogatoire détaillé.

Heureusement il y a dans les H'âh'a de fortes têtes et l'appât du douro est grand; nous trouvons donc un petit

(1) Snouck Hurgronje, *in litt.*

(2) Voy. H. Poincaré, *la Sc. et l'Hypoth.*

Niknâfi, qui nous conduira malgré le caïd, mais il se cachera pour partir. Comme nous émettons la crainte qu'il ne tienne pas sa parole, Si T'ayeb nous rassure : la bonne foi des H'âh'a, dit-il, est connue. *L'ad'em eç çeh'ih' ma itherres*, c'est-à-dire : « l'os solide ne se rompt pas ».

Nous nous levons à quatre heures, sans bruit, on selle en hâte et nous prenons rapidement le chemin de Mogador : à cent mètres de là un homme sort de derrière les arbres, petit, mais solidement bâti. C'est mon guide, il marche à pied, comme tout bon Niknâfi, et, le fusil sur l'épaule, il va me rendre gaillardement à Mogador (pl. XXXIII, fig. 64). Il est juste cinq heures moins le quart, nous contournons le ravin que nous avons monté la veille, parmi des escarpements, des rochers couverts d'arganiers et bientôt nous dominons Dâr Ould Anfloûs.

A cinq heures nous apercevons l'oued à notre droite et nous passons près de la fraction Embârek Zeman. Une remarque que de Foucauld a faite, que nous avons déjà vérifiée et que nous vérifions encore ce matin tout le long du chemin, c'est que chez les H'âh'a, et surtout dans cette région, les maisons ne sont pas agglomérées ; elles sont isolées, et bien que réparties en communautés ayant leur autonomie, elles ne forment pas de village compact.

Plus que jamais, le pays est couvert de ruines, nous traversons un petit oued et nous voici dans les retem jonciformes ; à cinq heures vingt, Id ou Akchoch est à notre droite et au-dessus de nous ; en aval, est le marabout de Sîdi Moh'ammed ben Sâïh' : nous ne cessons de monter

et de descendre, et cette route est très fatigante, car nous la faisons à une allure de six kilomètres à l'heure, ce qui est une forte marche dans ce pays montagneux, à travers l'inextricable réseau des ravins. Toute notre chevauchée de ce matin sera à cette allure accélérée ; car, si dans les Ida ou Gord', la montagne fait place à la plaine, c'est une plaine sablonneuse où la marche est aussi malaisée.

Voici que nous quittons les retem pour entrer dans la forêt d'arganiers, avec un tapis de palmiers nains; c'est encore une *khelà:* on nomme ainsi tous les vastes espaces incultes et inhabités. A notre gauche s'étend le territoire des Ida ou Icern (Içâren) ; les montagnes y sont assez élevées, couvertes par des arganiers immenses qui forment ici une vraie forêt, au sens européen du mot. A six heures quarante nous rencontrons une roche mélaphyrique verte, en rapport avec des affleurements d'argiles roses et rouges : ça et là brille une hématite manganésifère noire (1). Le chemin par ici est étrangement coloré de tons roses, violets, verts : ce bariolage décèle la présence du trias.

A sept heures moins cinq, voici Id ou Njer, puis Id ou Kajer, et Dar Chikh Ah'med, un borj flanqué d'une haute tour, comme cela est l'habitude du pays : c'est un *agadir* (2). Des montagnes incultes et pierreuses, recouvertes de beaux arganiers bornent toujours l'horizon, mais à sept heures vingt nous apercevons l'Océan, et quelques instants

(1) Cette roche a été déterminée sur nos échantillons par M. Brives qui a été plus tard explorer la région.

(2) *Suprà*, pp. 50-51.



Fig. 63. — Quelques arganiers sont de taille gigantesque (p. 295).



Fig. 64. — Mon guide marche à pied et, le fusil sur l'épaule, il me rendra gaillardement à Mogador (p. 293).

après nous sommes à Id 'Ali et la vallée devient cultivée. Un quart d'heure de marche nous mène aux Aït Bah'si, puis à huit heures nous sommes à la limite qui sépare les Niknâfa des Ida ou Gord' : à cette limite se trouve un gros tas de pierres (1).

Nous descendons rapidement en plaine ; les Ida ou Gord' tiennent celle-ci tandis que les Niknâfa possèdent la montagne. A huit heures un quart, Id La'oûni : nous marchons toujours dans la forêt d'arganiers ; quelques-uns sont gigantesques (pl. XXXIII, fig. 63), jaunes ; dix minutes après nous avons définitivement quitté le *jbel* (pl. XXXIV, fig. 66) : à huit heures et demie nous passons à Id our Rah'îm.

Les maisons par ici sont de plus en plus dispersées dans la forêt d'argan et l'on ne sait pas quand on passe d'une commune ou *jmâ'a* dans une autre. Il faut toute la connaissance du pays qu'a mon guide pour pouvoir les nommer les unes après les autres. Cette dispersion est d'autant plus remarquable que le pays est néanmoins bien peuplé : il suffit en effet de noter les heures que nous venons de donner en les comparant à la vitesse de notre marche pour voir que les *jmâ'a* sont en moyenne éloignées de moins d'un kilomètre les unes des autres. Nous avons déjà dit que ce n'est pas pour affecter une précision topographique illusoire que nous donnons notre horaire, mais pour mieux fixer les idées : le présent exemple est la preuve que cela n'est pas inutile (2)...

(1) Sur les tas de pierres limites, voy. *Merrâkech*, I, p. 60.
(2) Cf. *suprà*, p. 40.

A huit heures quarante, Id ou Qerm et aussitôt après Id ou Bîhi ; à neuf heures moins cinq, Id el Bêz ; par ici nous commençons à rencontrer de nombreux criquets, vulgairement appelés sauterelles. A Ez Ziâti vers neuf heures cinq, il y a toujours des criquets ; nous traversons ensuite quelques petits accidents de terrain dans lesquels ils pullulent, et vers neuf heures vingt-cinq nous sommes près de H'amouâri qui est sur notre gauche, tandis que Aslaoui est sur notre droite. Là nous rencontrons des indigènes qui cherchent à se défendre contre l'invasion : ils effraient les criquets en agitant leurs vêtements et dirigent petit à petit l'insecte dévastateur vers des fosses où ils le noient.

A neuf heures et demie nous sommes à la zaouia de Sidi 'Abderrah'man ben Moûça et vingt-cinq minutes après, nous passons entre Id'Abd el Mebârek à gauche et Ait'At't'âb à droite. Dix minutes après, le terrain devient sablonneux et semé de gros cailloux, un peu plus tard le sable domine et c'est presque de la dune que le retem et le calycotome (pl. XXXIV, fig. 65) disputent à l'arganier, puis les cailloux se montrent de nouveau dans une *khela* inculte où nous cheminons maintenant.

Ces *khela* sont le charme de la route. Elles disparaîtront le jour où, suivant l'expression consacrée, nous mettrons en valeur le Maroc. L'homme détruit la beauté des monts et des plaines, il tarit les sources de l'art et de l'inspiration ; par une aveugle folie, pour augmenter sa richesse, il dissipe les trésors de la nature. Les nations européenes, pour sauver



Fig. 65. — Dans les retem et les calycotomes (p. 296).



Fig. 66. — Nous avons définitivement quitté la montagne, mais nous marchons toujours dans la forêt d'arganiers (p. 295).

quelques épaves de ce patrimoine dissipé, envisagent déjà la création de domaines interdits.

Si jamais le Maroc est nôtre, nous devrions y réserver à l'avance d'immenses espaces qui resteraient vierges de routes à automobiles et d'hôtels à touristes, vierges surtout des éventrements de la culture qui anéantissent des races entières de végétaux. Nos descendants nous sauraient gré d'avoir conservé à leurs nerfs usés par la civilisation quelques lieux où ils retrouveraient le calme de la vie simple.

Il est dix heures vingt-cinq lorsque, dans notre marche rapide, nous apercevons assez loin vers la gauche une maison que l'on nous dit être celle du « Tajer Bibbi ». Celui que l'on désigne sous ce nom étranger n'est autre que l'honorable M. Pepe Ratto : nous sommes à la Palmeraie (1), hôtellerie en pleine campagne, connue de tous les touristes qui ont seulement fait une escale à Mogador.

Pepe Ratto, ce nom du consul du Brésil à Mogador fut célèbre dans les annales du Sud marocain au temps du vieux makhzen ! Il évoque le souvenir de la fameuse affaire de la Tourmaline, préparée, dit-on, à Mogador par les soins de M. Pepe Ratto et ceux de Kerîm-Bey, qui fit flotter sur sa maison, suivant Erckmann, le drapeau de la Patagonie ! Au demeurant, tous deux hommes de bonne compagnie, le premier avec la faconde et la courtoisie de l'Espagnol de race.

A dix heures et demie nous avons à gauche Mechchôuh et enfin un quart d'heure après, nous apercevons les terrasses

(1) Voy. R. L. N. Johnston, *At the sign of the Palm Tree*.

des maisons de Mogador. La mer bleue, les falaises noires, les dunes fauves, la ville toute blanche, composent un tableau aux vives oppositions. Sur les dernières pentes du plateau le *tagga* (*thuya*) fait son apparition; depuis l'Atlas nous n'avions pas revu sa verdure sombre : il abonde sur ce littoral.

A onze heures nous descendons dans le lit de l'oued Diabète, qui court au milieu des sables, pendant qu'à droite nous longeons une grande dune; à onze heures vingt, nous sommes à Diabète même, gros village qui s'enorgueillit de sa mosquée, puis nous passons près du Dar es Soult'ân, séjour aujourd'hui ruiné des sultans marocains d'autrefois, et il est midi moins dix quand nous entrons dans Mogador par Bas es Sbâ', la « porte des Lions ».

Brusquement, toute la poésie du séjour en pays primitif s'évanouit; nous vivions dans le silence des vastes espaces, dans l'enivrement du grand air et de la lumière, dans la fièvre d'observation du voyageur; voici le bruit de la ville, l'ombre de ses rues, l'odeur de ses déchets. Il nous semble qu'il y a un espace vide dans notre vie entre le monde que nous laissons et celui dans lequel nous entrons, et nous ressentons le deuil de ce passé enfui derrière nous en un instant.

Mais nous éprouvons d'autre part un bien-être presque matériel à la fin du voyage : le carnet de notes fermé, le crayon remis en place, une détente subite nous libère de l'obsession scientifique. Toutes les forces aiguës de l'observation, tous les ressorts de la raison, bandés depuis longtemps, se relâchent en un instant; le voyageur va reposer un

peu son cerveau surmené, donner quelques soins au corps, s'abandonner à la rêverie...

Combien serait plus doux, il est vrai, le repos en pleine campagne, dans la simplicité de la nature et des hommes! Chaque fois que dans nos voyages nous avons pu nous relâcher de notre travail, nous avons toujours goûté la paix profonde, inconnue aux citadins. Mais ce n'était là qu'une trêve trop courte : quelque incident caractéristique venait solliciter notre attention et l'impitoyable machine cérébrale qui broie le corps des hommes d'études se remettait aussitôt en mouvement.

Au moins ici nous pouvons nous isoler au milieu de la banalité d'un intérieur à moitié européen et, dans l'engourdissement du repos, les scènes du voyage se représenteront une à une à l'esprit. Sans même que la conscience en soit avertie, un mystérieux triage des impressions s'opérera et, comme une eau trouble dépose en couches régulières et distinctes les différents éléments qu'elle contient, l'esprit classera lentement la matière un peu tumultueuse de l'observation.

Les meilleures de nos conceptions sont celles que l'esprit enfante à notre insu. Nous ne donnons qu'un branle à la raison, elle travaille seule comme à quelque secrète alchimie; puis, un jour, au fond du creuset où s'élabore le minerai informe des impressions, elle nous montre le lingot d'or de l'idée.

X

LA « RIVIERA » MAROCAINE

Tagriouelt, 15 avril. — Tout l'été un vent violent du nord-est souffle perpétuellement sur le littoral de H'âh'a (1), fouettant les tiges claires des *retem* et les troncs désolés des *tagga* étiques (*Juniperus phœnicœa* L.) : l'arganier ne pousse pas dans ces parages.

Çà et là le sable, arraché par la violence du vent au sol pierreux, s'amoncelle en énormes dunes ; le *retem* seul pousse dans ce sol mouvant où il forme de véritables forêts ; la marche y est presque impossible, à travers l'inextricable fouillis des troncs gris et cassants qui s'épanouissent en rameaux verts et filiformes sans cesse agités par la brise. L'implacable continuité de l'alizé courbe tous leurs sommets vers le sud-ouest : les rares *tagga* aussi sont déjetés par le vent et leurs troncs inclinés projettent obliquement une

(1) Cette description a été écrite au cours d'un long séjour chez les H'âh'a, en 1904.

fronde médiocre, assez dense cependant pour donner quelque ombre.

L'ombre, il est vrai, n'est guère recherchée, car un vent frais souffle presque toujours en rafale, soulevant des nuages de sable aveuglants. Il n'y a d'abri alors que dans la forêt des retem, maigre rempart qui brise un peu le vent et retient les sables : elle s'étend jusqu'à la limite des marées, contenant pour un temps l'envahissement de la dune : mais çà et là les retem sont débordés et enterrés sous le sable.

La vie n'abandonne pas cette misérable forêt : des lézards filent sur le sable chauffé par le soleil, des petits rongeurs, le charmant *sebseb* ou mangouste, l'ichneumon des Égyptiens (*Herpestes ichneumon*, L), avec sa queue en plumet bigarré, le hérisson y pullulent; des mouches, des libellules. des papillons bleus, quelques gros coléoptères, le scarabée qui roule éternellement sa boule, animent ce paysage indigent où ne pousse aucune autre plante herbacée qu'une triste euphorbe et un maigre chardon. Les mollusques sont représentés par toute une collection d'hélices blanches qui s'attachent aux branches des retem : elles jonchent le sol à profusion, mélangées au sable fin des dunes avec des coquillages que les grandes marées ont rejetés au loin.

La surface du sol est durement caillouteuse, mais partout le sable l'envahit, noyant peu à peu la pierre dure sous sa poudre impalpable, revanche de l'atome sur le rocher. Çà et là l'envahissement est complet : le sable est vainqueur, la dune a tout recouvert ; elle allonge souvent, sur

des étendues de plusieurs kilomètres à l'intérieur du pays, les croupes régulièrement courbées en croissant de ses monticules fauves.

Mollement arrondis et en pente douce du côté du vent, ils tombent à pic vers le sud-ouest ; de leur crête, taillée en lame de sabre, la poussière qui vole légèrement sur la montée du nord-est, s'écoule de l'autre côté en menus éboulis. Sans trêve les légères coulées descendent et augmentent la masse de la dune. Rien n'est moelleux comme le contact de ce sable fin, aucun contour n'est plus doux que la rondeur et la régularité de ses mamelons : on sait le rôle que jouent les dunes dans la littérature des Arabes et combien elles ont fourni aux poètes de métaphores pour dépeindre le corps de leurs maîtresses.

« Ta salive, dit El Moutanabbi à quelque objet imaginaire de son amour, ta salive est-ce l'eau (pure) d'un nuage (bienfaisant), où est-ce un vin (enivrant)? Elle rafraîchit ma bouche comme un glaçon, pendant que mon cœur est ardent comme une braise. Sont-ce des dents cet éclair (que j'ai vu briller) dans ta bouche? (Et cette taille ployée) est-ce un saule (flexible)? (Et cette croupe arrondie) est-ce une dune de sable (au contour moelleux) ? »

Sur le promontoire de Tagriouelt où nous avons eu l'occasion d'observer longuement le régime des dunes, il y a cependant une belle et dense végétation de *tagga*, mais ils n'empêchent pas la dune de s'étendre jusqu'au bord des falaises qui descendent sur la mer : quelques-unes même atteignent ce bord et, du haut du rocher taillé à pic,

elles s'écoulent jusque sur la petite plage qui est au pied.

Plus de vingt gros filets de sable, qui courent comme de l'eau sous le souffle ininterrompu du vent, se précipitent du haut de la falaise et formeraient un énorme tas si les vagues de la mer ne les dégageaient constamment. C'est un étonnant spectacle que cette cascade de sable qui s'écoule éternellement ; quand le soleil l'éclaire et que la brise disperse les grains de sable, on croirait voir tomber des nappes d'or liquide et fumant.

Le vent, sur le promontoire même de Tagriouelt, est toujours d'une grande violence et laisse à peine place à une végétation rabougrie dont la flore ne compte que quelques espèces, un *Ononis*, des lentisques étriqués... Plus avant dans les terres ce sont les retem qui forment la forêt ; ils s'élèvent à cet endroit jusqu'à la hauteur d'un cavalier, parsemés de nombreux taillis de *tagga ;* çà et là aussi l'étrange broussaille, appelée en arabe *tirta* et en chelh'a *tirremt*, le *Zygophyllum cornutum*, Coss., des naturalistes. Branchue au point de former d'inextricables buissons, couverte de lichens et dépourvue de toute verdure sauf quelques feuilles grasses, elle attriste l'œil par son aspect revêche et stérile.

L'envahissement définitif de ce pays par le sable des dunes semble fatal; nous avons probablement là sous les yeux le spectacle du phénomène géologique qui a donné naissance à l'immense plage de sable de la côte atlantique du Maroc. Mais pour des causes qu'il appartient aux géo-

graphes de fixer, le régime de l'alizé a déserté la partie septentrionale de cette côte.

Pourra-t-on fixer cette dune? Auprès de Mogador, en particulier, le problème offre un grand intérêt : il semble bien que le retem soit la seule plante indigène capable de lutter contre le vent. Mais il semble aussi que, sur les points où les courants aériens accumulent les sables en grands amoncellements, il soit impuissant à lui opposer une digue, car on voit souvent, comme nous le disions tout à l'heure, des champs de retem à demi enterrés.

Le *tagga*, au contraire, forme un forêt assez résistante; mélangé au retem, il permettrait mieux de lutter contre l'ensablement : il semble d'ailleurs être la seule essence forestière capable de vivre sous ce régime climatérique. Malheureusement les habitants déboisent à outrance; les malheureux indigènes de ce pays désolé n'ont d'autres ressources que la vente à Mogador du poisson qu'ils pêchent et du peu de charbon qu'ils fabriquent avec le tagga.

Il est vrai qu'ils se contentent de couper les arbres sans les déraciner et que ceux-ci sont, dit-on, susceptibles de repousser; mais il faut observer que, s'ils s'abstiennent de dessoucher, c'est plutôt par paresse que par prévoyance. D'autre part, les étendues qu'ils déboisent ainsi et sur lesquelles le vent a prise, sont trop vastes pour que le reboisement puisse s'effectuer d'une façon naturelle, car le sable les envahit rapidement. Aussi voit-on çà et là aux environs des dunes les troncs morts d'anciens *tagga* qui émergent du sol, témoins d'une végétation ancienne aujourd'hui anéantie par

la force aveugle des éléments et la faute non moins aveugle des hommes (1).

Le vent alizé du nord-est commence à se faire sentir au quinze mars et se termine vers le quinze septembre. Chaque jour vers le coucher du soleil, il diminue progressivement, en sorte qu'au milieu de la nuit l'atmosphère est parfaitement calme, puis il recommence doucement à souffler avec le jour et atteint son maximum vers la fin de l'après-midi; la marée descendante le fait aussi tomber peu à peu.

Lorsqu'il ne souffle pas, ce qui est rare, d'épais brouillards s'abattent aussitôt sur le littoral : ils vont par bancs énormes, embrumant tout le rivage, redoutés du marin parce qu'ils empêchent de reconnaître les atterrages, et que de loin, ils simulent si parfaitement la terre, que le plus habile peut s'y tromper; d'autres fois ils reculent les objets ou leur infligent des déformations bizarres. Ils sont en général portés par une brise fraîche et qui semble souvent glaciale. Quand vers midi le soleil arrive à trouer çà et là cette couverture de brume, ses rayons cuisants sont pénibles à supporter dans l'atmosphère lourde et calme.

Rarement un vent brûlant souffle des régions du Sud : ce n'est qu'à de rares intervalles qu'il vient troubler le climat étonnamment constant de Mogador. Ce climat est exclusivement côtier, car à quelques kilomètres du littoral la chaleur augmente sensiblement. A la limite de ces deux zones climatériques, les vents chauds de la terre luttent avec

(1) Sur les dunes de Mogador, cf. l'étude de Pobéguin, in *Bull. Com. Afr. Fr.*

le souffle de l'alizé et l'on a alors la singulière sensation d'une brise alternativement fraîche et brûlante. Ce phénomène est surtout sensible pendant l'été à Saffi où est la limite extrême de l'alizé. Là il alterne très souvent avec les vents les plus brûlants : nous eûmes l'occasion une fois, en rade de Saffi, d'observer ce phénomène curieux.

Nous étions alternativement glacés par un souffle très frais et brûlés par des bouffées d'un vent très chaud. Ce dernier dominait, mais toutes les cinq ou dix minutes il faisait place à des bouffées d'un vent qui avait facilement quinze ou vingt degrés de moins et qui succédait sans aucune transition au courant d'air chaud. Ce dernier fit monter le thermomètre à quarante-deux degrés sur la passerelle du navire ; les bouffées de vent frais n'étaient pas assez durables pour faire descendre le mercure de plus de dix degrés.

Mais lorsque nous eûmes levé l'ancre, à peine avions-nous fait un mille marin que nous nous trouvâmes dans le courant d'air frais et que le thermomètre tomba à quatorze degrés, soit vingt-trois degrés de différence en quelques minutes. Ce régime singulier, glacière et fournaise, est très fréquent à Saffi : il durait depuis un mois lorsque nous y fûmes cette fois-là ; mais le vent chaud domine le plus souvent, et Saffi est le four de la côte marocaine.

Tout au rebours de Saffi, Mogador ignore presque complètement les vents chauds et ne connaît guère de vent appréciable que l'alizé, en sorte que l'été y est inconnu et que l'on a pu dire de Mogador et de ses environs que c'étaient une « Riviera marocaine ». Chose extraordinaire, la vigne,

à Mogador et dans ses environs immédiats, ne mûrit pas, faute d'une quantité annuelle suffisante de chaleur, même dans les endroits les mieux exposés et les plus ensoleillés, et cela par trente-deux degrés de latitude !

Après le quinze septembre vient le régime d'hiver : alors le vent se fait plus variable, mais vient généralement des régions occidentales d'où il souffle de temps à autre en tempête. Seulement le vent d'hiver, sauf les jours de tempête, est moins fort que le vent d'été, en sorte que, bien que la température soit légèrement plus basse l'hiver que l'été, on a souvent pourtant l'impression qu'il fait plus chaud.

Le climat du littoral des H'âh'a se prolonge dans le sud de la côte atlantique et jusque sur le littoral de la Mauritanie. Au Rio de Oro, nous raconte M. Riggenbach, un habitant de Mogador qui a séjourné dans cette colonie espagnole, il souffle violemment pendant l'été sur le fort et la factorerie espagnole, seules constructions de ce pauvre pays. Le vent y stérilise le sol et arrête toute végétation, la pluie ne tombe presque jamais et cette colonie semblerait dépourvue de tout avenir, n'était l'abondance des poissons sur les côtes, qui offrent ainsi des pêcheries d'une exceptionnelle importance (1).

La « Riviera marocaine » ne détrônera pas la « côte d'Azur » ! La situation désolée de Mogador que la mer entoure souvent tout entier, au milieu de sables où on ne réussit qu'à grand'peine à entretenir de maigres potagers n'est

(1) Voir l'intéressant récit que M. Riggenbach a donné de son séjour dans les *Novitates zoologicæ*, vol. X, août 1903, pp. 286-294, et pl. VI.

guère agréable. L'humidité du climat qui détériore la plupart des objets mobiliers est défavorable à l'organisme et présente, considérablement exagérés, tous les défauts du climat d'Alger, si séducteur d'ailleurs, mais qui a valu aussi tant de cruelles déceptions aux valétudinaires. La constance enfin de la température, jour et nuit, été comme hiver, est déprimante pour l'esprit même ; et l'Européen qui habite Mogador éprouve, au bout de quelques années, un inéluctable besoin de sentir les réconfortantes variations de température de son pays natal.

Si une station climatique devait se fonder là, c'est à quelques kilomètres dans l'intérieur qu'il faudrait la créer, à la limite du climat marin et du climat continental, chez les H'âh'a au doux visage, dans le pays accidenté de l'arganier.

XI

DANS LA FORÊT D'ARGAN

19 Septembre. — Nous quittons Mogador à deux heures vingt de l'après-midi, en suivant vers le sud le monotone chemin du bord de la mer, sous le vent du nord-est, violent, salin et humide, au bruit de la mer qui brise éternellement (1). La marche sur le sable est pénible, mais ce chemin est préférable pour les chameaux et les mulets à la route qui longe la côte à quelques kilomètres, car celle-ci est très caillouteuse.

Après deux heures de marche, nous sommes à l'endroit dit *El Ma l h'lou*, c'est-à-dire « l'eau douce » : il y a ici quelques infiltrations d'une eau qui n'est pas saumâtre et l'on peut trouver à se désaltérer rien qu'en creusant le sol. A cet endroit nous quittons le bord de la mer, et nous voici dans des sols atrocement pierreux, dont les retem constituent l'unique végétation. Puis c'est le thuya, ici *Juniperus phœ-*

(1) Voyage effectué en 1902.

nicea, L., le *tagga* des indigènes, qui se mélange aux grands retem arborescents, et à cinq heures et demie nous sommes en vue de Sidi H'errâz : là, se trouvent des touffes de retem auxquels on a fait des nœuds votifs (1) en l'honneur de Sidi H'errâz. Nous plantons notre tente avec mille difficultés, car le sol sablonneux et mouvant retient mal les piquets.

Nous essayons d'obtenir quelques renseignements sur le saint, dont le sanctuaire est très fréquenté, mais Sidi H'errâz n'a pas d'histoire. Tout ce qu'on peut nous dire de lui, c'est que c'est un des sept premiers Regrâga qui vinrent, d'après la tradition, évangéliser le pays (2). Sîdi H'errâz n'a point eu, paraît-il, de descendance et un *moqaddem*, nommé par le caïd, est préposé au sanctuaire, autour duquel sont groupées quelques maisons, au milieu de la maigre végétation des retem. Les deux seuls arbres du pays sont deux malheureux *tagga* rabougris et déjetés par le vent qui souffle continuellement sur ce pays.

C'est une habitude des caïds de mettre des gens de leur parti comme *moqaddem* auprès des tombeaux des saints, et cette manière de caser leurs créatures provoque souvent des protestations. En effet, les moqaddem, en pays indépendant, se transmettent habituellement leurs fonctions de père en fils; en mainte occasion, il est arrivé qu'ils supplantaient, comme gardiens et comme bénéficiaires des revenus du sanctuaire, les descendants même du saint. D'autre part, il y a des sanctuaires où le saint n'a pas laissé de descendance,

(1) Voy. fig. 21, in *Merrâkech*, I, p. 90.

(2) *Infrà*, pp. 360-361.

soit que réellement sa race se soit éteinte, soit que sa personnalité étant entièrement légendaire, il n'y ait pas à lui chercher de descendants. Dans tous ces cas c'est le moqaddem qui est le véritable détenteur de la *baraka* du saint.

Il en est de même évidemment dans les cas nombreux où le sanctuaire n'est qu'une simple chapelle dédicatoire, comme par exemple pour les innombrables qoubbas dédiées à Sîdi'Abdelkader el Jîlany, le célèbre saint dont le tombeau se trouve à Baghdâd. A plus forte raison la même situation se présente lorsqu'il s'agit d'un sanctuaire, réputé être la demeure d'un génie comme par exemple la grotte de Sîdi Chemhârouj ou celle de Lâlla Taqandoût (1).

Nous avons précisément ce soir à notre campement un descendant des anciens *moqaddem* héréditaires de Sîdi Megdoûl, le patron de Mogador. Ces moqaddem furent dépouillés de leurs privilèges par un caïd de Mogador qui chargea de ces fonctions un préposé à sa dévotion. En effet la charge de moqaddem est souvent très lucrative et les caïds en partagent le gain avec les moqaddem qu'ils ont établis. Ils ont agi ainsi vis-à-vis des moqaddem d'un grand nombre de zaouias, mais ils évitent de toucher aux zaouias des confréries musulmanes.

Cette main-mise des caïds sur les zaouias des saints populaires est une des principales manifestations de leurs luttes contre le maraboutisme local, qu'ils jugent de nature à fortifier l'indépendance des tribus et à encourager au besoin

(1) *Suprà*, p. 278.

leur résistance. Mais il est évident qu'ils ne peuvent obtenir l'abaissement des marabouts locaux, derniers survivants des rois-prêtres et des rois-dieux des âges anciens de l'humanité, sans fortifier d'autre part l'orthodoxie musulmane et les confréries qui en sont le plus puissant moyen de propagation.

*
* *

20 Septembre. — Presque aussitôt après notre départ, à six heures et demie du matin, nous entrons dans la circonscription administrative des H'âh'a, car Sîdi H'errâz dépend du caïd de Mogador ; il est rattaché administrativement au village de Diabète. Le début de notre étape s'accomplit dans des boisements de tagga auxquels s'enroulent l'*achbardou*, le curieux *Senecio (Kleinia) pteroneura*, D. C. des botanistes, plante étrange, inconnue en dehors du Maroc et peut-être même de la région que nous parcourons.

Puis nous rejoignons le bord de la mer et, à huit heures moins dix, nous passons à la zaouia de Sidi Kaouki qui a bien plutôt l'aspect d'un village aggloméré que celui d'une zaouia, parce que la qoubba du saint se trouve enfermée dans les constructions bâties sur le rocher, dont la mer vient battre le pied à marée haute. C'est un pâté de bâtiments avec de nombreuses ouvertures et de nombreuses terrasses : le tout a beaucoup de relief et je regrette vivement de ne pouvoir le photographier. Sîdi Kaouki est un *moujâhid* qui vint jadis du Soûs; l'on n'en sait pas davantage.

Remarquons ici que beaucoup de saints sont dans la

région que nous parcourons, donnés comme des *moujâhidîn*, c'est-à-dire des « combattants de la guerre sainte », descendants des champions de l'Islam au seizième siècle. Sîdi Megdoûl, sur la plage de Mogador, Moulaye Bou Zerqt'oûn sur celle des Chiâd'ma, Sîdi Ah'med es Sâih' sur la plage où nous sommes, mais un peu plus au sud, passent tous comme Sîdi Kaouky, pour des *moujâhid*. Ce pays, comme toute la côte jusqu'à Azemmoûr, fut le théâtre des exploits des chérifs dans la lutte que les Marocains soutinrent contre les Portugais (1).

Nous poursuivons notre route au bord de la mer et, après avoir passé l'Oued Tidzi, nous avons devant nous la pointe de Takaoukecht ; c'est un *jorf* ou promontoire escarpé et nous le gravissons ; à son sommet, près de ruines en pierre qui forment un rectangle de trente sur cinquante mètres gît un canon abandonné (pl. XXV, fig. 68), témoin actuel des combats que livra le Makhzen pour la possession des H'âh'a.

Redescendant sur la plage d'Ar'balou, nous sommes maintenant dans les Ida ou Icern, tandis que Sîdi Kaouki était dans les Ida ou Gord' qui finissent en pointe sur le littoral à cet endroit. Sur la plage d'Ar'balou l'Oued Sidi Embârek se jette dans la mer après avoir sauté du haut d'une falaise de cinq ou six mètres. L'embouchure de la rivière se trouve dans un demi-cirque : cela compose un paysage assez frais et assez gracieux qui repose un peu le voyageur des terrains pierreux et désolés du voisinage. Nous gravissons un

(1) *Merrâkech*, I, p. 56.

nouveau *jorf* après avoir remonté un instant la rivière et, de l'autre côté du promontoire, nous sommes dans la fraction des Aït Idîr; à dix heures nous sommes à la maison du chérif Moulaye 'Ali.

Les H'âh'a bâtissent souvent de belles demeures : il y a dans ces maisons un étage, des pièces assez nombreuses et même des cabinets d'aisance, ce qui est une grande rareté dans une tribu marocaine. Un grand nombre de maisons, celles surtout dont le propriétaire est ou a été *cheikh* sont ornées d'une ou plusieurs tours ou *borj* (pl. XXV, fig. 67); ce sont des *agadir*. Quant au mot arabe *borj* il est curieux d'y retrouver le grec *burgós* et l'allemand *burg* (bourg).

Ces tours se dressent çà et là jusqu'à l'horizon et donnent au pays un aspect impressionnant. Il y en a de carrées et il y en a de rondes; ces dernières sont souvent ornées de jolis créneaux. Elles servent toutes de magasins, mais elles sont construites avant tout pour le guet et la défense; quelques-unes peuvent, nous dit-on, contenir trois étages de tireurs.

[Des tours de guet existent encore de nos jours au Maroc, au milieu même des agglomérations humaines et en dehors de toute enceinte fortifiée continue. Il en est ainsi dans certaines tribus du Rîf, d'après Mouliéras; là, dans la cour attenante à chaque maison, quatre poutres supportent une haute tour en bois, du haut de laquelle le chef de famille veille, quand la contrée n'est pas sûre, ce qui arrive souvent (1).

(1) Mouliéras, *Maroc inconnu*, I, p. 52. Cf. pp. 77-78, minaret de Mest'âça.



Fig. 67. — Les maisons de cheikh sont flanquées d'une ou plusieurs tours (p. 314).



Fig. 68. — Au sommet du promontoire gît un canon abandonné (p. 315).

Dans l'Oued Dadès et dans quelques autres districts méridionaux du Maroc, d'après de Foucauld, sur les limites des qçour, au bord de l'oued, au milieu des cultures, se dressent des tours carrées, en briques sèches, de dix à douze mètres de hauteur. On leur donne le nom d'*agueddim*. Du haut de ces tours, qui sont en très grand nombre dans chaque oasis, on fait le guet et on échange des coups d fusil (1). Dans l'Aurès, avant notre arrivée, les villages étaient en état de guerre perpétuel; chacun d'eux « avait ses tours d'observation, tours carrées, isolées, du haut desquelles des vedettes observaient la plaine et les défilés. Ces tours frappent vivement les yeux, entre Menaa et Nara, autour de Bouzina, à Tar'it, du côté du col de Tiranimine (2) ».]

Ici, non plus que dans tout le pays des H'âh'a, les maisons ne sont pas groupées et il n'y a pas de véritable village. Les corps de bâtiments entourés de figuiers, surmontés ou non par des borj parsèment çà et là les coteaux blanchâtres sur lesquels se détachent les bosquets sombres de l'arganier; c'est un pays difficile, tout en montées et en descentes, pierreux à l'excès, mais où la ténacité de l'habitant arrache à la lande de nombreux espaces pour les cultiver soigneusement.

*
* *

23 Septembre. — Entre les innombrables collines du pays des H'âh'a, le brouillard couvre les fonds de sa ouate

(1) De Foucauld, *Rec. au Maroc*, pp. 214, 222.

(2) Masqueray, *Doc. hist. rec. dans l'Aurès*, in *Rev. afr.*, XXIe année, 122, mars-avril 1877, pp. 121-122.

molle lorsqu'à six heures moins un quart nous quittons la maison hospitalière du chérif, où nous étions venus pour pouvoir saisir sur le vif un certain nombre de détails de la vie privée des H'âh'a dont l'exposé trouvera sa place ailleurs. Bien que fragmentaires, nos observations nous ont confirmé les précédentes et nous ont permis d'en contrôler d'autres ; c'est ce que nous appelons le « commencement de vérification sur place», opération de contrôle nécessaire dans une enquête scientifique.

A six heures dix, après une marche lente, nous traversons l'oued Ar'balou et, vingt minutes après, nous sommes en pleine forêt d'arganiers ; leurs frondes un peu maigres couvrent une série de coteaux rocheux, blanchâtres et stériles. Par des chemins pénibles et raboteux, nous suivons des ravins pleins de pierres et nous longeons les falaises qui bordent l'oued Ar'balou et qui donnent au géologue des coupes naturelles de terrains : elles offrent çà et là des bancs dans lesquels nous recueillons des *Ostræa* fossiles.

Ce sol est dur et sec, comme le seul arbre qui y pousse, dont la forêt clairsemée s'étend à perte de vue. Çà et là des troupeaux de chèvres paissent dans les arbres : quelle fureur si l'un de nos forestiers algériens voyait ce tableau ! La chèvre est en horreur à notre administration des Forêts et le garde forestier la traque sans pitié. Il n'est pas douteux que ce ne soit une grande destructrice de jeunes arbres : pourtant les chèvres paissent depuis des siècles et des siècles dans les forêts de la Petite Kabylie et celles-ci existent toujours. Sans doute aussi, depuis plusieurs millénaires, les

chèvres paissent dans les arganiers et les arganiers font toujours la fortune des H'âh'a.

La vallée de l'oued Qs'eb jette enfin une note plus gaie dans le paysage de notre route et nous faisons halte à onze heures. Puis, toujours dans la forêt d'argan, nous repartons à deux heures et, un quart d'heure après, nous passons près des ruines d'une grande construction attribuée au sultan Moh'ammed edz Dzahbi.

Une heure et demie plus tard on nous dit que nous allons entrer dans les Chiâd'ma, qui sont des H'âh'a arabisés. Aussitôt le paysage change ; à l'arganier se joignent d'autres essences, l'olivier, le caroubier, le figuier. La différence des deux territoires, quand on passe de la tribu d'Ida ou Gord' pour entrer dans le Dra est saisissante. Dans la première, les accidents du sol sont durs, les roches à fleur de terre, les cailloux blanchâtres et abondants, au point que l'on se demande comment la charrue a pu passer dans certains champs : la seule verdure, est celle de l'arganier épineux et sombre. Dans le Dra, au contraire, les plaines grasses aux molles ondulations, la verdure des jardins, donnent immédiatement une impression de fécondité et de richesse.

Vers quatre heures nous sommes à l'embranchement d'un chemin qui mène à Mogador, puis au bout d'un quart d'heure nous voyons la coupole de Sidi T'alh'a qui est remarquable en ce qu'elle affecte une forme ovoïde rare en ce pays. Moins d'une demi-heure après nous rejoignons enfin la *Marrâkchiya*, c'est-à-dire la grande route de Marrâkech que nous ne quitterons plus, et à cinq heures moins un

quart, nous montons à Sidi Ah'med el 'Amri ; c'est un marabout sur la personne duquel on ne nous rapporte rien d'intéressant, mais dont la qoubba blanchie s'élève coquettement au milieu des oliviers.

Sidi Ah'med el 'Amri représente ici l'orthodoxie, mais il reste de l'ancien culte local un témoin, près de notre campement ; c'est un arganier-marabout des plus intéressants, parce que, si les indigènes affectent la plus grande déférence pour la coupole, il est visible que c'est l'arbre sacré qui garde leur sympathie.

« Mais, s'il y a là un marabout, disons-nous, pourquoi ne lui bâtissez-vous pas une qoubba comme à Sidi el 'Amri ? » On nous répond que les ancêtres n'ont pas jugé convenable de le faire, c'est donc qu'il y a quelque raison de le laisser comme il est. « Et nous le laissons », me dit un informateur âgé. Puis, comme nous insistons, en lui disant que Sidi el 'Amri doit être plus puissant que le marabout de l'arbre, notre interlocuteur, un vieillard, nous répond par un proverbe : *Khâf mel khâoui, tenja mel 'amer*, nous dit-il, ce qui signifie : « Crains le marabout (même) mauvais, et le bon te sauvera. »

Nous allons visiter l'arbre-marabout (pl. XXVI, fig. 69) ; c'est un grand arganier qui couvre une vaste superficie et dont les branches retombent jusqu'à terre. Au pied du terrain, suivant la coutume antique, que nous avons naguère étudiée, sont amoncelés des cailloux ; à une distance d'environ deux mètres du pied, règnent, sur deux côtés parallèles, des alignements de pierres. Ces pierres, en partie enterrées,

sont assez grosses car elles ont quarante à cinquante centimètres sur vingt-cinq à trente. Dans sa partie la plus inférieure, le tronc de l'arbre est creusé, et même percé des deux côtés opposés. On a ménagé, dans son intérieur, une sorte de chambre que l'on a soigneusement revêtue de petites pierres sèches et où l'on brûle des bougies et des parfums. Nous avons déjà eu occasion de parler ailleurs de petits réduits de ce genre (1).

Ainsi à Sidi Ah'med el 'Amri le culte primitif ne disparaît point devant l'invasion du maraboutisme musulman ; il subsiste à côté de ce culte islamisé, qui lui-même d'ailleurs est déjà contraire à la pure orthodoxie. Il y a mieux ; à Sidi el 'Amri ce reste de dendrolâtrie tend lui-même s'islamiser, car non seulement on croit qu'au pied de l'arbre sacré est enterré un marabout, mais on lui a même trouvé un nom, celui de Sidi 'Abdennebi, très répandu par ici comme prénom : on nous assure que ce saint était Regragui. Ainsi l'arbre-dieu devient marabout en se présentant seulement comme une sorte de collègue satellite du chérif enterré sous la coupole et auquel il menace, par un curieux retour offensif, de faire concurrence !

Notons ici en passant que le prénom de 'Abdennebi, très commun dans le pays, est mal vu des musulmans puritains et proscrit par la stricte orthodoxie. 'Abd signifie « adorateur » et ne doit être suivi que d'un des noms de Dieu : 'Abdallah, « adorateur de Dieu » ; 'Abdelqâder, « adorateur

(1) *Merrâkech*, I, p. 105 ; *Mag. et Relig.*, p. 475.

du puissant » ; 'Abderrahmân, « adorateur du miséricordieux ». Or, 'Abdennebi veut dire « adorateur du Prophète » et, bien que Mahomet occupe le premier rang parmi les créatures, il est impie de lui donner des adorateurs comme au Créateur lui-même.

*
* *

24 Septembre. — A cinq heures du matin nous avons détalé de Sidi l'Amri : nos observations sont terminées, car des nouvelles que nous avons reçues de Marrakech nous obligent à accélerer notre marche, afin d'arriver plus tôt dans la capital du H'oûz. Nous avons fait notre halte méridienne à 'Aïn Teftecht.

L'arganier a disparu du paysage ; plus d'arbres : à perte de vue, les *retem* laissent onduler au vent les fils soyeux de leurs rameaux. Ils s'élèvent souvent à la hauteur d'un cavalier et forment une étrange forêt d'arbrisseaux sans feuilles. La piste, contournant par mille détours les troncs gris et rugueux, se déroule lentement dans ces taillis monotones.

Ce soir nous avons fait halte de bonne heure à 'Aïn ou Mâcet ; notre tente est placée non loin de la source, que nous allons visiter et dans laquelle nagent de nombreux et gros poissons. On nous dit qu'il est interdit de les pêcher car ils sont sous la protection du marabout Sidi Embârek, non loin de là.

Faut-il voir là un exemple de culte des poissons? Nous ne le croyons pas ; ce n'est qu'une survivance du culte des

sources, le caractère sacré de la source s'étant tout naturellement étendu aux poissons qui la peuplent. Quant au marabout Sidi Embârek il représente probablement un de ces cas de régularisation d'anciens cultes dont nous avons vu de si nombreux exemples.

Les sources à poissons sacrés sont innombrables dans toute l'Afrique du Nord ; il y en a une bien connue à Mazoûna dans le département d'Oran, mais la source de 'Aïn el H'oût où nagent aussi des poissons sacrés, aux environs de Tlemcen, est encore bien plus célèbre. L'abbé Bargès en a rapporté la gracieuse légende dans un de ses ouvrages (1).

On connaît les fameux poissons sacrés qui vivent dans la piscine de la mosquée d'Édesse transformée en église. On sait enfin, le rôle considérable que le poisson a joué comme symbole du christianisme et la vertu cabalistique attribuée à son nom grec, ἰχθὺς, dont chacune des lettres est l'initiale de la phrase : Jésus-Christ, le Fils de Dieu Sauveur, Ἰησοῦς Χριστός Θεοῦ υἱός Σωτηρ.

C'est maintenant l'heure de l'*içfirâr*, c'est-à-dire du « jaunissement », heure trouble à la marge du jour, heure redoutée, parce que les jinn aiment ce moment ; comme si les forces invisibles de l'univers, pour se manifester, se glissaient entre le jour et la nuit. Je me suis assis près de la source sacrée ; son génie rôde autour de moi dans l'ombre maintenant violette: et je me remémore ces vers d'Ausone,

(1) Voy. Bargès, *Tlemcen*. Pour le Maroc. Cf. MOULIÉRAS, *Maroc inconnu*, II, p. 187, p. 403.

qui énumèrent, dans leur prolixité de décadence, les croyances relatives aux sources :

Salve, fons ignote ortu, sacer, alme, perennis,
Vitrice, glauce, profonde, sonore, illimis, opace.
Salve, urbis genius, medico potabilis haustu,
Divona Celtorum lingua, fons addite Divis (1).

De ce cristal liquide, dont les flots sourdent sans bruit des profondeurs inconnues, émanent des énergies mystérieuses. N'est-ce point cette onde, sortie du laboratoire secret de la terre, qui nourrit les plantes et rafraîchit l'homme, mais aussi qui parfois gronde et ravage ou encore qui exhale les miasmes de la fièvre ?

Les sources, ces yeux mystérieux de la terre (car *'aïn* en arabe et *tit* en berbère veulent également dire « œil » et « source »), l'indigène ne contemple jamais leur regard sans émotion ; elles sont sacrées, puisque comme toutes les forces sacrées, elles portent en elles la vie ou la mort.

25 Septembre. — Le départ se fait à six heures un quart, et nous voici en rase campagne ; les herbes inclinent encore leurs têtes, embuées de la respiration de la terre dans le silence de la nuit. Le matin d'Afrique n'est pas joyeux comme celui de mon pays : les aromes de la terre y sont plus puissants, mais moins frais. La lumière n'y chante pas une chanson aussi douce, déjà elle rosit violemment le pen-

(1) « Salut, fontaine dont la source est inconnue, sacrée, immaculée, intarissable, transparente, azurée, profonde, bruissante, limpide, ombragée, — Salut, génie de la ville, dont l'eau donne la santé, — fontaine dite par les Celtes Divona, fontaine consacrée aux Dieux. »



Fig. 69. — Nous allons visiter l'arbre marabout (p. 318).

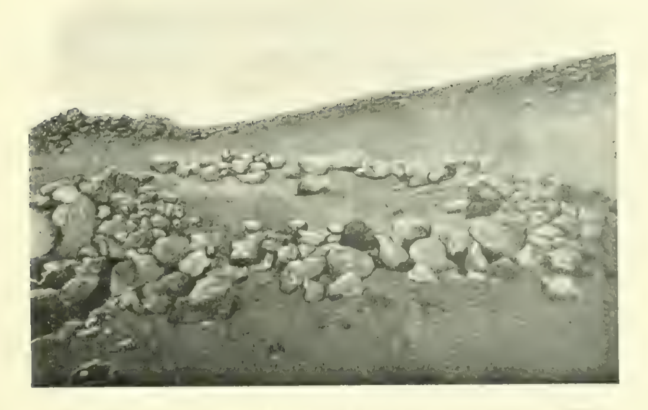


Fig. 70. — Nous passons près d'un grand cercle de pierres (p. 323).

chant des coteaux. Les fils de la Vierge ne flottent pas aux rameaux des vieux chênes: mais les retem élancent leurs tiges nues et les tamarins étalent leurs rameaux gris au souffle de la brise déjà tiède.

Nous rejoignons un Heddaoui (pl. XXXVII, fig. 71) qui marche dans la même direction que nous. Il va d'un pas lent et égal, portant sur l'épaule une longue gaule au bout de laquelle flotte une loque rouge, les pieds nus dans la rosée, les cheveux au vent, buvant l'air matinal, les yeux vagues et pleins de la richesse de son rêve de gueux. Nous l'atteignons sans qu'il se dérange, et nos hommes le saluent avec un mélange de crainte et de vénération. Celui qui a renoncé à tous les biens n'est-il pas plus près de Dieu?

En traversant le Jbel Reh'iya, par un col peu accentué, nous passons près d'un grand cercle de pierres (pl. XXXVI, fig. 70) : ce n'est pas un sanctuaire maraboutique, mais un *ms'alla*, c'est-à-dire un endroit où l'on prie et que, peut-être par un souvenir d'antiques usages religieux, on se plaît à entourer d'un cercle de cailloux. Près de là sont des alignements de pierres et un *kerkoûr* (1).

Il est onze heures et quart quand nous sommes à Chichaoua; là sont des ruines de constructions étendues et des vestiges de remparts à l'endroit nommé Agadir, où se trouve aussi un important mellah. Ces lieux ont été sans doute habités dans une haute antiquité, car on y récolte facilement des débris des industries de l'âge de pierre.

---

(1) *Merrâkech*, I, p. 57 seq.

Pendant la halte que nous faisons à Agadir, on nous apporte la peau d'une loutre qui a été tuée non loin de là, dans l'Oued Chichaoua. La faune des mammifères du sud marocain est loin d'être connue et réserve encore des surprises intéressantes aux savants qui l'étudieront.

Il semble bien qu'il faudra rayer de la liste des carnassiers, le lion et probablement la panthère. Quant à l'ours, dont l'existence au Maroc a été si souvent affirmée, il appartient au bestiaire fabuleux du Maroc; légendaire probablement aussi est ce *chérif el Oued*, c'est-à-dire « le seigneur de la rivière », pour lequel un savant trop pressé a proposé la dénomination spécifique de *Bos Atlanticus :* ce doit être une sorte de loup-garou comme le *Bou Jloûd* des indigènes (1).

La hyène non plus ne glapit pas dans les nuits du H'oûz, mais elle est, dit-on, commune dans le Soûs; on signale un grand chat sauvage; le chacal n'est pas rare, on trouve aussi le lynx ou caracal. La gazelle, *Gazella dorcas*, Pallas, erre dans les plaines du H'ouz, le mouflon à manchettes de l'Atlas (2) descend jusqu'à la mer dans les H'âh'a; le sanglier se vautre dans les fourrés de lentisques.

Le lièvre s'embusque dans les broussailles et dans les touffes de *chih'* de tout le Maroc méridional, mais le lapin ne descend pas au sud de Rabat. Le hérisson d'Afrique, le

(1) Voy. *suprà*, pp. 88-89. — Ces animaux légendaires sont respectivement l'*Ursus Crowtheri*, Schinz, et le *B. allant;* l'*Oryx leucoryx*, Pallas, le bubale (*Alcelaphus bubalis*, Blainv), ne paraissent pas exister davantage au Maroc. Voy. Lataste, *Cat. mamm. Barb.*, 167-170.

(2) *Suprà*, p. 146.

porc-épic, la fouine, la genette pullulent plus ou moins ; mais le zoologiste s'intéressera encore davantage à la légion des petits rongeurs et des insectivores, où les espèces sont nombreuses et les chances de découvertes plus grandes.

Un monde de ces bestioles anime les plaines à jujubier, creuse de terriers le sol, se cache sous les tas de cailloux, trottine dans la forêt des retem. Un gracieux écureuil, le *Sciurus getulus* L. grimpe dans les arganiers des H'âh'a ; dans tout le H'oûz on trouve le curieux rat à trompe (*Macroscelides Rozeti* Duv.), de gentilles gerboises de diverses espèces, sans parler du rat de Barbarie, redouté du paysan marocain.

Nous quittons Chichaoua à deux heures cinquante et nous cheminons dans la plaine : le pays est nu, le sol couvert de pierrailles, les touffes glauques des jujubiers tachent indéfiniment la plaine : quelques-uns seulement deviennent de petits arbres. C'est le pays des grands espaces, où le berger vagabonde avec son troupeau, seul entre le ciel et la terre : *tantum campi jacet !*

Enfin, un peu après cinq heures et demie, nous campons à El Bouid'a. Le Heddaoui que nous avons rencontré ce matin nous a rejoint à notre campement ; silencieusement nos hommes l'ont accueilli. Il s'est assis près d'eux et a pris le pain qu'ils lui donnaient : les habitants du douar voisin sont venus lui apporter une tranche de pastèque et de la galette d'orge. Ces hommes ont fait cela sans orgueil et le pauvre a reçu cette aumône sans humiliation.

26 Septembre. — Une marche de cinq heures nous a

amenés près de l'Oued Nefîs : là sont des jardins plantés d'arbres fruitiers. Nous franchissons la clôture d'épines qui les entoure et nous nous étendons à l'ombre des oliviers. Il est admis que le voyageur pénètre ainsi dans une propriété et toléré qu'il y prenne quelques fruits. Le pauvre qui chemine durement ne se voit pas refuser par les riverains l'aumône du fruit que lui tendent les arbres le long de sa route.

Ah ! qui pourra jamais assez dire la douceur de ces vergers indigènes après l'aridité des plateaux, quand le ciel vibre sous l'ardeur de l'astre et que la terre meurt de sa brûlure ? Comment décrire les feuilles soyeuses, la lumière filtrée qui caresse les yeux et les troncs vénérables des vieux oliviers, et l'enlacement hardi des vignes dont les grappes pendent lourdes du fruit doré ?

Voici que le propriétaire des jardins vient à nous : il nous aborde avec la courtoisie réservée des musulmans et il cueille en personne pour nous des grenades et des raisins qu'il nous apporte discrètement. Lui-même à quelques pas s'asseoit parmi nos hommes et goûte avec eux les fruits de son jardin. Il a fait sa cueillette simplement et en silence, prenant les grappes et les grenades avec une sorte de respect : il y a de la religion dans la gravité avec laquelle il manie les fruits des arbres, *baraka* de la terre.

Puis nous partons, et l'on échange des souhaits : « Que Dieu vous tienne en repos ! » — « Que Dieu rougisse votre face ! » Que d'amis inconnus, au milieu de l'hostilité générale, n'avons-nous pas rencontrés ainsi dans nos



Fig. 71. — Nous rejoignons un Heddaoui (p. 323).



Fig. 72. — Les tamarins forment souvent de petits bois (p. 327).

courses marocaines, que nous semions d'adieu en adieu! Ils nous ont laissé le souvenir d'un accueil délicat, souvent celui d'une importante contribution à notre œuvre scientifique. Amis inconnus, dont les noms même sont ignorés, vos images durent toujours, fidèlement conservées dans le triste herbier du cœur...

Nous voici à l'Oued Nefîs : là-bas, sur la gauche, il se jette dans l'Oued Tensit et au confluent de ces deux rivières se trouve Zaouiet ech Cherradi, où sont, nous dit-on, des ruines importantes que nous avions projeté d'explorer. Si nous ne nous trompons pas, elles correspondent à l'emplacement de Nefîs, cité du H'oûz plus ancienne que Marrâkech. Le temps nous manque pour les visiter ; nous aurions pourtant voulu voir la vieille capitale dont El Bekri a dit la prospérité, nous qui nous sommes reposés sous les oliviers d'Ar'mât et dans la gorge de Tin Mêl.

Depuis longtemps déjà nous voyons à l'horizon le haut style de la Koutoubia. Demain nous entrerons dans Marrâkech le Rouge, comme l'appellent les Marocains. Ce soir nous camperons à une heure de ces remparts, auprès d'un tamarin géant, à la *n'zâla* de Netla, mot qui veut précisément dire « tamarin », comme *l'erfa* dans le Nord du H'oûz (1).

Les tamarins abondent au Maroc, ils y sont souvent arborescents et forment parfois des petits bois (pl. XXXVII, fig. 72) : leur feuillage est cendré, leurs troncs sont trapus,

(1) *Merrâkech*, I, p. 286.

irréguliers, creusés, ce sont les saules de l'Afrique. Mais les nôtres sont plus frais et se mirent dans des eaux plus pures, tandis que les tamarins sont raides et secs et baignent leurs pieds dans l'eau fiévreuse des oueds inconstants.

XII

CHEZ LES ALMORAVIDES

31 Décembre. — Avant-hier nous avons de nouveau quitté Marrâkech en sortant par Bâb er Robb dans la direction du Sud-Est, vers la zaouia de Tames'loh't, à trois heures de la ville (1). Devant nous se déroule la plaine alluvionnaire, parsemée de jujubiers, avec les lignes de trous des *khet't'âra* (2) et les monticules formés par la terre provenant de leur creusement. Au loin des troupeaux de moutons paissent; des laboureurs achèvent leur travail; quelques bouquets de palmiers piquent leurs silhouettes grêles sur le ciel. A notre gauche, sous un soleil radieux, sur plus de cent kilomètres, se déroule la ligne onduleuse des puissantes montagnes du Haut-Atlas, que les neiges recouvrent: un peu devant nous, la trouée de l'oued Nefîs, route du

(1) Voyage effectué en 1906-1907. Ces pages sont la reproduction avec de très nombreuses modifications et additions puisées dans nos notes, d'une partie d'un article publié par la *Revue de Paris* en octobre 1907. Les plus importantes de nos additions se trouvent *infrà*, pp. 330-335 et p. 339.

(2) Voy. *suprà*, p. 2.

Goundafi, interrompt le massif atlantique. A droite les Jbîlêt parallèlement à l'Atlas, alignent leurs sommets coniques, que M. de Flotte de Roquevaire a comparés à des chapeaux de clowns posés les uns à côté des autres.

Bientôt nous arrivons à *l'agdal* du chérif de Tâmes'loh't, immense verger enclos d'une muraille et entièrement planté d'oliviers : le chérif est le plus grand producteur d'huile de la région. Sur cette terre féconde et abondamment irriguée, les récoltes sont en grande avance : un champ de fèves est en fleurs; voici de l'orge complètement épiée, au premier janvier ! On va la faucher en vert, elle repoussera du pied et, en mars et avril prochains, elle donnera une deuxième récolte avec des épis encore plus forts.

1er Janvier. — Hier nous sommes passés, en allant de Marrâkech à Tâmes'loh't, auprès des R'enânema : c'est une agglomération qui comprend environ une centaine d'adultes mâles. Ils sont parents des R'enânema de l'Oued Saoura dans l'Extrême-Sud oranais. Une trentaine des R'enânema de l'Oued Saoura ont des propriétés dans la fraction qui est près de Marrâkech.

Les R'enânema appartiennent au même groupe énigmatique de tribus que les Zkâra voisins de la frontière oranaise et les Bd'âd'oua du R'arb marocain (1). Les musulmans pieux les accusent de mœurs inavouables, mais il est difficile de faire la part de la vérité dans tout ce que l'on raconte à leur sujet.

(1) Ce qui suit est résumé d'un passage de *Magie et Religion d. l'Af. du N.*, pp. 43-48, où se trouvent des références. Aj. Van Gennep, *North afric. Gyps.*, in *Gypsy Lore Soc.*, vol. V, part 3.

On dit, ce qui paraît faux, qu'ils ne sont pas circoncis; on prétend que leurs chefs nommés *rousma* exerceraient un véritable droit du seigneur; on les accuse encore de célébrer une orgie annuelle que l'on appelle « la nuit de l'erreur », *leïlet el r'elt'a ;* ils pratiqueraient quelques usages singuliers comme le mariage d'une femme avec un enfant en bas âge. Il est certain qu'ils ne se marient qu'entre eux; qu'ils sont serviteurs de Sidi Ah'med ben Ioûcef, le saint de Miliana.

De plus ils se disent serviteurs de 'Amer ben Slimân, personnage légendaire dont on ne nous dit rien, sinon qu'il fut un disciple de Sidi Ah'med ben Ioûcef. Les musulmans racontent que c'était un renégat juif, qui avait capté la confiance du saint et qui, sous le couvert de cette haute autorité répandit des doctrines irréligieuses. Il est certain d'autre part que l'étrange figure de Sidi Ah'med ben Ioûcef, connue surtout par d'innombrables dictons satiriques, est bien faite pour attirer l'attention, et il y a des textes historiques qui nous apprennent qu'il fut accusé d'hérésie. Tout au moins est-il établi qu'une secte hérétique, celle des *cherrâqa*, s'est réclamée de son nom.

Nous désirions vivement vérifier nos connaissances sur ces curieuses populations et nous avions fait dans ce but la connaissance d'un personnage des R'enânema de Marrâkech. Même nous l'avions déjà entretenu à de nombreuses reprises dans cette ville même pendant près de dix jours : mais les R'enâneina entourent ce qui les concerne d'un tel mystère

(1) Ibn 'Asker, *Daouh'a*, p. 90; Slaoui, *Istiqs'a*, III, p. 23.

que nous n'avions pu en tirer que difficilement des renseignements insuffisants. Ces obstacles avaient stimulé notre zèle scientifique : nous obtînmes de lui, avant son départ de la capitale qu'il nous rencontrerait chez le chérif de Tâmes'loh't, avec un de ses congénères. Nous les avons en effet retrouvés aujourd'hui, et par mille et mille ruses nous avons tiré d'eux quelques indications que nous voudrions présenter plus complètes. Tels qu'ils sont, ces maigres documents, arrachés péniblement bribe à bribe à l'inadvertance de nos deux commensaux, apportent une contribution à l'étude de leur société.

Ils disent que leurs frères sont comme les fèves dans la cosse ; il y en a cinq dont l'une est plus petite. Ils veulent désigner par là les Bd'âd'oua (1) dont ils suspectent la doctrine. Les autres sont les Zkâra (2), le Mlâïna et les 'Amer.

Sidi Ah'med ben Ioucêf, disent-ils, n'eut pas de père ; on le trouva dans un rocher, où une chèvre venait le nourrir : il était descendu du ciel. Ses enfants sont considérés comme des chérifs et ils portent en conséquence le titre de « Moulaye ».

Les *Rousma* (pluriel de *racim* de la racine r s m, « consacrer » ou bien « marquer ») sont des descendants de Sidi 'Amer ben Slîmân le célèbre disciple de Sidi Ah'med ben Ioûcef. On donne aussi le titre de *rousma* à des descendants de Sidi Ah'med ben Ioûcef lui-même, mais ils n'ont pas l'autorité des autres.

(1) Voy. Salmon, in *Arch. mar.*, II, p. 358.

(2) Voy. Mouliéras, *Trib. antimusulm.*, P. 1905 et in *Bull. S. G. Oran*, 27e ann., t. XXIV.

Les Oulad Bou H'âmed descendent du saint de ce nom, serviteur de Sidi Ah'med ben Ioûcef, dont il balayait tous les jours la maison avec sa propre barbe : ils sont moins considérés que les deux autres mais ils servent d'arbitres en cas de différends entre ceux-ci, soit pour le partage des collectes soit pour d'autres questions de privilèges.

Les Ahl ed Dar ou « gens de la Maison » sont les membres de la secte qui habitent la zaouia de Sidi Ah'med ben Ioûcef à Miliana : on leur fait parvenir une offrande chaque année par l'intermédiaire des frères qui vont en pèlerinage au fameux tombeau du saint.

Enfin la masse des frères, ceux qui nourrissent de leurs aumônes cette nombreuse aristocratie religieuse est appelée *Ahl el Khamsa*, les « gens des cinq ». Les cinq catégories que nous venons d'énumérer forment ce qu'ils appellent entre eux *En nouqoùt el khamsa*, c'est-à-dire « les cinq points ».

Dans les R'enânema de Marrâkech on compte trois *rousma :* il y a deux descendants de Sidi Ah'med ben Ioûcef ; les Oulâd Bou H'âmed sont plus nombreux.

Les R'enânema ont entre eux des signes de reconnaissance, mais il est fort difficile de les connaître. C'est ainsi qu'à la question : *Enta ah'mar, chheb oulla khd'ar?* « Es-tu rouge, gris ou vert ? », ils répondraient : *Chheb*, « gris ». Si on leur demande : *Enta mejdâm oulla la ?* c'est-à-dire : « Es-tu lépreux ou non ? » ils répondent : *Ana mejdâm, ma nelbes h'ouâïjek ou ma telbes h'ouâïji*, c'est-à-dire : « Je suis lépreux, je ne mets pas tes vêtements et tu ne mets

pas les miens ». Si celui à qui on a posé la question proteste, il n'est pas de la secte.

Beaucoup de R'enânema ont le nez tatoué et même un peu fendu : serait-ce un signe de reconnaissance ?

Les R'enânema sont polygames et leur moralité ne paraît pas être d'un niveau très élevé. Après avoir montré à nos informateurs que nous savions ce que c'est que la « nuit de l'erreur », nous leur avons demandé ce qu'ils en pensaient. « Cette coutume, nous ont-ils dit, existait autrefois, mais est éteinte aujourd'hui ; nous l'appelons « la nuit de la corde » *leïlet el fdila*. Si quelqu'un vient à connaître cela et qu'il nous en parle nous lui répondons : « Je « connais cela, mais je n'ai rien à craindre de la corde car je « serai au nombre des individus couchés (1). »

Les R'enânema se tiennent, sans ostentation mais avec soin, à l'écart des autres musulmans. Lorsqu'ils entrent dans une pièce, ils laissent, comme cela est d'usage chez les indigènes, leurs babouches à la porte ; mais ils ne les mélangent pas avec celles des Musulmans et si, lorsqu'ils sortent, elles se trouvent mélangées, avant de les chausser, ils crachent dedans pour les purifier.

Tels sont les renseignements que nous donna notre R'ennâmi : pour arriver à ce résultat il nous avait fallu douze jours de patience et de plus notre principal informateur avait profité de ce que nous désirions avoir sa confiance pour nous prier de lui donner un cheval en dépôt, en

(1) Voyez les ouvrages précités de Mouliéras et Salmon.

lui permettant de s'en servir pour ses labours. Nous eûmes plus tard beaucoup de peine à obtenir qu'il voulût bien nous le renvoyer, et lorsque la bête nous arriva elle était dans un état de maigreur que connut à peine le célèbre coursier de Don Quichotte.

2 Janvier. — Au début de l'après-midi notre caravane prend la direction des Aït Imoûr, à travers les murs en terre plus ou moins croulants de Tames'loh't, puis en plaine, cependant que sur notre chemin les tas de pierres sacrées, élevés en l'honneur de Moûlaye 'Abdallâh ben H'océin, se succèdent pendant près de vingt minutes. A droite s'étend toujours la sierra dentelée des Jbîlèt, à gauche le massif de l'Atlas, au-dessus duquel une fumée rousse se tord : ce sont des nuages de sauterelles qui traversent la chaîne, à plusieurs kilomètres de hauteur.

Nous comptions, en quittant le chérif, aller visiter les campements des Oulâd Sidi Chîkh ; mais nous avons dû poursuivre notre itinéraire dans l'Ouest. Ces Oulâd Sidi Chîkh se trouvent non loin de l'Oued Nefîs, mais sur la rive droite de ce fleuve : exactement, ils s'étendent entre la Nzâlet el Ihoûdia et la Nzâla Netla ; leur chef s'appelle actuellement Si L'arbi ben Bou Bker. Ils comprennent près de 150 tentes et pourraient fournir une centaine de cavaliers. Ces jours derniers, à Marrâkech, les Oulâd Sidi Chîkh sont venus me trouver et, dans une première entrevue, nous avions eu une conversation intéressante. Ils s'inquiétaient particulièrement du sort que nous avions fait au fils de Bou 'Amâma ; ils se montraient fort satisfaits que celui-ci eût été réclamé par nous.

Après une heure à peine, nous franchissons l'Oued Nefîs, très large, mais presque sans eau, et nous entrons dans les Aït Imoûr. Cet Oued Nefîs sépare actuellement les territoires soumis au caïd El Glaoui de ceux qui relèvent du Mtoûggui. Ce dernier a sa résidence à Tîggui, dans le pays des Mtoûgga à deux fortes journées d'ici (1). Le pays des Mtoûgga est une terre âpre et montueuse, propice à la culture de l'amandier. Les Mtoûgga sont des Berbères durs comme le sol qu'ils habitent et très redoutés dans le Sud du Maroc par leur bravoure. Ce sont les ennemis séculaires des H'âh'a, qui les séparent de l'Océan.

En ce moment le caïd, grand ami du Glâoui, partage avec lui presque tout l'empire du H'oûz méridional. Ainsi le sultan 'Abdel'azîz a laissé perdre en quinze ans tout le fruit de la politique obstinément suivie par Moulaye Haçan pendant son long règne : diviser les caïdats et éviter la formation d'une aristocratie de grands seigneurs.

Les Aït Imoûr, où nous camperons ce soir, sont une belle tribu berbère ; leur campagne est charmante : des orges vertes, des troupeaux, des bergers, des laboureurs, des bois de petits oliviers, des bosquets de peupliers blancs et de l'eau partout ; pays fertile et soigneusement cultivé. De beaux villages se succèdent à de courts intervalles, les gens sont moins durs à l'Européen, et au douar où nous campons nous recevons un accueil agréable. Nous retrouvons chez eux les bonnes qualités de cette race berbère, en

(1) *Suprà*, p. 263.

qui est le plus clair espoir de l'Afrique du Nord : de la franchise, de la fidélité, le sens des intérêts économiques, l'absence de fanatisme agressif.

*
* *

4 Janvier. — Avant-hier nous sommes sortis des Aït Imoûr pour aller coucher chez les Tekna ; nous passions d'une tribu berbère dans une tribu arabe. Car les Tekna ne sont autres qu'un essaim de la tribu du même nom qui se trouve près de la Sâguiet el H'amra, au sud du Maroc, sur la côte saharienne et dont le chef religieux est le fameux Mâou l 'Aineïn. Cette fraction des « hommes bleus », comme on les appelle, à cause de leurs vêtements de *khent* ou cotonnade bleue indienne, a été amenée là par un sultan qui leur a concédé leur territoire actuel.

Le contraste avec le pays que nous quittons est grand. Nous laissons les figures sympathiques et ouvertes, les champs cultivés avec soin, les gros villages aux belles maisons en terre surmontées de magasins à grains (1), pour le pays inculte et désert, où de maigres douars se montrent de loin en loin, et où de rares individus au visage rébarbatif paissent dans l'immense étendue leurs troupeaux de moutons et de chameaux. En un quart d'heure, nous sommes passés du Magrib berbère et laborieux, au Sahara improductif et fanatique, du pays des sédentaires au pays des nomades.

(1) *Suprà*, p. 243.

Le triste territoire des Tekna est ondulé, nu et couvert de cailloux : une humble mousse et un maigre lichen gris recouvrent seuls la terre, car l'herbe y est très rare ; çà et là les touffes sèches du *chih'* (armoise) alternent avec les buissons épineux du *guendoûl* (calycotome). De lieue en lieue verdissent à peine quelques pauvres cultures ; les seuls bas-fonds un peu humides nourrissent des *retem* (genêts jonciformes) et quelques jujubiers arborescents.

Vers trois heures de l'après-midi, nous traversons successivement deux douars ; l'on nous regarde curieusement, car nous sommes les premiers Européens qui passons dans le pays depuis l'affaire Lassallas. Notre compagnon Si 'Allal, qui fut chargé d'enquêter sur l'incident, dans des conditions où ce rôle était loin d'être exempt de périls, nous montre de loin l'endroit où fut blessé M. Lassallas, à côté de la zaouia de Bellahouel, dont les maisons s'amassent au loin en un village blanc.

Là habitent des marabouts, établis depuis fort longtemps en cet endroit et dont l'ancêtre, Be R'echehâm bou Derbâla, « l'homme au haillon », est enterré en Algérie, près des bords du Chéliff, à Oued el Kebîr, douar des Chelâfa, non loin de Mostaganem.

Il était connu sous le nom de Cheïkh Bellah'ouel. Un de ses descendants fonda la zaouia marocaine et laissa quatre fils : Mekki, H'achmi, H'amîda et T'ahar. Ce dernier est le moqaddem actuel, mais les personnages les plus influents sont les fils de Mekki, au nombre de douze.

Ces marabouts étaient établis dans la localité probable-

ment avant que les Tekna n'y vinssent ; ils prétendent au chérifat alors que leurs cousins d'Algérie, avec lesquels ils n'ont plus de rapport et qu'ils ne connaissent pas, se contentent d'être marabouts. Ils sont en conflit permanent avec les serviteurs religieux de Mâou l 'Aïneïn, qui représente une puissance spirituelle nouvelle, à forme de confrérie, et d'esprit zélateur très opposé au libéralisme relatif des vieux marabouts locaux.

Or, M. Lassallas voulait précisément accorder la protection ou mieux l'association agricole à un membre de la zaouia, un des douze fils de Mekki, nommé Si'l Mah'joûb, qui eût puisé dans cette situation privilégiée de nouveaux éléments de résistance au caïd des Tekna. C'est pourquoi ce caïd laissa les gens de sa casba s'ameuter contre notre compatriote, que l'on tenta de tuer à coups de fusil. Le caïd fut puni par Moulaye H'afîd d'un emprisonnement de quelques jours, pour la forme seulement, car aucune autre satisfaction n'a pu être obtenue jusqu'à aujourd'hui dans cette affaire. Nous avons justement décidé d'aller camper devant la casba du caïd des Tekna.

Voici un village, le seul que nous ayons traversé dans l'après-midi, c'est un exemple de Sahariens devenus sédentaires. Quelques cabanes en branches s'élèvent là, et des maisons en terre à la mode des Chleûh' ; mais l'aspect délabré des constructions atteste la négligence de ces nomades mal fixés. Sur les terrasses, sèchent des monceaux de sauterelles, provisions qui seront à l'occasion dévorées avec gourmandise.

Quelque temps après, nous traversons l'Acîf el Mêl, grande rivière, sans eau en cette saison, mais grosse et dangereuse au moment des crues. Puis nous recommençons à cheminer sur l'éternel plateau couvert de *chîh'*; un chacal nous attend effrontément près d'un buisson et se sauve devant nous. Il y a par ici de grandes quantités de ces carnassiers, aussi vagabonds et aussi voleurs que les maîtres du pays ; de nombreux troupeaux de gazelles aux cornes courbes (1) errent aussi dans ces landes solitaires où flotte le parfum des armoises : c'est un pays de grande chasse.

Enfin, peu de temps avant le coucher du soleil, nous sommes à la casba du caïd qui est, paraît-il, absent. On nous offre, mais pour la forme seulement, de camper dans une cour de la casba ; l'accueil est glacial. Des gens vêtus de bleu, disciples de Mâou l'Aïneïn, nous entourent : ce sont de beaux hommes sous leurs misérables cotonnades, le teint bronzé, les yeux ardents, les dents éblouissantes de blancheur. Leurs regards fanatiques s'allument de haine dans l'encadrement sombre de leur haïk et ils nous accablent avec hauteur des témoignages de leur mépris.

Tous portent au cou, dans une gaine de cuir, un petit couteau qui leur sert à se raser et à se couper les ongles ; ils ne cessent pas de mâcher le *souâk*, écorce de la racine de noyer, dont la religion prescrit l'usage pour l'hygiène de la bouche : ce bois, dit-on, rougit les lèvres et blanchit les dents.

(1) Voy. *suprà*, p. 324.

Un moqaddem passe devant nous, sans paraître nous voir, marmottant un chapelet. Quelques-uns de ces fanatiques ne cessent de répéter des formules pieuses toute la journée : assis, debout, marchant, vaquant à toutes leurs occupations, ils murmurent sans trêve la formule de la *chehâda : Lâ ilaha ill Allâh, ou Moh'ammed raçoûl Allâh*, « Il n'y a de divinité qu'Allâh, et Mahomet est son Prophète ! » C'est le fanatisme aigu et haineux, devenu, à ce degré, obsession et manie furieuse.

Mâou l 'Aïneïn parcourant le H'oûz avec des bandes de zélateurs de ce genre n'a pas eu de mal à réveiller les sentiments de haine contre l'infidèle qui couvent au fond des cœurs musulmans. Sans doute Mâou l 'Aïneïn, étranger, est peu sympathique au monde marocain, mais il représente la pure orthodoxie. Joignez qu'il réside habituellement dans la Sâguiet el H'amra, jadis pépinière des marabouts qui évangélisèrent le Magrib. Il suffit au Maroc de prononcer le nom de ce pays pour évoquer le souvenir des plus grands saints nationaux.

L'attitude piétiste de ses compagnons, sa réputation de grand savant font illusion au vulgaire : lorsqu'il passe dans une région, les Européens ressentent aussitôt les effets de l'intolérance musulmane. A Casablanca, les menées de l'agitateur Bou'Azzaoui étaient en rapports plus ou moins directs avec le passage des hommes bleus, et la presse européenne a publié par le menu le récit de l'effervescence qu'ils ont pendant des mois soulevée à Merrakech ; la même nervosité chez les Musulmans a été observée sur la côte, dans les

villes où a séjourné Mâou l 'Aïneïn avant de se rembarquer pour le cap Juby.

Cependant les exigences des hommes bleus, véritables sauterelles venues du Sahara qui ravagent les pays où elles passent, ont fatigué le peuple et excédé les fonctionnaires du Makhzen.

Tous les jours, à Mogador (pl. XXXVIII, fig. 74), les oumâna étaient obligés de leur remettre une certaine somme ; tous les jours, il fallait leur porter une *moûna*, des plats des couscous, des pains, des volailles, des moutons. Leurs achats inconsidérés faisaient renchérir les denrées : les citadins murmuraient, et les récits que quelques émissaires ou moqaddem (pl. XXXVIII, fig. 73) faisaient des prodiges qui marquèrent la vie de Mâou l 'Aïneïn, ne suffisaient pas à les calmer.

Sa mère, disent les Tekna, fut l'objet des faveurs divines : il y avait sept ans que son père était mort quand elle mit au monde un enfant, qui devint le fameux Sa'ad Bou. On apprit alors que le père de Mâou l 'Aïneïn, bien que mort, visitait tous les vendredis la couche de sa veuve. Les miracles du cheikh sont innombrables : quiconque fait la prière une fois derrière lui n'entrera jamais en enfer.

On dit que Mâou l 'Aïneïn a de puissants appuis au Makhzen ; c'est une chose connue qu'il est au mieux avec le *moûl el Mechouâr*, Si Drîs ben Ia'ich, un Bokhari fanatique. Cependant l'antipathie des sédentaires contre les nomades, celle des Berbères contre les Arabes, sont cause que Mâou l 'Aïneïn ne risque pas de devenir populaire. La science de parade dont il éblouit le sultan, le vulgaire l'appelle sorcellerie.



Fig. 73. — Un émissaire de Mâou l'Aïneïn (p. 342).



Fig. 74. — Les gens de Mâou l'Aïneïn à Mogador (p. 342).

En vérité cette science est courte : les éditions lithographiées de ses œuvres qui se succèdent à Fez avec une lamentable abondance ne doivent pas faire illusion sur la valeur médiocre de ces livres : ce ne sont que des plagiats ou de mauvais pastiches d'ouvrages déjà connus sur les sciences musulmanes et sur le soufisme.

Il n'est peut-être guère plus populaire chez lui : on est mal renseigné sur ce point. Bien qu'il soit fixé chez les Tekna du cap Juby, il est vraisemblable qu'il n'y a pas une autorité sans limites. Peut-être même ne s'y maintient-il que par l'argent que lui donne le makhzen chaque année. C'est du temps de Ba Ah'med que datent les relations qu'il entretient avec le gouvernement marocain. Ba Ah'med, après la cession du cap Juby par les Anglais, avait rêvé de se servir de Mâou l 'Aïneïn pour l'opposer à l'influence française dans le Sahara ; et Mâou l 'Aïneïn, entrant dans ces vues, exploita la confiance du vizir.

Il fait nommer par le Makhzen des caïds dont l'autorité est précaire, mais suffisante pour lui assurer le passage dans son exode annuel vers le Maroc. Mais le caïd de l'Oued Noûn, Dah'man ould Birouk, lui est hostile et l'eût razzié ces jours-ci, à son retour, si Mâou l 'Aïneïn n'eût pris avec prudence le parti de retourner chez lui par mer.

Durant toute la soirée, les gens de la casba et du douar voisin entourent nos tentes; le khalîfa du caïd désigne des *'assâs*, c'est-à-dire des veilleurs pour nous garder pendant la nuit. Il craint, s'il nous arrivait un accident, une nouvelle affaire Lassallas; nous lui représentons en vain que nous

nous garderons bien nous-mêmes; il nous impose des gardiens, qui se vengent sur nous de leur corvée. Car ils nous empêchent de dormir en causant à très haute voix et leur conversation est faite des propos les plus injurieux pour nous. Enfin las de parler, ayant épuisé le vocabulaire de de leurs imprécations, ils se taisent et nous parvenons à goûter quelque repos dans cette atmosphère de haine.

Hier matin nous avons quitté avec plaisir ce campement peu agréable. Pendant deux ou trois heures, nous marchons encore sur le territoire de cette tribu de chenapans; les Tekna sont de hardis voleurs, ils sèment au loin la terreur : le caïd, dit-on, a sa part de leurs rapines. Zélateurs fanatiques, pillards éhontés, vagabonds incorrigibles, ils évoquent le souvenir des Sahariens dont les hordes envahirent cette même région du H'oûz il y a bien des siècles : les Tekna d'aujourd'hui sont des Almoravides.

C'est bien ainsi qu'étaient les compagnons de Ioûcef ben Tâchfîn, les Lemtoûna au visage voilé, venus des profondeurs du Sahara : c'est ainsi qu'ils ravagèrent le Maroc et l'Espagne en quelques années et fatiguèrent ensuite les peuples par les vexations de leur rigorisme. Destructeurs de civilisations, incapables de rien fonder de durable, ils virent leur immense empire s'écrouler en moins d'un siècle, ne laissant après eux que des ruines et des rancunes.

*
* *

Peu à peu cependant le pays change : les jeunes touffes de l'asphodèle, d'un vert tendre, se mêlent à perte de vue

aux touffes grises et sèches du *chîh'*; çà et là, des buissons de jujubier ont leurs rameaux chargés d'hélices au test blanchâtre. La profondeur des ravins augmente peu à peu : en voici un grand, au fond duquel il y a quelques mares d'eau ; on y voit de la verdure, des tamarins, des lauriers-roses; c'est dans ce pays, au milieu des plateaux stériles, un petit coin de paradis. Enfin à midi, apparaît, comme une terre promise, la grande et fertile vallée de l'Oued Chichaoua.

Les passants sont plus nombreux et leurs figures moins farouches. Rapidement, sans s'arrêter, ils s'informent en quelques brèves paroles qui amènent une réponse non moins brève, de la sécurité du chemin de Marrâkech et du prix de l'orge dans cette ville. Tout passant pour les campagnards de ces pays est un nouvelliste : c'est le secret de la surprenante rapidité avec laquelle sont connues les nouvelles, de ce que les Algériens ont appelé le « télégraphe arabe ».

Devant nous se dresse la maison du caïd de Chichaoua, Bel qâd'i, qui relevait de Si'Aïssa ben 'Omar, car Chichaoua dépend des Ah'mar, mais qui s'est séparé du caïd des 'Abda pour se soumettre à l'influence de Si' 'Abdelmalek, le caïd des Mtougga. La casba, perchée sur un contrefort et qui serait imprenable si elle avait de l'eau, est imposante. Toute une petite ville s'étage aux flancs de la colline et de grands bois d'oliviers s'étendent dans la vallée (1).

Après avoir traversé cette vallée, nous voyageons sur un

(1) L'Agadir de Chichaoua, mentionné *suprà*, p. 323, est fort loin de la casba.

vaste plateau, couvert à perte de vue par les fleurs d'une petite crucifère, jaune. Çà et là paissent des troupeaux noirs et blancs, moutons et chèvres, que de jeunes bergers gardent dans l'immense solitude. De temps en temps un pauvre douar de tentes avec quelques cabanes en branchages, des *nouâla* (1) : c'est maintenant les pays des Oulâd Bou Çba' encore une tribu d'origine saharienne.

Le H'oûz est ainsi semé de fractions de tribus sahariennes cantonnées çà et là par les sultans : cette marqueterie de races est le résultat d'une politique prudente. En installant au milieu de Berbères ces populations nomades et belliqueuses, Oulad Bou Çba', Tekna, H'erbîl Oulad Sidi Cheïkh, le Makhzen avait comme but d'en faire des colonies militaires susceptibles d'asseoir son autorité ; en sorte que pour qui saurait utiliser ces forces, il y a dans le H'oûz de quoi dominer le H'oûz.

Les Oulâ Bou Çbâ' prétendent descendre du Prophète. L'accueil qu'on nous y fait est peut-être pire encore que celui des Tekna ; dans presque tous les douars que je traverse, je suis copieusement hué par les femmes et les enfants : « Oh le chrétien ! Que Dieu maudisse tes parents ! Que Dieu fasse brûler ton Père ! »

Nous campons près d'un douar où se sont rencontrés trois caïds des Oulâ Bou Çba'. Celui sur le territoire de qui nous sommes, Si Ali Berkatou, un vieux maigre et d'aspect rébarbatif, nous accueille avec un souverain mépris. Ses

(1) Voy. *Merrâkech*, I, pp. 289-290. Cf *infrà*, pp. 364-365.

gens, très fanatiques, consentent à peine à nous vendre quelques vivres hors de prix et nous font payer jusqu'à l'eau, chose monstrueuse chez les Arabes. Quelle différence avec l'accueil que je recevais il y a quatre ans dans ce même pays ! Là où il était reçu au moins avec politesse, le Chrétien aujourd'hui est conspué : c'est tout juste si on le laisse camper.

Ce matin nous avons repris notre marche sur le plateau pour atteindre vers le milieu du jour le pays des Chiâd'ma : nous pénétrons dans le territoire soumis à l'influence d'Anfloûs. Vers quatre heures nous sommes à la casba d'un caïd, amas de constructions blanches d'un aspect agréable, au milieu d'une vaste pelouse verte. Le caïd déteste les Européens : aussi ne songeons-nous pas à lui demander l'hospitalité ; nous gagnons la maison d'un musulman auquel nous sommes recommandés et où nous sommes assurés d'une aimable réception. Demain nous serons à Mogador.

Nos hôtes de ce soir nous entretiennent d'abord d'Anfloûs. Si Ah'med Anfloûs est un moins grand seigneur que le Mtoûggui, le Goundafi, le Glaoui et le 'Abdi : son influence est plus locale. Mais il est aussi indépendant du makhzen que les quatre autres, et il domine la plus grande partie des H'âh'a.

De plus Anfloûs commande dans les Kouréimât, tribu des Chiâd'ma ; ces Kouréimât sont séparés de lui par les Meskâla, ralliés au Mtoûggui, ennemi mortel d'Anfloûs. Anfloûs enclave Mogador et Mogador est l'objet des con-

voitises du Mtoûggui : mais il y a peu de chance pour qu'il obtienne ce débouché sur la mer. Anfloûs maître de la ville de Mogador ne s'en laissera pas déposséder ; bien plus, il ne cherche que d'être nommé gouverneur de Mogador comme Si 'Aissa l'a été de Saffi.

Nos hôtes, situés à la limite des zones d'influence des grands seigneurs, et exposés à être tiraillés, souhaiteraient vivement la fin des luttes qui désolent la région : ici comme dans tout le H'oûz sans exception, c'est 'Abdelazîz que l'on accuse de ce désordre. Rarement souverain fut plus injustement détesté : on lui reproche de s'être livré à des ministres incapables, d'avoir attiré les chrétiens dans son entourage et surtout d'avoir persécuté les marabouts.

Abdelazîz est avant tout victime de la politique anticléricale inaugurée par feu son vizir Ba Ah'med qui cherchait à mettre la main sur les biens possédés par les zaouias et à leur enlever le droit d'asile ; car il considérait, non sans raison, ce droit comme une atteinte à la souveraineté de son maître.

Actuellement on se demande qui pourrait prendre en main les rênes du pouvoir et rétablir l'ordre. Moulaye Hafîd est en situation de le faire, les caïds des Glaoua et des Mtoûgga l'y ont convié, mais sa popularité n'est pas grande ; et c'est de Moulaye Mah'ammed que l'on attend le salut. C'est lui qui, successivement interné à Marrâkech, à Méquinez, à Fez, est devenu pour le peuple le « chérif attendu ».

La plus grande force du Rogui Bou H'emâra, sa seule force peut-être vint, au début, de ce qu'il se laissait prendre

pour Moulaye Mah'ammed. On sait combien cette supposition de personne a trouvé de crédit, même chez les Français de l'Oranie. Aujourd'hui encore nous constatons qu'une grande partie des habitants du H'oûz persistent à identifier Bou H'emâra et Moulaye Mah'ammed : cette opinion s'impose avec la force irrésistible des croyances messianiques.

Mais Moulaye Mah'ammed est prisonnier à Fez. « Qu'importe, répond-on, c'est un saint : ne peut-il à la fois être à Fez et ailleurs ? » Les saints sont légion, qui avaient le don d'ubiquité, et que l'on voyait à deux endroits à la fois ; pourquoi n'en serait-il pas ainsi de Moulaye Mah'ammed ? D'autres disent que le Moulaye Mah'ammed de Fez est un personnage supposé que l'on exibe à la mosquée pour tromper le peuple. Il est bien vrai que si Moulaye Mah'ammed en personne n'a pas encore été empoisonné, c'est que le Makhzen tient à prouver qu'il est toujours prisonnier : si on le faisait périr, quelque imposteur se donnerait aussitôt pour lui comme fit le Rogui, et se poserait à son tour en prétendant.

Qui l'emportera dans l'avenir du faible sultan actuel, du jeune prince de Merrâkech, si l'on parvient à le décider, ou du prisonnier de Fez, si jamais il s'évade ? Qui aura assez de force pour contenir les intrigues de ces grands chefs et arrêter enfin leurs exactions ? Qui se souviendra qu'au dessous des seigneurs ambitieux et des agitateurs fanatiques, il y a l'honnête masse du peuple berbère qui ne demande pour se développer et pour travailler qu'un peu d'ordre et de justice ?

[Depuis que ces lignes ont été écrites, les événements

ont répondu à cette dernière question : ce n'est ni à la faiblesse de son sultan, ni à l'aveugle aventure d'un Maître de l'Heure, ni à l'audace d'un usurpateur que la fortune a confié le soin des lourdes destinées du Maroc, mais bien au génie de la France.]

XIII

LES DÉBRIS DE L'EMPIRE PORTUGAIS

On rencontre sur tous les points du H'oûz, et même jusqu'au cœur du Haut-Atlas, la légende des ruines portugaises : il n'existe pas de débris de monuments anciens que la tradition populaire n'attribue aux Portugais. Mais lorsque l'on cherche à vérifier cette assertion surprenante on trouve régulièrement que les ruines auxquelles elle s'applique n'ont nullement le caractère d'anciennes constructions européennes et n'ont certainement pas été bâties par les Portugais. D'autre part les textes nombreux que nous possédons touchant la domination portugaise sur la côte d'Afrique, nous montrent que celle-ci a été de tout temps strictement limitée à l'occupation d'une partie du littoral et que les capitaines portugais n'ont fait que pousser dans l'intérieur des raids audacieux.

L'un de ces raids est resté célèbre parce qu'il faillit avoir la portée d'une véritable expédition de guerre : nous voulons parler du coup de main que les Portugais tentèrent au

début du XVIe siècle sur la ville de Marrâkech, qu'ils essayèrent vainement d'emporter de vive force.

Il est certain que des populations éloignées du littoral payèrent un tribut au gouvernement portugais ; c'est peut-être à cette servitude qu'il faut rattacher l'origine de la tradition populaire d'après laquelle les Portugais auraient occupé un certain nombre de points de l'intérieur du Hoûz.

Sur la côte que nous allons parcourir, l'occupation portugaise n'apparaît plus seulement comme une simple légende colportée par la voix populaire : à Saffi, à Mazagan, à Azemmour d'imposantes forteresses bâties par les Portugais sont encore debout. Des murailles en bel appareil rappellent au voyageur que, préludant aux merveilleuses conquêtes des Indes, le Portugal avait essayé de jeter là les bases d'un Empire. Mais, de plus, on attribue aussi aux Portugais la construction de forts, aujourd'hui ruinés, sur la côte du Maroc méridional.

Nous nous proposions, dans ce voyage côtier (1), d'examiner quelques-unes de ces ruines et de reconnaître leur construction musulmane ou chrétienne. Les premières qui retinrent notre attention furent celles d'un fortin circulaire situé à peu de distance au Sud de Mogador, sur la grande plage de sable qui avoisine cette ville, près de l'embouchure de l'Oued Diabète.

Nous en avions dressé un plan, mais malheureusement ce plan fut égaré au cours d'un de nos voyages avec tous les

(1) Effectué en 1901.


Gorson

clichés photographiques qui s'y rapportaient. D'autre part depuis cette époque, la mer a complètement détruit le fort. Comme nous avions tiré de nos clichés des épreuves et que nous ne pouvons nous hasarder à reconstituer le plan de mémoire, nous donnons ici la reproduction de nos épreuves (pl. XXXIX-XL, fig. 75 à 78).

Si imparfaite que soit ainsi la représentation que nous en donnons, elle nous semble suffisante pour conclure que rien ne prouve que ce fort ait été bâti par les Portugais ; et nous devons ajouter que, dans les textes que nous avons compulsés, nous n'avons pas trouvé non plus de passages venant à l'appui de cette hypothèse. Le fort serait donc simplement de construction musulmane.

Les indigènes de Mogador ne gardent aucun souvenir précis de la domination portugaise et ils ne sont même pas d'accord, bien loin de là, pour soutenir que le fort est portugais. Il n'y a pas à accorder à ceux qui fournissent cette indication plus de foi qu'à ceux qui nous ont donné pour portugaises maintes et maintes ruines de l'intérieur. La domination portugaise dans cette partie de la côte marocaine est un fait beaucoup trop ancien pour que le souvenir ait pu s'en perpétuer autrement que d'une façon très vague. On sait que la mémoire des faits historiques qui ne sont pas fixés par la littérature, soit populaire, soit savante, se perd au bout de quelques générations (1).

Le souvenir du bombardement de Mogador par les

(1) Van Gennep, *Form. des légendes*.

Français, qui est beaucoup plus récent, s'est au contraire très bien conservé. Le grand nombre de boulets que l'on trouve aujourd'hui dans la ville est là pour en perpétuer la mémoire et une poésie encore très connue sur le bombardement de Mogador est connue non seulement des chanteuses de profession, mais aussi de beaucoup d'autres Mogadoriens.

Nous en donnons ici la traduction ; mais, pour la comprendre il est nécessaire de connaître un incident de l'affaire de Mogador auquel le poète fait allusion. Il y avait dans la ville à cette époque un canonnier renégat qui avait dissuadé les Musulmans de résister aux Français : on ne voulut pas suivre son avis. On lui annonça qu'il fallait tirer sur l'escadre française : la religion du Prophète, ajoutait-on, devait forcément triompher malgré le mauvais état des batteries. Il répondit : « Bel iqâma oulla bla iqâma ? » c'est-à-dire « avec des munitions ou sans munitions ? » Il faisait par là allusion à la médiocrité des approvisionnements en poudre et en projectiles ; mais la foi veut des miracles ; on lui répondit qu'il n'était pas encore complètement musulman ; alors il déclara qu'il tirerait. 'Omar el 'Eulj, c'était le nom du renégat, était un pointeur redoutable ; aussi les Français avaient grand peur de lui et ils le visèrent avec un soin exceptionnel : ils lancèrent pour l'atteindre trois boulets convergents et 'Omar eut la tête emportée !

« Voici un jour (terrible) que nous avons passé avec les frégates. — Les boulets et la mitraille montaient vers le ciel. — Les Musulmans se mouraient d'angoisse. — La



FIG. 75. — Fort « portugais » vu du côté de Diabète (p. 353).



FIG. 76. — Fort « portugais » : enceinte circulaire vue du côté O. S. O. (p. 353).

plupart d'entre eux tombaient dans l'eau (1). — Nous implorons l'aide de Dieu pour ceux qui étaient dans le fort. — La cause de leur mort fut 'Omar el 'Eulj. — Les canons ont lancé des boulets, — Et ont fait tomber les remparts.

« Le chanteur a dit : Ceci s'est passé un jeudi ; — Le monde se voila d'obscurité. — C'était avant le d'ohor (une heure et demie). — Les gens étaient assis préparant leur déjeuner ; — Les canons les prenaient pour cibles de leurs boulets. — Les hommes et les femmes vinrent sur les remparts ; — C'était un coup venu du ciel (un coup de foudre). — Tout d'un coup ils furent aveuglés. — Le premier coup tomba dans le borj aux poudres : — Ils visèrent (sur 'Omar) et l'étendirent à terre. — Ils l'avaient fait repérer par des pointeurs habiles. — Sa tête vola dans le ciel. — Aussitôt la négresse se leva en criant : « Où est mon maître ? — Son « corps est là et sa tête a disparu. — Je ne vois que de la « fumée. — Au-dessus de notre beau fort. » — Les canonniers ont été épouvantés. — Bientôt est venu le soir, — Tout le monde était terrifié, — Et on ne savait à quoi se résoudre, — Et les étendards restaient dans la honte. »

« Aussitôt les Français dirent : — Montons à l'île pour la voir. — Ils l'ont trouvée bien bâtie, — Fortifiée et grande, — Contenant des prisonniers bien gardés (2). — Ils leur ont donné un cadeau à chacun ; — Les prisonniers les ont renseignés sur l'état de la ville. — Ils leur dirent que ceux-ci

(1) Parce que la citerne du fort fut défoncée par les boulets.

(2) Alors, comme aujourd'hui, l'île de Mogador servait de prison.

avaient trouvé sans honte 'Omar el 'Eulj tué (1). — Ils n'ont pas prévu qu'on leur en ferait reproche. — Voilà comment Dieu nous a frappés en un instant. — A l'instant (où 'Omar) se baissa et où sa tête vola dans la vase (de la citerne). »

« Aussitôt les Français lâchèrent les prisonniers et leur enlevèrent leurs fers. — Ils gardèrent ceux qui pouvaient leur être utiles (2), — Et ils dirent aux autres : « Allez « vous reposer, — Les tourments sont passés et le déses- « poir (3). » — Les Français dirent : « Nous quittons l'île « sans regret (il n'y a plus rien à faire) — Car nous sommes « descendus à terre par la force de nos armes ; — Nous avons « arboré notre drapeau par la force de nos bras, — Et nous « avons fait tout notre devoir. »

« Aussitôt (les Français) entrèrent dans la ville pour y voir les malheurs qu'ils avaient causés. — Ils trouvèrent la cité vide et déserte ; — Pas une musulmane, pas une juive. — Les borj sont évacués. — Ils visitent le mellâh' : ceux qui étaient restés se félicitèrent de les voir. — Il leur tombe des zer'ârît du ciel (4). — Les Juifs invoquaient les Français en pleurant. — « N'est-ce pas que les Chiâd'ma n'entre- « ront pas ? disaient-ils (5). »

(1) Le poète blâme les gens de la ville qui auraient dû avoir honte et mieux résister.

(2) Et qui furent emmenés prisonniers à Oran.

(3) Il s'agit dans ce vers des prisonniers qui étaient des habitants de Mogador.

(4) Cris gutturaux poussés en guise d'applaudissement et que les Français appellent you-you ; ils descendirent des terrasses sur les Français libérateurs des Juifs.

(5) Ils craignaient que la ville ne fût pillée par les tribus voisines.

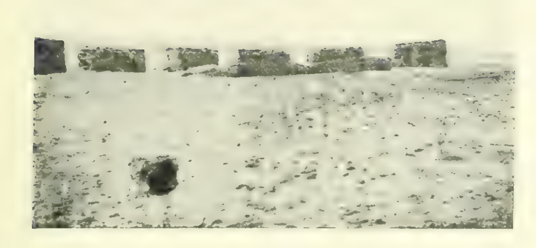


Fig. 77. — Esplanade du fort « portugais » côté sud (p. 353).



Fig. 78. — Entrée du fort « portugais » : au fond Dar es soult'ân (p. 353).

« Mais après (le départ des Français), les Chiâd'ma entrèrent, — La nuit du samedi (c'est-à-dire du vendredi au samedi) et firent ce qu'ils voulurent : — Les filles et les femmes sont restées étendues. — O mon Dieu délivrez-nous de cette calamité! — Oh que cet événement fut sinistre! — Le feu s'alluma dans les portes (1), — Et aussitôt les ennemis (les Chiâd'ma) sont venus. — Ils firent ce qui leur plut, sans obstacle. — O mon Dieu, envoie-nous la délivrance du haut de ton ciel! — Dieu te préserve, ô peuple de bonne mesure! — Tu as délivré Juifs et Chrétiens (2) : — N'est-ce pas Dieu qui t'a fait notre libérateur? — Dieu te délivrera au cours du désastre (la fin du monde). »

Ces derniers vers montrent clairement que la chanson a été composée par un poète juif ou au moins qu'un Juif y a ajouté la conclusion.

*
* *

25 Mai. — Mogador est située presque à la limite des H'âh'a et des Chiâd'ma, mais de ces deux populations, aujourd'hui bien distinctes, les secondes ont été islamisées plus rapidement et plus profondément que les premières. Toutes deux étaient autrefois, du temps de Léon l'Africain, par exemple, confondues sous le nom de H'âh'a, dont les Chiâd'ma n'étaient qu'une fraction. C'est pourquoi la porte de Mogador, qui donne accès vers les régions septentrio-

(1) Les Chiâd'ma brûlèrent les portes de la ville.

(2) Juifs et chrétiens soumis aux musulmans. L'apostrophe s'adresse à la France.

nales de la côte atlantique, est appelée Bab Doukkâla : les Doukkâla étaient à cette époque considérés comme les voisins des H'âh'a. Aujourd'hui les Chiad'ma, constitués en groupe social indépendant séparent les deux peuplades jadis voisines. Les Doukkâla continuent à fournir Mogador d'un certain nombre de denrées telles que le blé, le beurre, le savon...

Près de la porte de Doukkâla se trouvent deux tours, en parties ruinées, que l'on nous donne comme portugaises, mais dans lesquelles il est facile à reconnaître d'anciens moulins à vent qui semblent avoir été établis là par les musulmans : Mogador, avec son alizé qui souffle pendant des mois en rafales, est un pays propice à l'établissement de moulins à vent.

Il est huit heures quand, ayant dépassé le cimetière juif dont les dalles funéraires blanches brillent au soleil, nous commençons à suivre le bord de la mer au pied des dunes. Rien n'est plus monotone que la vue de ces étendues de sable fauve qui laisse seulement percer çà et là quelques roches de formation moderne, des conglomérats, des bancs d'argiles coquillères. Cependant notre route se poursuit sous le soleil ardent, que tempère une brise fraîche, entre les dunes rouges et la mer bleue.

A neuf heures trente, nous serrons de près le Jbel H'adîd, la « Montagne de Fer », aux arêtes rocheuses et durement rectilignes, aux flancs boisés d'arganiers de couleur sombre. Nous croisons successivement le reqqâs' anglais et le reqqas' espagnol, c'est-à-dire les courriers qui apportent à



Fig. 79. — Nous laissons à droite Dâr er Regrâgui (p. 367).

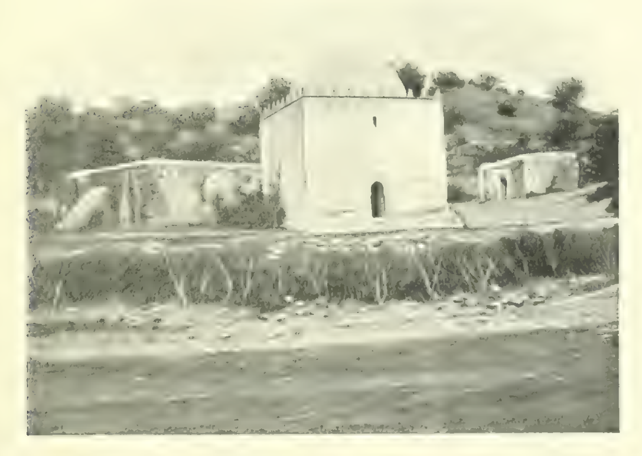


Fig. 80. — Nous descendons dans un fond où se trouve un célèbre marabout Regrâgui (p. 468).

Mogador les lettres de Saffi. Ils sont montés sur des mulets, tandis que, presque partout ailleurs dans le Maroc, les courriers sont toujours à pied : c'est pour eux le moyen d'aller vite, car, sur un long parcours, un indigène entraîné arrive toujours avant un mulet, et à plus forte raison avant un cheval. Mais le métier est moins pénible pour les courriers à mules : le nom de *reqqâs'* (celui qui court ou mieux celui qui trottine) comme le mot français indique qu'en principe le courrier était à pied.

Maintenant, nous sommes au pied des premiers contreforts du Jbel H'adîd qui s'avancent ici jusqu'au bord de la mer ; à dix heures dix, nous sommes à la petite nzalâ de Chîchet. Au loin devant nous brille la coupole blanche de Moulaye Bou Zerkhtoûn et, derrière, dans la brume de mer, nous apercevons encore l'éblouissement des terrasses de Mogador.

Bientôt nous quittons le bord de la mer et nous nous engageons dans les dunes qui s'étendent au pied du Jebel H'adîd ; elles sont couvertes d'une r'âba, c'est-à-dire d'une forêt, on dirait plus exactement d'une broussaille où alternent le *retem*, le thuya, l'arganier. Ce dernier n'atteint jamais par ici les dimensions des arganiers des H'âh'a ou des thuyas du Goundafi ; des arbrisseaux plus menus, le lentisque, *d'rou*, aux feuilles odoriférantes et le calycotome, épineux, *guendoûl*, forment la menue broussaille.

De dix heures quarante-cinq à onze heures cinq nous sommes obligés de faire une halte pour attendre nos bêtes qui sont en retard, quoique notre marche soit cependant

très lente; mais on n'a jamais vu au Maroc un premier départ de caravanes qui s'effectue sans un retard considérable et ce n'est qu'à onze heures quinze que nous nous trouvons juste en face de Moulaye Bou Zerkhtoun, un célèbre marabout des Regrâga que l'on appelle aussi Moula Doûrîn parce que, lors du pèlerinage annuel que les fidèles font aux tombeaux des marabouts Regrâga, leur itinéraire comporte deux stations à celui-ci (*doûrin* veut dire deux fois).

Les Regrâga disent qu'ils descendent des Anç'âr, c'est-à-dire de ceux des compagnons du Prophète qui l'aidèrent à s'établir à Médine. Un jour, sept de ces Anç'ar se rendaient chez Mahomet ; l'un d'eux, Sidi Sa'îd tomba malade en route ; les six autres poursuivirent leur chemin, et se rendirent auprès du Prophète, qui leur demanda combien ils étaient. Ils répondirent qu'ils étaient sept mais que l'un d'entre eux était tombé malade en route. Alors le Prophète le leur présenta en leur disant : *Sabaqakoum*, « Il vous a devancés », d'où il prit le nom de Sidi Sa'îd es Sâbeq.

Parmi les autres se trouvait Sidi Ouasmîn, « le sultan des Regrâga » ; c'est le Prophète qui lui donna ce titre et qui lui ordonna de s'en aller avec ses compagnons pour convertir les Chiâd'ma. En même temps, il lui remit une lettre qu'il ne devait ouvrir que dans les Chiâd'ma pour en donner connaissance à ses compagnons. Ils se mirent donc en route et lorsqu'ils furent arrivés à l'endroit qui est actuellement occupé par le lac salé de Zîma, Sidi Ouasmîn, qui

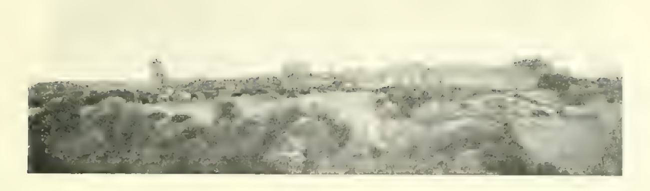


Fig. 81. — Nous apercevons au loin le minaret et les murailles d'une célèbre casba en ruines (p. 371).



Fig. 82. — La casba est d'allure seigneuriale (p. 371).

connaissait le contenu de la lettre craignit qu'en communiquant le contenu de cette lettre à ses compagnons ils ne s'entendissent pour consommer sa perte. Alors il creusa un trou en terre et il enterra celle-ci.

Lorsqu'ils arrivèrent dans la plaine d'Aqermoud', tous s'arrêtèrent car c'était là le lieu que Mahomet leur avait assigné pour ouvrir la lettre. Mais Sidi Ouasmîn ne pouvant plus la présenter, déclara qu'il l'avait perdue, « probablement, dit-il, à tel endroit ». Ils revinrent alors sur leurs pas mais ils trouvèrent qu'à l'endroit indiqué par Sidi Ouasmîn s'étendait un grand lac salé, aujourd'hui le lac de Zîma qui n'existait pas quelques jours auparavant et qui devint par la suite une des plus riches salines du Maroc et une des plus grandes ressources du pays.

Devant ce miracle les six compagnons de Sidi Ouasmîn le reconnurent définitivement comme chef et lui décernèrent le titre de Sultan des Regrâga : alors ils se mirent à convertir les peuples à l'islamisme et fondèrent les zaouia qui existent encore aujourd'hui.

Les Regrâga sont disséminés dans tous les Chiad'ma et aussi dans les H'âh'a qui reconnaissent leur suprématie religieuse : mais ils sont moins nombreux et moins exclusivement influents dans les H'âh'a que dans les Chiâd'ma. Sur le territoire de ces derniers, ils organisent tous les ans des tournées pieuses au cours desquelles on visite tous les marabouts du pays. Les Musulmans viennent de fort loin à ces tournées dont l'itinéraire est tracé de telle façon que la caravane des pèlerins visite deux fois Moulaye Bou

Zerkhtoûn, qui en a pris le nom de Moûlâ Doûrîn.

A onze heures et demie, nous commençons à monter et nous nous engageons dans le Jbel; le pays rappelle encore celui des H'âh'a. Nous voici au fond d'une vallée qui descend vers Moulaye bou Zerkhtoûn : il y a là des petits arganiers et un certain nombre de caroubiers, arbres que nous voyons pour la première fois dans notre voyage, tandis que quelques palmiers font l'ornement de cet endroit qui s'appelle Mel'Aioûn (oumm el âioûn) el fouqaniya. Une heure après, nous dominons une vallée bien cultivée, plantée de maïs vert, qui égaie la vue en cette saison : çà et là des palmiers élancent leur silhouette.

Nous traversons cette vallée, puis, nous ravisant, nous rebroussons chemin et nous revenons de l'autre côté; il y a là un '*azîb* de la Zaouia de Sidi Ouaç'el; c'est une petite ferme habitée par des marabouts de l'ordre du célèbre chérif d'Ouezzân, appelés dans cette région du Maroc Touhâma et plus connus de nous sous le nom de T'ayibiya. Nous avons dans notre portefeuille une lettre générale du chef de la Confrérie, adressée à tous les frères de son obédience et leur prescrivant de nous réserver un accueil bienveillant.

Les T'ayibiya ont de l'influence dans cette région du Maroc et beaucoup d'indigènes, que nous avons interrogés à leur sujet, professaient pour eux une grande vénération; quelques-uns même auxquels nous avions montré la lettre que nous avions obtenue du chef de la Confrérie, nous ont

(1) Cfr. SEGONZAC, *Au cœur du Maroc*, *in l.*, détail des zaouia des Chiâd'ma.



Fig. 83. — Souira Qadima est en partie ensablée par les dunes (p. 374).



Fig. 84. — La forteresse s'avance sur les rochers que battent continuellement les flots (p. 373).

déclaré qu'elle nous donnerait des facilités exceptionnelles. Notre vieux mokhazni du Goundafi, lorsqu'il la vit, regarda avec respect le cachet du Grand Maître, qui a, comme on le sait, la forme du sceau de Salomon. Il prit la lettre pieusement à deux mains, il la baisa fort et l'appliqua ensuite pendant quelques instants contre son front.

Hélas ! une déception pénible nous attend, car l'accueil qui nous est fait est très peu empressé ; on nous laisse dans la cour près d'un quart d'heure pendant lequel nous entendons à l'intérieur ces personnages maraboutiques parlementer entre eux. Enfin on nous mène dans une petite chambre, où nous jugeons prudent de déjeuner au plus vite avec nos propres provisions.

Lorsque nous annonçons que nous allons repartir de suite pour continuer notre voyage, le chérif du 'azîb, après s'être assuré auprès de nos hommes que telle est bien notre résolution, nous invite à rester quelques jours chez lui. Il avait l'intention de nous offrir un repas ; si nous voulions rester seulement une journée, il est bien certain que les saints du pays nous retiendraient encore pendant deux autres, mais nous déclinons cette invitation, trop tardive pour n'être pas suspecte, et nous quittons le 'azîb des Touhâma un peu avant trois heures.

Nous laissons à droite, au fond de la vallée, 'Ain el H'ajar près de la Qoubba de Sidi 'Ali ben Rah'mou, pour nous engager dans la forêt d'arganiers et de thuyas qui couvre les flancs de la montagne. Plus d'une heure après nous sommes à Sa'âda ; sous ce nom il ne faut pas entendre un village

aggloméré : ici comme dans les H'âh'a, toutes les maisons sont éparses au milieu des champs, en sorte qu'il est impossible de repérer exactement sur une carte la place d'une dechra. Il existe bien des noms pour chaque groupe de quelques bâtiments, seulement ils répondent non pas à des dechra, mais à des groupes familiaux ; leur très grand nombre est cause qu'ils ne sont connus que des gens du pays. Cela explique que des voyageurs aient vainement cherché à retrouver comme villages des noms portés sur des cartes et qui ne représentaient que des groupes non agglomérés; c'est ainsi qu'un explorateur marocain n'a pas pu retrouver Bou Rîqi dans les H'âh'a, bien que cette expression désigne un groupe social et un territoire qui ne sont pas imaginaires.

Dans le Sa'âda les habitants s'abritent non dans des maisons, mais dans des tentes ou des huttes cylindro-coniques, *nouâla* et *kheïma*, qui sont mélangées. Ils prétendent que Sidi Ouasmîn, le grand marabout des Regrâga qui se trouve sur leur territoire, s'oppose à toute construction de maisons et que, si quelqu'un en veut édifier une, elle tombe en ruines de suite, en sorte qu'ils n'arrivent pas à la terminer. La vérité est que nous avons sous les yeux une population primitivement nomade, arrivée dans le pays depuis quelques siècles seulement et qui ne s'est pas encore fixée. Elle témoigne de l'arabisation de cette partie des anciens H'âh'a qui est devenue la peuplade des Chiâd'ma.

La hutte cylindro-conique en roseaux ou en broussailles est classique au Maroc chez les populations demi-no-



Fig. 85. — Aux angles sont flanquées des tours (p. 374).



Fig. 86. — Les murs du fort sont revêtus vers le bas d'un glacis oblique (p. 374).

mades (1) : elle représente la *mechta* ou maison d'hivernage, tandis que la tente est la maison de pâturage, puisqu'elle se déplace au fur et à mesure des besoins des troupeaux alors que la hutte ou nouâla reste le point d'attache du nomade.

Mais un grand nombre de tribus nomades du H'oûz ne le sont plus que de nom et ne déplacent presque plus leurs tentes; elles deviennent petit à petit complètement sédentaires, ce qui est à peu près le cas des populations que nous traversons en ce moment. Alors les nouâla se multiplient, s'agrandissent, s'agglomèrent même dans l'intérieur la cours délimitées par des haies en épines ou *zerîba*, et les tentes deviennent de moins en moins nombreuses, jusqu'au moment où elles disparaissent.

A un degré plus avancé la nouala se diversifie, admet des matériaux d'origine européenne, s'accompagne de cabanes du type du gourbi et finalement cède le pas à la maison en pierre. Tel est le processus habituel de la fixation des nomades ; on peut en observer les phases diverses en maints endroits du Maroc, en particulier dans les Doukkâla et en général dans les banlieues des villes.

C'est un phénomène corrélatif de l'individualisation de la propriété et de son morcellement, amené inévitablement par le mode et la nature des cultures au voisinage des grands centres. La première étape de cette évolution est l'apparition de la *nouâla* et comme il n'y a plus au Maroc

(1) *Merrâkech*, I, pp. 285-290.

de tribus purement nomades, elle accompagne toujours la tente en ce pays.

Quand on considère, dans les pays où nous sommes maintenant, ce mélange de la tente et de la hutte, on ne peut s'empêcher de penser que cette dernière a peut-être été conçue sur le modèle de la tente. Sa silhouette en effet en rappelle assez bien les grandes lignes, surtout si l'on imagine le mur vertical un peu moins haut. D'autre part, il n'est pas rare de trouver des tentes, autour desquelles on a donné une hauteur plus grande que d'habitude au petit mur d'épines qui en garnit généralement la circonférence. Nous avons même eu l'occasion de voir, dans le Nord du Maroc, des cas où ce mur avait été surélevé et consolidé avec des roseaux. S'il eût été plus haut d'un mètre on aurait eu l'image exacte d'une *nouâla* dont le toit conique eût été une tente.

Les Sa'âda sont bien cultivés. Ce n'est pas sans étonnement que nous y admirons de beaux champs de vignes soigneusement piochés ; des Européens ne désavoueraient pas ces cultures. Puis nous revenons dans la plaine sablonneuse et, de nouveau, le *retem*, plante qui aime les dunes littorales, borde notre chemin et couvre le pays. Ses tiges vertes et flexibles ondulent à perte de vue, tandis qu'à droite nous avons toujours les durs escarpements du Jbel H'adîd.

Enfin, à cinq heures et demie, nous arrivons à la mosquée de Jâma' el Abiod' où se trouve le marabout de Sidi 'Ali ben Sa'îd. La maison du cheikh est près d'ici, nous y allons,



Fig. 87. — La porte de la casba d'une ornementation très simple, mais non dépourvue d'élégance (p. 375).



Fig. 88. — Au pied des murs se trouvent deux canons abandonnés (p. 375).

et après nous être perdus plusieurs fois dans des jardins très étendus et bien cultivés, nous campons près de sa maison. Il nous reçoit bien, il est habitué aux Européens, car c'est un protégé anglais. Les protégés ou plutôt les associés agricoles (*msoûber*) anglais sont très nombreux dans cette région-ci et l'on ne dirait guère à voir les pratiques des maisons de commerce anglaises que c'est l'Angleterre qui a jadis demandé aux autres puissances européennes d'abolir la protection.

26 Mai. — Le camp levé à six heures, nous continuons notre chevauchée dans la grande tribu de T'âlla, la même dans laquelle nous avons voyagé hier toute la journée. La terre est sablonneuse et envahie dans les endroits incultes par le *retem*, mais féconde : les maïs, les orges, les vignes se succèdent sans discontinuer ; quelques arganiers seulement de temps en temps interrompent l'uniformité de la plaine.

Au bout d'une heure, nous laissons à droite Dâr er Regrâgui (pl. XLI, fig. 79), ancienne maison d'un caïd qui fut emprisonné il y a quelques années, tandis qu'à gauche au loin dans les plaines d'Aqermoud', étincellent sous le soleil les deux coupoles blanches de Sîdi bou Bker et de Sîdi 'Abdallâh ben Ah'med. Une demi-heure après, à droite et à mi-flanc de la montagne, nous apercevons le marabout de Sidi Ouasmîn que l'on appelle « le sultan des Regrâga ».

Encore une demi-heure et voici le sanctuaire de Lâlla Taour'irt, une sainte dont le nom signifie simplement « monticule » : elle est en effet située sur une éminence. C'est l'is-

lamisation d'un sanctuaire primitivement anonyme. Les Lâlla Taour'irt sont très répandus dans toute l'Afrique du Nord, aussi bien, par exemple, que les Lâlla Tamesguida, ce dernier nom venant de l'arabe « mesjed » qui signifie oratoire et dont nous avons fait « mosquée ».

Notre chemin nous mène de nouveau en pleine montagne et prend une allure accidentée ; les terrains sont ferrugineux bariolés, argileux et ne manqueraient pas d'attirer l'attention d'un géologue. Mais voici que le long de notre chemin les branches des arganiers et leurs racines, déchaussées et à moitié sorties de terre, sont couvertes de cailloux parfois assez gros, par exemple du volume d'une orange, que les mains pieuses des passants ont placés là en guise d'ex-voto.

Cette pratique, comme celle des chiffons noués aux arbres, indique toujours la présence d'un sanctuaire très fréquenté par les pèlerins (1).

Quelques instants après nous descendons en effet dans un fond où se trouve un célèbre marabout Regrâgui (pl. XLI, fig. 80) ; l'endroit s'appelle *ifri*, nom berbère qui veut dire « caverne ». La nature du terrain tourmenté, rocheux, déchiqueté indique qu'il peut très bien y avoir eu par ici des grottes ou tout au moins des abris naturels. Or, c'est une observation que nous avons maintes fois faite dans l'Afrique du Nord, souvent la présence de marabouts d'un caractère très ancien coïncide avec l'existence d'abri sous roche (2).

Mais voici qui justifie plus nettement la remarque que

(1) *Merrâkech*, I, pp. 89, 94.

(2) *Infrà, in fine.*

NORD

Arc dans la maçonnerie

SOUIRA QADIMA

Brèche dans la maçonnerie
(peut-être ancienne porte)

Echelle en mètres :

TOUR
AUJOURD'HUI
DÉTRUITE

H. SALADIN d'après
le levé de l'Auteur



nous venons de faire sur l'antiquité probable du culte célébré ici. A côté du sanctuaire, un des plus fameux des Regrâga, se trouve une pierre que l'on frotte de *koh'el* au moment du *moùcem*, c'est-à-dire de la fête annuelle du saint. Alors chaque pèlerin la touche avec la main et se frotte les yeux avant d'entrer au marabout; c'est là évidemment une survivance très ancienne de culte des pierres.

En face du marabout de Sidi 'Ali bou 'Ali se trouvent des salines. Le terrain est par ici imprégné de sel qui s'étale de tous côtés en efflorescences blanchâtres. On nous dit, et nous voulons bien le croire, que c'est à cet endroit que le marabout regrâgui enterra la lettre que le Prophète lui avait remise !

Nous sortons de ce territoire vénéré et nous remontons dans la montagne par une route accidentée; la couleur bariolée du sol, les plissements tourmentés des terrains donnent à ce chemin un aspect singulier. Enfin, vers neuf heures dix, nous sommes à Soûq eth Thlâtha, le marché du mardi, où se trouvent des salines.

Quelques arganiers sont encore çà et là chargés de pierres. Le nombre des arganiers sacrés dans le Chiâd'ma et les H'âh'a est grand : ce pays est propice au culte des saints. Les Regrâga à eux seuls y ont peut-être plus de cent sanctuaires. Le Chiad'mi répète avec orgueil : *Koull argâna, Regraga*, c'est-à-dire : « Autant d'arganiers, autant de saints des Regrâga (1). »

---

(1) Cf. René Basset, *Dict. Sidi Ahmad b. Youssef*, p. 32 du t. à p.

Voici, à dix heures, le marabout de Sidi 'Abdallâh ben S'âlah. Depuis le marché nous sommes dans la grande tribu des Ouled'Aiça et la fraction où se trouve le marabout s'appelle El Qoûrât. Devant nous, légèrement à gauche, nous apercevons au loin la coupole de Sidi Brahîm.

Le pays est de mieux en mieux cultivé et à onze heures et demie enfin, nous sommes à la vallée de l'Oued Tensift, sur le bord de laquelle est située la zaouia de Sidi 'Aïça bou Khabia. Là, nous attendons nos muletiers pour déjeuner, car nous avions pris de l'avance : mais nos muletiers n'arrivent pas et nous sommes obligés de nous contenter d'un déjeuner de fortune acheté sur la place à des étudiants de la zaouia. Ces étudiants sont des Berbères ne sachant même pas encore parler convenablement l'arabe, alors que déjà ils apprennent le Coran par cœur ! Nous voudrions bien recueillir quelques informations sur la Médersa qui compte, nous dit-on, une centaine d'élèves, mais nous avons donné rendez-vous, par une lettre adressée à Saffi, à notre ami Si 'Allâl 'Abdi : il doit se trouver à quatre heures ce soir devant les ruines de S'ouîra Qadima.

* * *

Nous partons donc sans attendre nos muletiers qui nous rejoindront au but de notre étape, et accompagnés seulement du fidèle Bou Médiène nous descendons la rive de l'Oued Tensift au milieu de belles cultures de céréales. Il n'y a pas de maisons dans la vallée ; seulement, à trois heures



Fig. 89. — On se trouvait dans la cour du mechouar (p. 376).



Fig. 90. — Le mechouar était entouré d'un fossé (p. 375).

dix, nous passons près de quelques *nouâla* appartenant aux Doumiya ; et dix minutes après nous sommes au marabout de Sidi Embâreck.

Bientôt nous apercevons au loin le minaret et les murailles d'une célèbre casba en ruines que l'on appelle casba de H'mâïddoûch (pl. XLII, fig. 81) ; cette casba, entourée d'un fossé, est d'allure seigneuriale (pl. XLII, fig. 82) : il est dans nos projets de la visiter.

Elle s'élève à l'embouchure de l'Oued Tensift comme une forteresse avancée, destinée à s'opposer aux entreprises des Portugais. La position qu'elle occupe dut avoir toujours une grande importance, car là se jette dans la mer une des plus grandes rivières du Maroc. Il semble que le port de Qoûz, dont parle El Bekri, géographe arabe du onzième siècle, se trouvait précisément près de cette embouchure.

Nous nous détournons de notre chemin pour faire une visite à la casba ; c'est, nous dit un habitant du pays, une demeure des *Mouloûk Sa'adiya*, et ce n'est que plus tard qu'elle fût habitée par un caïd nommé H'maïddoûch (1). On attribue volontiers dans le H'oûz toutes les ruines anciennes qui sont évidemment musulmanes, aux *Mouloûk Sa'adiya*, c'est-à-dire aux princes de la dynastie Sa'adienne, de même que l'on attribue toutes celles dont le caractère islamique n'est pas apparent aux Portugais. Il serait plus vraisemblable de dater cette casba de l'époque de Moulaye Ism'aïl : l'allure générale du monument, la forme des canons qui

(1) On entend dans le dialecte les formes Ah maïddoûch, H maïddoûch, H ammaïdoûch.

gisent encore sur le sol, confirmeraient cette hypothèse.

A quatre heures moins dix nous traversons la rivière tout auprès de la casba et, sur l'autre rive, nous nous dirigeons rapidement vers l'embouchure du fleuve ; au-dessus de nous est la coupole de Sidi Sa'îd ben T'ahâriya. A dix heures cinq, nous avons en vue celle de Sidi ben H'açaïn, située de l'autre côté de l'eau. Sur cette même rive, en face de nous, nous apercevons au loin de nombreuses maisons : elles font partie de l'important domaine de la Zaouia de Sidi H'açaïn Moûl el Bâb, tenue par des marabouts Regrâga.

Cette région de l'embouchure de Tensift est constellée de sanctuaires maraboutiques; les coupoles blanches y sont innombrables; cependant la vénération que l'on a pour les chérifs semble moindre. Les Regrâga qui ont la domination religieuse des pays que nous avons traversés sont des marabouts d'origine berbère et ne sont pas en conséquence des chérifs; ils nourrissent très peu de sympathie pour ceux-ci, car ils forment une aristocratie très fermée et sont en matière religieuse très exclusifs.

Le sol que nous foulons a été le théâtre de luttes nombreuses entre les Chrétiens et les Musulmans au seizième siècle, à la grande époque de la Renaissance religieuse du Maroc. C'est ce qu'indique peut-être le nom de Sidi H'açaïn Moûl el Bâb, c'est-à-dire « le Maître de la Porte », la porte du Sud Marocain probablement.

Le pays de Sidi H'açaïn est une terre sacrée : il s'y trouve des sanctuaires très primitifs et l'on pourrait sans



Fig. 91. — Le minaret extérieur a quinze mètres de hauteur environ (p. 376).



Fig. 92. — La mosquée avait quatre rangées d'arcades (p. 376).

doute y observer des pratiques fort anciennes. Un informateur du pays nous raconte qu'entre la mer et la zaouia il y a un cercle de pierres de dix mètres de diamètre environ au milieu duquel se trouve un autre tas de pierres à caractère sacré. Là, dit-on, les Regrâga de la zaouia se réunissent à une certaine époque ; il paraît qu'ils font rituellement le tour de ce sanctuaire (*it 'oùfou*) à la fête du 'Aïd el Kebîr.

Enfin, il n'est pas quatre heures et demie, lorsqu'après avoir commencé à remonter le littoral vers le nord nous apercevons devant nous les ruines de Souîra Qadîma : à quelques centaines de mètres plus loin nous voyons un petit groupe de cavaliers qui vient du côté de Saffi. C'est Si 'Allal 'Abdi qui arrive ponctuellement au rendez-vous que nous avions pris avec lui, il y a une semaine.

27 Mai. — Souîra Qadîma signifie la vieille forteresse (1) : c'était en quelque sorte un ouvrage avancé de Saffi ; sa construction qui a un caractère nettement européen est probablement plus ou moins contemporaine de l'occupation portugaise de cette ville. La forteresse était placée de façon à pouvoir être facilement ravitaillée par mer : elle s'avance sur les rochers que battent continuellement les flots (pl. XLIII, fig. 84) et elle est située à l'enracinement d'une petite pointe rocheuse ; du bout de cette pointe part une ligne de récifs qui courent dans la direction de l'embouchure du Tensift, à deux ou trois kilomètres.

Entre la côte et cette ligne de rochers, la mer est assez

(1) Sur *Souîra*, voy. *suprà*, p. 52.

calme, mais il est bien difficile de pénétrer dans ce petit bassin : c'est cependant par quelques brèches que les chaloupes portugaises y entraient et stationnaient dans ce petit port naturel; les échanges commerciaux se faisaient vraisemblablement sur la plage, qui est vaste et d'accès facile.

Aujourd'hui Souîra Qadîma entourée par les dunes est en partie ensablée (pl. XLIII, fig. 83). Tout autour ne poussent que des euphorbes, le lotier lanugineux et le ç'aboûn el bh'ar, plante grasse bien connue que les indigènes emploient pour fabriquer du savon.

Sur les rochers, les moules sont particulièrement abondantes, les indigènes en pêchent de grandes quantités ; aussi le sol de Souîra Qadîma en est-il jonché : ce sont les modernes kjokenmoeddings ! La mer rejette sur la plage beaucoup de coquillages, des Mytilus, des Pecten, et des fragments de jambonneaux.

Les murs du fort, construits en bel appareil moyen, sont, vers le bas, revêtus d'un glacis légèrement oblique (pl. XLIV, fig. 86). Aux deux angles Sud-Est et Nord-Ouest de l'enceinte rectangulaire sont flanquées deux tours (pl. XLIV, fig. 85) : elles portaient peut-être des canons. La porte du fort, qui était située à l'Est, est actuellement démolie. Au-dessus d'elle on voit, dans la maçonnerie, d'épaisses solives en thuya qui se sont conservées malgré les intempéries (voy. le plan, p. 368).

Les pierres de cette construction étaient toutes taillées ; celles du glacis et celles des angles particulièrement semblaient avoir été taillées avec le plus grand soin. La tradition



musulmane dit qu'elles ont été apportées de Portugal : cela n'est pas impossible et c'est même probable en ce qui concerne les pierres des angles qui contiennent des scellements en plomb. La légende ajoute que le fort fut bâti en une nuit et qu'il contient des trésors immenses enfouis on ne sait où ni à quelle profondeur !

De Souîra Qadîma nous revenons maintenant à Dar Ah'maïddoûch pour en lever le plan. Ce n'est plus ici un petit fortin, mais une forteresse de grandes dimensions et le plan en est compliqué. Cette forteresse comprend deux parties, dont l'une qui forme comme un réduit inclus dans une grande enceinte, et que pour la clarté de la description nous appellerons le *mechouar*, tandis que nous réunirons tout le reste de la construction sous le nom de *casba*.

Le *mechouar* était entouré d'un fossé (pl. XLVI, fig. 90) très semblable au fossé portugais de la forteresse de Saffi : une paroi intérieure du fossé était en plan incliné et revêtue de mortier. On traversait le fossé par un pont en briques donnant accès sur une cour. En sortant du pont on passait entre deux fortins pourvus de canons et construits sur bord du fossé. On se trouvait alors au bas de l'enceinte même du *mechouar*, fortifiée de tours rectangulaires : au pied des murs se trouvent encore deux canons abandonnés (pl. XLV, fig. 88).

On franchissait cette enceinte par une porte unique située à peu près en face du pont. Cette porte d'une ornementation très simple, mais non sans élégance était, comme les autres murs, en briques recouvertes de plâtre (pl. XLV, fig. 87).

En entrant, on trouvait sur la droite un petit réduit pouvant abriter une sentinelle ; puis on défilait par un passage étroit entre les murailles dans lesquelles étaient ménagés des logements et un escalier pour monter sur le sommet des murailles. On sortait enfin par une porte étroite et l'on se trouvait alors dans la cour du *mechouar* (pl. XLVI, fig. 89). Au milieu de cette cour se trouvaient des magasins, constitués par cinq voûtes en briques, d'une profondeur de vingt mètres, élevés et éclairés par des jours pratiqués dans les voûtes.

A gauche dans le *mechouar* se trouvent des amas de ruines dans lesquelles il est facile de reconnaître des logements, mais il ne serait possible d'en restituer le plan que par une exploration plus minutieuse.

De l'autre côté de la porte et dans le *mechouar* aussi, se trouvait un petit oratoire ; le mur d'enceinte et le mih'rab ont été conservés. La porte d'entrée, conservée également, semble garder des traces d'inscriptions.

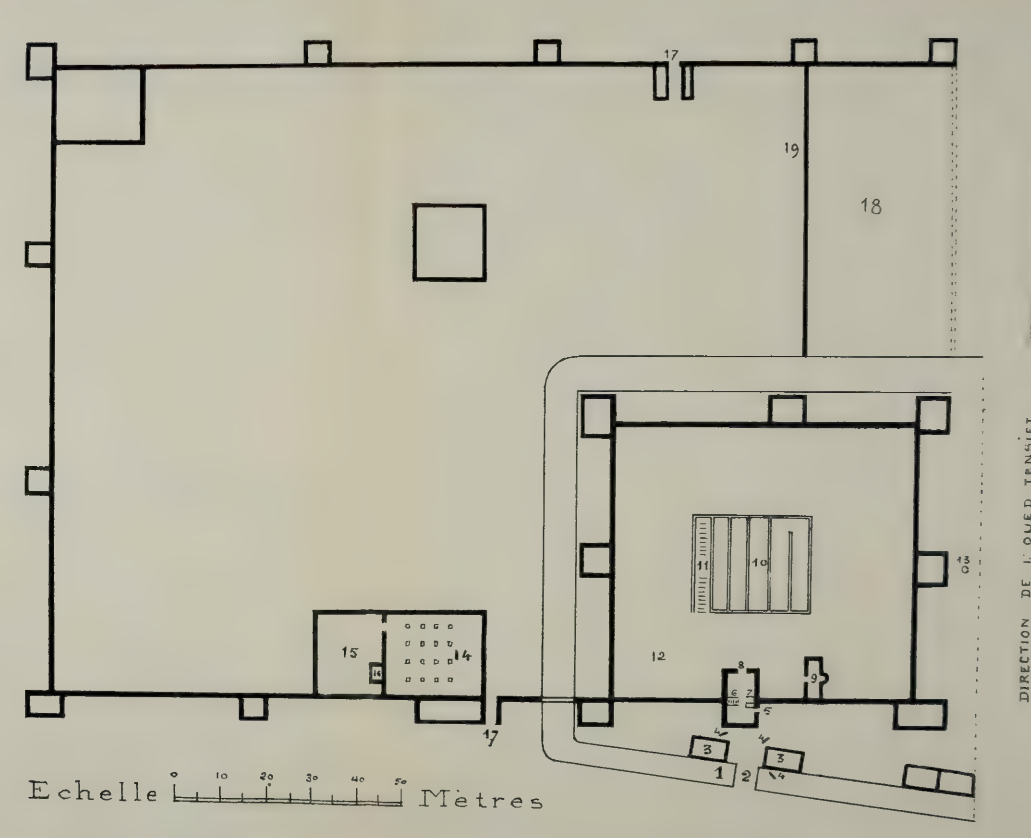
Quant à la *casba* dont l'enceinte était fort vaste, elle offrait plusieurs petits corps de bâtiments ; la destination de deux d'entre eux nous est inconnue ; le troisième était une mosquée n'offrant rien de remarquable. Elle était à peu près carrée, ayant une vingtaine de mètres de côté, avec quatre rangées d'arcades (pl. XLVII, fig. 92) qui sont encore debout et un minaret extérieur situé au sud de l'enceinte et haut de quinze mètres environ (pl. XLVII, fig. 91).

Dans le coin nord-est de la casba était une enceinte rectangulaire de vingt-cinq sur soixante-dix mètres. Si l'on

DAR AHMAÏDDOUCH

LÉGENDE

1. Fossés de 5 mètres de profondeur — 2. Pont 3. Fortins — 4. Canons gisant à terre — 5. Entrée de la porte du Méchouar — 6. Montée aux remparts. 7. Loges — 8. Entrée intérieure de la porte — 9 Oratoire — 10 Magasins — 11. Montée accédant au sommet des magasins — 12 Bâtiments ruinés — 13 Puits de 5 mètres — 14 Mosquée — 15 Ruines (annexes de la mosquée) — 16. Minaret — 17. Portes — 18. Mellah 19. Emplacement probable de la porte du Mellah.



H. SALADIN d'après le levé de l'Auteur

en croit la tradition, c'était là le mellah' : la position de cette enceinte rend cette hypothèse très vraisemblable. Il est à remarquer que dans la plupart des villes marocaines, aussi bien anciennes que modernes, le mellah' occupe presque toujours la même situation : il est placé près de l'une des portes d'entrée de la ville, et parfois même sa propre porte est en dehors des murailles.

Toutes les murailles étaient crénelées et flanquées de tours rectangulaires sans porte d'entrée. Du côté du Tensift, c'est-à-dire du côté nord, il n'y avait pas de fossé le long du mur du *mechouar*, qui se confondait ici avec le mur de la *casba*, parce que le terrain étant en contre-bas et en pente rapide, tout fossé se trouvait inutile.

L'enceinte était solidement bâtie, car elle a bien résisté aux intempéries. A cinquante mètres de la forteresse, du côté de la mer, se trouvaient un puits et un abreuvoir soigneusement construits et encore très bien conservés aujourd'hui.

Il ne nous a pas fallu moins de six heures pour lever grossièrement, avec les moyens très imparfaits dont nous disposions, un plan assurément fort défectueux de la casba Ah'maïddoûch.

Pour permettre au lecteur d'instituer une comparaison, nous donnons ici un plan sommaire (voy. p. 384) de la casba de Si'Aïma bou 'Omar à Saffi, que nous avons relevé en 1906 (1).

(1) Cf. aussi le plan de Bou l'Aouân, in *Merrâkech*, I, fig. 44. On remarquera que sur ce plan nous avons omis, par inadvertance, de placer le minaret que l'on voit sur la figure 45. Cette dernière image pourra servir à réparer approximativement l'omission que nous regrettons.

A six heures et demie nous sommes de retour à Souîra Qadîma et nous campons dans l'enceinte même du fortin portugais.

28 Mai. — Nos hommes ont eu hier une journée de congé pendant que nous étions occupés à reconnaître les ruines du fort portugais et celles de la casba musulmane : la conséquence est que ce matin ils sont paresseux et que le départ se fait mal, car nous n'avons fini de décamper qu'à sept heures dix et notre marche n'est pas très rapide.

De Souîra Qadîma nous montons dans les dunes et, un quart d'heure après nous sommes sur les premières pentes du grand escarpement connu sous le nom de Jorf el R'oraba. Le pays est un peu triste, quelques arganiers ramassés en touffes énormes croissent çà et là ; nous passons près d'une citerne ou *met'fiya*, puis près d'une petite *h'aouit'a* blanche, vers sept heures et demie ; encore un quart d'heure sur le plateau et nous avons traversé de part en part la « Falaise des Corbeaux », ce qui est le sens de *Jorf el R'orâba*.

Maintenant nous restons sur une terrasse basse bordée par des falaises contre lesquelles se brise la mer. Il y a quelques puits mais leur eau est saumâtre, comme l'indiquent leurs noms : El Mâlah' (le salé), El Mouîrra (le saumâtre). Tout ce pays est peu cultivé ; c'est à peine si çà et là quelques enclos sont plantés de maïs ; on y fait de l'élevage.

A neuf heures, nous sommes à Sidi Deniân où nous rencontrons un antique monument religieux qui excite notre curiosité scientifique (pl. XLVIII, fig. 93). A côté de la petite h'aouit'a de Sidi Deniân, on nous montre la tombe d'un

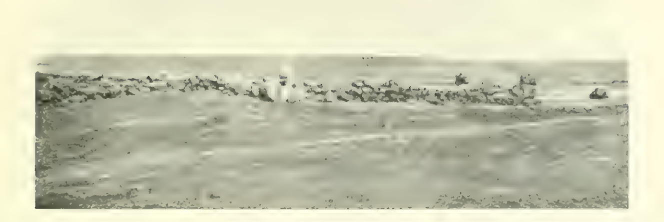


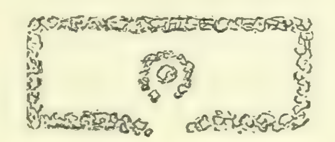
Fig. 93. — Un antique monument religieux, la tombe d'un Prophète géant... (p. 378).



Fig. 94. — Au milieu est une colonne surmontée d'une pierre balaniforme (p. 379).

prophète, *Qbor nbi.* Ce prophète était d'une taille gigantesque, car son tombeau est constitué par une enceinte en pierres sèches qui ne mesure pas moins de onze mètres de long sur quatre mètres de large, et l'on nous assure que le corps de cet Envoyé de Dieu était de la même dimension.

Les pierres ont trente à cinquante centimètres de hauteur et sont jetées les unes sur les autres ; quelques-unes



Tombeau du Prophète géant près de Sidi-Deniân.

sembleraient avoir été taillées. Au milieu de cette enceinte s'élève une colonne composée de trois disques de pierres et surmontés d'une quatrième pierre balaniforme (pl. XLVIII, fig. 94) Cette colonne est soigneusement blanchie à la chaux et l'on nous dit qu'on la reblanchit périodiquement au moment de certains pèlerinages à Sidi Deniân. Elle est entourée d'une petite enceinte de pierres sèches en forme de fer à cheval de telle façon que l'ouverture de ce fer à cheval se trouve en face d'une brèche pratiquée dans la grande enceinte : le croquis ci-dessus explique cette disposition.

Nous sommes de nouveau en présence de la survivance d'un culte très primitif, qui s'est continué jusqu'à nos jours et qui n'a pas pu être détrôné par le culte maraboutique rendu à Sidi Deniân. Ce saint musulman, dont l'existence est des plus problématiques, n'est là que pour légitimer la

continuation des rites dont est l'objet l'antique colonne de pierre (pl. XLIX, fig. 96) : c'est une légitimation aussi que la transformation de l'enceinte en pierres sèches en une prétendue tombe de Prophète, dont on ne dit d'ailleurs pas le nom.

Nous avons sous les yeux un type d'ancien sanctuaire, dont il existe d'autres exemples dans l'Afrique du Nord ; on les a signalés aussi en Arabie (tombeau d'Ève près de Djedda), dans la Palestine et la Syrie. Il est difficile aujourd'hui de préciser la destination primitive de ces monuments ; il est vraisemblable qu'ils figuraient une enceinte sacrée, à l'intérieur de laquelle pénétraient probablement des personnages également sacrés, pour accomplir un rite sacrificiel ou autre, dont la colonne de pierre était l'objet. C'est ainsi que les Regrâga se réunissent encore annuellement dans le cercle de pierres dont nous avons parlé.

Quant à la petite enceinte en fer à cheval, elle est d'un type très répandu dans l'Afrique du Nord et que nous avons déjà signalé à plusieurs reprises : ce type dérive à notre avis du cromlech préhistorique si abondant dans notre pays. Dans la suite il est devenu une sorte d'accessoire de tous les autres cultes : on en établit dans les cimetières et aussi près des grands marabouts ou à leur approche.

Cela est devenu un rite subsidiaire qui accompagne les grands cultes des saints d'allure plus ou moins orthodoxe. Dans le cas présent, nous pensons que la petite enceinte de pierres qui entoure la colonne blanche est de beaucoup postérieure à l'élévation de celle-ci et à l'établissement de la grande enceinte.



Fig. 95. — En quittant Sidi Demian, nous commençons à gravir les pentes du Jorf el Ihoûdi (p. 381).



Fig. 96. — Le monument Sidi Demian n'est là que pour légitimer la continuation des rites dont est l'objet l'antique colonne de pierres (p. 380).

Quant à la taille du Prophète que l'on dit être enterré là, elle ne doit pas nous étonner : ces mêmes dimensions se rencontrent dans les autres exemples de tombeaux de Prophète auxquels nous avons fait allusion. On sait d'autre part que les ruines musulmanes sont souvent attribuées aux *jhâla* en *djouhâla* (idolâtre), considérés comme une race de géants (1). On dirait que le vague souvenir d'une race de haute taille aujourd'hui éteinte s'est perpétué à travers l'histoire.

Après nous être arrêtés à Sidi Deniân pour examiner avec soin son monument et le photographier, nous reprenons notre chemin à neuf heures et demie, et aussitôt, nous commençons à gravir les pentes du Jorf el Ihoûdi (pl. XLIX, fig. 95), c'est-à-dire le « Promontoire du Juif ». On sait qu'un très grand nombre de lieux dans l'Afrique du Nord portent le nom de « Col du Juif », « Montée du Juif », « Colline du Juif »... sans qu'il soit possible aujourd'hui de donner une explication satisfaisante d'une appellation aussi répandue.

Nous traversons la base du promontoire ; voici de maigres arganiers, les derniers que nous verrons, car c'est le Jorf el Ihoûdi qui marque la limite de l'arganier vers le nord ; cependant il y en a quelques pieds autour de Saffi et Theobald Fischer dit en avoir trouvé jusque sur les bords de l'Oum er Rabî'a, mais personne, à ce que nous croyons, ne les a revus après lui.

A dix heures vingt, nous sortons enfin des escarpements

(1) *Merrâkech*, I, p. 293, sur les tombes de géants, Pettazoni, *Rel. prim. in Sard.*, p. 4 seq.

du Jorf el Ihoûdi : il y a par ici des cultures de maïs : voici un fellâh qui, au lieu de piocher son maïs, le laboure au moyen d'une charrue attelée de deux bœufs et cela avec une adresse incroyable.

A onze heures nous sommes près du marabout de Sîdî l R'ezoua, auprès duquel est encore une citerne, et moins d'une heure plus tard, après avoir cheminé au-dessus des falaises qui bordent la mer, nous entrons à Saffi par Bâb er R'bât.

*
* *

31 Mai. — Nous avons passé la journée d'hier et celle d'aujourd'hui à nous reposer et à faire des petites promenades dans la ville. Comme il n'y a pas d'hôtel à Saffi, nous sommes descendus chez un Israëlite bien connu de tous les Européens qui ont voyagé dans ce pays et qui s'appelle Laloûz

A plusieurs reprises, depuis cette époque, Laloûz nous a accompagnés dans nos voyages et s'est toujours montré pour nous d'une fidélité que nous n'oublions pas. Ce juif tunisien émigré au Maroc, où il a su créer malgré de nombreuses difficultés une exploitation agricole prospère, fut toujours pour nous plein d'attentions délicates que l'on ne trouve pas toujours chez les Européens.

Il nous reçut pendant deux jours avec un faste qui nous rendait confus ; il nous servait lui-même des repas dont l'abondance et la composition effrayaient notre estomac d'Européens. Il nous faisait manger du poisson assaisonné



Fig. 97. — On remarque sur les remparts des armes portugaises (p. 386).



Fig. 98. — La vieille porte des Portugais existe encore (p. 383).

d'essences odoriférantes et des hachis de bœuf au vinaigre : nous eûmes beaucoup d'agrément dans sa conversation.

Nos promenades dans Saffi, nous donnent l'occasion d'observer les vestiges imposants de la domination portugaise. C'est d'abord la casba, dont les grandes murailles crénelées portent encore des écussons et des armes portugaises ; nous remarquons aussi de petites échauguettes parfaitement conservées. Saffi, du temps des Portugais comme Mazagan, n'avait probablement qu'une porte située dans le ravin sur le flanc duquel est construite la ville : cette porte existe encore (pl. L, fig. 98), car la porte de la ville musulmane a été construite ultérieurement et à un autre endroit du ravin.

On montre encore un mur situé le long de la plage, et construit en belles pierres de taille sur lesquelles se trouvent différentes marques d'architectes. Il y a aussi une pierre sur laquelle est grossièrement sculpté un poisson (pl. LII, fig. 102) et une autre qui porte une croix portugaise. (pl. LI, fig. 100).

En faisant le tour de Saffi, nous passons près de deux célèbres marabouts juifs, dont l'un est connu sous le nom de Rebbi Brahâm Soult' ân et dont l'autre est le sanctuaire des Ouled ben Zmirrou (ou Jmîrrou). Tous les deux sont de petites maçonneries carrées et blanches ; au dernier est attenante une enceinte qui contient des tombes. Ces saints juifs sont fameux dans tout le Maroc et les Juifs y viennent de très loin (pl. LII, fig. 101).

A notre retour chez Lalouz, sa bru, une juive de Sidi

Rah' h' âl, nous raconte la légende des Ouâled ben Zmirrou, car elle porte un intérêt spécial au culte de ces saints : elle est d'une région du Maroc dans laquelle les marabouts juifs sont très répandus et sont l'objet d'une fervente dévotion (1).

Les Ouled ben Zmirrou étaient sept frères qui vivaient ensemble, ils demeuraient au rez-de-chaussée d'une maison de Saffi, où ils étudiaient et priaient. Un jour, une espagnole, maîtresse d'un Portugais qui demeurait au-dessus d'eux, crut les entendre parler très fort ; alors elle descendit au rez-de-chaussée et trouva les sept rabbins en train de lire dans des livres.

A sa vue, ils disparurent par une porte : lorsqu'on ouvrit cette porte, on trouva un grand bassin d'eau. A cet endroit, ils s'étaient enfoncés dans la terre. Depuis cette époque, le Portugais, qui était un simple journalier, devint immensément riche et ses héritiers vivent encore à Madère.

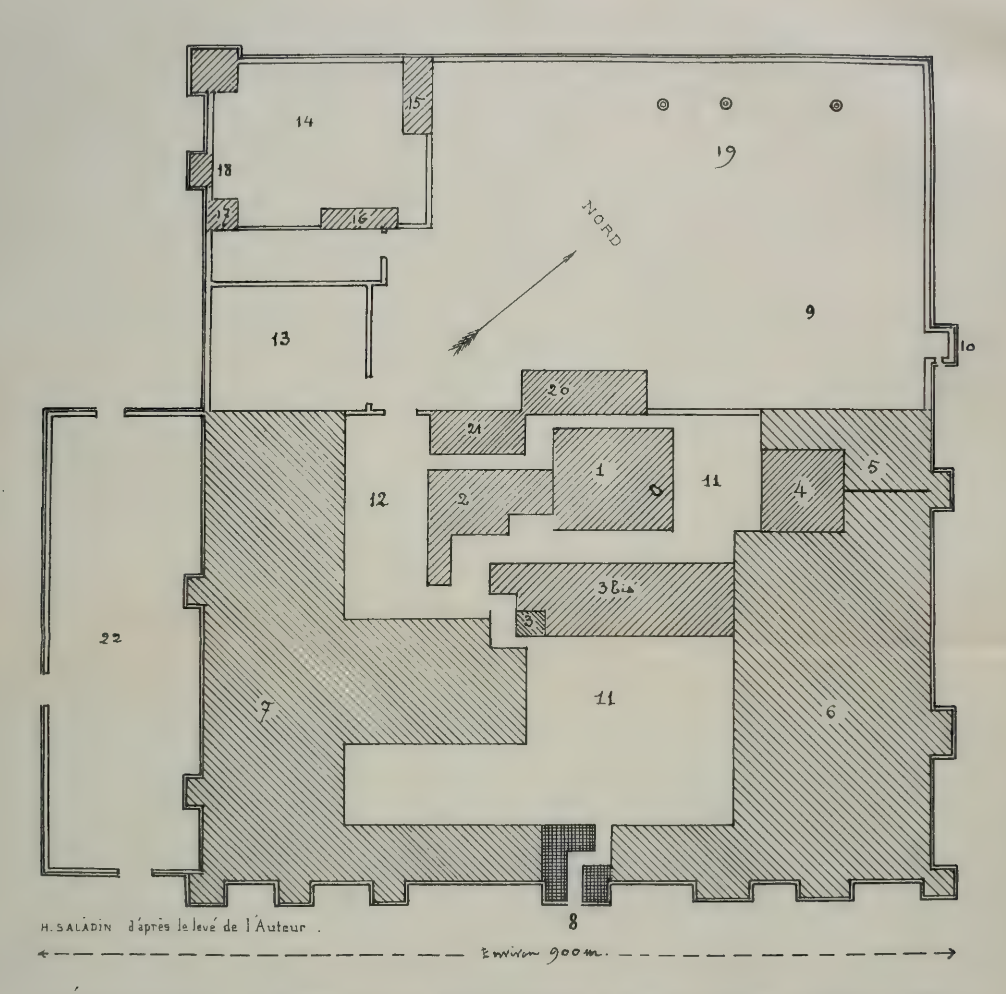
Pendant plusieurs années, on ne parla plus d'eux et l'on finit par les croire définitivement perdus. Or, un jour, on trouva à l'endroit où est actuellement leur sanctuaire, une pancarte disant qu'ils étaient là, sous terre. On leur bâtit alors le petit oratoire que nous avons vu. Depuis, ils firent de nombreux miracles, dont voici un exemple :

El H'âjj 'Abdelqâder était un enfant paralytique : sa mère résolut de l'abandonner et elle le descendit au moyen d'une corde dans un panier, par dessus les remparts, puis l'abandonna sur le chemin, en face du sanctuaire des Ouled

(1) *Suprâ*, p. 208.

CASBA DE SI AISSA BEN OMAR

CASBA DE SI AISSA BEN OMAR



LÉGENDE : 1 Maison du Caïd. 2 Maison du Khalifa. 3 Mosquée. 3 bis Maison du Khalifa. 4 Maison d'hôtes. 5. Ecuries du Caïd. 6 et 7 Logements et bâtisses. 8 Porte d'entrée 9 Campement. 10 Porte. 11 Cour. 12 Cour avec silos de réserve. 13 Anciennes écuries. 14 Jardin. 15 Noria. 16 Pavillon d'hôtes. 17 Maison d'hôtes 18 Bain 19 Puits. 20 Prison. 21 Gens de service 22 Campement extérieur.

ben Zmirrou. La nuit, l'enfant se mit à pleurer; un homme se présenta à lui et lui demanda : « Que fais-tu là ? » Le paralytique lui raconta son histoire.

Alors l'homme, qui était en réalité un génie domestique des Ouled ben Zmirrou, disparut sous la terre, qui s'entrouvrit et laissa voir les sept rabbins. Ils lisaient toujours dans leurs livres ! Après avoir été leur causer, le génie revint et dit au paralytique : « Va-t'en ! », et il lui donna un coup de pied. Aussitôt le paralytique se leva et marcha.

Il alla à la porte de la ville et en attendit l'ouverture : dès qu'il fut entré, il se rendit chez sa mère. Mais celle-ci ne voulut pas le recevoir, quoiqu'il lui criât : « Je suis venu à pied ». Alors les voisins crièrent à la mère : « Ouvre donc à ton fils, il marche ! » Ainsi rassurée, la mère ouvrit à son enfant qui reprit sa place au foyer.

Quelques jours après, il alla visiter le sanctuaire des Ouled ben Zmirrou et y porta du benjoin, de l'encens et une bouteille d'huile. Comme il y était encore, il fut surpris par la nuit et s'endormit. Au milieu de la nuit, il fut secoué par le même génie qui l'avait guéri et lui dit : « Que viens-tu faire encore ici ? » L'autre répondit : « Je viens, en témoignage de ma reconnaissance, faire une offrande aux Ouled ben Zmirrou, mais je suis bien pauvre et je voudrais bien que vous fissiez quelque chose pour moi. »

Le génie entra chez les Ouled ben Zmirrou, qui étudiaient toujours dans leurs livres, et ceux-ci après s'être consultés, lui firent donner par le génie un flocon de laine. En le lui remettant le génie lui dit : « Voici ta fortune, tu peux t'en aller. »

Quelque temps après, il arriva qu'un Juif qui avait grand mal aux yeux, alla pour être guéri passer la nuit chez les Ouled ben Zmirrou. Ceux-ci lui apparurent en songe et lui dirent d'aller trouver El H'âjj'Abdelqâder, l'ancien paralytique. Il y alla et 'Abdelqâder lui dit : « Ce n'est pas mon affaire. » Mais comme le juif insistait, disant qu'il était venu de la part des Ouled ben Zmirrou, 'Abdelqâder prit dans un coin le flocon de laine et le lui passa sur les yeux ; aussitôt il fut guéri.

Depuis cette époque El H'âjj 'Abdelqâder a continué à guérir les gens de toutes sortes de maladies ; il vient seulement de mourir, il y a quelques mois. Lorsqu'il faisait une cure, il adressait des prières aux Ouled ben Zmirrou, en passant le flocon de laine sur la partie malade.

Son tombeau, qui est à Saffi, est également visité par les juifs et par les musulmans.

Ainsi parla la femme de Lâloûz. La légende qu'elle nous raconta n'est pas une des moins curieuses du maraboutisme judéo-musulman marocain, le lecteur y aura déjà reconnu le thème de la légende des sept dormants (1). Le pèlerinage des Ouled ben Zmirrou, à la fête de H'elloûla, réunit autour de leur sanctuaire un grand nombre de Juifs, qui passent la nuit en prières et aussi en plantureux repas.

Nous faisons le tour de Saffi, en passant au pied des grands remparts où nous remarquons une curieuse échauguette (pl. LI, fig. 99) et des armes portugaises (pl. L, fig. 97).

(1) Voy. *Magie et religion*, p. 198.

Nous revenons par Bâb er Rbât'. Le Rbât' de Saffi consiste en une enceinte qui paraît extérieure à l'ancienne ville portugaise. C'était une sorte de camp religieux où les croyants, à l'époque héroïque de la lutte entre les Portugais et les Chérifs, s'exerçaient à la guerre sainte et s'y préparaient par des prières et des pratiques piétistes. Aujourd'hui encore l'endroit est considéré comme sacré, on n'y laisse pénétrer les chrétiens et les juifs qu'en murmurant.

Là s'élève le charmant petit marabout de Sidi Ah'med ben Moûmen. Hier nous avions été voir de l'autre côté de la ville, du côté de Bâb el Qouâs, les deux sanctuaires de Sidi Brahîm et de Sidi lOuâfi ; nous avons ainsi visité tous les grands saints du pays, *rijâl el blâd*, juifs et musulmans : « Qu'ils nous soient utiles auprès d'Allâh », comme disent dévotement les indigènes en pareil cas !

31 Mai. — A notre départ de Saffi vers sept heures un quart du matin notre petite caravane défile par Bâb er Rbât'; nous ne nous dirigeons pas directement sur Mazagan, mais nous allons visiter auparavant un des sanctuaires les plus fameux des environs de Saffi, Lâlla Zebboûja, c'est-à-dire « Madame l'Olivier » situé dans la fraction de Mrâmir.

Notre hôte a tenu à nous accompagner car l'hospitalité pour lui ne s'éteint pas au seuil de la porte. Nous cheminons sur un plateau cultivé, mais en cette saison dépouillé de ses récoltes; au delà du chemin bordé de *retem*, le passage est morne et égayé seulement de la verdure de quelques maïs. Après une heure environ nous arrivons à Lâlla Zebboûja.

C'est un gigantesque olivier sauvage dont le tronc est

divisé en un très grand nombre d'énormes branches. (pl. LIII, fig. 104). Elles s'élancent presque au ras de la terre et étendent de tous côtés leurs ramifications sinueuses. Çà et là elles touchent le sol et y ont poussé des racines, d'où sont sortis des troncs d'oliviers secondaires qui mêlent leurs branches aux autres : l'ensemble forme un réseau extrêmement compliqué. Du dehors cela apparaît, non comme un olivier, mais comme un bosquet d'oliviers qui n'a pas moins de cent vingt-quatre mètres de tour : il n'y a pourtant là qu'un seul arbre qui est resté relié à ses rejetons par l'intermédiaire d'énormes branches.

Sous cet arbre bien des fois séculaire règne une ombre épaisse; une brise fraîche souffle à travers les branches; autour sont quelques oliviers plus petits. Sur les rameaux noueux sont attachés les chiffons habituels des cultes anciens et, dans un creux du maître tronc sont déposés des débris de poteries sur lesquels on brûle des bougies; il y a aussi un certain nombre de lampes.

On sait que ces lampes, d'une forme très antique, ne sont jamais remplies d'huile; il en est ainsi dans maints pays de l'Afrique du Nord et l'on peut voir à Alger chez les marchands des lampes en terre vernissée verte que l'on porte aux sanctuaires des marabouts de la région, mais où on ne brûle presque jamais d'huile, car leur emploi est depuis de longues années tombé en désuétude en Algérie. On ne les fabrique plus que pour servir d'ex-voto.

A côté du grand olivier, se trouve un petit *h'aouch* attribué à une prétendue chérifa, mais le nom de cette sainte



Fig. 101. — Le sanctuaire des Ouled ben Zmirrou est fameux dans tout le Maroc et les Juifs y viennent de très loin (p. 383).



Fig. 102. — ... une pierre sur laquelle est grossièrement sculpté un poisson (p. 383).

est inconnu : il faut y voir un culte secondaire apparu sous l'influence du culte de l'olivier. C'est à celui-ci qu'est réservé le nom de Lâlla Zebboûja et le caractère dendrolâtrique des rites religieux accomplis ici n'est pas niable.

La suite de cet itinéraire jusqu'à Oualidiya, avec la description des ruines de Sernou et d'El Mdîna, et des considérations sur la domination portugaise, a été donnée par nous dans un autre ouvrage (1). Nous reprenons ci-dessus notre récit à partir de Ouâlidiya.

A onze heures cinq enfin nous atteignons Ouâlidiya où se trouve un village de *nouâla :* le Makhzen a placé là un caïd qui habite une casba ancienne : cette casba est un rectangle de soixante mètres sur quatre-vingt-seize, flanqué de tours et de constructions entièrement musulmanes en pierres assez mal taillées. Dans les embrasures d'un *borj* qui se trouve du côté de la mer (pl. LIII fig. 103), se trouvent encore de vieux canons rongés par l'humidité des brises de l'Océan. Du côté de la casba qui regarde Saffi sont des vestiges d'une enceinte plus grande avec une porte en ogive dans un ravin qui descend à la mer.

Mais ce qui fait l'intérêt de Ouâlidiya, c'est que la nature a ménagé là une sorte de petit port : une ligne de dunes, puis des récifs entourent un espace de mer de quelque cinquante hectares, avec deux passes naturelles vers le large, dont l'une au moins est praticable pour des petites embarcations ; la marée toutefois se fait sentir dans ce petit port.

(1) *Merrâkech*, I, pp. 184-207.

Mais pour en connaître la valeur il faudrait y faire des sondages (1).

Vers trois heures, nous partons de Ouâlidiya après avoir fait une halte près de la zaouia de Sidi 'Abdesselâm. Ce Sidi 'Abdesselâm vivait, paraît-il, en Syrie; c'était un très saint homme : après sa mort on lança, nous dit-on, son cadavre à la mer et celle-ci le rejeta sur la plage de Ouâlidiya.

Nous passons devant Sidi Dâoûd Ah'rîr et nous longeons des lagunes saumâtres dont les bords sont couverts d'une végétation de salsolacées grises, tandis qu'un *Statice* forme un tapis d'herbes sèches sur le chemin que nous suivons. Tout le long de cette lagune se trouvent de belles cultures d'orge et de maïs. Il est quatre heures lorsque, tournant à angle droit, nous gravissons le plateau pour monter à la zaouia de Sidi Ah'med ben Embarek. Nous y arrivons au bout d'un quart d'heure et nous nous présentons pour y recevoir l'hospitalité.

On ne nous accueille pas très cordialement, mais enfin après un préambule insidieux nous obtenons une hospitalité courtoise. Nous en avions besoin car nos provisions étaient épuisées, mais il nous a fallu quelque diplomatie. *Ellî ma andouchi 'acel fe rkânou idirou f liçanou*, dit le proverbe arabe, « Celui qui n'a pas du miel dans le coin (de sa maison) doit l'avoir sur sa langue ».

La zaouia forme un corps de bâtiment assez considé-

(1) Les reconnaissances qu'on a faites de Oualidiya depuis que ces lignes ont été écrites ont montré que cette crique n'a pas de profondeur.

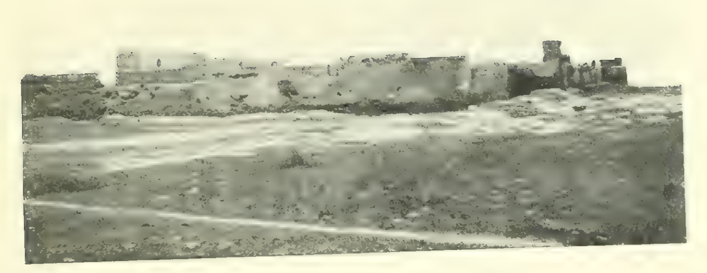


Fig. 103. — Le borj de Ouâlidiya (p. 389).



Fig. 104. — C'est un gigantesque olivier sauvage dont le tronc est divisé en un très grand nombre d'énormes branches (pp. 387-388).

rable, il y a trois *qoubba* (pl. LIV, fig. 105) celle de Sidi Ah'med Moûl el Loûza, c'est-à-dire « Maître de l'Amandier » et celle de Sidi Embârek. Ces marabouts ne sont pas des chérifs, on leur donne seulement le nom de *Foqra* (sing. *Faqir*) qui sert en général au Maroc pour les saints personnages non chérifiens.

3 Juin. — Ce matin nous décampons de bonne heure pour arriver à Mazagan, le plus tôt possible : il est quatre heures trente-cinq quand nous nous mettons en route avec une marche moyenne de six kilomètres à l'heure. Nous descendons du plateau où se trouve la zaouia et nous cheminons dans une dépression parallèle à la mer dont nous sommes séparés par une grande ligne de dunes. Nous sommes bientôt dans un fond très soigneusement planté de maïs, de céréales ; de beaux figuiers sont malheureusement veufs de leurs feuilles : les sauterelles les ont rongées jusqu'au bois. Tout le pays que nous traversons aujourd'hui est ravagé par ce fléau.

A six heures vingt, nous avons sur la hauteur à droite le marabout de Sidi Brahîm ben Hilâl ; puis un quart d'heure après nous traversons les ruines de la Sanya de Bou Mehdi, un caïd d'autrefois, nous dit-on. Le mot Sanya qui signifie en arabe régulier « machine à élever l'eau » a ici la signification de « jardin irrigué par des norias ».

On voit beaucoup de ces norias dans la région ; on peut dire que toute la vallée où nous cheminons en est littéralement semée : ce devait être autrefois un véritable jardin. Nul doute qu'il faille faire remonter la dévastation qui a

fait disparaître toute cette culture à l'invasion des Arabes ou Zénètes nomades dans les Doukkâla.

Enfin à huit heures moins le quart voici la h'aouita de Sidi Embârek : sur les murs de cette petite enceinte sont posées des colonnes formées de pierres plates et rondes (pl. LIV, fig. 106) tout à fait analogues à celles de Sidi Deniân sur le chemin de Souira Qadima à Saffi.

Ces pierres, nous dit-on, proviennent de colonnes qui ornaient des maisons, peut-être des édifices de Mazagan ou de T'it', et l'on s'en est servi pour les déposer sur les murs de ce sanctuaire en manière d'ex-voto. Nous avons encore ici un rite religieux de pierres sacrées, analogues à ceux que nous avons déjà plusieurs fois décrits.

Après avoir employé un quart d'heure à explorer et à photographier Sidi Embarek, nous repartons et bientôt nous longeons encore une nouvelle *rejla :* c'est ainsi que l'on appelle les lagunes saumâtres qui s'étendent parallèlement au rivage. La mer par ici se brise sur une falaise, à la paroi de laquelle le chemin s'accroche en corniche. Il y a en cet endroit une assez grande quantité de sources d'eau douce.

A droite sur la falaise nous apercevons un peu avant neuf heures Dar el H'âjj Moh'ammed el Khemâmli. Maintenant, en cotoyant la lagune nous marchons au milieu de nuages de criquets roses aux ailes diaphanes qui s'envolent en bruissant devant les pas de notre cheval. La lagune serpente au milieu de la vallée comme un fleuve dans son lit.

Nous dépassons le marabout de Sidi Moh'ammed Aouguer et, vers dix heures, la vallée se termine. Nous mon-



Fig. 105. — Il y a dans la zaouia trois qoubba ..... (p. 391).



Fig. 106. — Sur le mur de ce sanctuaire sont posées des pierres plates et rondes (p. 392).

tons alors dans les dunes où la marche devient des plus pénibles. Ces dunes sont envahies par des myriades de criquets qui n'ont par encore d'ailes : ils couvrent d'immenses surfaces et marchent tous dans la même direction.

A dix heures vingt, nous sommes à la qoubba de Sidi Moh'ammed ben Dâoûd : à gauche, le plateau des Doukkâla se termine par une falaise de rochers tubulaires qui s'éboulent et laissent à découvert de nombreux abris sous roches. Nous gravissons le plateau et nous trouvons là un petit groupe de tentes de Serâh'na ; puis à midi nous quittons le bord de la falaise pour couper au court dans l'intérieur.

Enfin à une heure nous sommes à T'it' (1) : T'it' est une ville musulmane assez importante ; alors que Mazagan n'existait pas, elle était la capitale de cette région. Aujourd'hui T'it' est presque complètement ruinée.

Il n'en reste guère que des murailles (pl. LIV *bis*, fig. 106 *bis*) flanquées de tours, soit rondes, soit carrées, soit polygonales (pl. LIV *bis*, fig. 105 *bis*). Il y a trois portes dont l'une seulement s'est bien conservée. En hâte, nous en faisons un petit croquis très approximatif. Le territoire de T'ît' est sacré : c'est un *h'orm*. On appelle *h'orm* une certaine étendue de terrain située autour d'un sanctuaire, tel qu'une mosquée, mais surtout un marabout, une zaouia, un cimetière. Ce terrain est considéré comme inviolable, c'est-à-dire qu'il est un asile où l'on ne peut venir inquiéter les fugitifs.

(1) Voy. *Merrâkech*, p. 125 et fig. 31.

Rien n'est changé pour cela à la situation juridique des meubles et immeubles de ce *h'orm*. Les propriétés qui sont dans le *h'orm* peuvent être vendues ou achetées ou être l'objet de toutes sortes de contrats, sauf ceux qui naturellement souilleraient le *h'orm*, comme la présence d'animaux immondes, tels que des porcs. Si même un habitant du *h'orm* fait des dettes en dehors du *h'orm*, on peut vendre ses propriétés dans le *h'orm*, mais on ne peut saisir sa personne. On ne chasse pas dans le *h'orm* : dans certains il est d'usage de passer à pied, on retire son chapeau de paille ou *md'oll*, dans les pays où l'on en porte.

La limite du *h'orm* est marquée par des pierres, à moins qu'il n'y ait des bornes naturelles, rivière, crête ou chemin. L'origine du *h'orm* est attribuée soit au marabout qui l'a fixé de son vivant en faisant signe de respecter tel individu à tel endroit ; soit à un étranger qui fait un rêve ou qui a une vision ; il se forme aussi peu à peu par l'usage. Par exemple le terrain réservé aux *moûcem* est naturellement *h'orm*.

Il y a des *h'orm* immenses ; celui de Moulaye Idrîs compte, dit-on, toute la montagne du Zerhoûn. Moulaye Idris de Fez s'étend à tout un quartier. Le *h'orm* de T'ît' a bien dix kilomètres de diamètre. A Moulaye Ben Zerkhtoûn il y a aussi un très grand *h'orm*. D'autres fois il se réduit à une petite enceinte autour du marabout, même au sanctuaire lui-même. Dans le *h'orm*, il peut y avoir ou non des *h'abous*. Le h'abous et le h'orm sont deux choses distinctes.

En Algérie, le droit d'asile des *h'orm* n'est plus reconnu ;

Pl. LIV *bis*

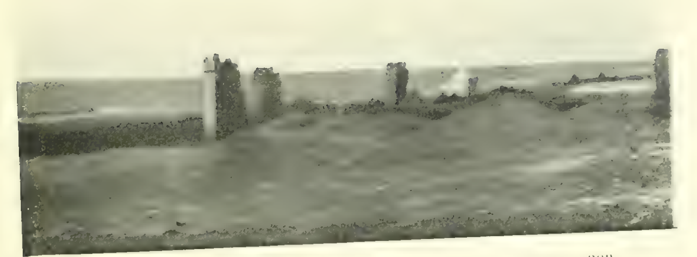


Fig. 105 *bis*. — ..... des tours, soit carrées, soit polygonales (p. 393).



Fig. 106 *bis*. — Il ne reste guère de l'[illegible] que des murailles ..... (p. 393).

de plus les chrétiens et les juifs traversent les *h'orm* sans être inquiétés, mais ils existent toujours pour les musulmans (par exemple les villages de chérifs en Kabylie). Au tombeau de Sidi Mah'ammed ben 'Aouda, par exemple, on descend de cheval, on ôte son chapeau de paille, on prononce une formule pieuse en pénétrant dans le *h'orm*.

De T'ît' nous partons à grande allure pour atteindre Mazagan deux heures et quart après.

Mazagan offre d'intéressants vestiges de la domination portugaise , des remparts énormes entourent la ville de tous côtés (pl. LV, fig. 108) et ne laissent d'issue qu'une seule porte. Le vieux port est encore intact et la jetée qui n'a certainement pas été réparée depuis l'évacuation de Mazagan par les Portugais, sert encore aujourd'hui au débarquement des passagers et des marchandises.

Au milieu de la ville se trouvent d'énormes citernes surmontées par une grosse tour qui servait sans doute de phare aux Portugais et qui est encore aujourd'hui intacte. M. Brudo, le vénérable doyen de la colonie française et qui tient depuis quarante ans à Mazagan le drapeau de notre pays, projette d'y faire établir de nouveau un feu pour éclairer les atterrages de la rade de Mazagan, si funestes aux marins, comme en témoignent les carcasses de navires naufragés qui dressent encore çà et là au-dessus de l'eau leurs lamentables débris.

[Il ne fut pas donné à M. Brudo de voir ce dessein se réaliser. Le Makhzen n'osait s'y opposer directement, mais il transforma la tour en minaret, relié par un petit pont à

une mosquée voisine ; c'était un moyen détourné d'empêcher les chrétiens maudits de s'y établir.]

On promène à Mazagan le voyageur sur le sommet des remparts d'où l'on a une vue charmante sur le port ; on lui montre une prétendue ancienne église portugaise dont nous ne savons trop que penser, et, dans une cour, un énorme chapiteau grossièrement épannelé (pl. LV, fig. 107) dont l'origine nous est inconnue.

Quand l'étranger a vu tout cela il ne lui reste plus beaucoup de distractions dans les deux uniques rues de Mazagan. Il n'y a plus qu'à faire une promenade à la Qaïç'arya ou marché des étoffes, qui se tient en dehors de la porte de la ville et ensuite au pittoresque village nègre dans lequel se loge la populace musulmane de Mazagan. Là on peut observer toutes les variétés d'habitations sédentaires depuis la tente fixée jusqu'à la maison en pierres sèches et même en pierres jointes, en passant par toute une série de formes intermédiaires de *nouâla* et de gourbis (1).

[Aujourd'hui le village nègre a disparu : des maisons européennes le remplacent ; petit à petit la population s'installe là où autrefois il n'y avait que de misérables cabanes, et, l'hiver, un grand lac formé par les pluies. En même temps la Mazagan des Portugais se vide ; mais longtemps encore les masses de leurs constructions grandioses rappelleront la tentative de ce peuple hardi qui fut maître d'un empire plus grand que celui de Rome. Leurs conquêtes

(1) Voy. *Merrâkech*, p. 289, fig. 73.

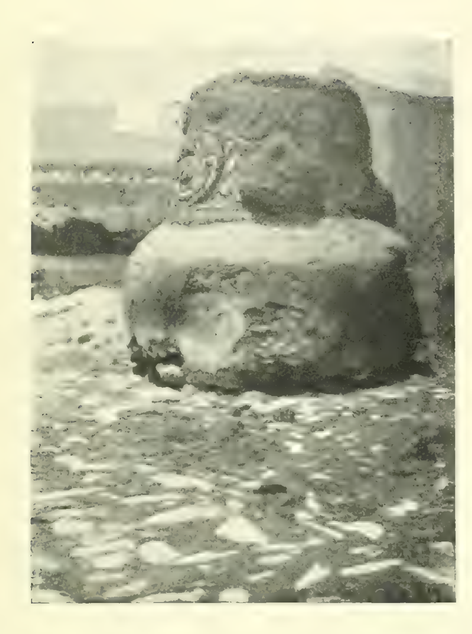


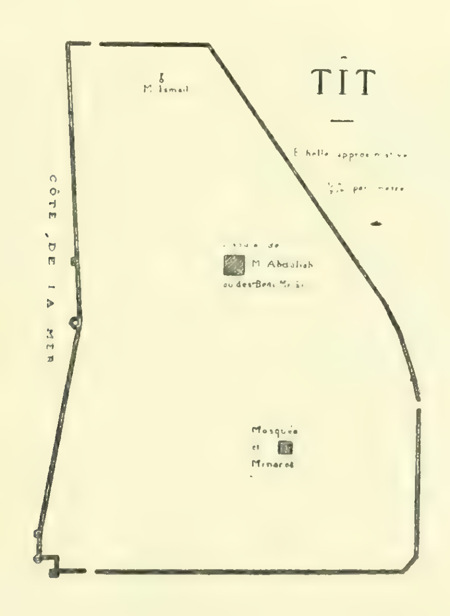
Fig. 107. — ..... un énorme chapiteau grossièrement épannelé (p. 396).



Fig. 108. — Des remparts énormes entourent Mazagan (p. 395).

sont toujours présentes à la mémoire des Marocains qui pourraient répéter les vers que le chantre des Lusiades met dans la bouche du roi de Mélinde s'adressant à Gama : « Je connais depuis longtemps les guerriers de la Lusitanie ; je sais que dans une contrée de l'Afrique ils ont livré de grands combats et remporté de grandes victoires. L'Afrique entière est pleine encore du bruit de leurs exploits. » (1)]

(1) Camoens, *Lus.*, II.



XIV

AU PAYS DES 'AIÇAOUA

21 Juin. — Demain, nous partirons de Rabat pour Méquinez, le pays des 'Aïçaoua (1). Rabat a une banlieue ravissante ; deux buts de promenade s'y imposent à la curiosité du voyageur : la tour de H'açan et Chella (2).

On se rend à la tour de H'açan par des chemins qui côtoient d'abord la rive gauche du Bou Regreg, fleuve aux bords duquel Rabat est assise. Là, au pied d'une berge rocheuse, l'oued serpente dans sa vallée que bordent de l'autre côté des collines nues et tristes ; du côté de Rabat, au contraire, ce ne sont que jardins et vergers.

On s'engage dans de petits sentiers creux bordés de cactus et d'aloès, qu'ombragent les frondes luisantes des caroubiers et le feuillage argenté des oliviers séculaires ; le pied

---

(1) Ces notes sur les environs de Rabat sont extraits d'un article paru dans le *Bulletin de la Société de Géographie d'Oran* en 1910.

(2) Les plans de la mosquée de H'açan et de Chella que nous donnons ci-joints ont été levés et dessinés par M. Bernaudat, un ouvrier de la première heure dans l'œuvre marocaine.

des haies est déjà tout fleuri et les lavandes bleues, les soucis jaunes, les gueules de loup roses émergent de la verdure.

Sur un petit plateau s'élèvent les ruines de la colossale mosquée que le souverain Almohade Abou Youçef Ya'koub El Mançoûr avait commencé de bâtir et que la mort l'empêcha d'achever. L'immense enceinte est encore reconnaissable, et des files de colonnes s'élèvent que sept siècles n'ont pu abattre : au milieu, dans les nefs qu'elles délimitent, les Européens de Rabat ont établi un tennis et, dans les claires après-midis, les cris des joueurs et le rire des jeunes femmes retentissent là où les Unitaires devaient proclamer la louange d'Allah.

A l'extrémité de l'enceinte, et sur le bord du plateau, se découpe la haute silhouette de l'énorme minaret, dit « tour de H'açan », frère de la Koutoubia de Marrâkech et de la Giralda de Séville. Il n'est pas terminé, et il en restait près d'un tiers à élever encore quand mourut le khalife almohade ; mais tel qu'il est, carré, massif, construit de belle pierre de taille, il donne l'impression que celui qui le construisit était, comme tous les souverains glorieux, un grand bâtisseur.

Il étonne le voyageur, non par ses proportions qui sont un peu lourdes, mais par sa grandeur, sa solidité, par la beauté nue de l'entrelacs large et simple dont il est décoré et dans les interstices duquel nichent les oiseaux de proie qui tournoient dans les airs.

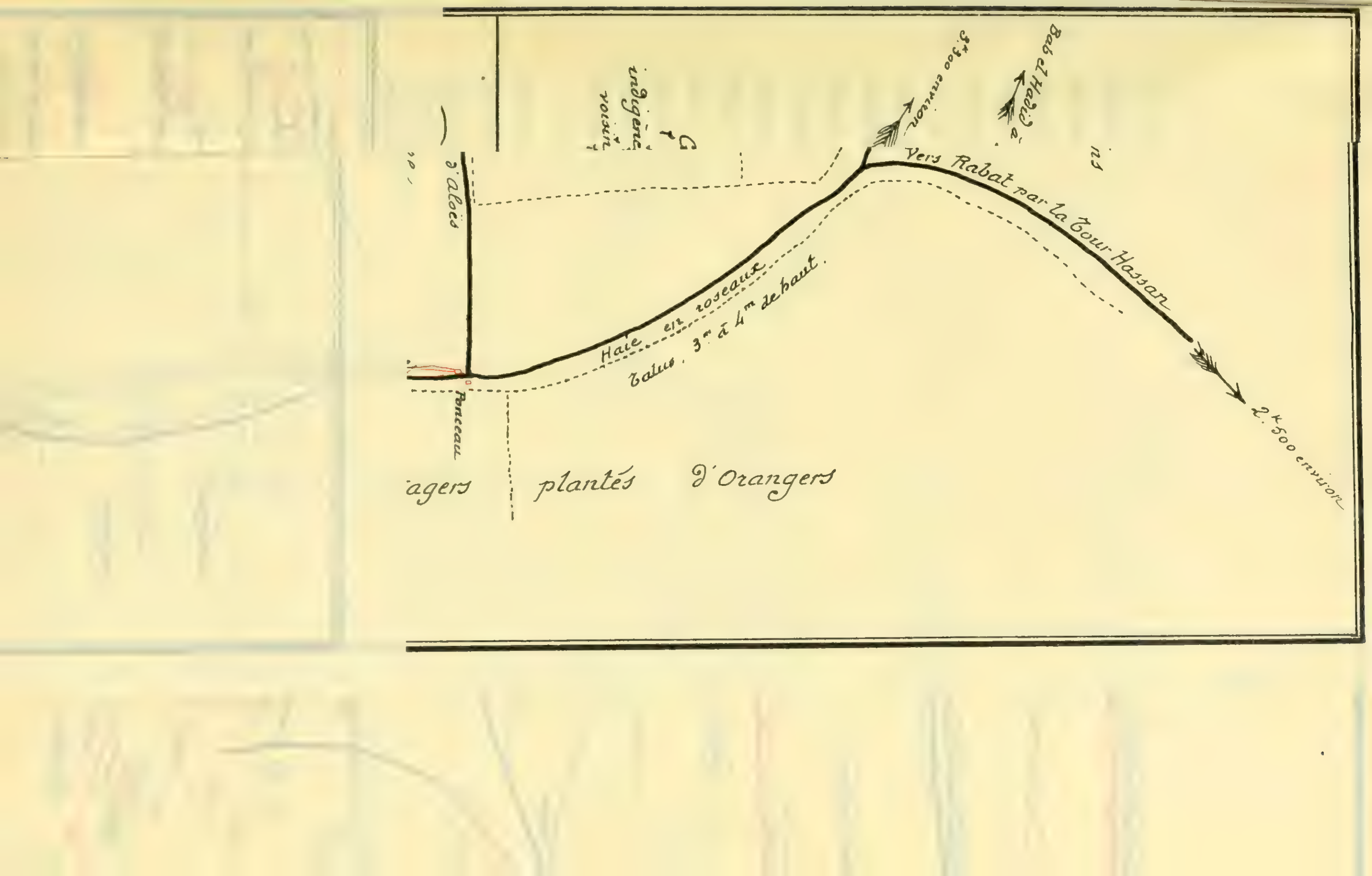
Sur les bords du Bou Regreg, devant la plage sablonneuse de l'estuaire, à égale distance de Rabat et de Salé, il

se dresse orgueilleusement au-dessus des deux villes, dominant la mer, visible du fond de l'horizon, seul signal pour les marins sur une côte monotone, symbole de la puissance de cette dynastie almohade qui domina l'Afrique du Nord entière et disparut si rapidement, laissant inachevée comme lui-même, mais comme lui-même ineffaçable, son œuvre d'organisation sociale.

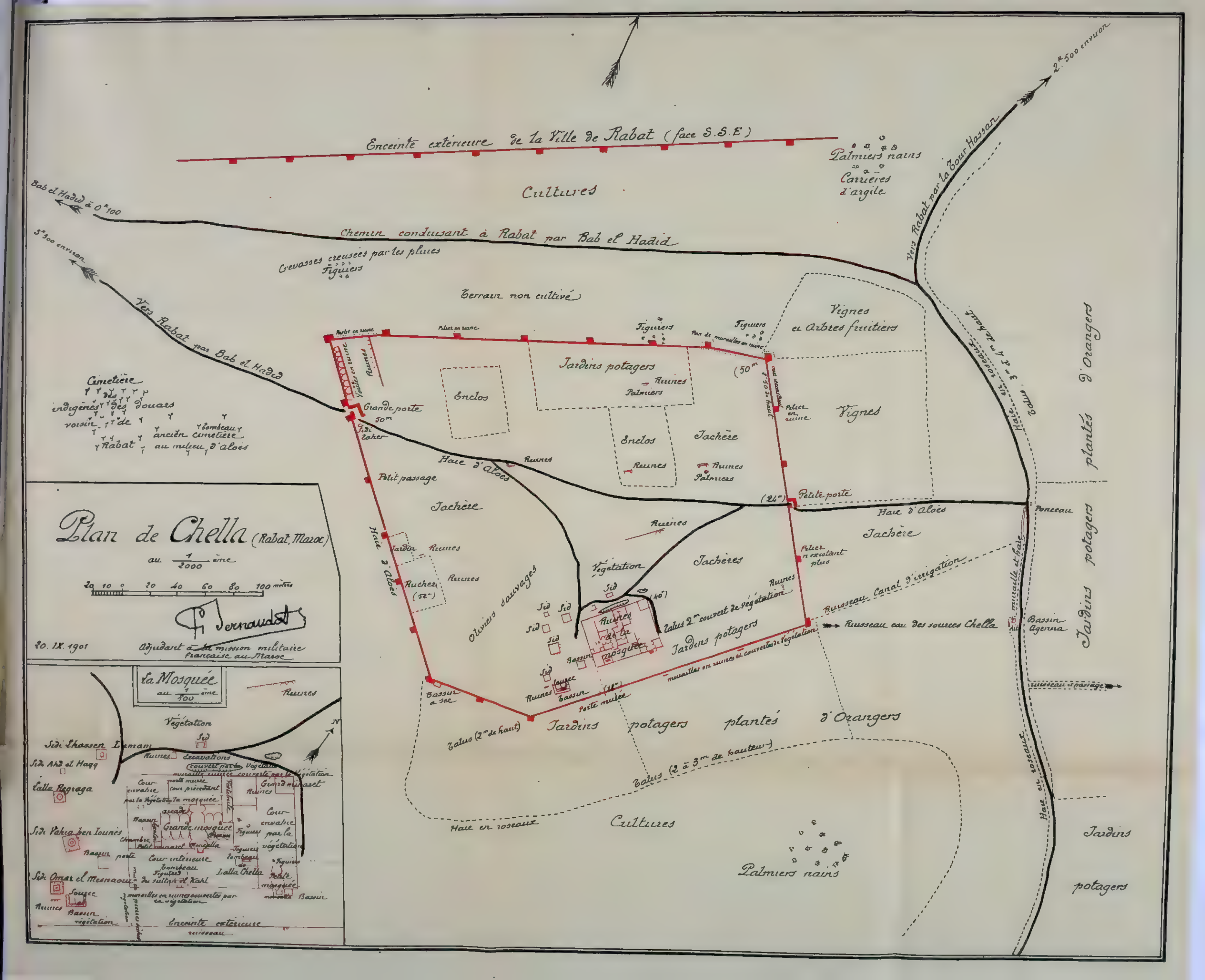
De la tour de H'açan, l'Européen qui flâne aux environs de Rabat pousse jusqu'aux « Trois Arbres » : au coucher du soleil, dans la paix du soir qui descend, il s'attarde à contempler du haut de ce point culminant, les deux villes sœurs, Rabat et Salé, deux taches d'un blanc éclatant de chaque côté du Bou Regreg, entre la mer glauque et la terre sombre. Rabat est assise dans les jardins ; en face d'elle, Salé s'enferme dans une enceinte flanquée de tours au milieu de la campagne nue. Au fond, entre les deux villes, à l'embouchure du fleuve, la barre roule ses volutes écumantes dont l'éternel murmure monte jusque-là.

Chella, dont le nom est probablement le même que Salé, est une enceinte fortifiée, de quelques hectares de superficie. Ce fut jadis la résidence des Sultans mérinides. Mais elle est beaucoup plus vieille, puisque les textes nous disent que Ya'qoûb l'Almohade la reconstruisit ; dans son état actuel elle date probablement du quatorzième siècle.

Le chemin le plus pittoresque pour Chella est celui qui longe le Bou Regreg ; parfois il côtoie la berge, d'autres fois, il s'élève sur le flanc de la colline et l'on domine la vallée. Quand la mer est basse, l'eau découvre de vastes marécages ;



Vers Rabat par la Tour Hassan
2k.500 environ
3k.300 environ
Bab el Hadid à
ns
indigène
voisin
G
d'Aloès
Haie en roseaux
Talus. 3m à 4m de haut.
Ponceau
agers
plantés
d'Orangers



Plan de Chella (Rabat, Maroc)
au 1/2000 ème
20 10 0 20 40 60 80 100 mètres
20. IX. 1901
Adjudant à la mission militaire française au Maroc
Enceinte extérieure de la Ville de Rabat (face S.S.E)
Cultures
Palmiers nains
Carrières d'argile
Vers Rabat par la Tour Hassan
2k 500 environ
Bab el Hadid à 0k 100
Chemin conduisant à Rabat par Bab el Hadid
Crevasses creusées par les pluies
Figuiers
Terrain non cultivé
Vers Rabat par Bab el Hadid
Cimetière indigènes des douars voisin de Rabat
Tombeau ancien cimetière au milieu d'aloès
Vignes et Arbres fruitiers
Jardins potagers
Enclos
Ruines
Palmiers
Grande porte
Sidi Taher
Haie d'Aloès
Jachère
Petit passage
Petite porte
Vignes
Jardins potagers plantés d'Orangers
Ponceau
Haie d'Aloès
Jachère
Jachères
Végétation
Ruches
Oliviers sauvages
Sid
Ruines de la mosquée
Talus 2m couvert de végétation
Jardins potagers
Ruisseau Canal d'irrigation
Ruisseau eau des sources Chella
Bassin Agenna
Porte murée
Bassin à sec
Talus (2m de haut)
Jardins potagers plantés d'Orangers
Talus (2 à 3m de hauteur)
Haie en roseaux
Cultures
Palmiers nains
Haie en roseaux
Jardins potagers
La Mosquée au 1/400 ème
Ruines
Végétation
Sidi Lhassen Limam
Sidi Ahd el Haqq
Lalla Regraga
Sidi Yahia ben Iounès
Sidi Omar el Mesnaoui
Source
Bassin
Grand minaret
Cour envahie par la végétation
Grande mosquée
Cour intérieure
Tombeau du sultan el Kahl
Tombeau de Lalla Chella
Petite mosquée
Figuiers
Enceinte extérieure
ruisseau

au milieu du vaste tapis gris des salsolacées, d'innombrables marigots dessinent leurs méandres compliqués ; sur les îlots de vase découpés par leurs bras s'abattent le soir des troupeaux de garde-bœufs ; à la fin de chaque journée, quand vient le crépuscule, leurs plumages d'un blanc éclatant constellent les limons fangeux.

Le sentier s'éloigne parfois de la rive et se relie au réseau compliqué de ces charmants petits chemins creux qui sillonnent la banlieue de Rabat ; ils ressemblent à ceux du Sahel d'Alger, sur les hauteurs d'El Biar. Les agaves hérissent les pointes aiguës et noires de leurs énormes feuilles glauques et les cactus, dits figuiers de Barbarie, tendent leurs raquettes vertes et charnues de chaque côté du chemin ; autour des vieux lentisques arborescents et des antiques oliviers au tronc tortueux et crevassé, le *smilax* enroule ses lianes épineuses pendant que la bryone grimpe follement de tous côtés en poussant ses jeunes vrilles.

Tout à coup on aperçoit Chella et la silhouette désolée de son enceinte croulante qui court sur la colline. Des pans de murs déchiquetés se dressent çà et là sur la base mieux conservée du rempart ; il y en a qui semblent toujours en train de tomber et l'un d'eux, comme désarticulé, se dresse lamentablement au-dessus des autres en un geste de désespoir. Tout autour la nature verdoie, la sève gonfle les bourgeons, la végétation monte à l'assaut des ruines et, dans ces campagnes fécondes, Chella, de loin, semble symboliser la stérilité et le délabrement de l'Islâm.

Chella n'a que deux portes et nous sommes bientôt

devant la plus grande qui ouvre sur le plateau derrière Rabat.

Près de la porte est un cimetière musulman, herbu, paisible, avec la coupole blanche d'un sanctuaire entourée de ces palmiers nains devenus gigantesques, dont la présence est classique dans l'Afrique du Nord auprès des marabouts

Intérieurement la porte est coudée et lorsqu'on l'a franchie on domine tout l'intérieur de Chella, qui est bâtie sur une pente. En bas, est un vieux minaret autour duquel s'élèvent des bosquets dans le plus riant désordre. Il n'est pas beau, ce minaret ; c'est le type du minaret de ces pays, carré, massif, trapu, disproportionné, car il supporte un campanile ridiculement élevé ; les faces sont ornées en partie de faïence verte, blanche et noire, presque usée, en partie d'un entrelacs curviligne, dont le dessin est primitif ; autour du campanile, l'herbe pousse librement et le sommet est couronné, comme d'un gros turban, par la broussaille grise d'un nid de cigogne. Tel qu'il est, le minaret a la poésie des vieilles choses. il s'harmonise avec les coupoles blanches de Sidi Ioûnès et de l'Imâm el H'açan qui brillent non loin de lui : tout ce qui est musulman a souvent l'air vieillot, et l'Islâm, n'est-ce pas l'abandon de tout soin à Dieu ?

Au loin, par-dessus ce bas-fond, par-dessus l'enceinte de Chella, brillent d'autres coupoles blanches, dans un bois sacré d'oliviers. Vers la gauche, vers les bords du Bou Regreg, s'étendent des jardins avec un fouillis de roseaux et d'arbres, d'aspect un peu triste en cette saison à cause de la nudité de la ramure grise des figuiers ; tandis qu'au fond, des collines monotones forment le dernier plan.

Je descends dans le bas-fonds où s'élèvent le minaret et les deux marabouts : toute cette verdure est faite de quelques gros micocouliers et d'oliviers entre lesquels les ronces ont tendu d'infranchissables lacets. Au milieu de tout cela s'élève un ensemble de constructions ruinées d'où émerge le minaret : il y a une dizaine d'années on pouvait visiter les ruines très facilement. Mais les promenades des mécréants choquèrent les musulmans et le Makhzen fit fermer la petite enceinte dans laquelle se trouvent les ruines.

Un *moqaddem* est préposé à la garde des sanctuaires de Sidi Ioûnès et de l'Imâm El H'açan, et loge dans une mesquine cabane adossée aux murailles croulantes. Je suis devenu l'ami de ce saint homme, grâce à quelques pièces de monnaie laissées à propos dans le creux de sa main et il me laisse sans difficulté souiller de ma personne impure les lieux sacrés pour les musulmans.

Je pousse donc, sans autre formalité, la petite porte en bois, et j'entre dans ce qui fut probablement le logement des sultans mérinides, bien qu'on n'y trouve plus guère aujourd'hui que des ruines de sanctuaires : le minaret, une mosquée en briques très ordinaire, lourde, sans ornementation, un oratoire et deux tombeaux. Chacun de ces tombeaux est dans une petite pièce ornée de versets du Coran et d'un entrelacs rectiligne, avec des noms d'attributs de Dieu en médaillons et consiste en une pierre de marbre blanc, à forme de toit, portant une inscription en fort beaux caractères arabes.

Ces inscriptions nous apprennent que nous sommes là

en présence du tombeau d'un Sultan mérinide et de sa femme. Le Sultan est le célèbre Abou l'H'açan 'Ali, le conquérant de Tlemcen et de Tunis, le restaurateur de Chella, et sa femme se nommait *Chems Ed Doh'a*, ou « Soleil du matin ». Les historiens musulmans nous disent que ce fut une *oum oualad*, c'est-à-dire une esclave concubine ayant eu de son maître un enfant et qu'elle était d'origine européenne : c'était sans doute quelque prisonnière de guerre.

Cela nous reporte au milieu du quatorzième siècle : le peuple qui se soucie peu de l'histoire, mais qui a ces tombeaux en très grande vénération, en a fait la tombe du Sultan noir et de Lâlla Chella. Le Sultan noir est un personnage légendaire dont le prototype historique est inconnu, mais auquel sont attribuées dans l'Afrique du Nord et particulièrement au Maroc, toutes les ruines musulmanes dont on ignore l'origine. Quant à Lâlla Chella c'est tout simplement la personnification des ruines.

Ces ruines sont envahies par une végétation désordonnée. Toute la flore des vieilles murailles est là : le ricin, qui, sous ce climat, est arborescent et vivace, la pariétaire, l'acanthe, l'ortie, l'arum... Les blocs de maçonnerie éboulés sont couverts de mousses et d'hépatiques ; les ronces s'enlacent aux colonnes restées debout ; les fines lanières du fenouil s'étalent sur le haut des murs ; un *solanum* à feuilles épineuses et à fleurs violettes décore la mosquée ; les fougères disjoignent lentement les pierres ; tout se nivelle sous la poussée lente et aveugle de cette végétation puissante, et la vie exhubérante de l'indifférente nature



Fig. 109. — Le matin, dès l'aube, nous avons quitté Rabat par la grande rue ou soco (p. 405).



Fig. 110. — Nous apercevons le curieux minaret de Sidi 'Abdallâh ben Il'açoûn (p. 406).

reprend ses droits éternels sur la caducité de l'œuvre humaine.

Ce cadre de ruines sied bien à un sanctuaire musulman. La pensée fondamentale de l'Islâm n'est-elle pas que tout revient à Dieu ? Ces murailles éboulées rappellent au fidèle qui vient en pèlerinage au tombeau de Sidi Ioûnès que la *dounia*, ou ce bas monde, est essentiellement périssable et qu'il n'y a de durable « qu'Allâh, l'Unique, le Vivant, Celui hors duquel il n'y a point de divinité ».

*
* *

22 Juin. — Le matin, dès l'aube nous avons quitté Rabat (1) ; nous avons suivi la grande rue (pl. LVI, fig. 109), que l'on appelle aussi le « soco » (de l'arabe soûq « marché ») parce que c'est là que se trouvent les magasins de tous les commerçants de Rabat, qui alimentent de leurs marchandises la ville et la campagne. Il n'y a encore, à cette heure matinale, que de rares passants ; pourtant la rue n'est pas déserte ; sur le marché aux grains, en arabe la « rah'ba », les campagnards commencent à arriver et déchargent leurs mulets des tellîs gonflés par les sacs d'orge et de blé.

Descendus sur les bords du Bou Regreg, nous traversons l'estuaire pour nous rendre à Salé. Salé est fière à la fois de son antiquité et de son puritanisme : c'est la seule ville importante de la côte que n'ait point souillée l'infidèle,

(1) Voyage effectué en 1901. Ces pages ont été écrites pour les *Annales politiques et littéraires* dans lesquelles elles ont paru en 1911.

car aucun Européen n'y habite. Au seizième siècle, constituée en petit royaume, elle fut le refuge des pires renégats de la chrétienté et épouvanta le monde par l'audace de ses corsaires.

Mais la piraterie a vécu, et Salé s'est éclipsée devant la prospérité de Rabat : aujourd'hui, calme et silencieuse autant que Rabat est agitée et bruyante, elle repose dans son isolement splendidement fanatique, séparée par le Bou Regreg de sa voisine qui est devenue un des boulevards du sultanat et l'entrepôt du commerce de la vallée du Sebou.

Le Bou Regreg à son embouchure roule une eau gris-verdâtre sur quelque trois mètres de fond. Devant nous, Salé, assise sur une plage de sable, laisse briller au soleil l'éparpillement de ses terrasses blanches. Débarqués sur cette plage nous franchissons la porte et nous longeons d'abord de grands jardins, situés dans l'enceinte de la ville, mais s'étendant hors du groupe des habitations.

Des norias, ou machines à élever l'eau, les canaux d'une irrigation abondante attestent que nous sommes en présence d'une culture maraîchère soignée ; à notre droite, au travers des agaves improprement appelés par les Français d'Afrique « aloès », nous apercevons le curieux minaret de Sidi 'Abdallâh ben H'açoûn (pl. LVI, fig. 110), gris, lourd, massif, du type habituel des minarets berbères, orné d'un curieux entrelacs rectiligne : il s'élève au-dessus des toits en tuiles vertes vernissées qui caractérisent dans ce pays les sanctuaires en renom. De l'autre côté, au delà des jardins, la coupole du marabout de Sîdi ben 'Achîr, puis l'embouchure du fleuve,



Fig. 111. — On ne voit que des murs croulants sur lesquels des cigognes, oiseaux amis des ruines ..... (p. 409).



Fig. 112. — De Mehdia il reste des fortifications ..... (p. 408).

la casba de Rabat, à laquelle le soleil du matin donne un relief saisissant, et plus loin le rouleau écumant de la barre.

Nous voici maintenant en pleine campagne : notre route, qui longe la mer, est très fréquentée par les indigènes, mais non par les Européens et l'on nous regarde passer avec une curiosité dénuée de bienveillance. Cette route est assez monotone : avant d'arriver à Mehdia nous côtoyons une série de lagunes voisines de la mer : leurs bords sont garnis d'une végétation puissante de plantes aquatiques, elles sont remplies d'une eau plus ou moins saumâtre, mais bien moins salée que celle de la mer. On y peut chasser le canard et pêcher l'anguille à la ligne.

Mehdia, où nous arrivons, fut jadis une petite ville florissante, mais elle n'est plus qu'un amas de ruines au milieu desquelles s'élèvent de misérables maisons et des cabanes en branchages. Mehdia s'étage sur un coteau qui regarde l'embouchure du Sebou ; une bonne source, située vers le bas alimente d'eau potable les quelques habitants, des Bokhari surtout, qui tiennent garnison là.

On sait que les Bokhari ont composé la célèbre garde noire de Moulaye Ismaïl, devenue dans la suite une source de désordres dans l'Empire, au point que les sultans durent la dissoudre et la disséminer dans différentes garnisons. Ces fils de nègres, fanatiques insolents, sont commandés par un caïd qui habite dans le haut de la ville la casba de Moulaye Ismaïl.

Mehdia ne conserve plus de sa splendeur aucun monument digne d'attention, sauf peut-être la grande porte de la

casba entourée d'une inscription fort difficile à lire. Il reste des fortifications (pl. LVII, fig. 112) et l'enceinte à peu près entière ainsi qu'une mosquée sans intérêt. En bas est un vieux fort où gisent encore des canons.

On croit que Mehdia tire son nom du Mahdi Ibn Toumert dont nous avons visité le pays natal (1), le chef de la secte almohade, et qu'elle fut fondée par 'Abdelmoumen, son successeur et fondateur de la dynastie. Il ne faut pas la confondre avec Mehdia de la Tunisie, fondée par une autre Mahdi, le Mahdi fatimide. Des auteurs sont tombés dans cette erreur et ont raconté la prise de Mehdia du Maroc par les Siciliens.

Ce qui est sûr, c'est qu'attaquée par les Portugais au seizième siècle, elle se défendit vaillamment et infligea à ceux-ci une sanglante défaite. « Les navires furent brûlés et l'artillerie alla en fond, avec un si grand carnage de chrétiens que la mer en devint couleur vermeille en l'espace de trois jours, de sorte qu'en cette défaite prirent fin (comme le bruit est) environ dix mille chrétiens. » C'est ainsi que s'exprime Léon l'Africain, sans doute avec quelque exagération (2).

Depuis, Mehdia fut occupée par Philippe IV d'Espagne et reconquise enfin par Moulaye Ismaïl. On l'appelait jadis encore El Ma'moûra, c'est-à-dire « la bien peuplée, la prospère » ; on l'appela plus tard Mehdoûma, c'est-à-dire « la détruite, la ruinée ». Ainsi, ses trois noms, tous encore compris aujourd'hui, disent à eux seuls son histoire.

(1) *Suprà*, chap. IV.

(2) Trad. Temporal, éd. de 1830, p. 315.

Arbres
Sentie
Murai
Muraile
Murau
Colonn
Haies
Mara

Oued Bou Regrag

ochers au Dessus au Marais

Marais

Mosquée de Hassan
(Rabat Maroc)

Echelle de 0.025 p. mètre

Légende

Arbres et Végétation

Sentiers

Murailles encore debout

Murailles supportant une terrasse

Murailles en ruines

Colonnes en ruines

Haies de cactus

Marais

25 à 30 mètres au dessus du niveau de la mer

9 Mars 1902

G. Fernaudatz

Mission Mre française au Maroc

Nord magnétique (8 mars 1902)

Champs et Jardins

Vers Rabat 400m.

Oued Bou Regrag

Minaret hauteur 65m environ

erreur le minaret a 16m de côté

sorte de chambre creusée en terre 5m de profondeur environ et à ciel ouvert

murailles formant deux à deux une espèce de cellule

Vignes et Champs

Jardins

Jeu de tennis récemment construit par des Européens

Falaises et Rochers au dessus du Marais

Marais

Nous nous promenons dans ces ruines délabrées, envahies par les chardons et les cactus, nous visitons les vestiges des quais, les fortifications, et nous examinons du dehors le minaret de la mosquée, tout blanc et perdu au milieu des gourbis. Puis nous revenons en haut du village et de là nous contemplons la nappe d'argent du Sebou, ce grand fleuve navigable, ce chemin ouvert dans la direction de Fez et son bel estuaire dont notre pays fera peut-être un jour un port (1). Alors la prospérité reviendra dans cette triste bourgade où l'on ne voit que des murs croulants sur lesquels des bandes de cigognes, oiseaux des ruines, alignent leurs plumages blanc (pl. LVII, fig. 111).

23 Juin. — A quatre heures et demie du matin, l'excellent Bou Médiène vient secouer ma paresse : il est temps de se lever, car l'étape sera longue et il fera très chaud ; déjà à travers la toile de la tente, le soleil darde ses rayons cuisants. Maintenant c'est le chargement des bagages, des allées et venues désordonnées, des cris gutturaux qui se croisent, des bêtes qui ruent et veulent s'échapper, enfin tout un branlebas à faire croire que notre caravane est beaucoup moins modeste qu'elle ne l'est en réalité.

Puis tout d'un coup, tout s'apaise, tout est prêt, il n'y a plus qu'à partir ; deux muletiers ont déjà pris la route, et tout le reste du convoi s'ébranle, bien qu'aucun ordre n'ait été donné, mais silencieusement et sans que l'on comprenne bien pourquoi ce calme a succédé à l'effroyable tumulte de

(1) Cet espoir ne semble pas devoir se réaliser. Nous rappelons que ces notes ont été prises en 1901.

tout à l'heure. C'est la scène qui se reproduit invariablement à tous les départs de caravane.

La nôtre se met en marche à cinq heures quarante-cinq. Nous traversons de gras pâturages où paissent d'immenses troupeaux de bœufs, au milieu desquels va et vient en toute confiance le « tir el bguer », le garde-bœufs, l'oiseau blanc à la poitrine tâchée d'orange qui vit en commensal parmi les bœufs sans les quitter jamais, sauf la nuit ; des troupeaux de moutons errent aussi çà et là.

Nous sommes dans les Beni H'açan (on prononce souvent Ah'sen), grande peuplade de nomades à parcours restreint, qui habitent une contrée fertile et qui vivent dans une abondance que leur envient leurs voisins de la montagne, les Zemmoûr, tribus indépendantes où l'on parle encore berbère et dont les innombrables guerriers sont redoutés dans tout l'Ouest marocain.

Souvent les Zemmoûr poussent des incursions chez les Beni H'açan tombant à l'improviste sur les douars pour leur enlever leurs troupeaux et vider leurs silos. Il y a deux ou trois mois à peine, nous dit-on, la guerre ensanglantait encore tous les pays que nous traversons et les gens des tribus où nous passons en ce moment ont dû acheter une trève pour la durée de l'été, afin de pouvoir moissonner leurs récoltes. Ils l'ont payée, dit-on, au prix de six cents douros, c'est-à-dire trois mille francs : c'est ainsi que, plus riches et plus vulnérables, que les Zemmoûr, les Beni H'açan n'ont jamais fini de leur acheter la paix.

Cette insécurité est cause que les douars des Beni H'açan,

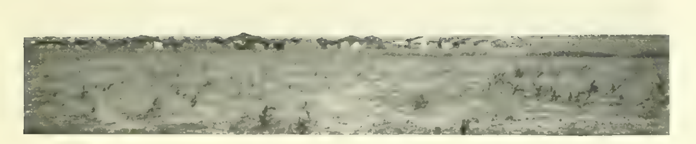


Fig. 113. — Les tentes des douars rangées en immense cercle ..... (p. 411).



Fig. 114. — C'est la plaine féconde des Cherârda, envahie en ce moment par une ombellifère à fleurs blanches en ombelle serrée ..... (p. 415).

obligés de résister à des attaques répétées, se divisent peu et sont beaucoup plus grands que les douars habituels de l'Algérie. Il n'est pas rare, et c'est un spectacle inoubliable, de voir des douars de cent à cent cinquante tentes rangées en d'immenses cercles (pl. LVIII, fig. 113) et faisant briller au soleil les taches fauve-clair des « maisons de poil ». La plupart de ces tentes sont neuves et manifestent ainsi la richesse de leurs propriétaires. Lorsqu'arrive le soir, de tous les points de la plaine on entend le bêlement des moutons et le mugissement des bœufs qui rentrent lentement dans l'immense douar au milieu duquel ils sont parqués pendant la nuit.

A notre gauche s'étend la grande forêt de la Ma'moûra, repaire à peu près impénétrable des Zemmoûr. Enfin à six heures quarante-cinq nous rejoignons le Sebou : il est assez large ici et en cette saison, il donne l'illusion d'un fleuve de France. A sept heures, la casba d'El 'Amira étincelle dans sa blancheur, à côté du Sebou, au milieu de la plaine où paissent les troupeaux.

Voici presque aussitôt après un pont sur une rivière appelée « Fouwwârât », nom qui doit être commun à plusieurs cours d'eau de cette localité. L'immense plaine s'étend toujours devant nous à perte de vue et son uniformité n'est un peu égayée que par les points blancs qui brillent çà et là dans le ruissellement de la lumière : ce sont des coupoles de sanctuaires maraboutiques. Voici Sîdi 'Ali Bou Chta ou « le père de la pluie » : voici encore Lâlla Chaouara (1).

(1) Ce nom illisible dans mes notes est douteux.

une sainte dont le tombeau s'élève à deux cents mètres de nous : puis c'est Sîdi 'Ayâch et Sîdi L'arbi ben S'ah'râoui dont les coupoles brillent à plus d'un kilomètre.

Le sol est marécageux, nous marchons maintenant dans ces terres noires d'une fécondité remarquable, appelées en arabe « tîrs » et qui sont si célèbres dans les Châouia. Ce terrain doit être extrêmement pénible par les mauvais temps et il faut plaindre une colonne qui serait obligée de faire route dans cette boue noire et collante. Nous sommes ensuite dans une grande plaine à végétation exubérante et qui devait être merveilleuse il y a quelques mois. Des touffes de *h'elh'âl*, un grand millepertuis en pleine floraison, une haute scabieuse et les broussailles revêches du genêt épineux ou *guendoûl* donnent en ce moment au tapis végétal son caractère.

A droite on aperçoit toujours la lisière sombre de la forêt de la Ma'moûra, tandis qu'à gauche des montagnes bleues bornent l'horizon. Enfin, à dix heures cinquante nous faisons halte pour déjeuner, par une chaleur torride, sans abri, car aucun arbre n'existe dans cette plaine. Nous en sommes réduits à nous enfoncer dans une haie de figuiers de Barbarie, refuge qui n'est pas à recommander aux personnes amoureuses de leurs aises. A deux heures cinquante enfin on remonte à cheval pour gagner Lâlla Yet'l'o (sur les cartes Lâlla Itou et même Laïtou !)

A quatre heures nous rejoignons la caravane des 'Aïçâoua de Rabat, qui sont partis de cette ville pour aller à Méquinez où va se célébrer ces jours-ci à l'occasion de



l'anniversaire de la naissance du Prophète, la fête annuelle de ces sectaires bien connus. Nous cheminons avec eux et notre marche en est ralentie. Pourtant nous arrivons à Lâlla Yet't'o vers quatre heures un quart. Là est un grand douar avec une grande *nzâla*, c'est-à-dire un gîte d'étape pour les caravaniers, mais ces gîtes sont presque toujours pleins de vermine et nous avons pris l'habitude de nous établir en dehors de l'enceinte des *nzâla*.

Comme d'habitude aussi, un caïd qui a là sa résidence ne veut pas nous laisser camper en dehors; il crie, il dispute nos muletiers, il prend à témoin les assistants qu'il ne peut plus répondre de notre sécurité, il se démène comme un diable. Pendant ce temps nous faisons planter les premiers piquets de nos tentes par trois hommes de confiance. Quand celles-ci s'élèvent le caïd s'incline devant le fait accompli et regagne sa demeure dans le plus grand calme : éternelle histoire des conflits avec les Musulmans !

Mais nous avons là d'autres mésaventures ; nos mulets n'en peuvent plus et il faut en chercher d'autres : or personne n'est pressé de nous louer. Nous demandons l'appui du caïd qui montrait tant de souci de notre sécurité tout à l'heure, mais il nous éconduit avec une sincère désinvolture : décidément le prestige des Français est en ce moment médiocre par ici. Enfin nous trouvons à louer deux chameaux pour le lendemain, mais à des prix onéreux.

N'importe, le campement est charmant dans le crépuscule du soir. Devant nous s'étend une flaque d'eau dans laquelle se mire la coupole blanche de Sidi 'Aly El Touhâmi,

accostée d'un palmier dont la grêle silhouette se détache finement sur le ciel. Une ombre encore lourde de chaleur descend sur la plaine, on n'entend plus que le bruit confus des bestiaux qui rentrent, et, peu à peu, le douar ben Khedda s'ensevelit dans le silence et la nuit.

24 Juin. — A six heures et demie du matin il y a déjà plus d'une heure que notre campement est levé et que nous sommes en route. Dès l'aube, les réclamations bruyantes des deux chameliers nous ont réveillés : dans la nuit ils avaient augmenté leurs prix. Une discussion tapageuse a eu lieu entre eux et Si Bou Médiène qui est plus que jamais un haut personnage religieux et qui finit par vaincre leur résistance en leur lançant les foudres de sa malédiction chérifienne.

Un groupe de femmes, dont les maris sont prisonniers à Fez et à Marrâkech, viennent se plaindre à nous ; elles nous disent « Entoûma l'Islâm », c'est-àdire « C'est vous qui êtes l'Islam », autrement dit : « Vous êtes plus miséricordieux que les Musulmans eux-mêmes. » Mais depuis que nous parcourons le Maroc, on nous a dit cela tant de fois que nous n'en sommes ni flattés ni émus.

Vers dix heures enfin nous sommes à l'Oued Beht, belle rivière mais dont le débit n'est guère proportionné à sa longueur, si tant est qu'elle vienne d'aussi loin que l'indique les cartes. Sur ses bords nous trouvons avec bonheur de beaux figuiers dont les jeunes feuilles d'un vert intense donnent une ombre lourde. C'est là que nous nous installons pour notre repas et nous ne repartons qu'à trois heures

un quart après la forte chaleur, qui est accablante dans cette immense plaine.

C'est la plaine féconde des Cherârda (pl. LVIII, fig. 114) : en ce moment, où les récoltes sont enlevées, elle est envahie par une belle ombellifère à fleurs blanches en ombelle serrée et par un grand chardon à fleurs jaunes. Çà et là, des cultures de maïs jettent la note gaie de leur verdure. Devant nous, vers la gauche, le Jbel Tselfât dresse son pic élevé ; en face on aperçoit la montagne sacrée, le Jebel Zerhoûn, tandis qu'à droite court toujours la ligne noire de la Ma'moûra et que de l'autre côté se découpent les silhouettes bleues des montagnes du R'arb.

Nous traversons une série interminable de plaines marécageuses dans lesquelles de petites mouches affolent les bêtes et sont insupportables à tous parce qu'elles s'introduisent dans les oreilles dont elles ne peuvent plus sortir. L'après midi dans l'immense plaine a été très dure et vers six heures seulement nous arrivons à Qaç'ba ben Chleuh'.

C'est une casba auprès de laquelle est un très grand douar. Tout autour sont de jolis bois d'oliviers : on n'imagine pas le plaisir que l'on éprouve à reposer la vue sur de beaux oliviers quand l'œil est accoutumé depuis longtemps déjà au monotone horizon de la plaine sans arbres. Le terrain est devenu plus accidenté, la végétation plus variée et plus broussailleuse.

Le douar est, comme toujours, mélangé de tentes et de *nouâla*, c'est-à-dire de cabanes en branchages d'une forme cylindro-conique, analogues à celles des villages soudanais.

Ces *nouâla*, c'est leur nom, sont la transition entre la tente, l'habitation du nomade et la maison, habitation du sédentaire (1). Les ruines éparses dans le douar attestent que jadis des constructions importantes se sont élevées ici.

Sur les murs croulants, sur les portiques délabrés, d'innombrables cigognes se tiennent immobiles dans leur pose hiératique. Le soir, au crépuscule, leurs claquements de bec émeuvent l'espace d'un bruit sinistre et, quand elles s'envolent ou s'abattent avec un bruit mou de l'air sous leurs ailes, elles semblent des oiseaux fantastiques. Nous nous installons tant bien que mal ici; après s'être montré malgracieux le caïd s'amadoue et nous envoie un pain de sucre et de la paille.

Les 'Aïçâoua ont continué leur route vers Sidi Qâcem. Ils cheminent par groupes, *khouân*, c'est-à-dire membres de la Société, ou simples pèlerins qui vont chercher la bénédiction de Monseigneur 'Aïça. Jeunes et vieux marchent lentement et se protègent contre l'ardeur du soleil, les uns par des ombrelles, les autres par d'énormes parapluies, d'autres encore par une sorte de visière en carton rouge, très grande, qu'ils adaptent à leur turban et qui leur donne vaguement une apparence cocasse de jockeys. Les étendards sont déployés : tout cela marche sans ordre et sans se presser.

25 Juin. — A six heures et demie du matin nous voici sur les premières pentes de la montagne; nous passons à

(1) *Suprà*, pp. 364-366.



Fig. 115 — Les deux portes d'un édifice considérable ..... (p. 418).



Fig. 116. — Une des portes représentées dans la figure ci-dessus, vue de plus près. (p. 418).

quelques centaines de mètres de Sidi Qâcem. La zaouia de Sidi Qâcem a quelque célébrité ; on sait qu'on appelle zaouia le tombeau d'un marabout célèbre près duquel demeurent ses descendants et auquel s'est adjoint une mosquée, une école, des locaux pour loger les pèlerins et les voyageurs de passage et tout un petit village. Souvent la zaouia est le siège d'un ordre religieux, ce qui est ici le cas. A côté de la zaouia de Sidi Qâcem, il y a un village de Bokharis et un *mellâh'*.

Devant la zaouia s'étendent des bois d'oliviers, des champs de maïs : de ci, de là des rangées de grands aloès marquent le paysage de leur profil régulier et de leur verdure glauque. Le pays est accidenté et les crêtes des collines sont surmontées de falaises où le roc se montre à nu. Nous entrons dans la grande plaine de Khoûmân : elle s'étend au pied du Jbel Zerhoûn dont la crête ondulée borde l'horizon devant nous. C'est là que se trouve la fameuse zaouia de Moulaye Idrîs, le fondateur de Fez, l'ancêtre de tous les chérifs marocains, le saint le plus révéré du Maroc, que les sultans eux-mêmes visitent presque obligatoirement. L'on peut dire qu'un sultan qui n'a pas visité le tombeau de Moulaye Idrîs et celui de son fils n'est pas regardé par la foule comme définitivement investi. L'autre Moulaye Idrîs, le fils de celui-ci, est enterré à Fez, comme chacun le sait,

Jusqu'à mi-côte la montagne est recouverte d'oliviers ; de tous côtés l'eau claire en descend et court en cent ruisseaux. Nous traversons plusieurs petites rivières et, vers neuf heures et demie, nous gravissons les premières pentes

du Jbel. Devant nous, au fond d'une gorge, nous apercevons la célèbre Zaouia, petite ville assise sur la pente d'un contrefort de la montagne. A l'entrée de la gorge nous distinguons de loin les ruines de la « Volubilis » romaine dont quinze siècles de barbarie et de fanatisme n'ont pu effacer les traces.

Nous campons dans un grand bois de magnifiques oliviers dont l'ombre rafraîchissante abrite plusieurs belles sources abondantes d'une eau excellente. Nous sommes ici sur le territoire du douar Fort'âça qui est tout près de nous. Dans l'après-midi nous nous rendons à Volubilis pour en visiter les ruines imposantes. Elles s'étendent sur une superficie d'au moins quatre hectares toute parsemée de belles pierres de construction comme savaient seuls en tailler les Romains : les inscriptions mises à découvert par M. de La Martinière, qui a exécuté là des fouilles assez importantes, sont remarquables à première vue, par leur fini et par l'ornementation dont elles sont encadrées.

Bien que la plupart des monuments aient été détruits pour fournir des matériaux aux énormes et informes bâtisses qu'un Moulaye Ismaïl, entassait à Méquinez, il reste encore debout deux portes d'un édifice considérable (pl. LIX, 115 et 116) ; peut-être une basilique, d'après Tissot. Un arc de triomphe, élevé probablement en l'honneur de Caracalla (pl. LX, fig. 117), était encore debout au dix-huitième siècle, car nous en avons des gravures de cette époque (1) :

(1) Windus, *Journey*, in l.



Fig. 117. — Un arc de triomphe, élevé probablement en l'honneur de Caracalla ..... (p. 418).



Fig. 118. — Il ne reste plus aujourd'hui de l'arc de triomphe que les piliers (p. 419).

il n'en reste plus aujourd'hui que des piliers, le cintre s'étant écroulé (pl. LX, fig. 118).

Il est impossible de faire comprendre à celui qui ne l'a pas ressentie lui-même, l'émotion qu'éprouve le voyageur plongé depuis des mois dans la barbarie haineuse de l'Islam lorsque, fatigué de l'indigente architecture arabe, il retrouve le style simple, la belle solidité et l'exécution soignée de ces beaux monuments qui durent comme la marque éternelle du génie latin.

Aujourd'hui les t'âleb de Fort'âça ne connaissent plus les constructeurs de ce qu'ils s'obstinent à appeler dans leur superbe ignorance le qçar Far'oûn « la ville de Pharaon ». « C'est là, nous disent-ils, avec assurance, l'œuvre des Johâla (1). » Voilà toute l'explication que nous pouvons tirer de ces cerveaux durcis dans un fanatisme séculaire et atrophiant. Hélas ce sont eux les ignorants, car Johâla en arabe veut dire « ignorant », et ce terme est employé par eux pour désigner tous les peuples qui ont précédé la venue de Mahomet.

Chaque fois que nous insistons pour avoir quelques détails sur cette ville romaine, on ne sait que nous raconter l'histoire d'un « caballero » qui vint fouiller ces ruines pour y chercher un trésor : nous finissons par comprendre qu'il s'agit là de M. de La Martinière. On pense également que nous ne venons pas dans un autre but que d'y rechercher des richesses enfouies par nos ancêtres.

(1) *Suprà*, p. 381.

De Volubilis on voit nettement, au fond du vallon et sur le flanc de la montagne, la zaouia de Moulaye Idrîs : les maisons sont divisées en deux groupes dont l'un s'appelle plus spécialement la « zaouia ». Nous prenons sans scrupule le chemin de cette zaouia et nous arrivons presque jusqu'au pied (pl. LXI, fig. 119), un peu avant le pont qui est en bas de la ville. Notre conduite commence à paraître un peu hardie : en route nos gens se sont mis en retard et nous ont abandonnés successivement, sauf l'un d'eux. En effet, il paraît que nous accomplissons là un acte d'audace : il provoque une effervescence à laquelle nous ne nous attendions pas.

A peine nous aperçoit-on aux portes de la ville que des gens sortent et se mettent à nous invectiver en nous criant qu'on nous défend d'avancer. La zaouia est *h'orm* (1), aucun chrétien comme aucun juif ne doit pénétrer sur son territoire et, bien que nous n'ayions pas encore dépassé la limite, qui est le pont, on croit que nous allons la franchir et cette seule idée cause un tumulte considérable.

Des gens descendent en courant de la ville et quelques-uns brandissent des fusils. On nous enjoint sous menaces d'avoir à partir sans délai : pour sauver la face, nous n'obéissons pas immédiatement et nous prenons quelques photographies sous le feu roulant des injures. Enfin nous remontons à cheval après une dernière bordée d'insultes et nous revenons au campement.

(1) *Suprà*, pp. 393-395.



Fig. 119. — ..... nous arrivons jusqu'au pied de la Zaouia de Moulaye Idrîs (p. 420).



Fig. 120. — Nous avons devant nous le panorama de Mequinez (p. 427).

Là nous sommes accueillis par nos musulmans avec froideur ; le cheikh du douar nous reproche avec amertume notre conduite, car le bruit de notre soi-disant attentat a couru comme le feu d'une traînée de poudre. Quelques instants après nous voyons arriver en émoi, sur sa mule rapide et richement harnachée, le khalifa de la zaouia qui est placé sous les ordres du Pacha de Méquinez.

Il paraît que nous avons causé une grande émotion en ville et on nous conseille fortement de ne plus retourner dans ces parages. Si Bou Médiène de son côté s'est rendu tantôt en pèlerinage à la zaouia, mais il a reçu un accueil bien différent du nôtre, car il a été traité en chérif de haute volée et, honneur exceptionnel, il a été admis à pénétrer dans la pièce où se trouve le tombeau du saint. Il nous raconte les merveilles d'architecture qu'il a vues, et nous fait une magnifique description de sa sainte *ziâra* (pèlerinage) (1).

26 Juin. — Nous partons tard; il a fallu louer de nouveau des mulets car, des deux chameaux qui étaient à notre service, l'un est mort en route : l'on ne manque pas naturellement de dire aux chameliers que c'est la malédiction du chérif qui l'a poursuivi, et le prestige de Si Bou Médiène en est encore accru.

Nous passons par Volubilis en faisant un détour pour rejoindre le chemin de Méquinez parce qu'on ne veut à aucun prix nous faire prendre celui-ci à son origine, c'est-à-

(1) Dix ans plus tard le général Moinier campait à Moulaye Idris et visitait la *zaouia* : le *h'orm* était violé par les mécréants.

dire du pied de la zaouia : ce serait violer le *h'orm*. La végétation par ici est beaucoup moins avancée que partout où nous sommes passés, ce qui tient sans doute à l'extrême abondance des eaux ; on pourrait presque encore herboriser. Toute la route jusqu'à Méquinez se déroule dans les terrains marécageux : elle est bonne en ce moment, mais doit être fort pénible par les mauvais temps.

Un peu après huit heures nous passons au-dessous de la zaouia de Sidi H'amdoûch. Elle est sur une colline située entre deux autres plus élevées, dans un pays très accidenté et couvert d'innombrables bois d'oliviers. On sait que Sidi H'amdoûch est le fameux saint dont se réclament des sectaires bien connus, les H'mâdcha, qui se tailladent eux-mêmes la tête d'une façon cruelle avec des hachettes, au cours de certaines fêtes religieuses.

A huit heures et demie nous rencontrons sur le bord de la route de nombreuses pierres très bien taillées : elles sont romaines évidemment, car Berbères ou Arabes n'ont jamais su tailler une pierre comme celles-là. Elles ont été abandonnées en cet endroit, nous disent les indigènes, par Moulaye Isma'ïl, qui voulait les transporter à Méquinez, mais qui n'en eut pas le temps. Un de nos hommes, plus savant que les autres, nous dit que ce n'était pas Moulaye Ismaïl, mais bien Moulaye Slîmân, celui, ajoute-t-il, qui commandait aux génies. Ce malheureux confond Moulaye Slîmân, sultan du Maroc au dix-neuvième siècle, avec Salomon, en arabe vulgaire Sidi Slîman, auquel, suivant la légende musulmane, Dieu avait donné l'empire sur tous les djinn. En

réalité nous devons être ici tout près des ruines de la romaine « Tocolosida » : l'occupation des Romains ne semble pas d'ailleurs s'être étendue beaucoup plus au Sud dans le Maroc.

Nous traversons, dans une contrée accidentée, de nombreuses rivières dont les bords sont encore tout fleuris ; une clématite orne leurs rives de ses lianes à fleurs blanches. Nous passons l'Oued Bou Roûh' sur un pont qui fait partie de la deuxième enceinte fortifiée de Méquinez et nous cheminons lentement dans les vallons charmants remplis de verdure et d'oliviers qui entourent cette ville : nous y entrons enfin, vers dix heures et demie, en passant sur un deuxième pont, appelé Quant'ra Jdîda, ou « le Pont Neuf ».

*
* *

Nous envoyons prévenir le Pacha de la ville de notre arrivée et nous lui demandons de vouloir bien nous désigner une maison ou un jardin pour y camper. Il nous répond, très insolemment, de camper à l'endroit où tout le monde campe d'habitude : comme cet endroit n'est fréquenté que par les chameliers et les muletiers et que le sol est rempli de vermine, nous nous contentons, en réponse, d'aller camper à l'est de la ville, dans un joli petit vallon rempli d'oliviers.

Nous en avisons le pacha, ce qui le met fort mal à l'aise, car cet endroit n'est pas bien sûr et il se croit obligé de nous protéger. Il envoie son khalifa nous faire des représentations et nous demander au moins de nous rapprocher

de la ville ; mais nous nous trouvons ici à notre goût et nous tenons bon. Alors il nous envoie trente *'assâs*, c'est-à-dire trente gardes sous la conduite d'un *z'abet'*, c'est-à-dire une manière de sous-officier, ce qui nous fait faire à notre tour la grimace, car il est d'usage de payer les *'assâs*.

Nous causons avec le *Z'abet'* qui nous demande à quelle nation nous appartenons. Comme nous lui répondons que nous sommes Français, il se met à rire et nous dit : « Non, c'est impossible, vous dites cela pour rire. » Il croit qu'il n'en reste plus depuis l'affaire du Touât, car les Brâber, qui fréquentent Méquinez, l'emplissent du bruit de leurs prouesses contre les infidèles et vont partout dénombrant sans fin les milliers de Français qu'ils prétendent avoir tués. Que répondre à des sottises semblables ? Nous nous taisons, convaincus qu'un jour viendra où le khalifa aura meilleure opinion des Français.

[Ce jour est venu.]

Dans l'après-midi nous avons été faire une promenade en ville : Méquinez est une cité de fondation et de peuplement berbères, mais elle est surtout célèbre par le long séjour qu'y fit Moulaye Isma'ïl, ce Louis XIV barbare, qui l'embellit et qui fit d'elle le Versailles de Fez. La ville est pleine des souvenirs de ce sultan sanguinaire, dont Pierre Loti s'est complu à invoquer le souvenir et qu'il surnomme « le Cruel ».

Le nom est bien mérité ; ce prince qui fut le plus grand des pacificateurs du Maroc, dans ces derniers siècles, était en même temps un monstre de cruauté, et c'est par milliers



Fig. 121. — Ce sont des rues larges et poussiéreuses ...... (p. 425).



Fig. 122. — La célèbre porte de Bab Mançour el 'Eulj retient notre attention ... (p. 428).

et par milliers que l'on suppute le nombre d'hommes qu'il fit mourir pour des motifs futiles et souvent même par simple distraction. Il a laissé aussi un souvenir dans l'histoire de France : on sait, en effet, qu'il demanda la main de Mademoiselle de Conti, fille de Mademoiselle de La Vallière. On lui répondit que les usages ne permettaient pas d'agréer sa demande.

Les rues de Méquinez, dans certains quartiers, sont fort étroites et ressemblent à celles de Fez, mais dans une plus grande partie de la ville, au voisinage de l'enceinte, ce sont des rues larges et poussiéreuses (pl. LXII, fig. 121), pareilles à celles de Marrâkech. Une des choses qui frappent le voyageur, c'est qu'il y en a quelques-unes sur lesquelles il y a des arbres, ce qui est une chose rare au Maroc. Par cette chaleur, toutes les rues sont sèches et poudreuses, mais on devine que l'hiver la boue doit y rendre la circulation pénible. « La cité, disait déjà Léon l'Africain, n'est pas fort plaisante pour les eaux et les fanges qui y sont en temps d'hiver (1) ».

La population est formée de Bokhâris, descendants des gardes noires de Moulaye Ism'aïl, de nègres et surtout de Berbères des montagnes des environs, de ceux que l'on appelle proprement des Brâber. Méquinez est une ville berbère ; les indigènes l'appellent Meknès (Miknâs), mais nous préférerions le nom de Méquinez, si doux et si latin, de même que nous ne consentirons jamais à appeler Fez de son nom arabe Fâs ; autant vaudrait appeler Casablanca Dâr el

(1) Trad. TEMPORAL, 2e éd., I, p. 321.

Beïda et Mogador Sidi Megdoûl. Si nous avons consenti à appeler Marrâkech d'un vocable aussi rude, c'est pour éviter une confusion entre le pays du Maroc et la ville de Maroc, mais combien ce dernier mot est plus doux (1) !

Les Brâber circulent dans la ville avec leur fusil sur l'épaule ; ils se sentent ici chez eux et ils semblent n'y tolérer le Makhzen que par condescendance. Les femmes de ces montagnards avec leurs coiffures qui ressemblent à un chapeau de gendarme, leurs vêtements retroussés et serrés à la ceinture, leurs jambières multicolores, étonnent le visiteur qui arrive des plaines du Maroc dans la vieille cité des Miknâça.

Aujourd'hui des bandes de 'Aïçâoua circulent : au cours de leurs promenades, de leurs danses et de leurs folies, tout est permis à ces énergumènes : aussi on se retire devant leur passage. La terreur qu'ils inspirent aux juifs est extraordinaire ; on s'amuse à voir ceux-ci derrière les volets de leurs petites boutiques, guettant les bandes des 'Aïçâoua et s'enfermant précipitamment dès qu'ils entendent leurs cris. Puis, quand la bande est passée, ils entrebâillent timidement les auvents, jettent un coup d'œil furtif et rouvrent leurs magasins. Toute la douloureuse histoire du peuple juif est dans ce petit manège.

Le patron des 'Aïçâoua, Sidi Moh'ammed ben 'Aïça, est le protecteur de la ville ; on ne jure que par lui, et beaucoup de quartiers sont consacrés soit à lui-même, soit à des

(1) L'usage n'a pas consacré cette manière de voir, et le nom de Meknès paraît prévaloir, si barbare qu'il soit pour des Français.

saints de sa descendance. A plusieurs reprises nous nous fourvoyons dans quelques-uns de ces endroits inviolables et nous sommes vivement rappelés à l'ordre.

Les enfants nous poursuivent de leurs huées, au cours de notre promenade, mais de temps en temps quelques coups de cravache, judicieusement et prudemment répartis, ramènent momentanément l'ordre. Au Maroc, quand on ne voyage pas avec l'appui du Gouvernement, il faut se montrer patient : mais aussi on en est récompensé, car c'est le seul moyen de voir quelque chose.

27 Juin. — Le pacha nous a imposé un mkhâzni, c'est-à-dire un gendarme, pour nous accompagner en ville ; c'est un beau gaillard, grand mulâtre moustachu et à tête de forban. Il roule des yeux terrifiants, seulement il est bien moins terrible qu'il n'en a l'air. Nous aurions bien voulu nous passer de son concours, mais on nous oblige à l'accepter et nous faisons une fois de plus l'expérience de l'impossibilité qu'il y a de faire un véritable voyage d'études quand on a le malheur d'être affligé d'un protecteur de ce genre. La première chose qu'il fait c'est de nous demander de l'argent en nous laissant entendre que sans cela il nous empêchera de nous promener en ville : nous nous exécutons donc.

En allant de notre campement à Méquinez, nous avons de la ville une très belle vue panoramique (pl. LXI, fig. 120) et nous nous faisons nommer toutes les mosquées dont nous apercevons les minarets ; il n'y en a pas moins de douze. Leur style est peu remarquable : celui de Jâma' ez Zitoûn, c'est-à-dire « la mosquée des oliviers » se distingue entre les

autres par sa taille élancée et la hauteur de son campanile. Le monument le plus intéressant de la ville est la casba, amas énorme de constructions, commencées suivant le caprice d'un jour et jamais finies, couvrant une superficie immense et étalant à travers des terrains incultes de longs murs délabrés dont on cherche en vain l'utilité.

A défaut de la visite de l'intérieur de la casba, la célèbre porte appelée Bâb Mançour el 'Eulj (pl. LXII, fig. 122), c'est-à-dire « la porte de Mançour le renégat chrétien », retient notre attention : elle est toute ornée de faïences et de peintures ; le fond général est vert, sa masse est imposante, mais le style en est plat et lourd. Elle est flanquée d'une entrée plus petite formant une sorte de vestibule orné de colonnes de marbre, peut-être bien enlevées aux ruines de Volubilis.

Nous parcourons de nouveau la ville et, en premier lieu, nous nous rendons dans le mellâh', à la poste française tenue par un Juif qui nous fait visiter sa maison : l'intérieur en est luxueux, le plafond doré, mais ce luxe est monotone et banal. Les juives ici sont plutôt jolies, avec de grands yeux, des nez pointus et une coiffure en forme de bonnet de police, qui donne à la figure un air piquant. L'une d'elles, très jeune et de figure charmante, se plante en face de nous : nous apprenons avec stupeur qu'elle est mariée ; on les marie fort jeunes, à cinq ou six ans.

A ce moment, notre mkhâzni fait son apparition, et comme il a certainement pour consigne de nous espionner, il prend place sans avoir été invité. Au surplus, il cherche à nous être



Fig. 123. — L'oued Mehdoûma court de cascade en cascade (p. 431).



Fig. 124. — Le pont de l'oued Laj est peint de guirlandes coloriées en rouge (p. 432).

agréable : il nous a fait trouver un petit jardin en ville et on y transportera notre campement. Il n'est pas brillant, le jardin, non plus que la maison qui lui est attenante : quelques mètres carrés de terre, le tout avec un figuier et une vigne.

Nous regretterons notre campement : nous étions si bien dans la verdure et près des jardins qui produisent toutes sortes de fruits ! Car Méquinez est célèbre par ses fruits. « Le contour, dit Léon l'Africain, est tout en jardins dont les fruits sont bons en toute perfection, mêmement les pommes de coings savoureuses et odorantes, avec des grenades de grosseur autant admirable, comme de singulière et rare bonté, parce qu'elles n'ont point d'os et néanmoins elles se donnent comme pour rien. Il y a semblablement des pommes de Damas blanches en grande quantité et des jujubes, etc. (1). »

Nous regagnons lentement notre nouvelle demeure, à travers les petites rues où circulent les gens aux faces fanatiques. A un moment donné les injures grondent encore autour de nous, mais le mkhâzni se retourne, fait des gros yeux et tout rentre dans l'ordre.

28 Juin. — A cinq heures et demie nous sortons de Méquinez par la porte de Bâb Derdoûra : dès nos premiers pas, nous rencontrons la caravane des 'Aïçâoua de Fez, qui se rendent à Méquinez. Cette procession va durer plusieurs heures. Il y a là des gens de toute espèce : des Berbères à la

(1) Trad. Temporal, I, pp. 317-318.

face européenne, des nègres colossaux aux yeux luisants, vraies brutes fanatiques et tous les énergumènes de la populace de Fez, les vêtements pleins de sang, car un de leurs exercices favoris est de se précipiter sur un mouton égorgé encore tout chaud et de le dévorer cru en déchiquetant ses entrailles à pleines dents. Les souillures causées par ce repas sauvage sur les habits, caillots de sang, traînées d'excréments, taches de bile, sont considérées comme glorieuses et on les conserve avec soin tout le temps de la fête (1).

Tout le long de la route les mendiants tendent la main et assaillent les passants d'un air souvent insolent, au nom de Sidi Mh'ammed ben 'Aïça. Voici des jeunes gens qui dansent, de vieux fanatiques à la barbe blanche et au mauvais regard, de jeunes Berbères à l'œil fier, avec une boucle à l'oreille droite; et des femmes de toutes espèces, jeunes femmes voilées et d'un maintien calme ou mégères échevelées et vociférantes. La circonstance est délicate, je chemine en faisant semblant de ne rien voir. Personne ne nous dit rien, mais les regards en racontent long!

La procession est ininterrompue : les uns ont campé en route, les autres ont marché toute la nuit sans cesser de s'exciter. Le fanatisme est surchauffé; maintenant ils vont danser toute la journée, hurler, manger des moutons crus; demain, ils recommenceront et après demain aussi. Par malheur et peut-être par bonheur, parce que cela nous im-

(1) Voy. *Magie et Religion*, pp. 483-484.



Fig. 125 — Des troupeaux de bœufs paissent sur les rives de l'Oued Enja (p. 432).



Fig. 126 — Nous entrons dans la capitale du Maroc par la double porte de Bâb Ségma pendant que quelques groupes nous dévisagent curieusement ... (p. 433).

pose la prudence, un brouillard épais nous empêche de prendre des photographies.

Deux heures après la théorie des convulsionnaires n'est pas terminée. Dans les vastes plaines remplies de *dîss* que quelques moissons çà et là tachent de jaune, à perte de vue se déroule une longue file de pèlerins à pied, à âne, à mulet, à cheval; beaucoup sont montés en croupe d'un camarade. Des Berbères infatigables vont, le fusil sur l'épaule ou le bâton passé derrière le cou et retenu avec les bras, geste qui leur est familier; et sur tout cela les étendards sacrés font flotter leurs couleurs bariolées.

Il nous est impossible, bien que le brouillard se soit levé, de prendre aucune vue ni de demander aucun renseignement : il faut se contenter de passer. Enfin voilà le défilé à peu près terminé : il a duré pour nous trois heures et demie, mais en réalité sept heures, puisque nous marchons en sens contraire et à une bonne allure. On ne peut pas estimer le nombre des pèlerins à moins de quinze mille.

Enfin, après neuf heures, le pays devient un peu plus montagneux. Une rivière que nous traversons, court dans un lit accidenté et bondit sur les rochers en passant sous un pont pittoresque. Nous apercevons à gauche la fin des pentes cultivées et boisées du Jebel Zerhoûn. Voici maintenant l'oued Mehdoûma, au lit profond, tourmenté, bordé de rives escarpées et qui court de cascade en cascade (pl. LXIII, fig. 123). Un pont qui le traverse est aujourd'hui détruit.

Nous sommes dans la grande plaine de Sâïs abondamment arrosée et pleine encore de verdure malgré la saison.

Le brouillard s'est tout à fait levé, le soleil est chaud et nous entendons pour la première fois les cigales. A midi nous sommes au pont de l'oued Enja : il est assez curieux, massif, dans le genre habituel des ponts marocains, mais bien conservé : les côtés sont peints de guirlandes coloriées en rouge (pl. LXIII, fig. 124). La voie de Fez à Méquinez était jadis bien entretenue et il n'y avait pas une rivière sans pont pour la traverser.

L'oued Enja roule une eau abondante et pure, il court à pleins bords au milieu d'une verdure luxuriante : des troupeaux de bœufs paissent sur ses rives (pl. LXIV, fig. 125) et c'est là que nous campons pour la dernière fois avant d'arriver à Fez, près d'une *nzâla*. Nous emploierons l'après-midi à rédiger un certain nombre de notes, car nous aurons ces jours-ci peu de loisirs et la mémoire est courte.

29 Juin. — Aujourd'hui, nous n'avons pour arriver à Fez qu'une toute petite étape. Nous quittons notre charmant paysage de l'Oued Enja et, une demi-heure après, nous sommes à Nezâlat el 'Atchân, où se trouvent une rivière et un pont sur lequel on ne passe pas d'ailleurs, parce qu'il est démoli, ce qui est la chose la plus fréquente au Maroc. Notre chemin se déroule dans la même plaine qu'hier : nous passons dans de superbes « tîrs » ou « terres noires », d'un noir presque bleu. On sent qu'une humidité profonde doit les imprégner et des récoltes nombreuses sont encore sur pied. Comme les jours précédents, il y a ce matin un brouillard épais et le Jebel Tr'at, au pied duquel nous sommes maintenant, a sa cime tout embrumée.

On aperçoit de loin les minarets de Fez, mais l'aspect de la ville de ce côté n'a rien de grandiose : nous traversons quelques bois d'oliviers, et nous voici auprès des remparts de la cité de Moulaye Idrîs, qui s'étale par ici dans une vallée assez étroite. A notre gauche est campée une mah'alla, qui dresse sans ordre ses petites tentes blanches coniques; vers dix heures, nous entrons dans la capitale du Maroc par la double porte de Bâb Sêgma (pl. LXIV, fig. 126), pendant que quelques groupes nous dévisagent curieusement.

XV

ÉPILOGUE

Nous avons promené au Maroc la curiosité de l'érudit et la réflexion du penseur dans la plaine et dans la montagne, dans la lande et dans les jardins, sur les plateaux secs et dans les campagnes grasses. Nous avons tâché à dire la grandeur de cette nature souvent encore vierge du travail humain, et le bonheur qu'éprouve le civilisé à s'y détendre et à y goûter l'indépendance qu'il a perdue chez lui.

Pourtant ce sol sera défoncé ; les routes blanches sillonneront les campagnes, les landes seront défrichées, les bosquets charmants feront place à des vergers bien complantés. Ce serait une puérilité de s'attrister sur cette évolution : ceci doit tuer cela. Les forces obscures qui organisent la collectivité sociale nous entraînent invinciblement.

Mais il dépend en quelque mesure de l'homme de limiter ou au moins de retarder sa dévastation de la nature. L'Algérie a donné l'exemple en constituant des réserves domaniales destinées à rester vierges de toute culture. Dès maintenant une telle mesure s'impose au Maroc ; car elle ne peut

avoir un plein effet que si elle est prise à l'origine de ce que nous appelons « la mise en valeur du Maroc ».

On délimiterait d'ores et déjà de grandes réserves, des chaînes entières de montagnes, de vastes étendues de steppes, des massifs de forêt, dans lesquels les constructions et les cultures seraient interdites ou considérablement restreintes. Surtout on « n'aménagerait » pas ces réserves pour le « tourisme ». Il y a dans ces deux expressions une contradiction : c'est le développement du tourisme qui tue le tourisme.

Ce sont d'autres préoccupations qui doivent présider à l'institution des réserves. Le développement des cultures et, pour tout dire, de la civilisation anéantit des races entières de végétaux et d'animaux, et prépare des modifications climatériques impossibles à prévoir. En conservant les témoins du passé, en ne détruisant pas inconsidérément ce que nous ne pouvons pas créer, nous accomplirions un acte de grande sagesse et de longue prévoyance.

Notre intervention n'atteint pas que la nature ; elle menace la société marocaine elle-même. Cette société, nous l'avons dépeinte à l'occasion, telle qu'elle était au temps du « vieux makhzen » ; nous la décrirons plus complètement encore, mais nous avons déjà dit la simplicité des musulmans marocains, la grandeur de quelques-uns de leurs vieux usages, le naturel de leurs attitudes, leur piété naïve et leur résignation silencieuse.

Il est difficile au chrétien de juger le musulman ; le préjugé de race nous aveugle malgré nous : il montre leur piété

dégénérant en fanatisme, leur ascétisme en paresse, leur réserve en indifférence, leur résignation en fatalisme, leur solidarité en parti pris. Tout cela sans parler de la violence, du vol, du mensonge, de la perfidie, que l'on rencontre chez les Marocains les plus barbares, comme chez tous les peuples primitifs.

Il faut faire un effort pour apercevoir leurs qualités. Non seulement le préjugé de race nous aveugle, mais c'est comme un vice de l'esprit humain qu'il voit d'abord dans les choses ce qui est mauvais. Le disciple ne fait qu'exagérer le défaut du maître et le pastiche n'est que la caricature du chef-d'œuvre. La critique, dit-on, est aisée ; mais la vraie critique est celle qui met en lumière les qualités d'une œuvre, et cette critique-là est le plus souvent difficile.

C'est ainsi que nous ne remarquons pas toujours assez chez les musulmans la beauté de leur vie simple, leur discrétion dans le langage, la pudeur de leurs scrupules (ce qu'ils appellent, d'un terme intraduisible, la « h'aiâ », l'aisance de leurs manières... La civilisation musulmane du Maroc, sous une apparence barbare, a d'incroyables délicatesses.

Maintenant que nous avons coupé le fil des destinées marocaines, que deviendra cette civilisation ? Le Berbère de l'Afrique du Nord est réfractaire à notre influence, mais l'expérience de l'Algérie est suffisante pour montrer qu'il finira par être entraîné invinciblement. Les officiers d'Affaires indigènes, les administrateurs de commune mixte qui ont pu voir les mêmes circonscriptions indigènes à trente

ans de distance savent que les tribus ont subi de profonds changements.

Mais dans quel sens s'exercera notre influence ? La conquête, suivant la parole célèbre d'un philosophe du dix-huitième siècle, n'est légitime que si elle profite au vaincu. Que sera donc ce profit ? Sera-ce la richesse ? Quelle pauvreté ! Sera-ce de l'énergie, de la curiosité scientifique, de l'initiative industrielle ? Ce serait peut-être mieux.

Un spécialiste des questions marocaines a écrit récemment que l'action française au Maroc devait être morale. Cette action devra donc tenir compte des qualités morales du marocain : il a le goût de la vie simple, la longue patience, la gravité des propos, le sérieux des convictions, le respect de soi-même, la solidarité aussi, la vraie, celle qui secourt avec douceur et discrétion. Peut-être pourrions-nous lui prendre quelques-unes de ces qualités.

Le régime militaire est favorable à leur conservation : comme le musulman l'officier est un croyant, puisqu'il a le culte de la patrie ; comme lui encore il est grave, car sa mission est difficile et sa responsabilité est lourde ; comme lui enfin il est simple, car la vie des camps n'admet ni la recherche ni le luxe.

L'exemple de la race néo-française qu'on voit se former en Algérie, avec des caractères si nettement tranchés, une vitalité supérieure et une étonnante plasticité, permet peut-être de penser que, lorsque la race indigène se sera davantage rapprochée de nous, elle ne sera pas sans influence sur le naturel des vainqueurs et sur leur civilisation. Il nous plaît,

en finissant ce livre, de citer cette Algérie, à laquelle nous sommes tant attachés.

Un publiciste algérien écrivit jadis que l'Afrique du Nord serait un jour une « Franco-Kabylie ». On en rit : peut-être ne faisait-il que voir trop loin, ce qui, au surplus, est une façon de ne pas voir juste. Mais enfin on peut espérer que le monde franco-musulman n'évoluera pas exclusivement vers l'américanisme vulgaire et brutal qui nous menace.

Il faudrait que le Maroc devînt pour nous une école de rajeunissement, qu'il nous fît reprendre contact avec la nature et le naturel ; ainsi le géant Antée, dans les combats, reprenait sa force lorsqu'il touchait la terre. Il faudrait que cette école marocaine contribuât à éloigner de nous l'idée que le bonheur est dans la complication de l'existence. Si jamais, dans ces conditions, le monde musulman accepte sincèrement notre collaboration, de grandes destinées s'ouvriront devant nous.

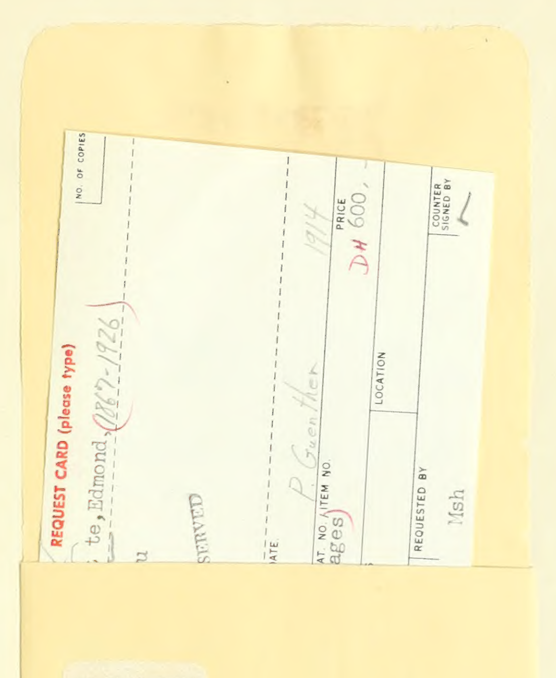
Brillantes visions des temps futurs, ardents désirs de concorde et de bonheur, n'êtes-vous que les décevantes chimères d'un esprit avide d'enfanter ou les espoirs trompeurs que le cœur caresse de tout l'amour qu'il a pour notre pays? Comme je voudrais croire au contraire que vous êtes vraiment dans notre âme l'écho profond de l'œuvre collective et inconnue que les siècles élaborent!

TABLE DES MATIÈRES

3338. — Tours, imprimerie E. Arrault et Cie.






REQUEST CARD (please type)
NO. OF COPIES
te, Edmond, (1867-1926)
DATE
P. Guenther 1914
CAT. NO. / ITEM NO.
PRICE
DH 600,
LOCATION
REQUESTED BY
Msh
COUNTER SIGNED BY

